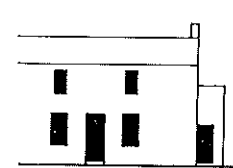
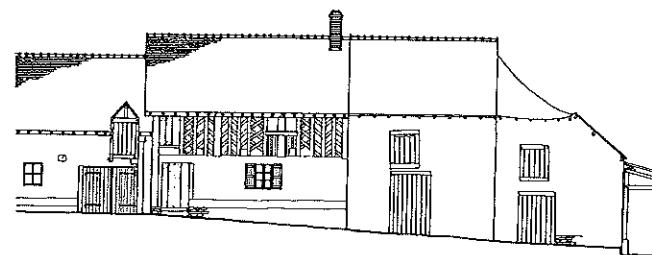
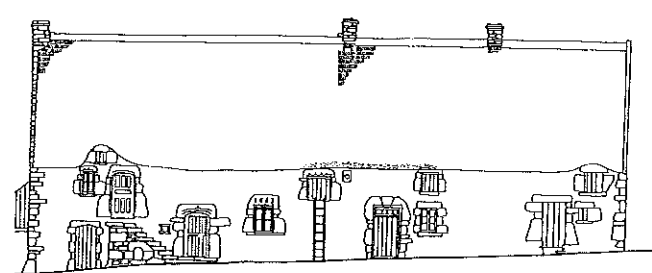


son et son environnement immédiat, la grange, l'étable et la cour, sont probablement, parmi les legs de la société nnelle à la société industrielle, au nombre de ceux qui offrent la plus grande variété. Siège d'un groupe familial et foyer duquel s'organise la vie domestique, la maison rurale est aussi le lieu d'activités économiques diverses. Profondément dans le terroir, elle en révèle, par les matériaux dont elle est construite, les particularités et le fonds ; elle signe, par la ion des espaces et l'organisation des accès, le mode original de relation que le groupe humain entretient avec les minéraux, étaux et les animaux environnants ; elle annonce, par sa face visible, la qualité et le rang de ceux qui y vivent, elle affiche ion qu'ils occupent dans la société et la place qu'ils ambitionnent d'y tenir. Le projet de cette collection en 27 volumes constituer, pendant qu'il en est encore temps, un *corpus* des types de l'habitat rural français et de leurs variantes atives. Résultat de longues et minutieuses enquêtes sur le terrain, chaque volume donne une image aussi précise que e des formes architecturales propres à la région concernée. Véritable outil pour une typologie de l'habitat rural de notre e *corpus* constitue un ouvrage de référence pour tous : amateurs désireux d'être éclairés sur les formes architecturales inantes dans une région, chercheurs ayant besoin d'un instrument de travail plus élaboré qu'une simple enquête ire, administrations ayant la volonté de fonder une politique de conservation et de mise en valeur de notre patrimoine tural.

ational des Arts et Traditions populaires • Ministère de la Culture et de la Communication • Centre national de la recherche scientifique

Daniel Le Couédic • Jean-René Trochet

BRETAGNE

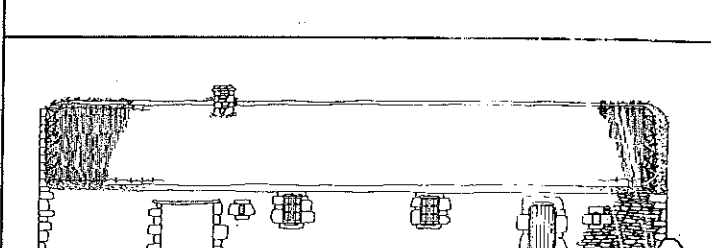
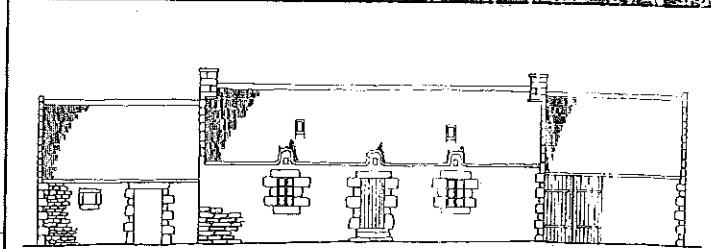
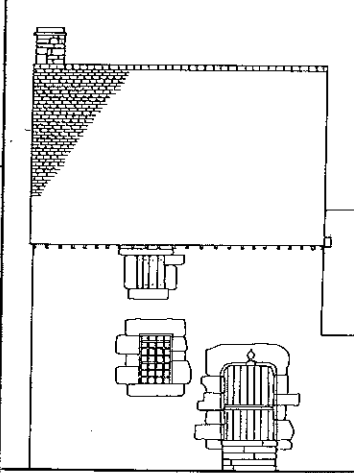


SBN : 2 908730 39 1



782908 730395

120,00 FF



Die 728.6 LEC



3 1116 00236516 8

# BRETAGNE

L'ARCHITECTURE RURALE FRANÇAISE

Daniel Le Couédic • Jean-René Trochet



la région nantaise, les données topographiques et pédologiques ennent de façon prépondérante pour expliquer la distribution *llages* et des *métairies*. Les *métairies* se localisent surtout sur les ux tandis que les *villages* occupent plus volontiers les versants illées et plus précisément la partie haute de ceux-ci<sup>13</sup>. Cela est nt pour les hameaux bocagers que pour les hameaux-rangées et pond, semble-t-il, à une double intention. Il s'agit d'une part de le *village* à l'abri des fonds de vallées trop humides, mais aussi ier au mieux les trois biotopes exploitables : « Les bas-fonds bles à l'herbe (après défrichement) les interfluvies plats à sols où la dépaissance était possible (après défrichement), les des versants, à sols équilibrés, naturellement susceptibles de ir des plantes cultivées (après défrichement) »<sup>14</sup>. Mais les es d'une histoire rurale encore balbutiante invitent aussi à ne iercher uniquement les origines de la dichotomie *villages-métai-* ans les capacités inégales du sous-sol. Ce schéma vaut certes à XIX<sup>e</sup> siècle, mais qu'en fut-il avant, alors que les deux formes tent depuis le Moyen Âge<sup>12</sup>?

### 3. Les métairies

hors de sa traduction concrète dans le paysage rural, le mot *ie* a une acception précise dans le vocabulaire domanial en Régime : il désigne les exploitations qui constituaient avec le u le domaine proche de la seigneurie; château et *métairies* saient globalement aux *mouvances* appartenant aux tenanciers. i que ces derniers payaient des redevances au seigneur, les ations du domaine étaient données à ferme et rapportaient au u l'essentiel de ses revenus.

e essentiellement pour la noblesse fortunée, ce schéma se fia au cours des siècles en fonction de l'évolution du tissu : dès le XVI<sup>e</sup> siècle, des maisons rurales de bonne taille sont is par de riches propriétaires urbains d'origine bourgeoise dont ience occasionnelle à la campagne se traduit dans l'organisation âtiments (photo 8). Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la présence de paysans is, les *ménagers*, apparaît fortement dans l'architecture rurale de es régions, essentiellement côtières, et cette catégorie profita ient de la vente des biens nationaux pour acquérir de nouvelles âtés. Autre origine possible des *métairies* : la constitution au iècle d'importantes unités d'exploitation dont la multiplication arfois à l'initiative systématique d'un gros propriétaire. Soigneu- it conçu, les bâtiments de ces unités s'opposent à ceux des ies construites et complétées au gré des besoins du XVI<sup>e</sup> au iècle. Autour de Fougères (Ille-et-Vilaine), les fermes Lariboit- ont contribué au souvenir d'un de ces propriétaires, bien connu lleurs à travers le nom d'un grand hôpital parisien. Le mot *ie* semble n'être usité qu'au-delà d'une certaine superficie mise ur. Un seuil minimal a bien été perçu depuis longtemps : au iècle, De Coniac décrivait l'exploitation idéale « comme une d'une quarantaine d'hectares regroupant 25 hectares de terres ables, 10 hectares de prés et quelques terres vaines pour les »<sup>15</sup>. Il fallait évidemment compter avec la jachère, les faibles nents et l'absence presque totale des prairies artificielles. En

alors que ces inconvénients existent encore, parfois « une de 30 hectares est regardée comme très considérable, le tiers r du territoire d'Ille-et-Vilaine est partagé en fermes ou *métairies* » à 30 hectares, le reste est divisé en petites closeries de es hectares »<sup>16</sup>. Si, au cours des siècles, le glissement entre ations isolées et hameaux fut incontestable, la concentration

n Renard, *les évolutions contemporaines de la vie rurale dans la région nantaise*, es-d'Orléans, Le Cercle d'or, 1975, p. 5.

n Max Palierne, Milieu naturel et paysage agricole. Propositions liminaires à partir ues exemples ligéro-armoricains in *Cahiers nantais*, n° 3, janvier 1971, p. 101.

n Meyer, *La noblesse bretonne au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris Sevpen, 1966, t. 2, p. 663.

ult de Saint Fargeau, cité par Michel Lagrée, *Mentalités, religion et histoire en etagne au XIX<sup>e</sup> siècle*, Le diocèse de Rennes, 1815-1848, Paris, Klincksieck, . 100.

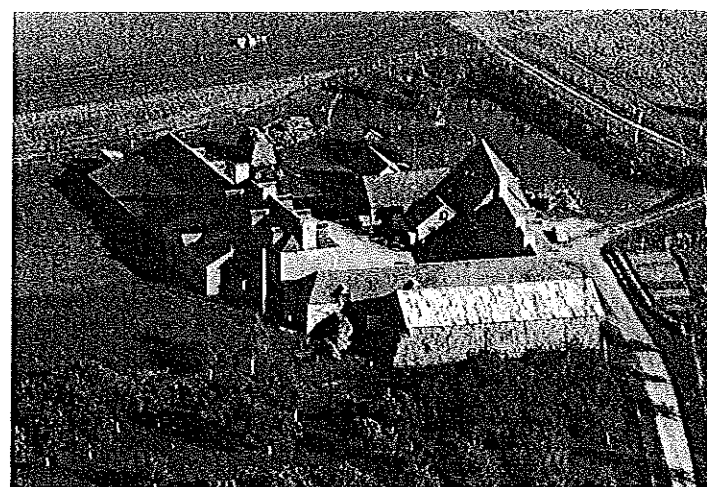


Photo 8. Noyal-sur-Vilaine, Les Bintaïns, Ille-et-Vilaine.

consécutive à la révolution agricole entraîna plutôt le phénomène inverse : en 1975, 5 % seulement des exploitations agricoles de la région Bretagne comptaient de 35 à 50 hectares; 22,4 % de 20 à 31 et 30,2 % de 10 à 20. Le groupe majoritaire des 10 à 35 hectare regroupe aussi bien d'anciennes *métairies* que d'anciennes petite unités d'exploitation villageoises regroupées, ou des unités isolées construites ou reconstruites aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. La dichotomie d paysage rural ne saurait donc fonder une typologie de l'habitat rural. Mais sans doute en va-t-il différemment pour les hameaux-rangées dont la disposition sous-entend un certain type d'organisation socio familiale.

### 1.2.2. Morphologie des groupements

#### 1.2.2.1. Les unités d'exploitations isolées

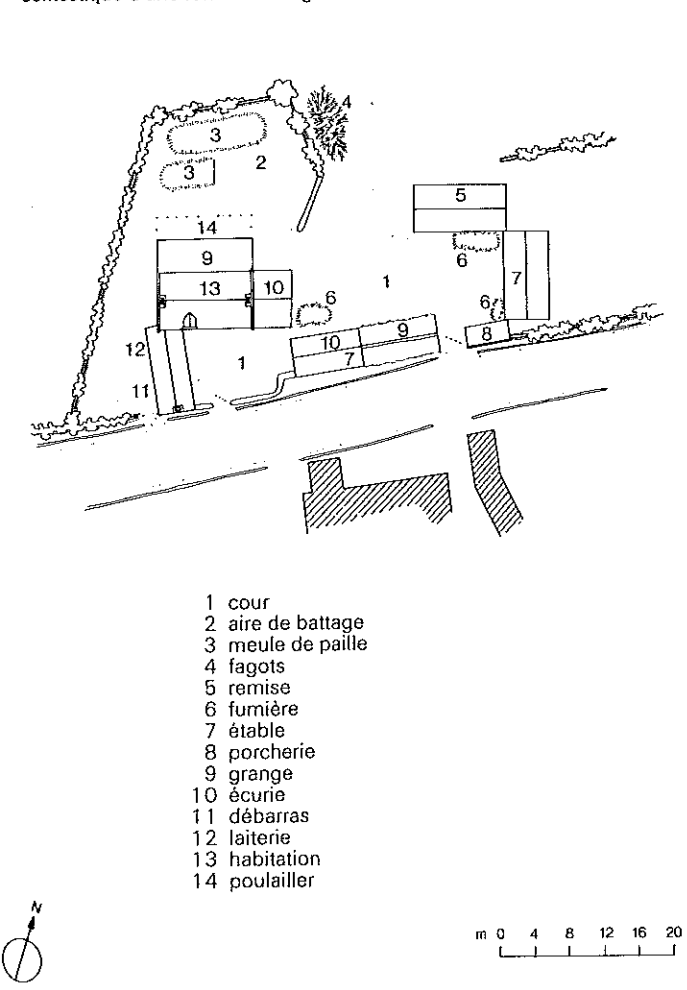
La coutume du battage à l'extérieur, répandue dans toute la Bretagne impose la présence d'une aire qui préexiste à la clôture éventuelle totale ou partielle, de la cour. La discrimination entre *maison bloc* et *maison cour* n'a donc pas lieu d'être : elle occulterait une continuité diachronique capitale dans l'évolution de l'habitat rural breton : l'ajou de bâtiments nouveaux venant compléter un ensemble établi et longueur. Les rapports entre les bâtiments et la cour diffèrent profondément de ceux qui apparaissent au sein du *plant* normand dont la limite sud « se confond avec la limite méridionale de la Normandie en un secteur au sud de Saint-Hilaire-du-Harcouet »<sup>17</sup>. La cour du *plant*, il est vrai, possède une fonction plus limitée que celle des unités d'exploitations bretonnes, le battage s'effectuant en grange. Plus disciplinée, la cour bretonne est comme le foyer des constructions qui l'entourent (dessin 2), bien que l'ensemble ne forme jamais un espace nettement circonscrit par rapport aux parcelles cultivées environnantes. Dans le *plant* normand, la surface enclose noie les bâtiments dans le paysage bocager et assure l'individualisation de l'espace domestique que l'extérieur. En Bretagne, la relative rareté des unités d'exploitation totalement closes confère au chemin d'accès une partie de l'individualité extérieure de la maison. Parfois, la hauteur des taillis plantés sur les haies dissimule les bâtiments, et les courbes du chemin ne laissent pas deviner leur emplacement. On s'engage, sans être jamais sûr du moment et de l'endroit marquant le franchissement du seuil de la cour

17. Huguette Flatres-Mury, Deux aspects de l'habitat rural : cours et plants sur les confins normands, bretons et mançaux, in *Noroi*, n° 65, janvier-mars 1970, pp. 22-37.



Photo 9. La Chapelle-des-Marais, Québère, Loire-Atlantique.

Dessin 2. Pleumeur-Bodou, Kérouzan, Côtes-du-Nord, Périphérie domestique d'une ferme du Trégor.



dans certains cas cependant, un assez brusque élargissement des clôtures qui délimitent l'aire à battre le fait saisir; ou encore, des constructions annexes étranglent le chemin et imposent au regard tout ou partie du bâtiment principal. Dans les unités installées en bordure de route, l'appréhension du seuil est plus confuse encore, mais encourage davantage le visiteur : une des limites de la cour se confond avec l'espace public. En fait, l'unité d'exploitation bretonne apparaît surajoutée au sein des parcelles bocagères, construite de façon à économiser le plus d'espace possible, tant les terres exploitées jusqu'à une époque récente étaient peu nombreuses et morcelées. Cette volonté était davantage encore présente dans l'organisation des hameaux-rangées.

#### 1.2.2.2. Les hameaux-rangées

Avant d'examiner la correspondance précise entre finages de champs ouverts et hameaux-rangées, il convient de définir ces derniers sommairement. Du point de vue morphologique, le hameau-rangée est un ensemble d'unités alignées comportant généralement une étable et une pièce d'habitation, plus rarement deux, regroupées sous un même toit (photo 9). Dans certains cas, il se présente sous la forme d'une série contiguë de logements, les éventuels locaux d'exploitations étant construits à part. L'expression n'a donc aucune connotation diachronique : le hameau-rangée peut être un ensemble d'unités construites simultanément, comme un groupement constitué à partir d'une unité primitive, les constructions postérieures trouvant leur origine dans un dédoublement du noyau d'origine. Un tel éventail de dispositions n'autorise pas une théorisation qui aboutirait sans doute à créer une série de catégories artificielles. Cependant, si les hameaux-rangées n'ont pas eu le monopole des communautés familiales agricoles, attestées dans l'ensemble de la Bretagne, leur morphologie spécifique — en rapport évident avec un support géologique déterminé — a marqué fortement le paysage rural de certaines parties de la province. Mais la disparition ou la dissociation des deux éléments — hameau-rangée et champ ouvert — entretiennent un rapport plus subtil avec le sous-sol. Ainsi, les sols gréseux et schisteux des pays de la moyenne Vilaine et de la Mée se prolongent à l'est sans porter de hameaux-rangées tandis que les champs ouverts sont présents au sud de la Loire, sans être accompagnés des premiers.

Formule collective d'un habitat organisé, le hameau-rangée entretient un rapport déterminé avec l'espace environnant. Son insertion dans le finage a donné lieu à quatre solutions générales parfois coexistantes et pourvues de nombreuses variantes. Dans le cas le plus simple une barre parallèle à la route laisse les parcelles commencer immédiatement derrière elle : avec les maisons alignées, les remises et l'aire à battre, quelques centaines de mètres carrés seulement sont prélevées sur l'espace cultivable. Le chemin d'accès est partie prenante de ce souci d'économie : il constitue l'un des côtés de la cour, permettant l'accès immédiat aux maisons et faisant communiquer celles-ci avec d'autres voies plus étroites menant aux parcelles plus lointaines. Mais le hameau est souvent formé de plusieurs barres dont la disposition le long d'un chemin ne correspond pas toujours à l'orientation souhaitable (planche 1); aussi, malgré la perte d'espace évidente que cela imposait, préférait-on un chemin d'accès nord-sud donnant accès à une série de barres qui lui étaient perpendiculaires (planche 1). Une autre disposition plus économe mais qui incluait les inconvénients évités dans le modèle d'organisation précédent, disposait les barres autour d'une vaste place communautaire, creusée parfois en son milieu d'une ou plusieurs mares servant à la fois d'abreuvoirs collectifs pour le bétail et de réservoirs à terre pour les constructions à venir (planche 1). En fait, ces solutions, toutes porteuses d'inconvénients, pouvaient se rencontrer simultanément au sein d'un même hameau. Dans les îles de la Brière, en revanche, regroupées autour de Saint-Joachim (Fedrun, Pandille, Mazin, Bais, Ménac), la nécessité de cultiver un espace fertile mais réduit a conduit à la recherche d'un aménagement original. Une route circulaire, épousant d'assez près la forme des contours de l'île, la divisait en deux parties : entre la route et le canal de drainage (la *curée*), établi tout autour de l'île, s'étendaient les pâtures (les *levées*) tandis qu'au sein de l'espace délimité par la



paysans aisés ont acquis des Biens nationaux<sup>32</sup>, ce fut indéniablement dû à la pression exercée par l'Église et à la peur d'être excommuniés ou ensorcelés (*strobinellet*) par des prêtres auxquels on prêtait un certain pouvoir occulte.

A la puissance économique s'ajoutait le pouvoir social : les conseils de fabrique puis les conseils municipaux se recrutaient parmi les membres de ces quelques riches familles. En Leon, la caste des *Julots* (*juloded*), déjà mentionnée, est à placer au sommet de ce groupe; « elle constituait une sorte d'aristocratie paysanne dans une zone allant de Pleyber-Christ à Landerneau et dont le berceau paraît être les cantons de Saint-Thegonnec et de Landivisiau »<sup>33</sup>. A l'origine de cette catégorie de paysans léonards, il semblerait qu'il y ait eu les paysans-tisserands-commerçants des xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles qui s'étaient enrichis par la vente de toiles de lin, les fameuses *crées*. Ailleurs, les paysans aisés, sans doute moins « aristocrates » que les *Julots*, ont reçu d'autres noms : à Plouzané (Finistère), ils étaient dits *Pinvidig ha goz* (riches de longue date) avec dans l'appellation la notion d'hérédité de la fortune, de privilège de la naissance; à Goulien, c'étaient des *Pochou gwiniz* (des sacs de blé)<sup>34</sup>.

Ce sont ces mêmes paysans aisés qui permirent l'introduction des innovations et créèrent au cours du xix<sup>e</sup> siècle le cadre dans lequel s'est épanouie la civilisation rurale traditionnelle, qu'ils furent par la suite les premiers à abandonner.

Les petits paysans étaient à la tête d'une petite exploitation dont ils ne possédaient, dans le meilleur des cas qu'une infime partie mais dont ils étaient le plus souvent fermiers ou domaniers. Cette situation les maintenait dans une dépendance totale vis-à-vis des propriétaires qui pouvaient les envoyer sur les routes à chaque Saint-Michel. Dépendants de ces derniers, les petits paysans l'étaient également des paysans aisés. Cette sujétion s'exprimait dans le domaine social, politique, voire culturel, mais surtout économique.

Les domestiques se recrutaient chez les pauvres souvent par double obligation; ne fût-ce que pour emprunter un cheval à un riche voisin, une famille pouvait être contrainte de faire engager ses enfants comme petits commis (*mevel bihan*), les livrant à la discrétion de cet employeur, propriétaire de l'attelage indispensable pour certains travaux. Généralement célibataire, le domestique devenait journalier quand il se mariait. La petite exploitation qu'il possédait en propriété ou plus généralement, en Basse-Bretagne, dans un bail à domaine congéable n'était jamais suffisante pour assurer sa subsistance. Il s'engageait alors à la journée, au gré des saisons et des contrats. Sa situation était précaire, toujours à la limite de l'indigence. Dans la seconde moitié du siècle dernier, les plus démunis d'entre eux habitaient souvent des « loges construites avec des mottes »<sup>35</sup>.

#### 1.4. Le statut de la terre : les baux ruraux

A l'opposé des autres régions de l'ouest de la France, les géographes soulignent en Bretagne la disparition assez précoce du métayage. En 1892, il ne dépasse 10 % de la superficie cultivable des départements bretons qu'en Loire-Atlantique et spécifiquement au sud de la Loire, où le rapprochement s'impose avec la Vendée voisine<sup>36</sup>. Là comme ailleurs cependant, en 1950, avec une proportion de 60 %, les propriétaires-exploitants étaient les plus nombreux au terme d'une

32. Louis Eliegeot, op. cit. pp. 111 à 114.

33. *Ibid.*, p. 216, note 14.

34. Charles Petras, *Goulien, commune rurale du cap Sizun (Finistère) Etude d'ethnologie globale*, Paris, Masson, 1966, pp. 532-533.

35. A. Limon, *Usages et règlements locaux en vigueur dans le département du Finistère*, Quimper, Léon, 1852, p. 207.

36. Maurice Le Lannou, *Géographie de la Bretagne*, op. cit. p. 243.

lente évolution entamée sous l'Ancien Régime. De ce dernier et même avec les superficies du domaine congéable puisque le plant, dont la durée limitait à l'origine celle du contrat était propriété de l'exploitant. Révolution française et dont les conséquences sont plus ou moins directes sur l'habitat rural : le domaine congéable et le complant. Il est également noter l'existence du bail à détroit qui a accompagné des siècles durant la production des pommes à cidre.

##### 1.4.1. Le bail à domaine congéable

Le bail à domaine congéable était un contrat mixte tenant à la fois la vente et du louage : il donnait au preneur la jouissance du sol et la propriété provisoire des bâtiments et de ce que, par son travail, ajoutait au sol inculte. La propriété conditionnelle concernait les bâtiments, l'aire à battre, les murs, talus, fossés, barrières, les fontaines et réservoirs, les chemins de desserte, le premier défrichement des terres, les labours et engrais ainsi que les canaux d'irrigation. Le domanier avait sur les édifices et superficies le droit d'un propriétaire : il pouvait les hypothéquer, les laisser périr — sauf à mettre cause la garantie qu'ils pouvaient constituer pour le paiement de rente convenancièr — effectuer des réparations et améliorations, mais en revanche, il ne pouvait revendiquer la moindre augmentation du prix de congément pour la construction de nouveaux bâtiments, l'agrandissement des bâtiments ou le défrichement de landes ou bois qu'il aurait opérés.

Le domanier payait à l'entrée en vigueur du bail la somme due pour l'acquisition des édifices et superficies, puis annuellement, redevance convenancièr, contrepartie de la jouissance du fonds. Le bail couvrait généralement une période de neuf ans (baillée d'arrance) à l'issue de laquelle le propriétaire foncier avait la faculté de congédier moyennant le remboursement de la valeur des édifices, l'engagement, augmentée des charges d'entretien et des superficies. Le bail pouvait être reconduit dans l'état ou modifié, le propriétaire foncier cédant alors son droit de congédier (baillée de congément). L'usage de ce bail avait pour but premier, en dissociant sol et bâtiment, faire opérer par le preneur l'avance des sommes nécessaires à la réparation et à l'entretien. C'était également un moyen de fixer la population extrêmement modeste qui louait le plus souvent grande part de sa force de travail au propriétaire foncier pour la mise en valeur de sa propre exploitation. Ce fut aussi souvent la seule possibilité d'avoir une modeste exploitation et partant un revenu complémentaire indispensable en plus de leur salaire, qu'eurent ceux qui participaient à temps partiel ou saisonnièrement à l'activité des industries rurales : minoteries, scieries, tanneries, teillages...

Ce contrat est depuis longtemps spécifiquement breton — bas-breton même — et la fréquence du substantif *convenant* dans la toponymie dit l'importance qu'il eut. Anciennement régi par les usages locaux, les usages de Rohan, Cornouailles, Brouerze, Treguier et Gouelle, il fit l'objet d'une loi le 5 août 1791 qui fut abrogée par les décrets des 7 septembre 1792 et 29 floréal an II, puis remise en vigueur le 1<sup>er</sup> brumaire an VI et à nouveau modifiée le 8 février 1897. Plus récemment, le 16 septembre 1947, il a reçu son actuelle expression (Code rural articles 904 à 925) mais il n'est plus guère utilisé. Il est indéniable que son rôle, au plan du bâti, fut important et explique l'extrême modestie de certaines maisons.

##### 1.4.2. Le complant

Autre originalité qui correspondait cette fois à un type de culture, le complant était le contrat par excellence qui liait dans la région nantaise

travailleur de la vigne au propriétaire. Il avait quelques analogies avec les superficies du domaine congéable puisque le plant, dont la durée limitait à l'origine celle du contrat était propriété de l'exploitant. Révolution française et dont les conséquences sont plus ou moins directes sur l'habitat rural : le domaine congéable et le complant. Il est également noter l'existence du bail à détroit qui a accompagné des siècles durant la production des pommes à cidre.

39. Jean Meyer, *La Noblesse bretonne au XVIII<sup>e</sup> siècle*, op. cit. t. 2, p. 756.

## 2. La construction rurale, techniques et pratiques

### 2.1. La mise en œuvre

#### 2.1.1. Les matériaux (carte 3)

##### 2.1.1.1. La pierre

L'origine majoritairement anté-cambrienne et primaire du sous-sol breton confère aux matériaux de construction pierreux une couleur et une qualité variées. Le schiste briovérien de formation anté-cambrienne ne procure qu'un matériau imparfait, friable, de couleur généralement gris verdâtre. Sa profondeur et l'épaisseur de sa couche de décomposition ont dicté la fréquence de son emploi. Plus résistants que les schistes briovériens, les schistes primaires se débitent assez facilement en plaques parfois épaisses, permettant la mise en œuvre de *pâlis* dont la hauteur peut être parfaitement uniforme, pour la construction de clôtures ou de cloisonnements internes. En certains endroits, la couleur spécifique de ces pierres donne une tonalité bien particulière aux maisons : les schistes pourprés de la formation de Pont-Rean individualisent fortement les maisons des environs de Guichen (Ille-et-Vilaine); plus au sud, les schistes gris ou noirs du pays de Redon, la « pierre bleue » des environs de Châteaubriant ou la « pierre verte » de Nozay (Loire-Atlantique) apportent une diversité aux spécimens d'un même type. Ces schistes primaires fournissent également un matériau de couverture plus ou moins grossier qui fut utilisé jusqu'à une date avancée du XIX<sup>e</sup> siècle. En Ille-et-Vilaine, l'approvisionnement du département en ardoises dépendait de quelques grandes carrières des environs de Redon, de Pléchâtel, de Coësmes, de Saint-Gilles et de Saint-Aubin-des-Landes. Dans cette dernière, l'on se procurait la fameuse ardoise bleue des « las ». En

### 1.4.3. Le bail à détroit

Sans quitter la production des boissons fermentées et leur conservation, rappelons qu'au nord de la Loire, le recul de la vigne, répandue au Moyen Âge de façon diffuse jusqu'au bord de la Manche, fut en liaison avec l'introduction du pommier à cidre probablement venu de Normandie, à partir de la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Si l'on ignore à peu près tout des rapports sociaux de production accompagnant dans ces régions la culture de la vigne, l'apparition du pommier à cidre ne tarda pas à provoquer celle d'un nouveau type de contrat qui se répandit en Haute-Bretagne dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Il s'agit du bail à détroit, totalement disparu au cours du siècle dernier. Bail normal concernant la durée, il tenait du contrat de métayage en ce que le preneur devait forcément planter en pommiers une partie des terres, si ce n'était déjà fait et fournir au bailleur une partie de la récolte. La traduction rapide du nouveau venu dans les baux ruraux fut bien entendu l'introduction corollaire d'un ou deux locaux nouveaux dans les maisons rurales, suivant les modalités d'appropriation des outils de production : le local de conservation et celui destiné à abriter le pressoir. En clair, il s'agissait d'adapter une maison de polyculture-élevage à une fonction qui fera désormais partie des rapports sociaux du paysage rural et de la vie domestique.

Basse-Bretagne, les centres ardoisiers principaux étaient ceux de Locquirec, Saint-Goazec, Sizun, Laniscat, Mael-Carhaix et Gourin. Parmi les bancs de schistes, sont enclavés en certains endroits des poudingues dont la faible quantité ne permit qu'une diffusion locale. Les poudingues pourprés de Montfort (Ille-et-Vilaine) ne se rencontrent dans la construction des maisons qu'autour de cette ville et près de Plélan-le-Grand. De même origine que les schistes primaires ou plus anciens, les grès armoricains et les grès cambriens ont donné une pierre de construction d'une qualité supérieure. On les trouve en dalles mais aussi en bancs plus épais; ils se débitent alors en moellons. Ces deux matériaux forment l'opposition permanente du paysage architectural dans les pays cambriens. Mais souvent aussi, dans la mesure où ils coexistent au sein d'un même plissement, il n'est pas rare de rencontrer des murs composites et multicolores (*photo 10*). Les carrières de granite étaient très nombreuses mais très disséminées, et le plus souvent peu importantes : en 1927, la commune de Scaer comptait encore cinq carrières permanentes et lors des grands chantiers brestois, en 1830, aucun des fournisseurs n'employait plus de 75 carriers. Les granites étaient d'inégale qualité, ce que reflétait les prix : « Le granit gris de Pont-Aven se vend un tiers de plus que celui de Scaer et le granit bleu de Pont-Aven le double de celui de Scaer »<sup>40</sup>. Contrairement à l'idée généralement admise, le granite n'est pas la pierre dominante de l'architecture rurale bretonne : sa mise en œuvre spectaculaire, en appareil de pierres de taille assisées dans des châteaux et manoirs prestigieux, ainsi que son utilisation à des fins ostentatoires dans des éléments de décor, lui a conféré une

40. Yves Marie Fournis, Richesses du sous-sol finistérien, in *le Consortium breton*, n° 3, volume 1, avril 1927, p. 304.

Carte 3. Carte géomorphologique

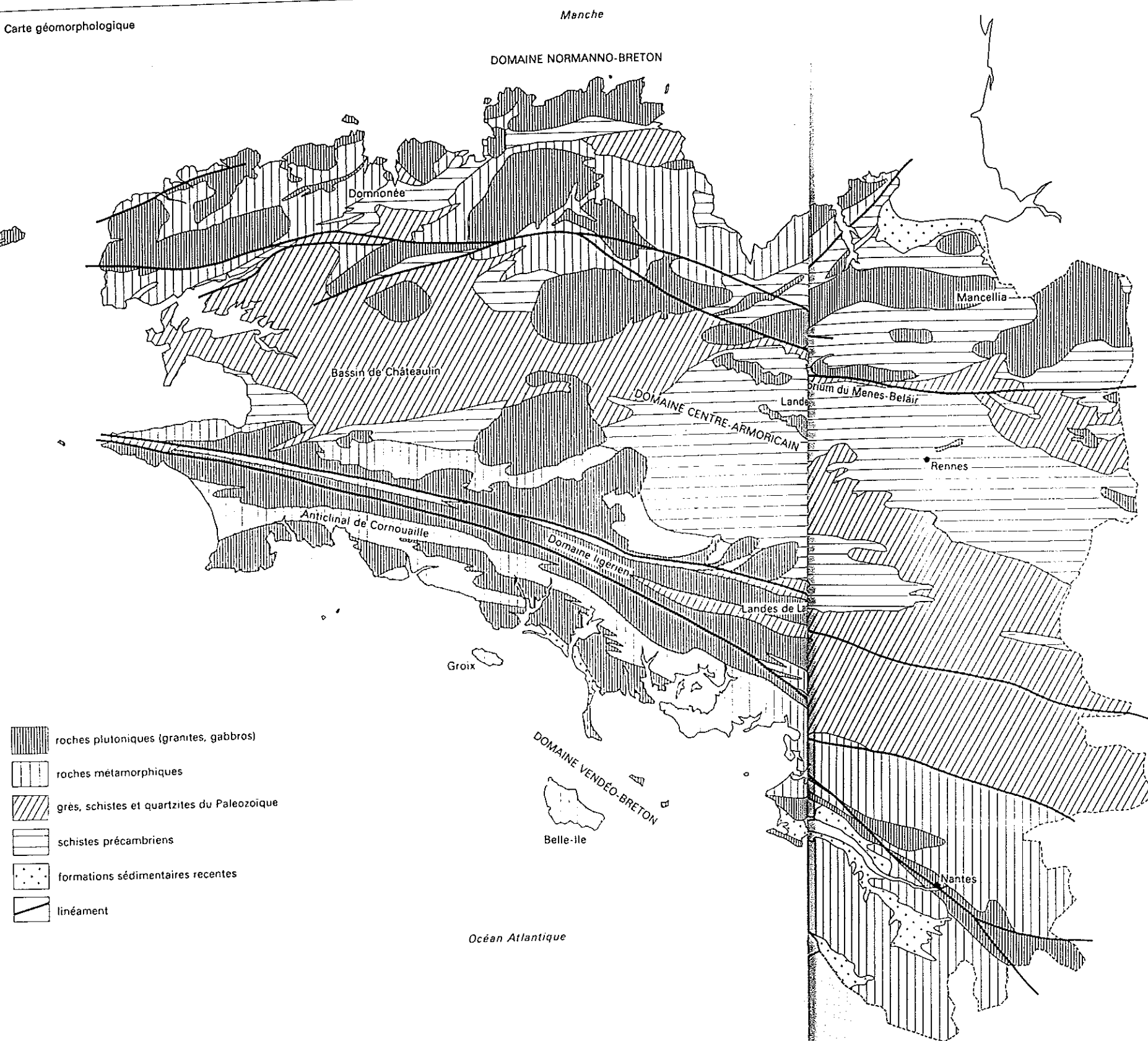
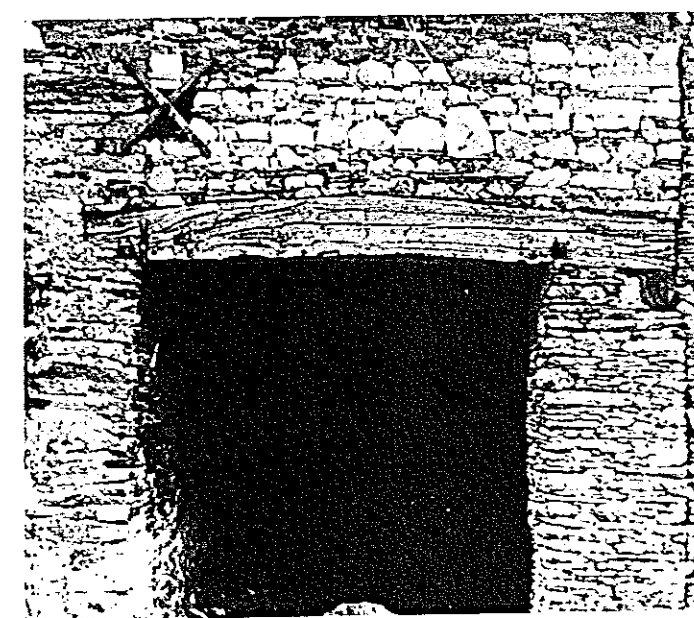


Photo 10. Langon, Le Vaux, Ille-et-Vilaine.



importance qu'il n'eut guère. Cette impression est confortée par la circulation parfois lointaine des granites les plus fins ou les plus durs : le kersanton de l'hôpital Confront et Logonna-Daoulas pour la statuaire, le granite de l'Aber-Ildut pour le socle de l'obélisque de Louqsor à Paris et pour les quais de la Tamise à Londres. En fait, ce furent le plus souvent des carrières de fortune qui fournirent l'essentiel de ce matériau, et les conditions d'extraction précaires, peu favorables à l'approfondissement, conduisirent à l'emploi de roches souvent médiocres provenant de couches superficielles altérées par l'oxydation.

Alternant avec les granites primaires d'une part, des dépôts pliocènes ou quaternaires récents d'autre part, des roches métamorphiques d'origine cadomienne, micaschiste et gneiss ont produit un matériau de construction irrégulier et parfois friable, pour lequel un jointoiment assez large s'est imposé. Leur origine apparaît nettement dans l'épaisseur finement litée des moellons et dans la présence de micas aux couleurs variées, voisinant avec de minces couches de quartz et de feldspath.

De l'ère tertiaire, la Bretagne orientale ne possède que quelques gisements calcaires, tels celui de Chartres-de-Bretagne au sud de Rennes (Ille-et-Vilaine), du Quiou (Côtes-du-Nord), à faluns oligocènes, ou de l'Écochère, en Saint-Géréon (Loire-Atlantique). En conséquence, les matériaux extraits de ces gisements furent très rarement utilisés pour la construction de maisons entières. Le calcaire du Quiou est employé à l'état de moellons dans les murs d'assez rares maisons situées aux environs immédiats de la carrière, mais il constitue plus souvent l'encadrement des ouvertures de maisons cosuées dans un plus vaste périmètre. Ses propriétés — travail facile après l'extraction et durcissement à l'air libre — expliquent également son emploi pour la construction des souches de cheminées. Il est à noter que la rareté du calcaire a impliqué longtemps en certains endroits celle de la chaux.

Les matériaux pierreux firent également l'objet d'un commerce conséquent : en plus de l'ardoise importée en quantité d'Anjou depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, deux pierres de construction particulièrement recherchées furent matière à un trafic ancien en Bretagne orientale : le granite et le tuffeau — commerce intra provincial pour l'un, importation de l'Anjou pour le second. La présence groupée de centres importants d'extraction du granite — les carrières de l'arrondissement de Fougères regroupaient encore de façon significative carriers et tailleurs de pierre au début de ce siècle — explique la diffusion de ce matériau



dans les régions avoisinantes. A Rennes, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, le granite provenait de Dingé, situé quelque 30 km plus au nord mais aussi de Baillé, dans les environs de Fougères<sup>41</sup>. De ces contacts anciens favorisés par la présence d'un réseau routier organisé autour de Rennes, mais bien relayé par des centres urbains d'une certaine importance (Bécherel, Hédé, Tinténiac, Saint-Aubin-d'Aubigné), les maisons rurales des zones non granitiques portent témoignage : dans la partie septentrionale du bassin de Rennes, les encadrements des baies de certaines maisons de terre anciennes sont constituées de pierres de taille. En revanche, le granite était plus rare dans la partie méridionale du bassin. A cette circulation intra-provinciale, répond une vieille importation du tuffeau. Originnaire de l'Anjou sédimentaire, on le trouve non seulement à Nantes mais aussi à Rennes dans certaines constructions du XVII<sup>e</sup> siècle. Dans les maisons rurales, il est présent sous forme de pierres de taille et de moellons sur les deux rives de la Loire jusqu'à Nantes : on l'utilisait essentiellement pour les chaînes d'angle, les corniches et les encadrements de nombreuses maisons, même modestes (photo 11, BR 34). Parfois, il constitue tout ou partie d'un pignon, exceptionnellement une maison entière; mais son aire d'extension dépasse rarement quelques kilomètres de part et d'autre du fleuve. Cette diffusion du calcaire angevin explique aussi la diffusion plus précoce de la chaux dans la construction des maisons rurales de la région nantaise.

### 2.1.1.2. La terre

D'un usage très général pour la construction des sols, la terre ne fut employée pour la confection des murs et des matériaux de couverture qu'en quelques régions. Encore convient-il de mettre à part l'utilisation massive des tuiles canal au sud de la Loire, car son origine essentiellement culturelle la rend indépendante de la qualité du matériau argileux utilisé. Un sous-sol constitué de la décomposition d'une roche, essentiellement le schiste briovérien, ou des sédiments tertiaires ou quaternaires permettait la construction en terre. A la première origine, se rattachent les constructions du bassin de Rennes et du bassin de Bain-de-Bretagne (Ille-et-Vilaine), à la seconde les maisons des environs de Blain et de Pontchâteau (Loire-Atlantique) et de certaines parties du pays de Retz; à la dernière, celle du marais de Dol. La couleur des murs en terre reflète d'ailleurs fidèlement leur constitution géologique : tonalité grise des maisons du pays de Dol, mêlées de sables marins, jaune du bassin de Rennes, mais avec des teintes roses ou bleues en fonction de celles de la roche décomposée. La densité de la construction en terre n'est pas toujours en rapport avec les virtualités du sous-sol : à l'est du bassin de Rennes la diminution du nombre des bâtiments en pisé ou en bauge (v. p. 70) ne correspond pas à une amélioration de la qualité du matériau pierreux. A l'inverse, dans les campagnes relativement prospères du même bassin, on utilisait ces deux techniques pour construire les maisons de presque toutes les catégories sociales. Plus généralement, de façon diffuse, la terre est présente dans la construction rurale d'une grande partie de la Haute-Bretagne du nord-ouest et du nord-est. Par ailleurs, un autre matériau de construction à base d'argile a fait l'objet d'un trafic plus récent à l'intérieur de la province : la brique. Elle distingue de nombreuses maisons du XIX<sup>e</sup> siècle par son intervention dans les encadrements des baies et sur les côtés des pignons; en Loire-Atlantique, cette introduction récente n'a cependant aucun rapport avec la présence, beaucoup plus ancienne, des tuiles canal au nord de la Loire.

### 2.1.1.3. Le bois

En Bretagne, comme dans presque toute la France d'Ancien Régime, l'utilisation du bois par les paysans se limitait à l'affouage, c'est-à-dire à l'autorisation de la part du seigneur laïc ou ecclésiastique, ou des



Photo 11 Anetz, Loire-Atlantique

officiers royaux, de couper et de ramasser le bois mort. La coutume de Bretagne, qui prévoyait le délit d'utiliser le bois volé pour la construction, envisageait aussi une sévère punition à l'égard des contendants. En outre, les historiens font état du dépérissement des forêts bretonnes à la fin de l'Ancien Régime<sup>42</sup>. S'il est difficile, en partant de sources historiques aussi générales, de déterminer quels étaient les moyens d'approvisionnement en bois des constructeurs ruraux, il est cependant probable que des réseaux de vente furent organisés à partir des coupes opérées dans les forêts royales, ecclésiastiques et seigneuriales. Nous en ignorons à peu près tout. Au XIX<sup>e</sup> siècle, en certaines régions, la relative rareté des forêts ne put constituer un obstacle d'un autre type. Notons cependant, malgré la qualité inégale des charpentes anciennes, que le bois ne pouvait pas faire défaut dans les constructions antérieures à la Révolution française : les maisons en terre nécessitaient en particulier une intervention de matériau ligneux, à propos duquel Noël du Fail dit : « Sur la muraille estoient très bien et très beau entravées de poutres en quatre mortaises, le tout perpendiculairement et au droit jointes au desoubz force sableres et chevrons dont estoit enlaidi le beau pignon... »<sup>43</sup>.

### 2.1.2. Les artisans de la construction

La disparition quasi totale des artisans ruraux rend difficile la connaissance de ce que furent leur position sociale et leurs conditions de travail. Les documents fiscaux, en revanche, donnent quelques indications sur leur situation économique : sur les rôles d'imposition d'Ancien Régime, leur groupe se situait légèrement au-dessus de celui des ouvriers agricoles<sup>44</sup>. A Hédé (Ille-et-Vilaine), dans la seconde moitié

du XVIII<sup>e</sup> siècle, aucun charpentier ne figure sur les registres de la paroisse<sup>45</sup>. Il est vrai que l'imprécision des archives fiscales, comme le caractère peu stable de la catégorie des artisans, qui comprenait un nombre d'individus à la limite de la marginalité sociale et professionnelle, peuvent masquer de réelles différences. Pourtant un siècle plus tard, en Bas-Léon, la situation ne paraissait pas avoir changé : à Saint-Méen (Finistère), les inventaires après décès révèlent que les artisans ne laissaient le plus souvent « rien » ou « à peu près rien »<sup>46</sup>.

Ils vivaient dans la dépendance des pays aisés qui leur fournissaient un travail à peine suffisant pour la subsistance, et beaucoup d'entre eux vivaient en complément avoir une petite exploitation vivrière ou même travailler comme ouvriers agricoles pendant la belle saison : il n'était pas rare de voir des couvreurs ou des maçons pratiquer le *komanant* (embauche pour la moisson). A cette dépendance économique s'ajoutait le mépris, dont témoignent les traits satiriques et même méprisants à l'égard des artisans, véhiculés par la culture paysanne. Il existait cependant une hiérarchie selon les corps d'état : le forgeron, le charbonnier, le charpentier, souvent menuisier et charron, dont le travail touchait à la fois au matériel agricole et au bâtiment, étaient généralement admis; les maçons et les couvreurs, en revanche, étaient tenus en peu d'estime, mais devançaient encore les ouvriers des carrières souvent itinérants. Cette exclusion sociale a en contrepartie permis le développement d'une mentalité corporatiste : les maçons du nord-est de l'Ille-et-Vilaine (*piquaoux*) possédaient une charte de patronage, le jeudi de l'Ascension, qui était l'occasion d'un défilé et d'une procession.

Les artisans ruraux furent pourtant bien souvent les agents de l'introduction des modèles urbains en milieu rural, pratiques qu'ils apprirent d'artisans de grande renommée venus travailler en campagne à l'occasion de chantiers prestigieux, comme ces tailleurs de pierre, ces maçons, ces charpentiers des villes du Léon qui vinrent à la demande des paysans enrichis dans le commerce de la toile, édifier des enclos paroissiaux et menèrent, à la suite, quelques chantiers de maisons importantes (Saint-Thegonnec); pratiques aussi qu'ils avaient apprises à la ville s'ils s'étaient fait embaucher lors des grands chantiers urbains que connurent les villes bretonnes de garnison (Brest) avant que de retourner dans leurs paroisses et de s'y établir. Il n'est pas douteux que le style néo-classique se diffusa de cette façon.

Il ne faut pas cependant oublier qu'une part de la construction fut toujours prise en charge par les paysans eux-mêmes : c'était le cas de la plupart des bâtiments annexes; ce fut le cas aussi dans une certaine mesure des maisons en bauge. Pour ces dernières en effet, l'intervention du maçon se limitait parfois à l'encadrement d'un travail collectif effectué par l'utilisateur et ses proches. Plusieurs raisons paraissent intervenir dans ce sens, et tout d'abord des considérations techniques : il fallait un temps relativement long entre l'édification de chaque pièce (*levée*) (photo 12) même si la mémoire collective tend à en exagérer la durée : « dans le Coglais on laissait passer six mois entre une levée, à la Trinité-Porhoët et à Plessala la construction entière durait quatre plus longtemps »<sup>47</sup>. Ces ruptures, dont la durée variait entre elles, auraient d'autant plus compliqué la tâche de l'artisan de métier que la période où l'on pouvait édifier des maisons était assez brève; la dispersion de l'habitat et le médiocre état des chemins faisaient le reste.

En dehors de ces facteurs techniques et négatifs, il faut comprendre que ce type de construction était facilement intégrable dans les pratiques de solidarité paysanne : le constructeur pouvait compter sur les *chambers* (nommés *souhaites* dans les codes ruraux du XIX<sup>e</sup> siècle) qui s'appliquent à la moisson et au battage) comme il le faisait

pour les grands travaux agricoles d'été et la confection d'une aire neuve.

### 2.1.3. Les rites et symboles de l'édification

Dès sa mise en chantier, la maison était le lieu d'un certain nombre de manifestations rituelles et de gestes à portée symbolique qui visaient à la rendre apte à assumer plus tard ses fonctions d'abri contre les intempéries, de refuge contre les menaces extérieures, visibles ou invisibles, réelles ou supposées, tout en ménageant son introduction dans le voisinage. Si, pour la Haute-Bretagne nord-orientale, les ouvrages de Sébillot et de Buffet ont largement fait le tour du problème, dans le bas pays, l'enquête contemporaine ajoute encore parfois des données à une bibliographie pourtant abondante. Nous n'insisterons donc que sur certaines de ces dernières laissant le soin au lecteur de se rapporter à des références plus spécialisées, qui débordent le strict cadre de ce volume.

La nouvelle construction devant être durable et fonctionnelle, la stabilité des murs et la manière de les monter, primordiales, donnèrent lieu à des pratiques et à des attitudes précises codifiées dans les relations entre artisans et clients. Ainsi, chaque fois qu'une boutisse était mise en place, les maçons la laissaient dépasser du parement extérieur. Le client, soucieux d'obtenir une bonne maçonnerie, ne manquait pas de servir une rasade pour encourager les ouvriers à renouveler l'opération, à telle enseigne que le nom significatif de *kartad lagout* (quart d'eau-de-vie) était parfois donné au moellon qui dépassait. Si le client ne se conformait pas à cet usage, le maçon ne touchait pas au parpaing et chaque saillie de la maçonnerie devenait le rappel honteux de l'avarice du propriétaire.

Le bon tirage de la cheminée était aussi une préoccupation essentielle et, là encore, le client était soumis à la bonne volonté des maçons qui, par manière de rappel ou d'avertissement, l'invitaient à venir voir le manteau nouvellement mis en place : il allait à nouveau de son intérêt d'offrir une bouteille :

*Ma vo, vo ket*

*Ma vo ket, a vo!*

s'il y en a (à boire), il n'y en aura (de fumée)

(s'il n'y en pas, il y en aura)<sup>48</sup>

Les précautions que l'on prenait avec les maçons valaient aussi pour le

48. Jean-Pierre Gestin, la Maison paysanne, in *Bretagne*, Le Puy, Bonneton, 1979, p. 263



Photo 12 Cesson-Sévigné, Ille-et-Vilaine

41. Jean-Pierre Leguay, *la Ville de Rennes au XV<sup>e</sup> siècle à travers les comptes des maîtres*, Paris, Klincksieck, 1968, pp. 99 et 101

42. Michel Duval, *Economie forestière, et civilisation dans l'Ouest au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Rennes, Le Mée, 1959, 297 p.

43. Noël du Fail, *les Balivernes d'Eutrapel* (présentation et commentaire de Gaël Milin), Paris, Klincksieck, 1969, p. 53

44. Henri Sée, *les Classes rurales en Bretagne du XV<sup>e</sup> siècle à la Révolution*, Paris, Bnêre, 1906, p. 311

45. Archives départementales d'Ille-et-Vilaine, C 4030-4066.

46. Louis Bapst, *Saint-Méen*, op. cit., p. 156.

47. Louis Bapst, *Saint-Méen*, op. cit., p. 156.

48. Louis Bapst, *Saint-Méen*, op. cit., p. 156.

Photo 14. Plouhinec, Lambabu, Finistère.

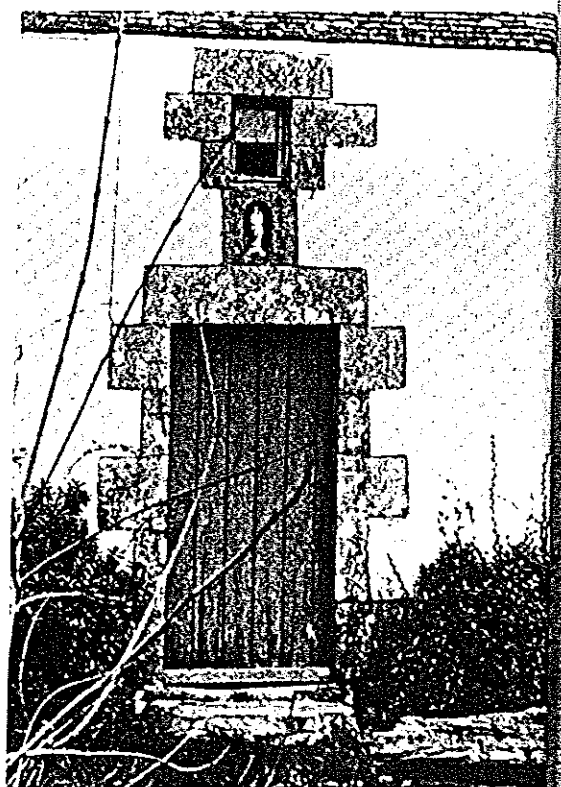


Photo 13. Guerlesquin, Finistère.

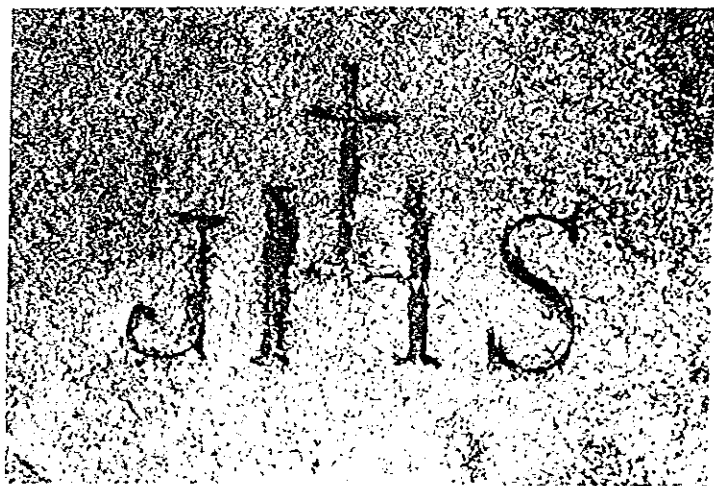
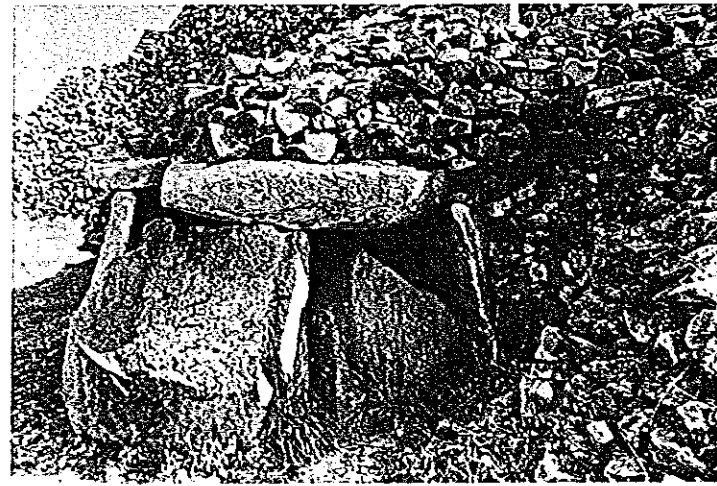


Photo 15. Baud, Morbihan.



Photo 16. Plouézoc'h, Barnenez, Finistère.



chaumier qui « passait » pour un personnage difficile. Il fallait avoir beaucoup d'égard pour lui si l'on voulait que la maison fût bien coiffée et on n'y manquait pas<sup>49</sup>. Le passage à l'ardoise n'atténua pas la crainte : on eut toujours peur que quelque part une ardoise défectueuse compromette l'étanchéité de la toiture.

A différents stades de la construction, des rites de protection ou de conjuration étaient respectés dont le but était de préserver la maison de toutes espèces de danger : les jeteurs de sort, les esprits malveillants de la nuit, la Mort qui toujours rôde autour d'une maison neuve.

Chaque premier geste d'une série était toujours accompagné d'un certain rituel : à l'occasion de la mise en place de la première pierre, de la première poutre, de la première cheville de la charpente, de la première pointe de l'escalier. Chaque fois, les artisans requerraient la présence active du « patron » ou de la « patronne ». Pérennité de la construction et chance pour tous les habitants, étaient les souhaits formulés à chacune de ces manifestations<sup>50</sup>.

En outre, des signes de protection figuraient aussi dans la maçonnerie : le plus souvent à proximité de la porte d'entrée, passage obligé de toute action malveillante, qu'elle fût visible ou invisible. On retrouvait fréquemment les mêmes signes : le monogramme du Christ (photo 13), les noms de Jésus et de Marie, un calice, des croix peintes ou gravées ou encore dessinées au moyen de coquillages (ormeaux, coquilles Saint-Jacques). A partir du XIX<sup>e</sup> siècle, très souvent une niche fut aménagée dans la maçonnerie au-dessus du linteau de la porte d'entrée : elle abritait une statuette de la Vierge (photo 14), de la Sainte Famille, du Sacré-Cœur ou d'un Saint local. Aux côtés de ces marques d'inspiration religieuse figuraient également le fer à cheval suspendu au-dessus de la porte ou encore divers signes gravés dont certains ont pu être interprétés comme étant des « traits de Jupiter »<sup>51</sup> (photo 15). Enfin, ultime ressource contre le mauvais

sort, le *louzaouen an droug avis*<sup>52</sup> parachève la mise en place de l'écran protecteur, elle est enfouie dans l'aire de la maison.

L'orage était une autre menace qui pesait sur la maison : pour l'écran on multipliait les protections, en particulier au voisinage de la cheminée : des haches de pierre polie (*mein kurun*) étaient enfouies dans la maçonnerie, sous le foyer ou dans le mur à la hauteur du dernier<sup>53</sup>, une faucille, lame tournée vers le haut, était installée sur le carré de cheminée<sup>54</sup>. Un plant de joubarbe dans une bouse de vache sur la couverture avait aussi le pouvoir d'écarter la foudre. Avant d'habiter une maison achevée et meublée, il fallait encore attendre que le prêtre de la paroisse eût procédé à la bénédiction des lieux. Une menace de mort pesait sur le premier être vivant à pénétrer dans la maison, aussi se faisait-on précéder par un animal domestique, généralement un chat. Parfois un coq était sacrifié mais cela satisfaisait pas toujours la Mort qui tôt ou tard prenait sa « part » : *an ti nevez e-neuz e damm* (chaque maison neuve a sa part) : c'est pour cette raison qu'une femme enceinte ne venait jamais habiter une maison neuve avant d'avoir mis son enfant au monde.

L'entraide, habituelle chez les paysans à l'occasion des grands travaux agricoles, était sollicitée dès le début de la construction. Pour le transport des pierres, le futur propriétaire faisait appel au groupe de travail qui était ordinairement le sien : une grande journée organisée qui, comme souvent dans ce genre de réunion, donnait lieu à une compétition ardente entre charretiers pour la modeste récompense d'un paquet de tabac, mais surtout pour l'honneur. Le soir, grand repas réunissant tous ces travailleurs bénévoles qui désormais pouvaient solliciter pareille aide du bénéficiaire du jour.

La confection de l'aire en terre battue d'une maison neuve était, pour le voisinage, l'occasion d'une nouvelle rencontre : toutes les bonnes volontés étaient bienvenues et jamais elles ne manquaient car c'est une réunion était aussi une fête. C'est d'ailleurs sous ce nom qu'elle est connue : la fête de l'aire de la maison neuve, *fest leir ti nevez*. Le premier temps, le propriétaire coulait entre les quatre murs de la nouvelle demeure le *pri tousog* ou argile à crapaud c'est-à-dire un mortier de terre jaune et d'eau, parfois mêlé de bouse de vache et de balle d'avoine. Dans un second temps, il fallait tasser le sol pour donner une bonne consistance, c'est alors qu'intervenaient les travailleurs bénévoles qui en fait venaient danser car seul le piétinement répété des hommes permettait d'obtenir un bon résultat. Les danses étaient sollicitées ou plutôt invitées par le maître du lieu selon au moins deux pratiques. Dans un cas, la fête était annoncée un dimanche précédent, « sur la croix » dans le cimetière paroissial, à l'issue de la messe. Dans un autre cas, au début de la fête, le nombre de

danseurs était limité aux seuls membres de la famille et aux jeunes du voisinage. Au bout d'un moment, les jeunes gens sortaient et dansaient à la ronde quelques *tiou* brefs mais répétés et alors seulement venaient de nouveaux danseurs qui, bien entendu, n'étaient pas surpris : ils avaient été avertis de la fête qui allait se dérouler mais leur fallait, pour y participer, une invitation en règle. Le propriétaire servait abondamment à boire, parfois même à manger, et tandis que les danseurs se laissaient aller à leur plaisir, il surveillait la manière dont évoluait le sol, remédiant ici et là à un quelconque défaut afin qu'au terme de la fête, la terre battue fût « lisse, plane et de belle couleur, souple sous les sabots »<sup>55</sup>. Enfin, il ne restait plus qu'à réunir toute la famille pour lui présenter en détail le nouveau logis dont chacun tirait orgueil, jusqu'aux cousins issus de germains<sup>56</sup>, on servait pour l'occasion un grand repas, le *leir an ti nevez*, le repas de la maison neuve.

## 2.2. Les éléments du bâti

### 2.2.1. Permanence de techniques immémoriales?

L'extrême richesse de la Bretagne en vestiges pré et protohistoriques a conduit souvent à rechercher dans l'architecture rurale, les réminiscences d'un savoir-faire qui remonterait à ces âges reculés. La démarche est tentante mais hasardeuse, car s'il demeure indubitablement des constructions qui, par le plan, le volume ou la mise en œuvre des matériaux, évoquent la plus haute antiquité, il n'est jamais possible d'affirmer qu'il y a persistance anachronique, continuité fonctionnelle ou redécouverte, tant il est évident que dans une société économe de ses ressources et de ses moyens, des programmes simples et répétitifs impliquent des solutions semblables à des distances — temps et espace — considérables.

Une autre tendance pousse à rechercher, quand la référence manque en Bretagne même, la caution des autres terres celtiques. Outre-Manche, il est certain que les pratiques et les genres de vie émigrent peu ou prou avec une population — des exemples plus récents et plus flagrants que l'émigration bretonne, tel le Québec, le démontrent — et l'inertie de la mémoire, le souvenir ou le regret d'états anciens peuvent

provoquer la pérennité de dispositions parfois même a-fonctionnelles : l'architecture de bois des îles Féroë sur un archipel sans végétation arborescente en est un exemple remarquable. Mais c'est toujours avec prudence que doivent être opérés ces rapprochements qui d'ailleurs, plus que la maison, concernent les bâtiments d'exploitation et les éléments connexes, et nous souscrivons au jugement de Henri Raulin quand, à propos de la construction de pierre sèche, il affirme : « on ne peut que se borner à constater qu'elle s'est implantée et développée dans des régions où le matériau le permettait, selon des techniques et des formes semblables à celles que l'on retrouve dans les pays placés dans une situation comparable non seulement sur le plan géologique mais par le contexte culturel global »<sup>57</sup>.

Ainsi le couvrement en appareil de pierre sous différentes formes aura été constant des chambres dolméniques du 4<sup>e</sup> millénaire avant notre ère (photo 16) jusqu'au début de ce siècle pour les destinations les plus diverses. Bien qu'il demeure peu d'exemples attestés de son utilisation dans l'habitat permanent, il a sans doute existé à la façon des *clochan* irlandais à coupole en tas de charge sur un plan ovoïde ou sur plan carré comme le suggèrent les cabanes de Crenenan en Ploerdut (photo 17), dont l'ancienneté demeure discutée. On peut encore citer la cellule de l'ermite Hervé à Lanrivaro (photo 18) : plan rectangulaire de 3,50 m sur 2,50 m, semi-encasté, voûte assisée en berceau continu; G. Cleac'h et M. Letissier le datent du XI<sup>e</sup> siècle<sup>58</sup>. C'est plutôt dans l'habitat occasionnel ou marginal que l'on a pu trouver périodiquement trace de ces techniques : chambres dolméniques remaniées et réutilisées, souterrains médiévaux transformés en cache dans les périodes troublées des XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles<sup>59</sup>.

Seules des réalisations modestes s'édifient aisément de la sorte, ce qui explique que les dépositaires les plus fidèles de ces mises en œuvre furent les annexes agricoles de petite dimension, avec l'exception toutefois de la remarquable remise à voûte assisée en berceau brisé continu de Barnenez-en-Plouezoc'h situé à proximité du Grand-Cairn. Les exemples les plus nombreux sont fournis par les soues circulaires à coupole ou rectangulaire à voûte (île de Batz); les fours à pain isolés (photo 19, BR 42) ou adossés à une autre bâtisse qui les desservait (photo 20) et qui grâce à leur réemploi durant la dernière guerre, sont souvent encore bien conservés; les puits à coupole en quart de sphère (Léon, Trégor). Il faut aussi citer à l'autre extrémité de l'échelle sociale, remarquables par leurs dimensions, leurs proportions

57. Henri Raulin, *Georges Ravis-Gordani, l'architecture rurale française, Corse*, Paris, Berger-Levrault, 1978, p. 21.

58. Gilbert Cleac'h et Michel Letissier, Un ermitage en style irlandais en Bretagne, l'Ermitage de Saint Hervé en Lanrivaro, in *Archeologia*, n° 77, Dijon, 1976, p. 37.

59. J.P. et A. Buisson, Les souterrains mégalithiques en Bretagne, in *Archeologia*, n° 97, Dijon, 1978, p. 11.

49. Pierre-Jakez Hélias, *les Autres et les miens*, Paris, Plon, 1977, p. 86.

50. Ces différentes étapes ont été largement étudiées dans de nombreuses publications, dont il convient ici de ne rappeler que les principales : Anatole Le Braz, *la Légende de la mort chez les Bretons armoricains*, Paris, Champion, 1902, en particulier, p. 136, Henri-François Buffet, *En Bretagne morbihannaise*, Coutumes et traditions du Vannetais bretonnant au XIX<sup>e</sup> siècle, Grenoble, Anthaud, 1947, p. 39, du même auteur, *en Haute-Bretagne*, Paris, Librairie celtique, 1954, op. cit., p. 39, et Pierre-Jakez Hélias, *les Autres et les miens*, Paris, Plon, 1977, pp. 86-89.

51. Jean-Pierre Gustin, op. cit., p. 264.

52. Littéralement : le remède contre le mauvais avis. Selon Le Carquet (*Superstitions et légendes du cap Sizun*, op. cit., p. 467), il y eut deux sortes de *louzou* (remèdes) : « le *louzou* complet est un sachet de toile neuve, lié par un fil de lin et renfermant un sou, neuf grains de sel, et neuf feuilles contuses de chacune de ces neuf plantes : herbe terrestre, géranium mollet, mouron des champs, fumeterre, trèfle rampant à quatre feuilles, paquerette, ficelle, verveine, chélidone. Le *louzou* ordinaire, aussi efficace que le complet, contient seulement neuf grains de sel et neuf feuilles de verveine ».

53. Henri-François Buffet, *en Haute Bretagne*, op. cit., p. 39.

54. Jean-Pierre Gustin, op. cit., p. 263.

55. Pierre-Jakez Hélias, op. cit., p. 89.

56. Ibid., p. 89.



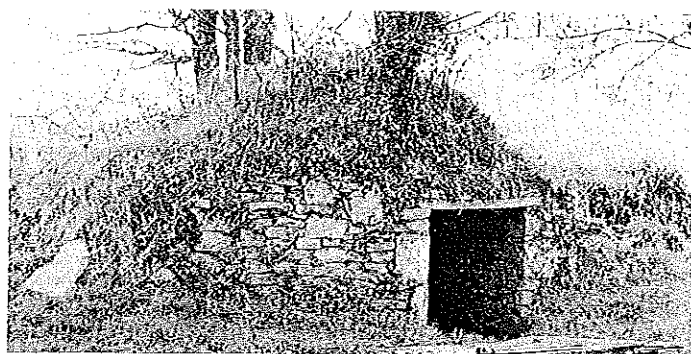


Photo 17. Ploerdut, Crenenau, Morbihan.



Photo 18. Lanrivaroé, Ermitage Saint-Hervé, Finistère.



Photo 19. Saint-Rivoal, Finistère.

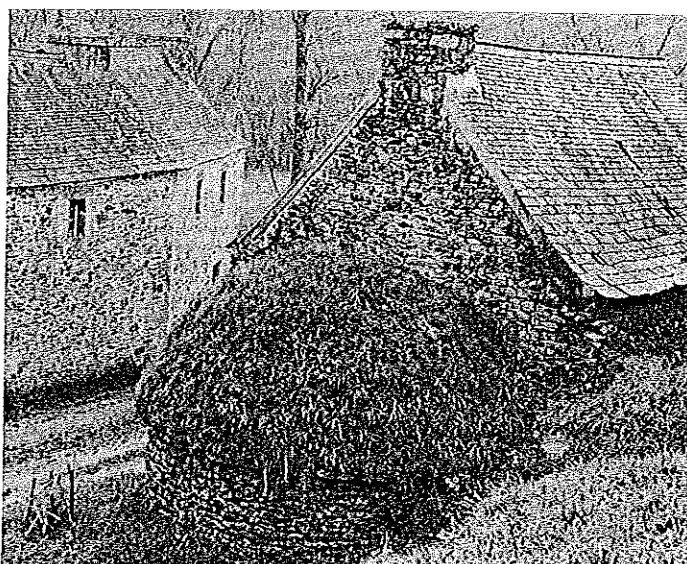


Photo 20. Commana, Kerouat, Finistère.

et la perfection de leur réalisation, les colombiers à boulins, cylindriques et couverts d'une coupole en tas de charge à ouverture zénithale. Ils accompagnaient les demeures qui en avaient reçu privi-  
manoirs et fermes fortifiées, particulièrement dans le Léon (photos 22) et le Trégor.

Une autre technique peut être ramenée à de lointaines filiations : l'appareil d'orthostats qui utilise des pierres de grandes dimensions, chacune, toute la hauteur de la construction. Elle est rencontrée dans les couloirs des allées couvertes d'il y a 6 000 ans, puis, de loin en loin, dans les *pâlis* de schiste ou de granite (photos 23 et 24) et plus récemment dans l'habitat, principalement dans les communes de Nevez et de Trégunc (orthostates de granite) (photo 24) mais aussi en Haute-Cornouaille (photo 25). En 1860, on édifiait encore à Plounevez-Quintin (BR 06) une véritable cité ouvrière de vingt maisons qui mariaient de façon insolite plusieurs techniques obsolètes : appareils en orthostats de schiste, murs de croupe, couverture en chaume, portée par une charpente à arbalétriers courbes reportant les charges dans un plan proche de celui des murs ; foyer ouvert et adossé au mur de croupe au-dessous d'une hotte, d'un conduit d'une souche en bois.

## 2.2.2. Les murs

### 2.2.2.1. Les murs de pierre

L'architecture rurale bretonne compte certes d'anciennes constructions soignées dans les régions schisteuses et gréseuses, mais ce sont essentiellement des manoirs (dessin 3), des gentilhommières et des maisons de l'ancienne aristocratie paysanne. Seules, dans les massifs des pays d'ancienne extraction granitique (BR 12, 24, 26), les générations de carriers ont popularisé l'usage de la pierre de taille de l'appareil assisé, parfois même cyclopéen, comme à Trémeur (Côtes-du-Nord) ou Lanrivain (Côtes-du-Nord).

A cela, deux raisons principales : la nature des matériaux et les conditions de leur mise en œuvre. La pratique induite par la médiocrité des revenus et le peu de sécurité qui, en Basse-Bretagne, entourait la propriété conditionnelle des baux à domaine congéable, menait à éviter les transports onéreux et poussait à utiliser des carrières rapprochées du lieu de la construction ; voire à en ouvrir une nouvelle au lieu même du chantier (BR 08). L'abondance du matériau incontestablement nuit à la recherche de la qualité. Par ailleurs et pour des causes semblables, la main d'œuvre spécialisée était exceptionnelle pour l'extraction, la taille et la mise en œuvre ; dans ces conditions, il faut plutôt s'étonner de la capacité d'un grand nombre d'édifier des murs correctement dressés.

Les murs étaient généralement constitués d'une maçonnerie fournie, double parement de moellons de granite ou de schistes équarris et ébauchés (BR 14), ou encore de dalles de schiste assisées (BR 05). Dans les régions où se côtoient plusieurs structures géologiques, on rencontrait aussi des appareils mixtes, granite/schiste le plus souvent (photo 26), mais aussi schiste/quartz/grès (BR 05) dont on avait parfois l'occasion d'une alternance très stricte à fin décorative (photo 27). Le parement extérieur, le plus soigné, était hourdé de mortier de chaux ou de pisé et restait brut dans la plupart des cas ; ce n'est dans certaines zones littorales ou de marais où il recevait un badigeon de chaux (BR 41) ou un enduit de pisé ; l'enduit blanc (BR 03) ou ciment (photo 28) n'apparaîtra qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. L'âme des murs était faite de pisé ou de terre franche et de cailloux ; le parement intérieur, d'un plus petit appareil, était destiné à être enduit au mortier maigre (BR 08) ou simplement à recevoir un lait de chaux (BR 05). Les murs avaient une épaisseur qui oscillait entre 60 et 90 cm selon leur qualité, les gouttereaux étant moins épais que les pignons qui devaient recevoir les conduits de fumée et reprendre sans faiblesse les charges transmises par la hotte et la souche du cheminée. Curieusement, malgré leur structure composite, ils comptaient que peu de parpaings boutisses, et malgré leur maigreur et leur faible hauteur et la modestie de leurs baies, ils demeuraient

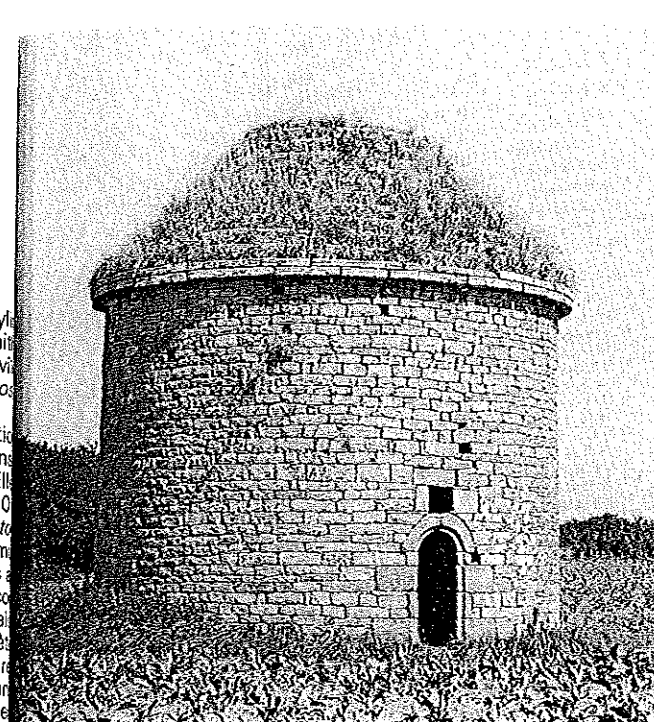


Photo 21. Porspoder, Kermenou, Finistère.

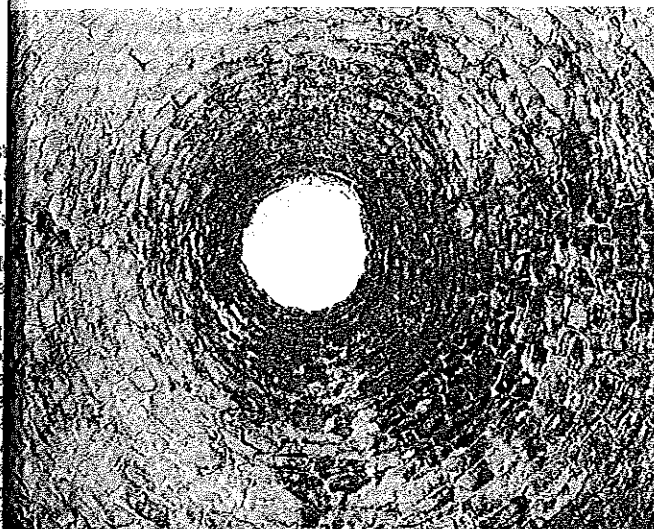


Photo 22. Pospoder, Kermenou, Finistère.

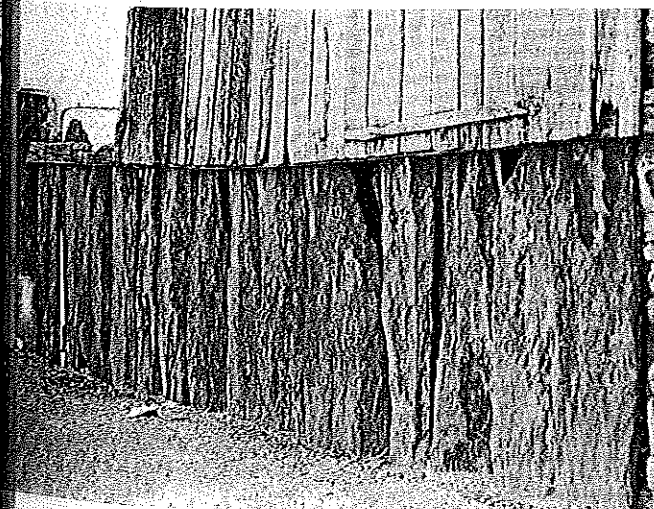


Photo 23. Le Gâvre, Loire-Atlantique.



Photo 24. Trégunc, Ruat, Finistère.

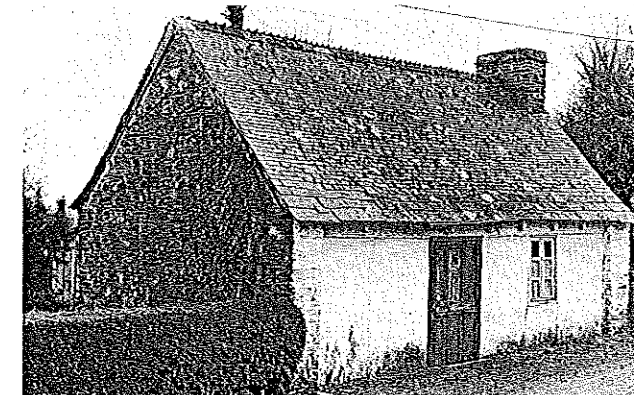


Photo 25. Laniscat, Côtes-du-Nord.



Photo 26. Trédrez, Côtes-du-Nord.

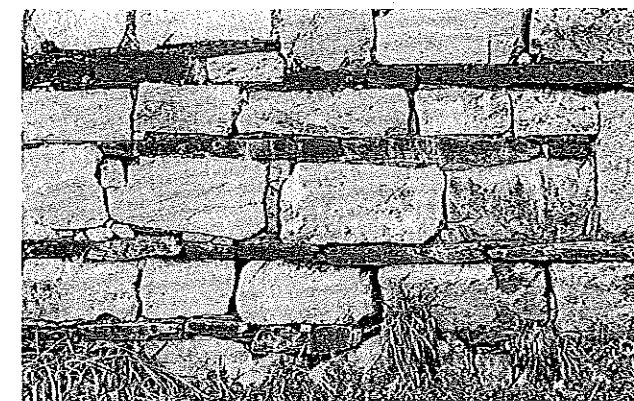


Photo 27. Gourin-Guirezouet, Morbihan.

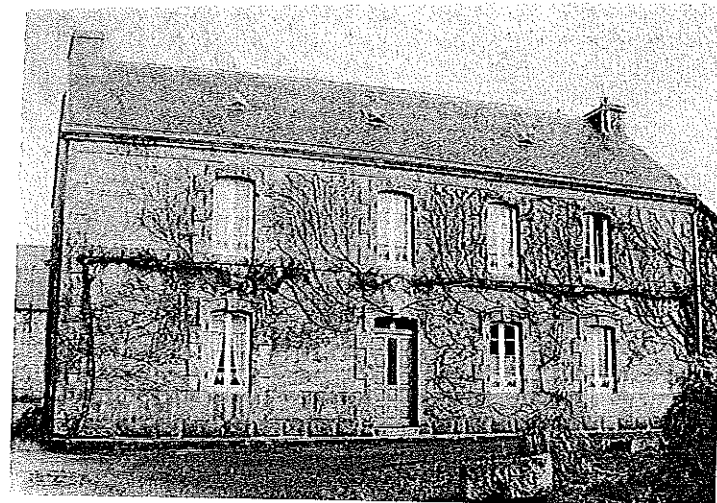
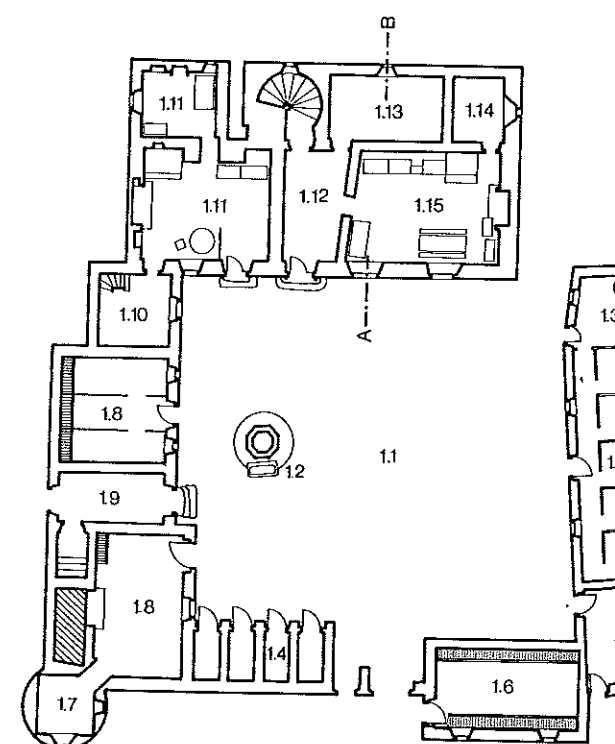


Photo 28. Saint-Nic, Port-Priou, Finistère.

fragiles et sujet au bouclement, voire au bouffement, notamment à l'occasion d'un défaut d'étanchéité ramenant le pisé de l'âme à l'état visqueux. La construction s'avérait d'ailleurs difficile et même dangereuse comme en témoignent les nombreux murs pignons qui s'effondraient en cours d'édification, en dépit des échafaudages traversants que l'on disposait. Leur fragilité était accrue par le fait que la plupart des maisons étaient bâties à cru, la fréquence des affleurements rocheux n'ayant pas conduit à d'autres méthodes qu'au décapage de la terre végétale; les fouilles en rigoles étaient rares et peu profondes. Ces faiblesses potentielles conduisaient à choisir avec soin les piedroits et couvrements des baies ainsi que les chaînes d'angle et les rampants (photos 29, 30) dont le rôle en matière de stabilité était essentiel. Les carrières d'occasion ne fournissant que rarement les blocs susceptibles de permettre leur taille, on se les procurait dans les carrières permanentes; ils étaient de ce fait souvent d'une autre roche que l'appareil du mur, particulièrement dans les zones schisteuses (BR 19, 33). Seuls éléments du mur bien souvent à avoir été traités par des artisans véritables, ils en portaient ostensiblement la marque (dessin 4) moulurations et décors divers (BR 22, 23, 24, 25, 26, 29). C'est essentiellement sur les encadrements en granite que les modes vinrent exercer leurs effets : arcs brisés apparus à fin du XV<sup>e</sup> siècle (dessins, photo 31); arcs en plein cintre désignant souvent la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle (photo 32); linteaux droits des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles; arcs segmentaires et en anse de panier de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle; ces éléments se combinant souvent dans un même stock synchronique. Dans les régions dépourvues de carrière de granite, et ailleurs dans de nombreuses maisons rudimentaires, les couvrements des baies en parement extérieur étaient parfois de chêne (photos 33, 34). Ces linteaux de bois furent fréquemment remplacés au début de ce siècle par des linteaux « mécaniques » de pierre sciée, ou au hasard de ruines, par des éléments provenant de bâtiments mieux pourvus (BR 05). Le couvrement du parement intérieur était très systématiquement de bois. Il arrivait aussi qu'il n'y ait pas de chaîne d'angle, mais continuité du parement dans un congé reliant le mur gouttereau au mur pignon. Il convient de signaler la grande humidité que les murs de cette sorte contribuaient à maintenir dans les maisons : jamais véritablement étanche, le pisé de leur âme demeurait imprégné; en outre, leur grande inertie thermique, alliée à la faible ventilation et au maigre ensoleillement qu'autorisaient des baies parcimonieuses, impliquait une fréquente condensation, décollant les enduits intérieurs ou décourageant même d'en faire.

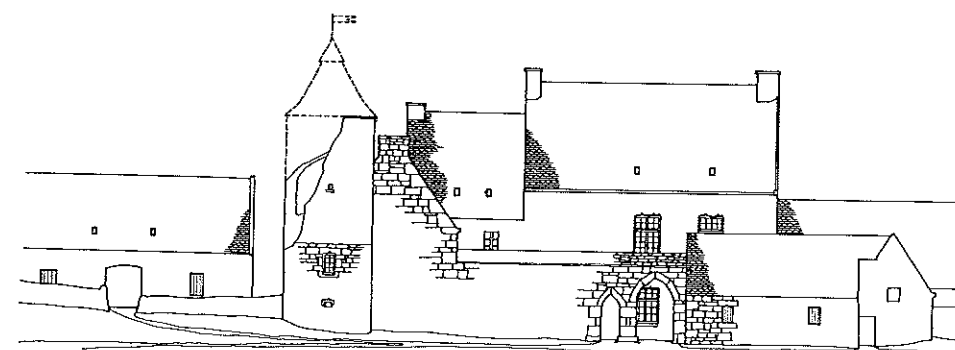
Dessin 3. Ploumilliau, Ker Anvern, Côtes-du-Nord, Ferme manoriale.

Plan du niveau 1



- 1.1 cour fermée
- 1.2 puits, abreuvoir
- 1.3 cuisine des animaux
- 1.4 porcherie
- 1.5 étable
- 1.6 grange
- 1.7 pigeonnier
- 1.8 écurie
- 1.9 passage couvert
- 1.10 réserve
- 1.11 chambre
- 1.12 vestibule
- 1.13 cellier
- 1.14 bûcher
- 1.15 salle commune

Façade sud



Coupe transversale A B



m 0 2 4 6



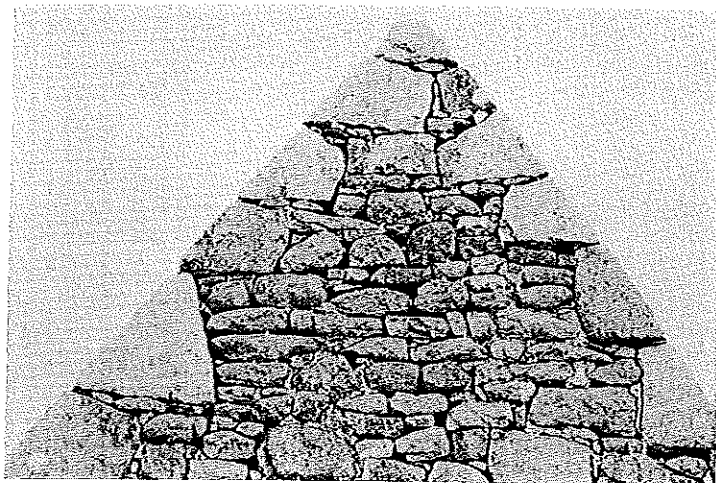
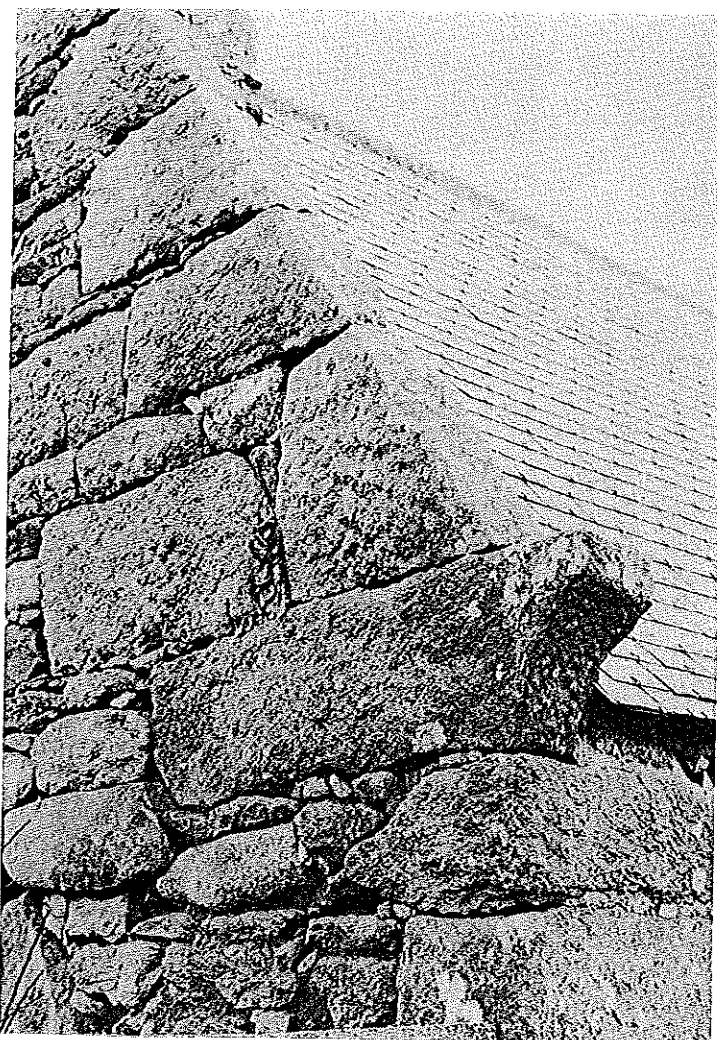


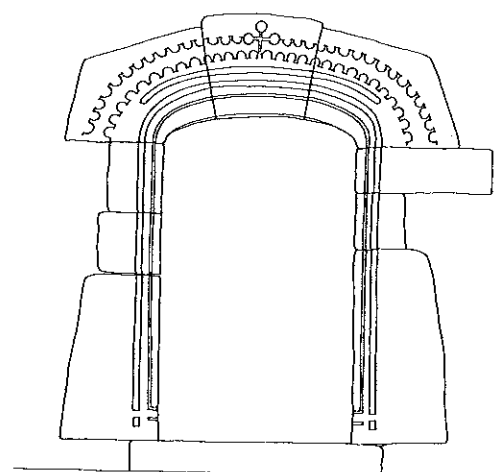
Photo 29. Pleumeur-Bodou, Ile Grande, Côtes-du-Nord.

Photo 30. Pleumeur-Bodou, Ile Grande, Côtes-du-Nord.



Dessin 4. Inzinzac, Kerouer, Morbihan.

Piedroits et couvrement ouvragés



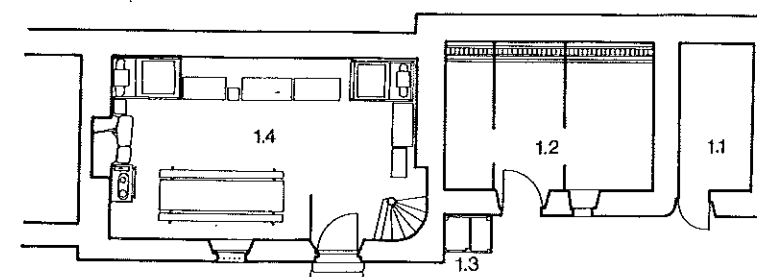
cm 0 20 40 60 80 100

Dessin 5. Quemper-Guézennec, Ar Guillard, Côtes-du-Nord. Maison à étage de surcroît avec escalier maçonné dans œuvre.

Façade sud



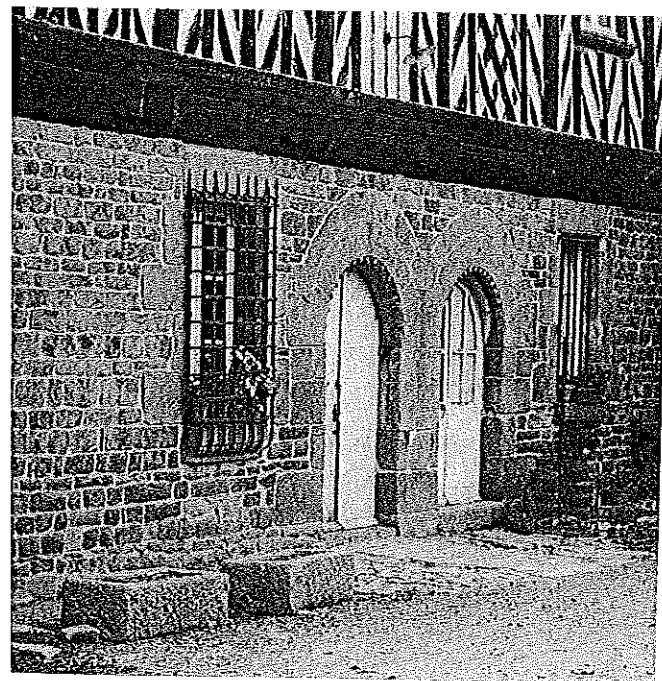
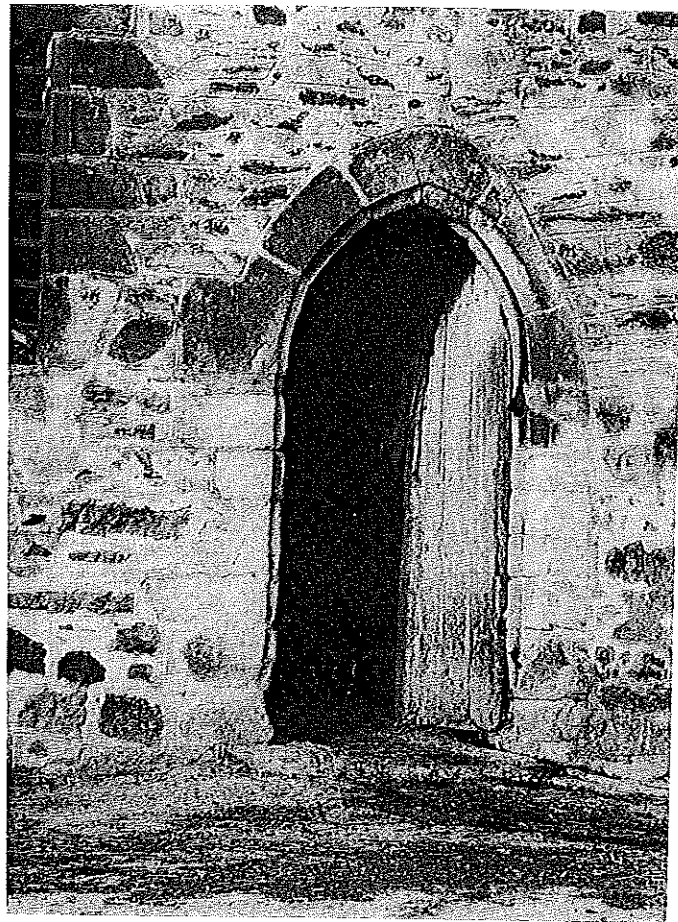
Plan du niveau 1



- 1.1 porcherie
- 1.2 écurie
- 1.3 clapier
- 1.4 salle commune

m 0 1 2 3 4 5

to 31. Bais, La Mazure, Ille-et-Vilaine.



2. Mélesse, Le Fresnay, Ille-et-Vilaine.

Photo 33. Saint-Gilles-du-Vieux-Marché, Côtes-du-Nord.

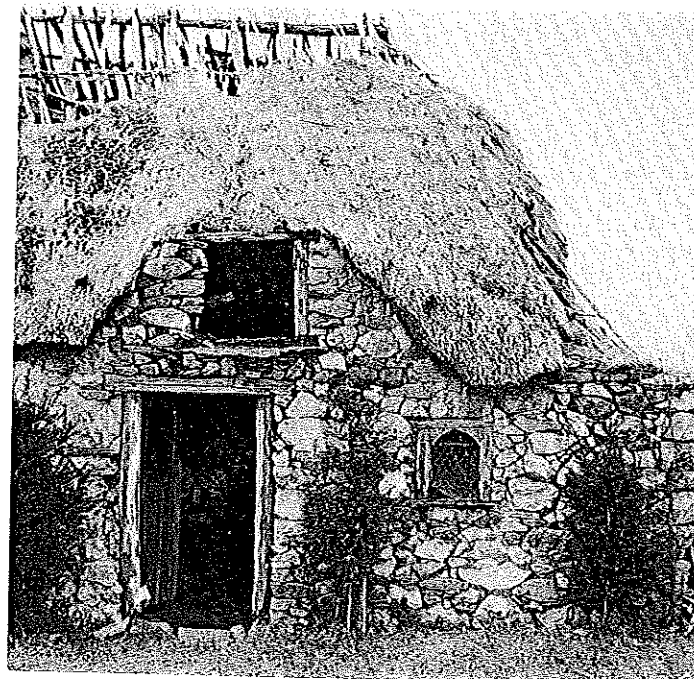
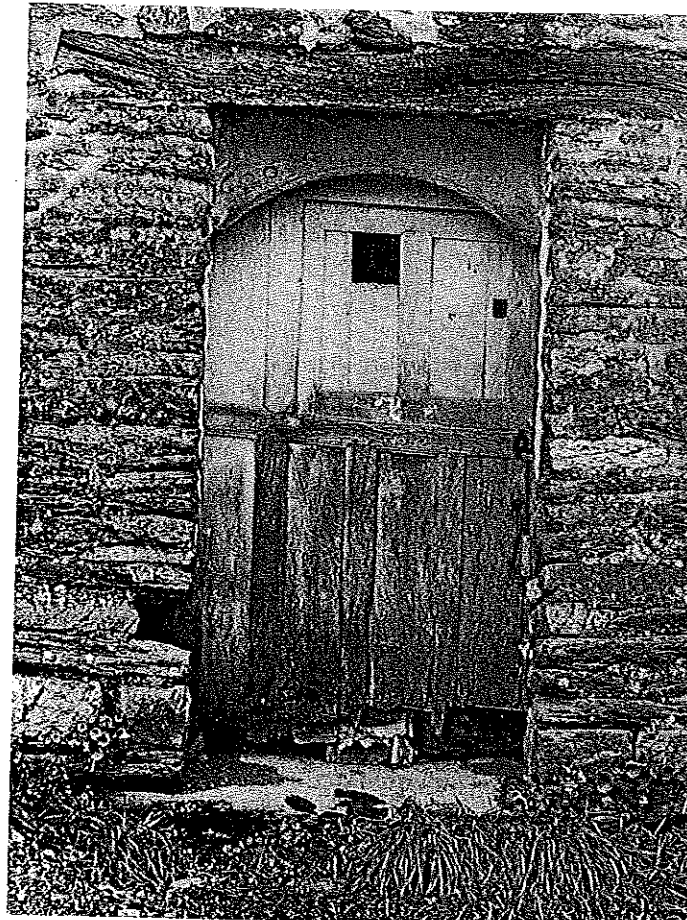


Photo 34. Guénin, Koh-Koet, Morbihan.

#### 2.2.2.2. Les murs en terre

Les murs en terre reposaient presque toujours sur un solin de sol en pierres dont la hauteur pouvait varier de 0,50 m à 1,50 mètre (photo 35). Les solins du mur pignon ouest et du gouttereau sud, plus exposés, étaient fréquemment d'une hauteur plus importante. La terre n'était jamais employée seule; elle nécessitait la présence d'agréments ou de fibres qui lui assuraient consistance et dureté. En Haute-Bretagne, tout mur de terre quel que soit le mélange et la technique de mise en œuvre était réputé être de *torchis*. Cette dénomination vernaculaire désignait également le mélange utilisé en remplissage des murs à pans de bois.

En fait, parmi les trois techniques usuelles : la bauge (photo 36), le pisé banché, la brique crue, la première semble avoir été la plus utilisée. Mais un seul mélange à base de paille hachée ou de branches d'ajoncs coupées menues, était ajouté en dose variable à la terre préalablement foulée. Ces éléments végétaux assuraient la bonne tenue d'un ensemble, dont la terre, tirée bien souvent de la cour, était parfois mal épurée et avait une teneur inégale en argile.

Il est à noter que l'extraction de l'argile et la confection du mélange sont nettement individualisées dans la langue locale, qui distingue la terre non mélangée, « *ardrie* à Pleine-Fougères (Ille-et-Vilaine), *ardille* dans le Coglais et dans le pays de Lamballe (Côtes-du-Nord) », et le mélange lui-même, « *menu massé* dans le pays de Combourg (Ille-et-Vilaine) [...], *mardra* à Plélan-le-Petit et *madraille* à Quintenic » (Côtes-du-Nord)<sup>60</sup>. De même, les mots bauge (*baouche*) relevé par Buffet à Plouasne (Côtes-du-Nord) et à Paimpont (Ille-et-Vilaine), *daube* (centre de l'I.-et-V.) et *terrasse* (L.-A.) s'appliquent au mélange plus qu'à la technique de construction, pourtant très répandue : légèrement durci, le mélange était saisi avec une fourche et disposé sur toute la longueur du solin de sol. On recommençait ensuite l'opération jusqu'à l'édification totale du mur qui pouvait comprendre jusqu'à huit ou neuf couches (*levées*) successives de bauge. Dans tout le bassin de Rennes, les *levées* mesuraient généralement entre 0,50 m et 0,80 m, et le parement de chacune d'elle était égalisé avec un outil à lame plate, de forme trapézoïdale (la *parouère*). La fabrication de murs en briques crues concernait — semble-t-il — essentiellement le marais de Dol. A l'origine, les constructions de terre ne bénéficiaient d'aucune protection spéciale mais, à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, on commença à les recouvrir d'un enduit à la chaux grasse (Côtes-du-Nord, BR 21); aujourd'hui, un simple crépi de ciment dissimule parfois la nature du mur. Signalons enfin, dans les maisons en pierre situées en bordure de la zone de construction en terre, l'utilisation du *mardra* pour la confection du revêtement intérieur des pièces d'habitation : les qualités thermiques de la terre y sont pour autant que la diffusion tardive de la chaux dans les campagnes.

La Haute-Bretagne possédait le quasi monopole des maisons de terre (carte 4) et Auguste Dupouy note qu'en Cornouaille « on cite comme une curiosité à cet égard les cinq pen-ti si humblement tapis au bord de la route de Fouesnant à la Forêt »<sup>61</sup>. C'est en fait dans les maisons rudimentaires que se rencontraient les rares exemples, édifiés à la fin du siècle dernier et dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle par ceux que la faillite de l'économie paysanne traditionnelle et de la petite industrie locale conduisit aux portes de la mendicité. Ces masures autoconstruites ou édifiées en compagnie par des gens de même condition (BR 10) bénéficiaient souvent de l'octroi de terres communales. Elles sont de la catégorie des cabanes que recensaient, nombreuses, les comités d'hygiène — 400 dans le canton de Bourbriac en 1852. Trois techniques étaient utilisées : l'utilisation en ados ou en talutage de la terre végétale (BR 18) dans les bâtisses les plus précaires; la confection de rouleaux de torchis parfois entourés de paille que l'on appareillait en lit (photo 37) (dessin 6) et aussi quelquefois la constitution de murs composites : sur une structure faite de poteaux de bois, on disposait de part et d'autre des planches montées à clin servant de banches perdues à une âme de pisé (BR 10).

<sup>60</sup>. H.F. Buffet, en Haute-Bretagne, *op. cit.*, p. 57 (voir note 13).

<sup>61</sup>. Auguste Dupouy, *la Cornouaille*, Paris, de Gigorel, 1950, p. 104.

Photo 35. Meillac, Lauviais, Ille-et-Vilaine.

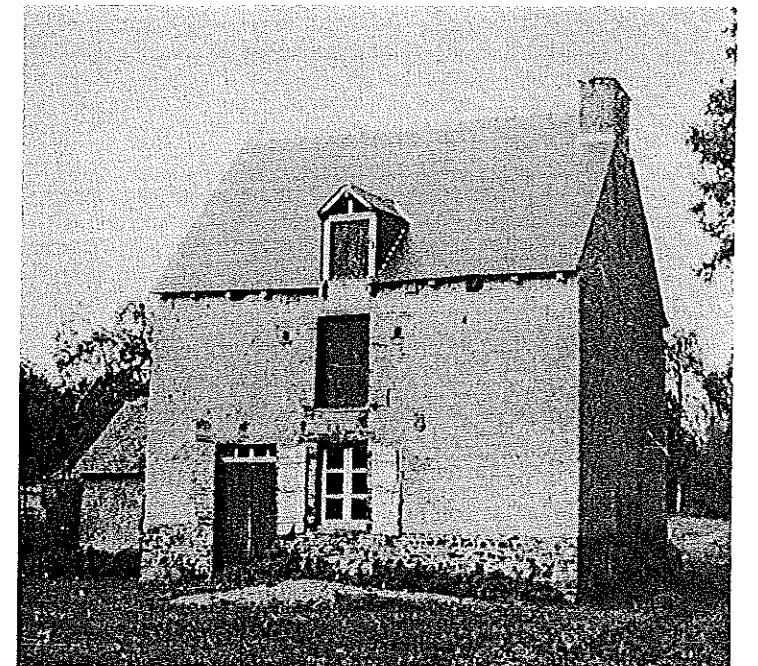
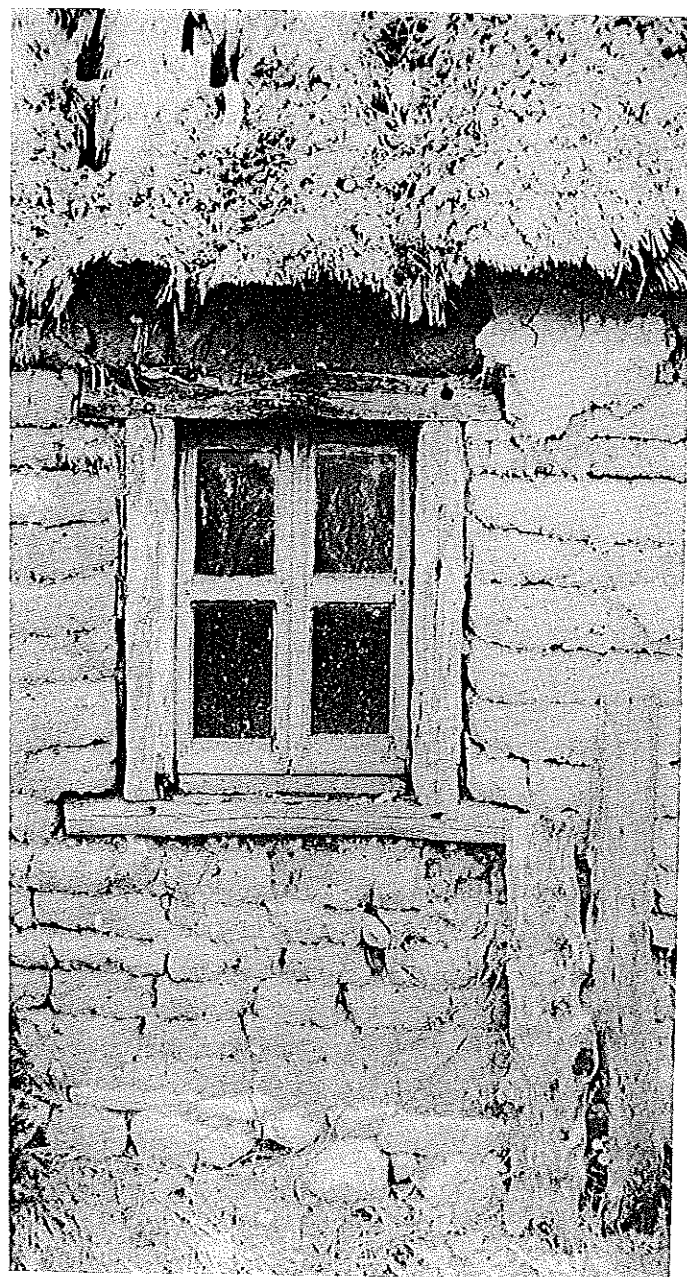


Photo 36. Retiers, Ille-et-Vilaine.

Résistant assez bien aux pressions verticales, les murs de terre pouvaient s'accommoder de tous les types d'encadrement. De fait, la maison en terre était d'autant plus sujette à démarcation dans les ouvertures que celles-ci représentaient, dans les constructions anciennes, un élément important d'investissement social. Ainsi, il était fréquent de rencontrer des baies aux encadrements de schiste ou de granite et il est certain que les maisons en terre ont participé à la floraison des portes géminées à arc plein cintre dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup>. A l'inverse, dans les pauvres maisons des hameaux-rangées, situées autour de Redon et de Blain (Loire-Atlantique), l'encadrement des ouvertures était loin d'être systématique : les jambages des lucarnes rampantes ne bénéficiaient souvent que d'une protection horizontale faite de plaques de schistes incluses dans la maçonnerie qui évitait l'effritement de la fine bande de terre

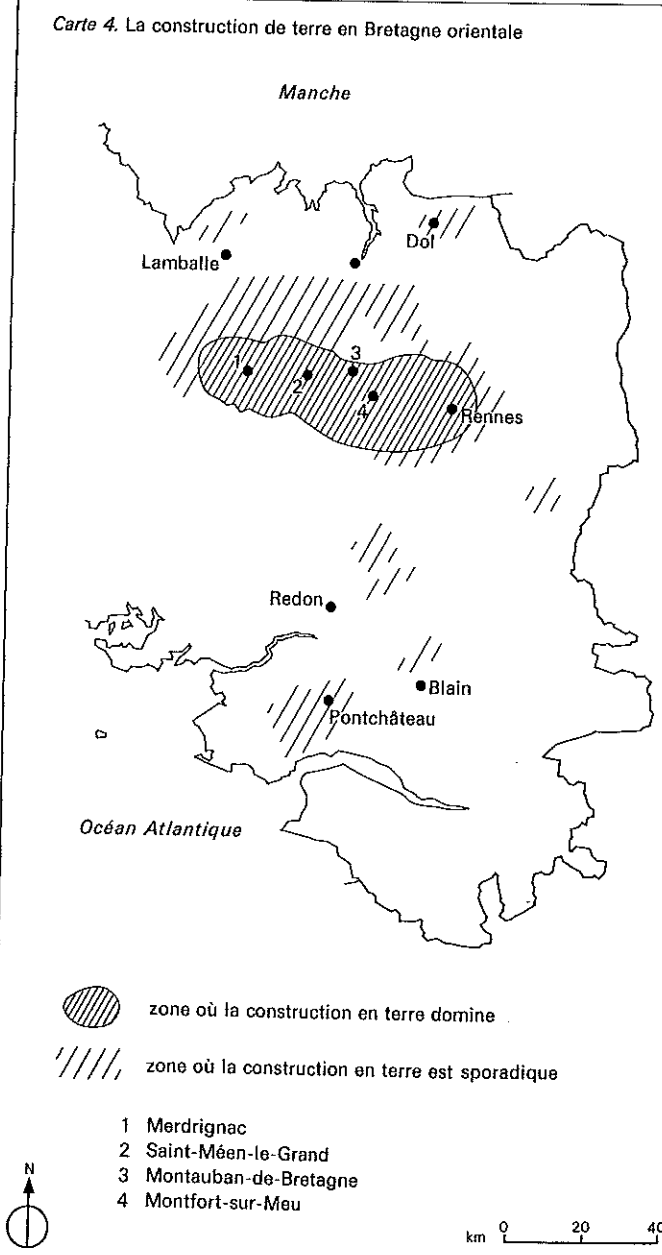


photo 38). Une technique fort ancienne cependant, tendit à adapter l'encadrement spécifique aux murs de terre, tout en conférant aux éléments encadrants un rôle de soutien latéral et vertical à la construction. De chaque côté de l'ouverture, on établissait une double rangée de linteaux, piédroits et appuis en chêne, reliés entre eux par des tretoises. Les éléments constituant les côtés de chaque ouverture étaient assemblés à tenons et à mortaises (dessin 7, photo 12). A Guénin (Ille-et-Vilaine), l'encadrement en bois de la porte était nommé *palat* (palâtre) et l'ensemble *carrée* à la Trinité-Porhoët (Morbihan) et dans le bassin de Rennes. Cette technique, parfaitement adaptée aux agrandissements des ouvertures au XIX<sup>e</sup> siècle, fut sans doute en rapport avec la grande activité des menuisiers du bassin de Rennes à l'époque et, dans une certaine mesure, avec le maintien de la construction en colombage dans cette région.



37 Guénin, Koh-Koet, Morbihan.

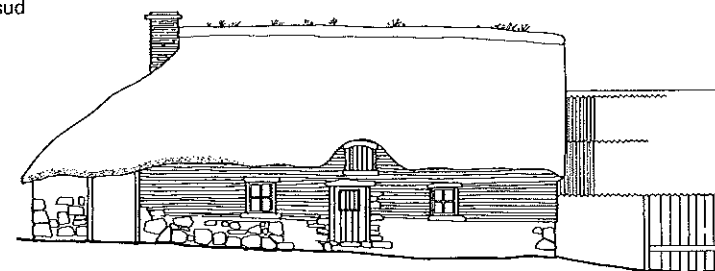
Dans les pays schisto-gréseux et métamorphiques, l'intervention de la brique cuite, à partir de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, a joué un rôle non négligeable dans la construction : elle a permis le remplacement des matériaux locaux pour la confection des encadrements, chaînages, des conduits de cheminées et des corniches festonnées. Son apparition a accompagné la grande vague de construction qui survint au moment du défrichement des landes et de l'amélioration générale des conditions d'habitation. Aussi, dans une large partie des pays de la Mée et des pays de la Moyenne-Vilaine, il n'est pas rare de rencontrer des maisons du siècle dernier et du début de celui-ci édifiées avec des matériaux pierreux traditionnels et dont la brique (21 x 11,9 x 3 cm aux briquetteries de Chauvé-en-Retz) assure régulièrement les chaînages d'angle et l'encadrement des ouvertures (BR 30, 33).



Dessin 6. Guénin, Koh-Koet, Morbihan.

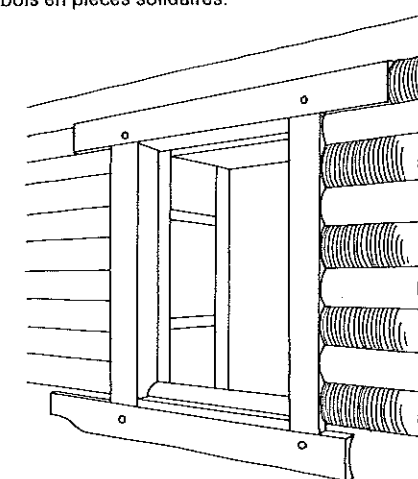
Maison à mur de pierres jusqu'à hauteur des appuis de fenêtre, puis en rouleaux de torchis entourés de paille.

Façade sud



m 0 1 2 3 4 5

Détail d'encadrement de bois en pièces solidaires.



a argile couverte de paille  
b argile nue

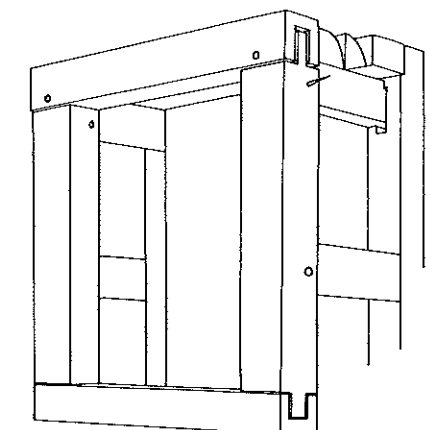
de la terre aux embrasures des ouvertures gerbières et l'usure plus ou moins rapide des encadrements en bois. Enfin, faute de matériau pierreux adéquat, ce fut souvent une bande de *mardra* qui fut utilisée pour rehausser le sommet des murs gouttereaux et le rampant des pignons des maisons de pierres, lors du remplacement de la couverture en chaume par des ardoises.

### 2.2.2.3. Le pan de bois

La technique du pan de bois était, en milieu rural, propre à la Haute-Bretagne. On la rencontre dans presque tout l'est de l'Ille-et-Vilaine pour la construction des bâtiments d'exploitation, mais plus rarement pour les bâtiments d'habitation, sauf les modestes *subites* des journaliers ou des pauvres agriculteurs (photo 3). Dans quelques

Dessin 7. Mésesse, La Croix-Bel-Fer, Ille-et-Vilaine.

Encadrement en bois (carrée) d'une fenêtre d'une maison en terre



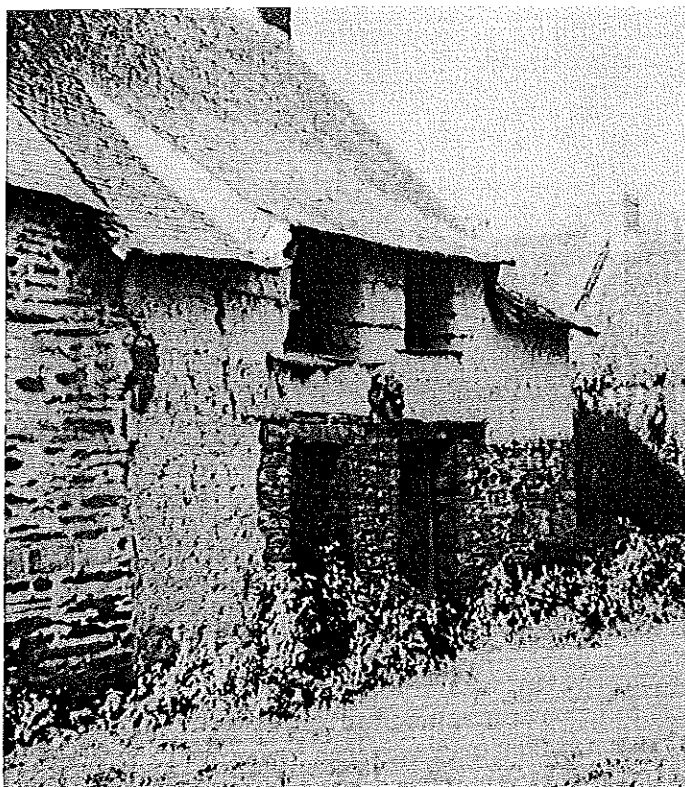
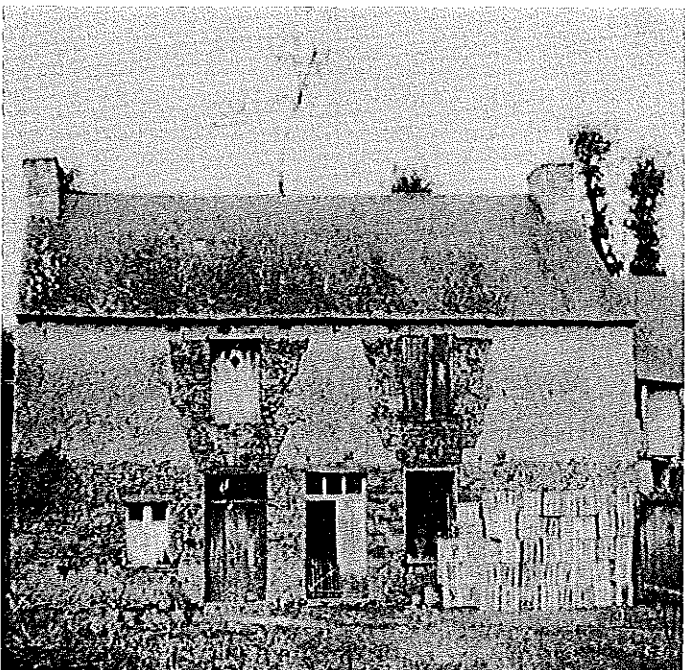


Photo 38. Pipriac, La Yeunerie, Ille-et-Vilaine.

Photo 39. Meillac, Lauviais, Ille-et-Vilaine.



maisons anciennes, elle était limitée à l'édification d'un pignon (BR 29). Pourtant, en certains endroits du bassin de Rennes singulièrement autour de Betton et de Melesse (BR 27, BR 28), les maisons en pans de bois apparents ont souvent eu la réputation d'être d'anciens manoirs et on a prétendu que l'arrêt de ce mode de construction, dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>62</sup> aurait été dû à la rarefaction du bois d'œuvre.

En fait, la construction en pans de bois dans le bassin de Rennes fut pas plus réservée aux anciens manoirs qu'elle ne disparut de façon précoce : certaines maisons ont été bâties suivant cette technique dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> (BR 28), et derrière l'enduit de mortier qui les fait ressembler de très près aux maisons de terre, se cache sans doute des constructions encore plus récentes. Plus qu'un problème d'accès au bois, de toute façon moins problématique en XIX<sup>e</sup> siècle que deux siècles et demi auparavant, c'est le problème d'appel à un artisan spécialisé qui fut en jeu. A l'est et au sud de l'Ille-et-Vilaine, en effet, l'existence d'une technique du pan de bois pratiquée par les utilisateurs eux-mêmes (photo 40), fait penser à une dévalorisation de ce mode de construction, par rapport aux quelques maisons anciennes qui en portent témoignage. Mais à l'inverse, la technique du pan de bois dans le bassin de Rennes doit sans doute être mise en rapport avec l'édification partielle ou totale des murs de maisons en terre par des non-professionnels. La réputation de manoirs dont bénéficient ces édifices pourrait être confortée par le fait qu'échappant à l'intégration dans un réseau de solidarité, ils furent entièrement construits par des charpentiers; de même, la relative modestie de certains d'entre eux (BR 27, photo 41) inclinerait à faire penser que la *souhaite* n'étendait pas son activité à l'édification de maisons dans cette zone d'étendue limitée. Par ailleurs, « dans le bassin de Rennes, la présence de la mine de Pontpéan avait provoqué la venue d'une foule de charpentiers qui débitaient sur place leurs poteaux en forêt de Rennes ou chez les particuliers »<sup>63</sup>. Dans la mesure où ces maisons sont situées à peu de distance de la forêt de Rennes, le rapprochement peut être suggéré<sup>64</sup>.

La technique du colombage ou du pan de bois, en Bretagne orientale, s'accompagnait le plus souvent d'un remplissage de torchis, d'une composition identique dans ses éléments au mélange qui servait à la confection des murs en pisé ou en bauge. La garniture en briques était exceptionnelle et ne concerne généralement que les bâtiments d'exploitation. Dans le détail la construction ne présentait aucune spécificité, rappelons seulement, pour le colombage apparent<sup>64</sup>, l'utilisation des décharges obliques ou en croix de Saint-André (BR 27), destinée à conférer une harmonie ostentatoire aux murs des maisons d'habitation.

## 2.2.3. Les sols

### 2.2.3.1. Les sols à rez-de-chaussée

Jusqu'au début de ce siècle, les sols à rez-de-chaussée des maisons rurales de Bretagne furent très systématiquement constitués d'une aire de terre battue. Après décapage de la terre végétale sur l'emprise de la maison, on étendait, encore visqueux, un pisé de terre et d'argile auquel on adjoignait de la balle d'avoine afin d'aérer le mélange et de lui garder une part de perméabilité. Le mélange devait être soigneusement dosé afin qu'en se solidifiant, il gardât une certaine souplesse ne devint friable ni ne se fâçât. Le sol était méticuleusement tassé d'abord par piétinement puis par damage ou roulage. Une aire réussie devait durer de six à huit années moyennant quelques ragréages.

62. Louis Michel Gohel, la Construction de terre en Haute-Bretagne, histoire et techniques, in *Arts de l'ouest : études et documents*, n° 1, octobre 1976, p. 45.

63. Michel Duval, *op. cit.*, p. 10.

64. Jean-René Trochet, charpente et construction en pans de bois dans le bassin de Rennes, quelques hypothèses; in *Revue forestière française*, n° XXXV-2, 1983, p. 138-149.

sol était souvent en pente légère afin de maîtriser les écoulements et d'éviter, dans les cas des maisons longues (§ 3.1.2.), que les purins ne puissent gagner la partie destinée au logis : les termes *penn dreh* (partie haute) et *penn traon* (partie basse) que l'on rencontre parfois pour désigner les deux extrémités de la maison sont à prendre au pied de la lettre.

Les aires de terre battue présentaient de nombreux inconvénients et tout d'abord demeuraient humides toute l'année : l'hiver par apport extérieur ou par ruissellement dans des maisons où le sol intérieur était souvent en décaissé (BR 10); l'été par condensation. En outre, cette surface rugueuse, semée de nids de poule était particulièrement difficile à entretenir alors même que son aspect — texture et couleur — encourageait à y abandonner nombre de déchets et à y tolérer la volaille : le balai de genêt dans ces conditions n'était qu'une maigre prophylaxie.

Le dallage était rare et pas même systématique dans les manoirs (planche 1); en revanche, de nombreuses maisons à aire de terre battue comptaient quelques dalles en opus incertain de la porte extérieure au foyer (BR 05) au lieu de plus grand passage et d'usure intensive de la terre. Le dallage (de granite, de schiste ou de micaschiste) ne sera en fait introduit en milieu rural qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par des artisans venus de la ville, voire d'autres régions, à l'occasion de chantiers publics importants — les gares notamment — et demeurés à leur achèvement. Il fut installé dans les maisons neuves mais se substitua rarement à la terre battue dans les demeures existantes.

L'apparition du parquet à rez-de-chaussée est contemporaine de celle du dallage. Il fut l'apanage des maisons à pièces multiples. Fait de lattes de chêne posées sur lambourdes, il était réservé à la chambre ou à une salle d'apparat, peu ou pas visitée. Dans les maisons modestes, il fut fréquent de disposer — la pratique s'en répandit à partir des années 1920 — un parquet en estrade le long du mur nord, sur une largeur d'environ 1,60 mètre, afin de préserver les meubles de l'humidité du sol et sans doute aussi de les mettre en valeur. Quelques maisons enfin, à l'occasion de réfection, se dotèrent d'un parquet dans une pièce qui fut alors à l'usage exclusif de chambre (BR 14).

Le sol de ciment supplanta l'aire de terre battue après 1960, mais celle-ci se rencontre encore parfois (BR 33). Ce sol plus régulier, plus durable et plus aisé d'entretien que ses prédécesseurs recouvrit même les dallages récents (BR 03). C'était en fait une dalle de béton sur hérissonnage de cailloux que l'on recouvrait d'une chape grasse.

Les revêtements de terre cuite — sans doute à cause de leur coût et de leur fragilité — ne pénétrèrent jamais le milieu rural, même ponctuellement, là où il existait une production locale (Landerneau).

Il faut, en outre, noter qu'afin d'éviter un trop grand salissement des sols de la maison, un traitement extérieur était parfois aménagé : pavage de galets ou de cailloux, ou dallage (BR 12).

### 2.2.3.2. Les sols d'étage et de comble

A l'étage, le sol était généralement constitué d'un parquet de chêne qui reposait sur un solivage indépendant — souvent de bois flache — ou, plus fréquemment, alternativement sur les entrails des fermes et sur des solives complémentaires. Mais dans bien des cas, sa mise en œuvre fut tardive comme en témoigne la thèse de A. Guilcher sur l'habitation rurale à Plouvien<sup>65</sup> en Basse-Bretagne, beaucoup de maisons ne possédaient qu'un plancher partiel séparant le rez-de-chaussée du comble, voire un simple faux-plancher au-dessus de la table (BR 09).

Dans les pays où le chêne et le châtaignier étaient rares, ou dans les pays de construction de terre où le maniement de l'argile était fréquent et habile, existait également un type de plancher mixte composé de solives entre lesquelles on disposait de façon jointive des bâtons de 5 à 6 centimètres de diamètre, enduits de pisé et entourés de foin, nommés parfois *fusées* ou *quenouilles* — formant ais d'entrevous et recevant en surface une chape et en sous-face un auguet tous deux d'argile (BR 20, BR 31, BR 42). Autour de Rochefort-en-Terre

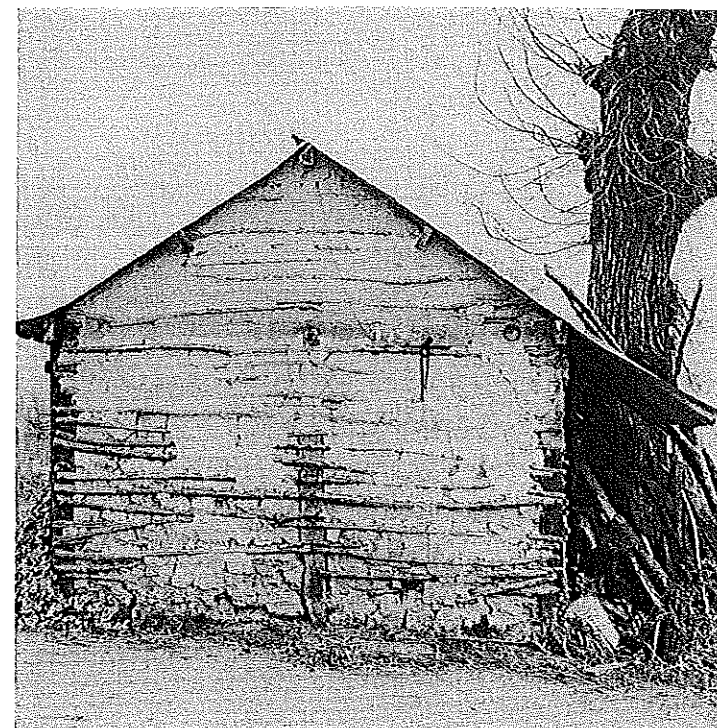


Photo 40. Pancé, La Bouvetière, Ille-et-Vilaine.

Photo 41. Betton, Ille-et-Vilaine.





urban) et de Vitré (Ille-et-Vilaine) André Mussat a relevé quelques types de sols d'étage et de comble en terre cuite.

## 2.4. La charpente

La charpente était le parent pauvre de l'architecture vernaculaire bretonne; dans sa géométrie, dans sa composition, dans ses assemblages et dans le traitement des pièces. Il n'y eut de charpente véritablement qu'en toiture : la tradition d'une architecture à pan de bois, bien établie en milieu urbain à travers toute la Bretagne, se perdant assez circonscrite dans le domaine rural, sauf pour servir de raidisseurs dans des maisons de torchis, de pisé ou de cailloux (2.2.3.). La faible profondeur des maisons (6 à 7 m), la simplicité des toitures très systématiquement construites à deux versants symétriques, et la rareté des ailes en retour d'équerre ne nécessitèrent pas de savoir-faire très élaboré.

Les charpentes étaient ordinairement faites de chevrons de chêne mal arris, mais quand cette essence faisait défaut le châtaignier, le hêtre et le mortas — bois fossile récupéré dans la vase des marais — en étaient aussi employés. Le sapin n'est apparu qu'au XX<sup>e</sup> siècle.

Les assemblages, peu nombreux dans ces charpentes élémentaires, et subissant en outre que de faibles contraintes, étaient rarement joints. Des maisons de Guénin habitées jusqu'en 1975 avaient encore des charpentes ligaturées. L'assemblage à mi-bois chevillé était la règle (photo 42). Le plus souvent les arbalétriers se croisaient à ex; quelques assemblages moisés se rencontraient dans les fermes à entrain retroussé.

Les charpentes que l'on édifiait le plus fréquemment étaient composées de trois ou quatre fermes de deux types principaux : deux arbalétriers, un entrain retroussé dans un type, deux arbalétriers, un entrain et un faux entrain dans l'autre (BR 08). Ces fermes permettaient une liaison optimale de combles modestes. Le poinçon, systématique dans le sud de la Loire et dans une large partie de la Haute-Bretagne nord-orientale, était rare en Basse-Bretagne avant le XIX<sup>e</sup> siècle, hormis dans les gentilhommières. Dans ce cas il correspondait à l'intervention d'un artisan habitué aux charpentes complexes (BR 12).

La ferme à arbalétrier courbe permettant la descente directe des pannes au sol (le plus souvent désignée par le mot anglais *cruck*) ne se rencontrait que dans quelques loges (BR 17). En revanche, les fermes à arbalétriers cintrés à leur base (planche 2), autorisant un port des poussées dans un plan proche de celui des murs, étaient sur lesquels elles reposaient, étaient assez fréquents dans l'annetais (BR 15), dans le marais guérandais (BR 40), où les murs granitiques souvent hourdés à la terre franche étaient fragiles, et dans le sud de la Bretagne orientale jusqu'au nord de l'Ille-et-Vilaine (BR 31, 32). On les rencontrait généralement — et pour des raisons techniques de stabilité — dans les maisons à orthostats de schiste (BR 06) s'appuyant alors parfois sur une sablière, véritable chaînage de cadre fait de pièces rainurées emboîtant les pâlis.

Il existait cependant deux types de charpente particuliers liés l'un à la nature des murs — la charpente à ferme de surcroît — l'autre à la faible pente qu'autorisait l'usage de la tuile — la charpente méridionale.

La charpente à ferme de surcroît (planche 2) représentait un moyen simple d'obtenir un agrandissement de l'espace sous comble, tout en n'assurant une réponse originale au problème de l'amortissement des pannes de la toiture. Il s'agissait de soutenir l'arbalétrier par une jambe de force dont l'allongement était proportionnel à l'augmentation du volume sous comble et à la qualité du soutien fourni à la pièce tressée de la charpente. Si certaines constructions anciennes à ferme de ce type ignoraient le blochet, la présence du faux entrain était pratiquement obligatoire. Reposant éventuellement sur une lière, le blochet permettait une meilleure utilisation de la jambe de force et contribuait à l'allègement de la charge supportée par le mur (photo 43). La jambe de force réduisant le rôle du mur gouttereau, le soutien de la charpente, la ferme de surcroît convenait

parfaitement à la construction en terre, avec cependant la nécessité de contreventer. Dans les maisons en terre, en effet, un certain nombre d'adaptations s'imposaient afin que la charpente participât davantage encore à la stabilité des murs. Ils étaient souvent encadrés à leur sommet de deux sablières recevant le blochet, et leur écartement était maintenu par des entretoises. Ce véritable carcan, équivalent à la charpente pour cette partie de la construction, était aussi partie intégrante du dispositif de rive, qui devait être traité avec un soin particulier dans les maisons couvertes en ardoises. Fixés à intervalle régulier sur la sablière extérieure, des corbelets soutenaient les coyaux encastrés sur les chevrons à l'autre extrémité. Ces corbelets, souvent festonnés dans les maisons anciennes (BR 28), délimitaient ainsi avec les coyaux l'avancée du toit, dénommée *balet* (bassin de Rennes), *abalet* (pays de la Mée) et *raabalet* (autour de Dol). La création d'une croupe permettait l'existence du même dispositif au-dessus des murs gouttereaux, solution qui semble avoir connu une grande faveur dans la partie orientale du bassin de Rennes (photo 44). Cependant, sa mise en œuvre sophistiquée, le recours massif au bois d'œuvre et la réduction du comble qu'elle impliquait interdisent sans doute d'en faire le modèle originel des charpentes de maisons en terre. Par ailleurs, elle devait presque obligatoirement être recouverte en matériaux minéraux, ce qui alourdissait encore le coût de la construction.

Présente, à quelques exceptions près, dans toute la partie sud-orientale de la Bretagne, la charpente méridionale (planche 2) se définissait essentiellement par le rôle prépondérant de l'entrain, à la fois pièce essentielle de support et élément exclusif du report des charges sur le mur gouttereau. Le rôle secondaire de l'arbalétrier, parfois mis en valeur par la différence de taille entre les deux pièces, était lié à la faiblesse de la pente du toit qui lui imposait d'être assemblé à l'entrain à une bonne distance du nu interne du mur gouttereau (photo 45). De ce fait, l'arbalétrier ne contribuait pas au soutien de la panne faîtière, assuré entièrement par le poinçon longitudinal. Cette disposition explique aussi le faible nombre de pannes, souvent au nombre de trois, incluse la faîtière. Les pannes latérales étaient établies aux extrémités inférieures de l'arbalétrier. Lorsque la panne était installée plus haut, une jambette renforçait l'arbalétrier (BR 38). Enfin quand il n'existait pas de ferme, on soutenait la panne faîtière par un asnier appuyé simplement sur les chevrons ou sur les pannes latérales (BR 36).

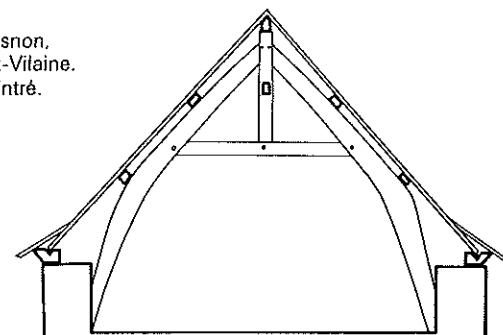
Au XIX<sup>e</sup> siècle, la tendance fut double et contradictoire. D'une part, des maisons plus hautes et plus profondes (BR 03), imposèrent des charpentes plus sophistiquées avec entrain, jambées de force, faux entrain et poinçon, qui furent d'ailleurs de plus en plus répandues par des artisans charpentiers, sans cesse plus nombreux et soucieux de montrer leur savoir acquis sur des chantiers plus importants, à la ville. Parallèlement, une tendance à la standardisation mena dans d'autres cas à une simplification extrême avec le recours à des pièces de petites sections et à des fermes très rapprochées (80 cm d'entrain) permettant d'éviter la pose de pannes, la volige allant d'arbalétrier à arbalétrier (BR 02), redonnant des charpentes à chevrons formant fermes que l'on ne rencontrait plus guère que dans quelques maisons particulièrement rudimentaires (BR 10). L'usage de la sablière devint plus fréquent alors qu'il était d'ordinaire d'encasturer l'assemblage arbalétrier-entrain, tout au moins dans les murs de moellons.

## 2.2.5. La couverture

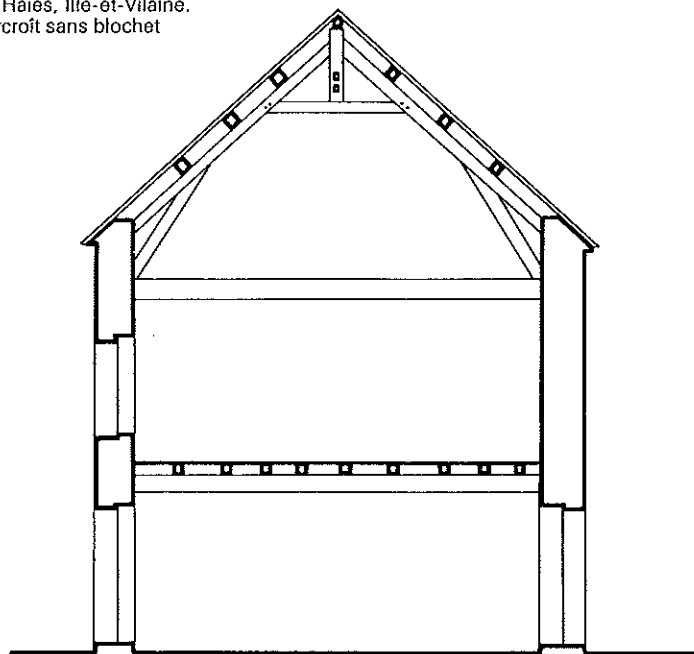
Dans l'ensemble, la Bretagne est venue récemment à la couverture d'ardoise. Si l'architecture sacrée et l'architecture nobiliaire l'utilisaient de longue date — probablement depuis le Haut Moyen Âge — l'architecture vernaculaire rurale ne connaissait, même dans les régions de schiste, que peu de toitures minérales. Ce n'est qu'à la fin du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, sous l'action conjuguée d'arrêtés municipaux et de l'incitation des compagnies d'assurance, visant à limiter le nombre des incendies, que l'ardoise s'est substituée aux toitures végétales. L'action fut rapidement menée : en 1856, le Léon qui, quelques

Planche 2. Types de charpente.

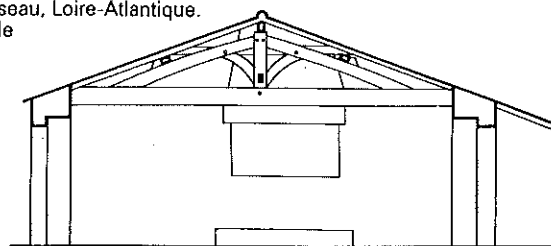
Saint-Jean-sur-Couesnon,  
La Vignonnais, Ille-et-Vilaine.  
Ferme à arbalétrier cintré.



Cardroc, Les Haies, Ille-et-Vilaine.  
Ferme de surcroît sans blochet



Chauvé, Le Pas Bousseau, Loire-Atlantique.  
Charpente méridionale



m 0 1 2



Photo 42. Le Gâvre, La Douve, Loire-Atlantique.

Photo 43. Le Gâvre, La Douve, Loire-Atlantique.

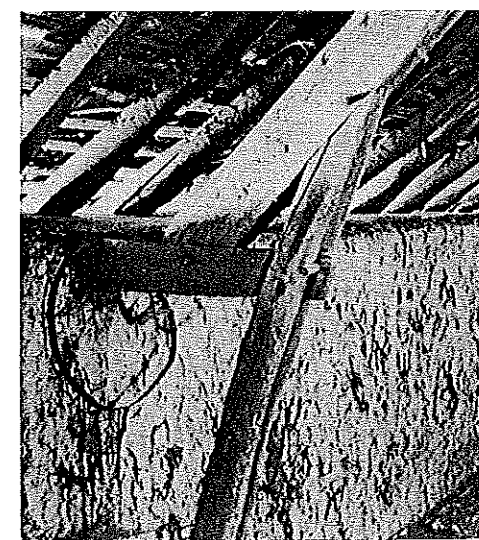




Photo 44. Châtillon-sur-Seiche, La Rivière, Ille-et-Vilaine.

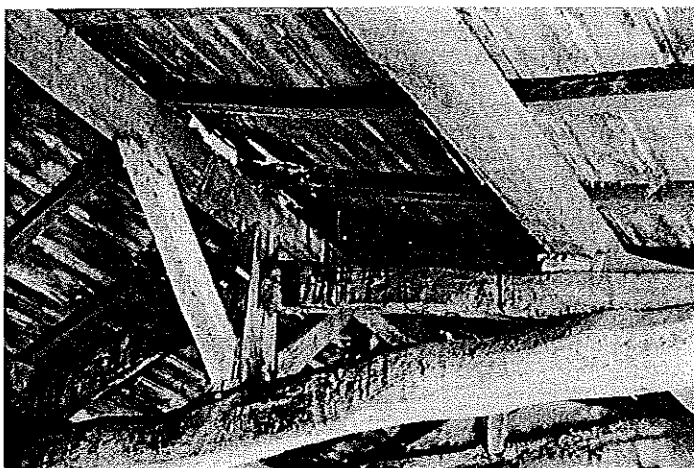


Photo 45. Chauvé, Loire-Atlantique.

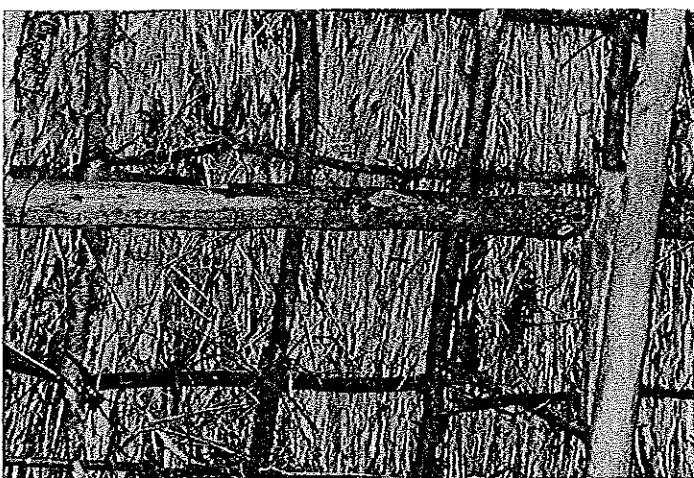


Photo 46. Crozon, Finistère.

années plus tôt, possédait essentiellement des toitures de chaume, n'en comptait plus que 20 %. Cette évolution a considérablement modifié le paysage breton et a offert aux tenants d'une architecture régionale contemporaine, une des composantes essentielles de l'archéotype; par ailleurs, au plan de la typologie, elle a mis exagérément en exergue les spécimens des contrées qui échappèrent à cette soudaine modification, le Vannetais notamment. La quantité de chantier à mener fut telle qu'il fallut faire venir de la région d'Angers, des Ardennes, les couvreurs qui pallièrent la carence ou la déficience des artisans locaux. Cette main d'œuvre apporta, outre sa force de travail, sa technique particulière celle de l'ardoise mince. Paradoxalement, la généralisation de l'ardoise portait en soi, au-delà de l'essoufflement de la production ardoisière bretonne, les germes de sa cessation à terme.

#### 2.2.5.1. Les couvertures végétales

Les descriptions de chaumières données dans les archives d'Ancien Régime signalent des couvertures de genêts et de *gleds*, autrement dit de joncs ou iris des marais<sup>65</sup>. Les auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle ont mentionné des toitures faites d'un seul végétal, paille de seigle ou roseau; ou composées de deux végétaux différents, une première couche étant en genêt ou en bruyère, une seconde en paille<sup>67</sup>. Les informateurs fournissent aujourd'hui des renseignements oraux qui complètent ces notations mais qui concernent surtout une époque où, pour diverses raisons, la couverture végétale avait déjà perdu son importance passée.

Les matériaux utilisés furent divers : la paille de seigle (*segal*) ou de froment (*gwiniz*), le genêt (*balan*), le roseau (*korz ros*) et la laïche (*heabdou*). La moisson à la faucille permettait aux tiges de céréales de rester en terre après la récolte des épis jusqu'à l'automne, durcissant, elles fournissaient un matériau fiable. Avec la moisson à faux, on pratiquait essentiellement le chaubage (*souba* dans le bas de Rennes) : la gerbe saisie à pleines mains était frappée contre une surface dure ce qui assurait à la fois l'extraction des grains et la conservation de la paille. Le choix du roseau faisait l'objet d'une fine discrimination entre les espèces disponibles; il était généralement coupé au mois de septembre et mis à sécher durant plusieurs mois. La mise en place de la couverture était bien sûr dépendante du végétal employé (photo 46). La paille de seigle était fixée sur des baguettes de noisetier ou de châtaignier, ou encore sur des lattes de chêne fendues selon deux types de mise en œuvre. Dans le premier cas, le lattis était un maillage lâche, environ trente centimètres séparant chaque baguette; la paille était placée poignée par poignée, de telle sorte que chacune vienne recouvrir les trois quarts de ses correspondantes du rang précédent, avec au bas du versant un recouvrement plus important. Les poignées étaient disposées en quinconce, la fixation se faisait avec des liens de paille ou d'osier. Une seconde couche était ensuite mise en place : le chaumier « enfonçait d'autres poignées à l'aide d'une sorte de pieu en bois. Il commençait en haut pour descendre jusqu'au mur gouttereau avec un andain (*ur bochteto*), puis repartait du faite pour redescendre avec un autre andain. À mesure qu'il plaçait la paille, il la coupait avec une faucille et la polissait à l'aide d'un morceau de cuir appliqué contre sa manche<sup>68</sup>. Dans le second cas, le lattis était plus serré ou ne consistait qu'en un lit de fagots : chaque poignée de paille parfois torsadée, toujours pliée, était enfoncée entre les baguettes ou les branches à l'aide d'une palette (*planche 3*); le chaumier travaillait le plus souvent à partir d'une échelle, il commençait au bas du toit pour terminer au faîtage. Le roseau était installé suivant l'une ou l'autre manière (*planche 3*), mais comme pour la laïche et parfois même la paille, il arrivait qu'il fût tout

65. André Guilcher, l'Habitat rural à Plouvien (Finistère), in *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, Brest, t. LXXIV et LXXV, 1948 et 1949.

66. Daniel Bernard, in *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, LXXVII, 1951, p. 71.

67. A. Limon, Usages et règlements locaux en vigueur dans le département du Finistère, op. cit., p. 296.

68. H.F. Buffet : En Bretagne Morbihannaise, op. cit., p. 38.

Planche 3. Saint-Joachim, Loire-Atlantique.

Outils de chaumier briéron

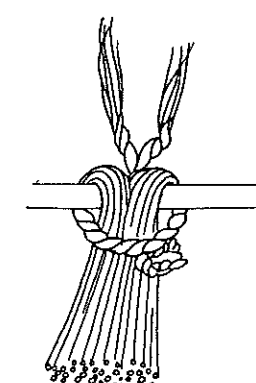
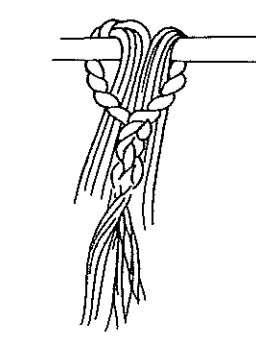
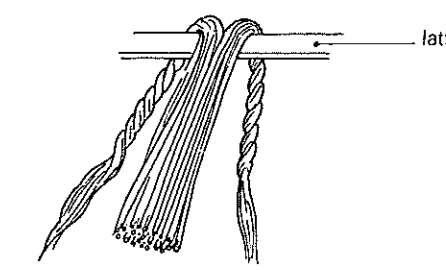
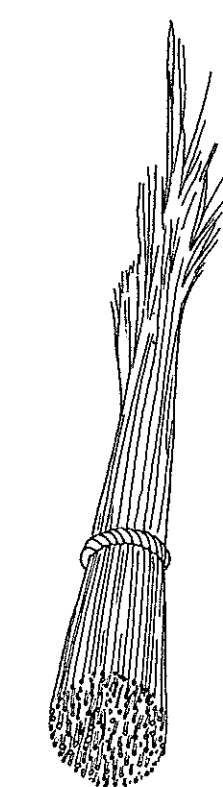
Technique de la couverture en *bourre*

Fauchet

Le bouchon

latte

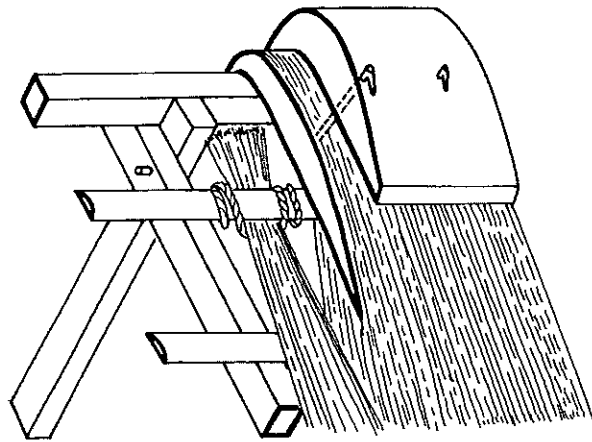
Palette





Dessin 8. Guisriff, Bruneton, Morbihan.

Toiture végétale, détail de faîtage



simplement enfoncé dans une première couche de bruyère ou de litière. C'était aussi le cas du genêt, coupé à trois ans d'âge et débité en petits fagots.

Plusieurs procédés étaient utilisés pour maintenir la couverture et en assurer l'étanchéité : des mottes de terre pouvaient être posées sur le faîtage et sur les rampants (dessin 8). Au contact de la souche et le long des chevronnières en pierre, quand elles existaient, le couvreur mêlait le chaume ou le roseau à de la terre jaune ou de la glaise, pour prévenir les infiltrations. Pour couvrir le pignon des maisons en terre, l'osmose entre la paille et la terre sableuse humide dispensait de recourir à des solutions plus élaborées. Sur les versants, le végétal était retenu de différentes manières : par des liens de paille, des baguettes de noisetiers, des ronces, eux-mêmes maintenus par de petits piquets de bois en forme de crocs, ou par des branchettes de noisetiers torsadées, pliées en deux et enfoncées dans l'épaisseur du chaume. Enfin, autre couverture végétale, les bardeaux de châtaignier (*essengles*) se rencontraient autour de Fougères : fendus et mesurant une cinquantaine de centimètres de longueur, ils étaient posés sur un lattis serré qui permettait la disposition d'une triple épaisseur.

#### 2.2.5.2. Les couvertures de schiste

On considère généralement que l'ardoise ne nécessite pas de pentes aussi accusées que le chaume ou le roseau. Il faut noter que l'étude de nombreux spécimens ne conforte pas les stéréotypes généralement admis ; les toits de chaume admettaient des pentes de 45° (BR 08) à 58° (BR 20) : la recherche d'une étanchéité durable conduisait certes

Photo 47. Saint-Rivoal, Finistère.

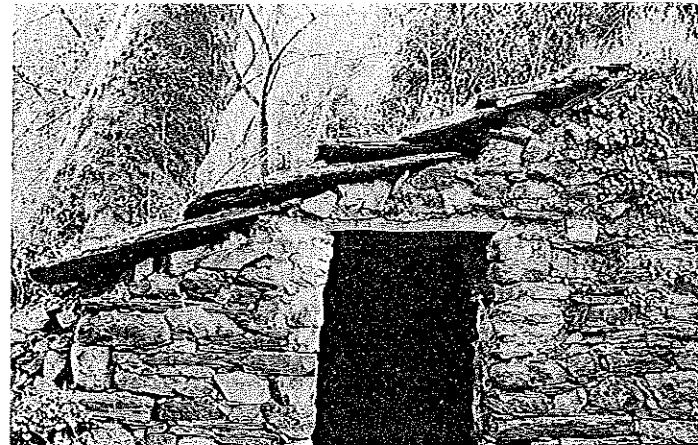
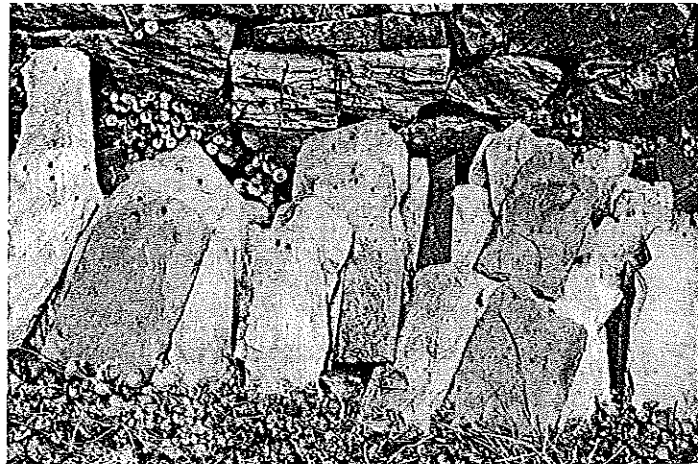


Photo 48. Saint-Rivoal, Finistère.



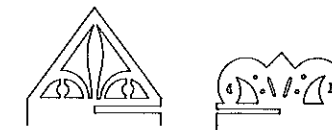
à des pentes accusées, mais l'utilisation des combles en grenier à fenil semble avoir joué un rôle autrement décisif. Que les toitures de chaume se soient maintenues essentiellement dans les régions où l'on stockait le foin en sous-pente a manifestement induit en erreur. Il existait trois types principaux de couverture de schiste. Le plus primitif utilisé généralement pour les bâtiments annexes de petite dimension, mettait en œuvre des dalles de schistes, d'une surface souvent proche du mètre carré, s'appuyant de ferme à ferme ou plus souvent de panne à panne lancées de pignon à pignon. Ces dalles disposaient sans lattis ni volige et tenaient par simple frottement sur des versants de faible pente. Cette technique se voit encore parfois dans les Monts d'Arrée (photo 47).

Le second type, caractérisé par la croissance constante de la taille des ardoises du faite à l'égout (BR 11) se rencontrait essentiellement dans les régions de schiste où l'on pratiquait de longue date les toitures minérales pour les gentilhommières, les maisons d'artisans et celles de paysans enrichis par le commerce de la toile (BR 07). Cette disposition s'expliquait par deux raisons principales : le souci de ménager la peine du couvreur lorsqu'il opérait au haut de la toiture, et la nécessité structurelle de disposer les ardoises les plus lourdes — parfois de véritables dalles — là où le moment fléchissant s'exerçait sur les fermes de la charpente était le plus faible. Les ardoises de ces toitures à pureau croissant (photo 48) étaient fixées par des chevilles de bois sur un lattis lui-même, parfois fixé sur un contre lattis (BR 12). Le type le plus nombreux qui progressivement s'est substitué aux autres utilise l'ardoise mince, dont l'épaisseur n'excède jamais un centimètre, la dimension normalisée permettant la pose à pureau

Planche 4. Sizun, Le Drennec, Finistère.

Toiture d'ardoises à pureau croissant

Détails de ligolet

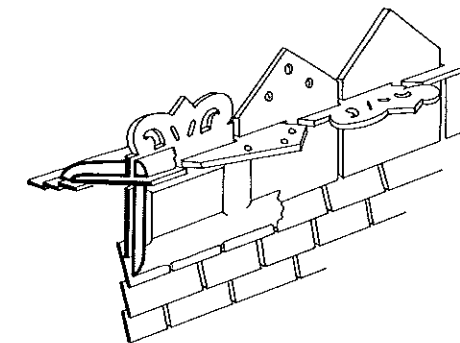


cm 0 10 20 30

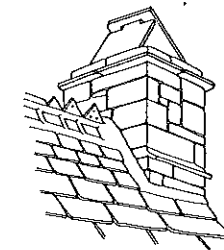
Ligolet



Assemblage de ligolet



Étanchéité en pourtour de souche



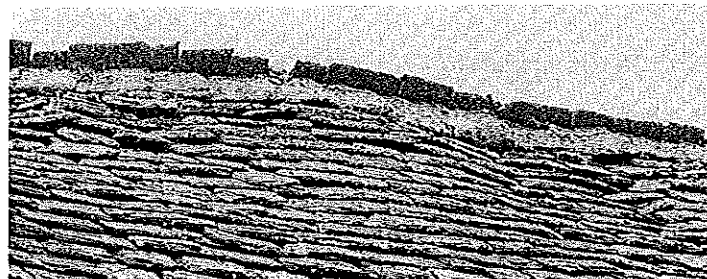


Photo 49. Sizun, Le Drennec, Finistère.

onstant. Jusqu'aux années 1970, cette ardoise provenait encore parfois des ardoisières bretonnes (Plevin, Mael-Carhaix, etc.), extraite et taillée de façon artisanale, mais le plus souvent il s'agissait depuis longtemps d'une ardoise traitée mécaniquement comme celle du bassin d'Angers-Trélazé qui fut introduite en Bretagne dès 1880 et s'imposa par son coût inférieur, jusqu'à provoquer la fermeture quasi totale des exploitations bretonnes. Les ardoises minces furent d'abord louées sur une volige jointive avant d'y être fixées au crochet. Outre la sécurité face à l'incendie, l'ardoise présentait deux atouts décisifs : la durabilité et l'étanchéité; mais en revanche, n'avait pas les qualités d'isolation thermique des couvertures végétales. Et encore, il faut souligner que tous les problèmes d'étanchéité ne sont pas résolus dans une région où les vents font souvent remonter les versants aux eaux de pluie — d'ailleurs dans les contrées particulièrement exposées, les ardoises sont parfois scellées au mortier (littoraux léonard et ornouaillais). Il est beaucoup plus rare de rencontrer une étanchéité sous-face encore que l'enduit de pisé sur la volige ait existé (BR 03). En rive latérale, l'étanchéité était obtenue par un solin de mortier de chaux ou par une ruellée, selon le cas. Le faitage était constitué soit par un lignolet d'ardoises (photos 49, 50) seulement crétees ou entaillées puis emboîtées (planche 4); par une crête de terre cuite ou simplement par un bain de mortier. Au pourtour des souches, point le plus exposé à la pénétration, les solins étaient souvent protégés par un ou plusieurs larmiers (planche 4). Les eaux de pluie provenant de ces versants généralement sans avant toit, n'étaient récupérées que dans les régions — îles ou marais — où les eaux douces potables étaient rares. A Ouessant, une rigole de mortier était fréquemment disposée en travers des pans d'ardoises collées. Dans la région de la Moyenne-Vilaine, l'eau était parfois reçue sur un dallage de schiste qui, à l'extérieur de la maison, formait assage.

### 1.2.5.3. Les couvertures de tuiles

Contrairement à une opinion répandue, les tuiles plates couvraient autrefois bon nombre de toits dans une partie de la Haute-Bretagne, et leur disparition assez brutale, probablement dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle est un fait notable de l'histoire de la construction rurale de la province. La production des épis de faitage (les *frédéri*) dans les poteries de Lamballe et de Maroué (Côtes-du-Nord) et l'existence de centres potiers assez importants tel celui de Chartres-de-Bretagne (Ille-et-Vilaine), auraient dû susciter une interrogation sur le bien fondé de cette absence supposée. De nos jours, il est vrai, seules certaines maisons des environs de Landéan (Ille-et-Vilaine) centre potier situé près de Fougères et aux portes du Maine et de la Normandie, sont couvertes de tuiles plates. Mais au XV<sup>e</sup> siècle, ces dernières, provenant des poteries voisines de Fontenay et de Bruz, étaient employées pour la couverture des maisons à Rennes. Et leur utilisation n'était pas uniquement urbaine : quelques dizaines d'années auparavant, des *tieulles* étaient fabriquées aux alentours de la forêt de Paimpont (Ille-et-Vilaine) par les paysans eux-mêmes, en complément de leurs activités ordinaires<sup>69</sup>. A Hédé (Ille-et-Vilaine), dans la

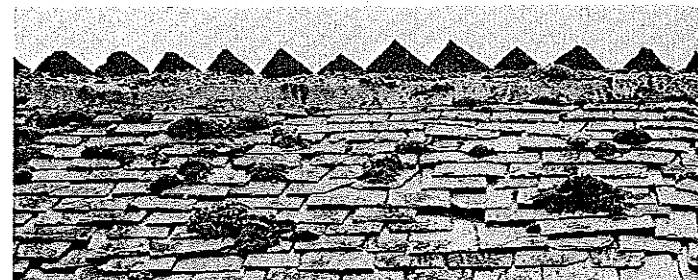


Photo 50. Saint-Connan, Côtes-du-Nord.

seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, 75 % des maisons étaient couvertes en tuiles plates; dans certains cas disposées sur le versant côté rue, elles se partageaient la couverture avec le chaume ou l'ardoise établie sur le versant opposé<sup>70</sup>, ce qui implique que ce matériau était recherché. Or, la tuilerie de Québriac qui fournissait probablement les couvreurs de Hédé fut fermée aux alentours des années 1850. Cette disparition est d'autant plus intéressante à noter que la couverture en tuiles présentait un certain nombre d'avantages par rapport aux autres matériaux. La pose en était notamment beaucoup plus facile que celle des ardoises indigènes. Le couvreur du faîte s'avérait plus sûr avec une rangée de tuiles rondes qu'avec une ardoise débordante ou un lignolet; enfin les difficultés de transport n'étaient sans doute pas plus grandes pour un chargement de tuiles que pour un chargement d'ardoises. C'est très certainement l'introduction de l'ardoise d'Angers qui fut décisive; et à nouveau, le dynamisme et l'habileté des marchands ardoisiers de la province voisine qui surent tirer partie de la nouvelle infrastructure des transports sont à signaler. A de rares exceptions près — essentiellement autour du lac de Grandlieu, où certaines maisons sont couvertes en ardoises — la couverture en tuiles canal (*tiges de botte*) domine au sud de la Loire. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les tuileries-briquetteries de Chauvé et d'Arthon-en-Retz fournissaient le gros de la production en pays de Retz et partiellement au nord du fleuve. En 1944, à Arthon-en-Retz, il existait encore une dizaine de fours au village de la Feuillardais et six au village du Poirier. La fabrication des tuiles (35/40 x 12 x 6 cm) se réalisait en quelques opérations sur l'*étau* qui contenait une réserve de terre, une réserve de sable, un petit bac à eau et une tablette de moulage (planche 5). Après passage dans le moule en bois, on procédait au découpage du surplus d'argile puis on installait la feuille obtenue sur la forme (le *yau*). Les tuiles étaient le plus souvent disposées sur un voligeage jointif, plus rarement sur un chevronnage de section triangulaire; dans tous les cas, elles étaient liées au mortier de chaux et le pureau mesurait environ 17 centimètres. La pente du toit variait généralement de 17° à 23°, et une rangée de tuiles creuses liées également au mortier de chaux constituait le faitage. Partie la plus délicate de la couverture, la gouttière donnait lieu à des solutions générales. Dans le cas le plus répandu, le voligeage n'atteignait pas le nu extérieur du mur gouttereau et la dernière rangée de tuiles concaves était directement scellée formant canal. Ce procédé très imparfait était parfois avantageusement remplacé par l'allongement des chevrons qui permettait l'extension du voligeage et la saillie du mur gouttereau. C'était le cas des maisons à auvent de l'est de l'outre Loire (photo 5). La construction d'une corniche en brique recevant la dernière rangée de tuiles représentait une solution intermédiaire et d'un niveau technique supérieur; plus récente, elle

69. Michel Denis, Grandeur et décadence d'une forêt, Paimpont du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, *Annales de Bretagne*, t. XIV, 1957, pp. 258, 259.

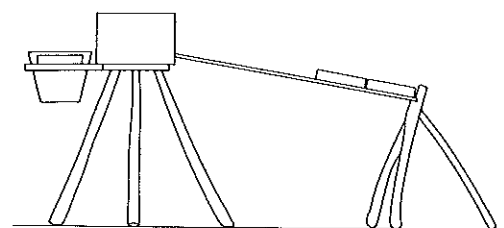
70. Archives départementales d'Ille-et-Vilaine, 1945.

71. Henri-François Buffet, en Haute-Bretagne; op. cit., p. 65.

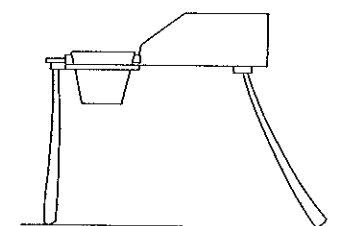
Planche 5. Chauvé, Le Poirier, Loire-Atlantique.

La fabrication traditionnelle des tuiles canal, en Pays de Retz, en 1943.

Étau, banc de briquetier vu de face



vu de côté



cm 0 30 60

Moule à tuiles



Le yau, forme à tuiles



cm 0 5 10 15



Photo 51. Pont-Saint-Martin, La Bauche-Tue-Loup, Loire-Atlantique.



Photo 52. Le Cellier, Vandell, Loire-Atlantique.



apparentait à la génoise. Celle-ci existe en effet, dès qu'une rangée de tuiles canal disposées dans le sens convexe est placée sous la gouttière, en manière de rejet d'eau. La seconde corniche peut aussi être interprétée comme un signe ostentatoire. Au nord de la Loire, les tuiles canal sont présentes depuis Varades en amont jusqu'à Mauves-sur-Orne en aval. Sans être constante, leur pénétration vers l'intérieur est parfois importante : depuis la Rouxière jusqu'au sud de Mauves-sur-Orne, l'inflexion vers le sud-ouest du fleuve y contraindant, la limite passe de quelques kilomètres à une trentaine. Plus à l'ouest, elle rejoint le cours du fleuve et diminue ensuite de façon inversement proportionnelle à l'élargissement de l'estuaire.

Il faut noter l'absence d'une production de tuiles canal au nord de la Loire : dans la région d'Anenirion, c'est la tuilerie du Fûlet (Maine-et-Loire) qui les fournissait. Leur utilisation est nettement circonscrite : l'on peut distinguer deux cas. Autour d'Oudon et de Mauves-sur-Orne, les tuiles canal couvrent indistinctement bâtiments d'habitation et bâtiments d'exploitation, quelles que soient les contraintes du programme auxquelles ceux-ci obéissent (photo 52). Partout ailleurs, à la différence, les tuiles canal sont le matériau de couverture des locaux de production, des édifices annexes et des maisons des paysans sans terre, l'ardoise couvrant généralement des maisons d'habitation (BR 34). Cependant, l'avancée importante de ce mode de couverture, vers le nord, comme les conditions de son utilisation dans la zone où il est le plus répandu, invitent à ne pas le considérer comme une pratique résiduelle et marginale.

La coïncidence entre la plus grande extension des finages exploités en grès au nord de la Loire et la plus importante densité des maisons couvertes en *tiges de botte* n'est pas due au hasard. Représentant, dans le Val-de-Loire, la solution quasi exclusive pour la conservation du vin, le cellier à terre (*cave*), largement déterminé culturellement, a sans doute été un facteur de première importance dans le maintien de l'extension des tuiles canal au-delà du fleuve. La monoculture de la grappe n'imposant ni grenier ni étable, explique par ailleurs l'existence de maisons à un seul niveau, pour lesquelles la couverture en *tiges de botte* est la solution la plus efficace<sup>72</sup>.

Il existait également dans les communes littorales du Trégor de nombreux bâtiments à couverture de tuiles. Des travaux récents menés par M. Batt<sup>73</sup> ont montré que ces tuiles provenaient fréquemment d'Angleterre, et plus particulièrement, des établissements Colvurst and Symonds de Bridgwater, Somerset. L'importation, dont les mécanismes sont mal connus, se faisait par les ports de Lannion, Lézardrieux, Paimpol et Pontrieux tout au moins de 1900 à 1935. La rme possédait sa propre flotte mais il est probable que le commerce avec le Trégor était assuré par cabotage ordinaire. Au retour, le chargement était composé de pommes de terre et de poteaux de mine. La tuile en remplacement du chaume a pu s'imposer grâce à son coût sans doute, mais plus certainement par sa facilité de pose. Elle a pu aussi être parfois choisie pour sa couleur : encore récemment des bâtiments qui en étaient pourvus en bordure du littoral, servaient d'amar et étaient repérés sur les cartes de navigation.

## 2.2.6. Les divisions

La division des maisons en plusieurs pièces ou en différents secteurs d'activité était généralement faite d'éléments de charpente. Elle était cependant constituée de murs dans trois cas : lorsqu'à la suite d'une évolution du bâti, la maison était formée d'un alignement de corps de logis et que les anciens pignons faisaient office de mur de refend (dessin 9); dans les maisons doubles en profondeur édifiées au

XIX<sup>e</sup> siècle ou au début du XX<sup>e</sup>, dans lesquelles le mur de division est parallèle aux murs gouttereaux (BR 03); à l'occasion aussi parfois de la transformation d'une ancienne maison longue. Il faut également citer le cas fréquent de cloisonnements constitués d'orthostats de schistes encastrés dans une solive rainurée (BR 19, BR 32).

Mais le plus fréquent était le cloisonnement partiel ou de mur à mur, en voliges jointives (BR 29, BR 30). Dans les maisons rudimentaires, dans les longères élémentaires, il ne s'agissait, en disposant un élément de cloison de 1,50 à 2,50 mètres, perpendiculaire au mur gouttereau et jouxtant la porte d'entrée, que d'une protection partielle contre les intempéries au moment d'entrer, ou encore d'un moyen pour contenir le regard indiscret du visiteur maintenu sur le seuil. On reconstruit parfois, à mêmes fins, une disposition en tambour (BR 20). Ce n'est que dans une évolution récente des maisons à porte extérieures opposées, ou dans les maisons plus élaborées des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, que l'on a pu trouver un couloir véritable perpendiculaire aux murs gouttereaux (BR 01) : la cloison de mur à mur délimite généralement des pièces commandées (dessin 10), ou sépare les domaines respectifs des gens et des animaux dans les maisons longues fractionnées. Il faut à cet égard, mentionner un cloisonnement particulier à la Brière, l'*épellis*, constitué d'une volige jointive percée de trous par lesquels les bêtes passaient la tête afin de se nourrir d'une crèche située dans la partie réservée aux humains (BR 41). Cette catégorie de cloisons ayant d'autres fonctions que la simple division, appartenaient les rares cloisons partielles de maçonnerie dans lesquelles étaient ménagées des niches de rangement (dessin 11) et surtout la très primitive partition opérée par des meubles — armoires ou lits clos — disposés perpendiculairement aux murs gouttereaux engendrant deux pièces ou délimitant une manière de couloir (BR 08, BR 38, BR 39).

## 2.2.7. La cheminée

La majorité des cheminées rurales de Bretagne étaient engagées dans les murs pignons, en position centrale et possédaient unâtre en pierres légèrement rehaussé. Creusés dans l'âtre, des trous (fours dans le Coglais), servaient parfois au dépôt de la cendre tandis qu'un fond du contrecœur une pierre en saillie était établie pour l'accrochage de la crémaillère.

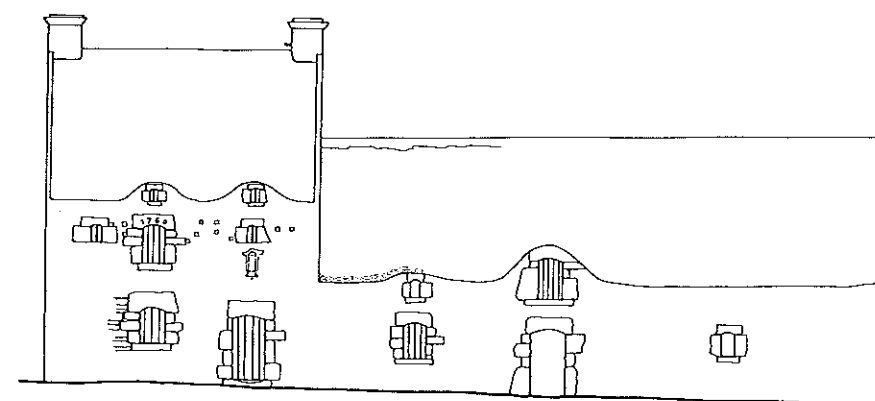
Les matériaux employés pour la construction de la cheminée n'étaient généralement pas homogènes et, en raison du fort investissement symbolique potentiel de cet élément, étaient soumis aux mêmes variables que les ouvertures domestiques. Il faut dans la plupart des cas, établir une distinction entre la souche, le coffre et les éléments constituant le faux-manteau, susceptibles de comporter des différences techniques et ostentatoires. Ainsi, l'utilisation du granite pour la construction des piédroits et des faux-manteaux fut un élément de circulation de ce matériau dans les régions non granitiques : là comme ailleurs, il véhicule les influences architecturales dont il était l'un des principaux supports. En Ille-et-Vilaine, sa présence est pratiquement continue depuis la côte jusqu'au nord du bassin de Rennes, où il intervient sous forme de linteaux et de piédroits pour soutenir des conduits en schiste ou en colombage.

Dans les régions schisto-gréseuses, le faux-manteau et les piédroits étaient rarement construits en pierres de taille; même dans les maisons cosuées, grès et schiste cédaient alors souvent la place au bois. Dans ce cas, la majorité des piédroits n'étaient pas appareillés : le schiste lié au mortier de terre était utilisé pour l'élévation. En Bretagne, l'utilisation systématique du bois pour la construction des linteaux doublait de celle du colombage pour l'édification des conduits : en effet, deux cadres constitués par le faux-manteau et la base de la souche étaient fixés plusieurs perches qui forment l'armature (dessin 12). Sur ces dernières, on clouait des lattes entourées d'un mélange de tiges végétales et d'argile. Au sud de la Loire, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle,

Dessin 9. Moustoir-Remungol, Kernégan, Morbihan.

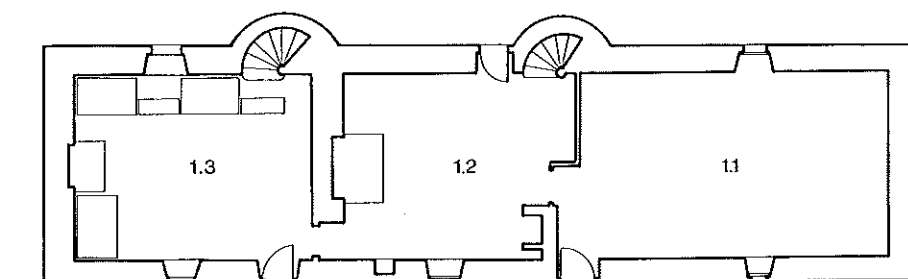
Organisation en longère : pièce principale de vie sans accès direct vers l'extérieur.

Façade sud



Plan du niveau 1

1.1 étable  
1.2 salle commune  
1.3 chambre



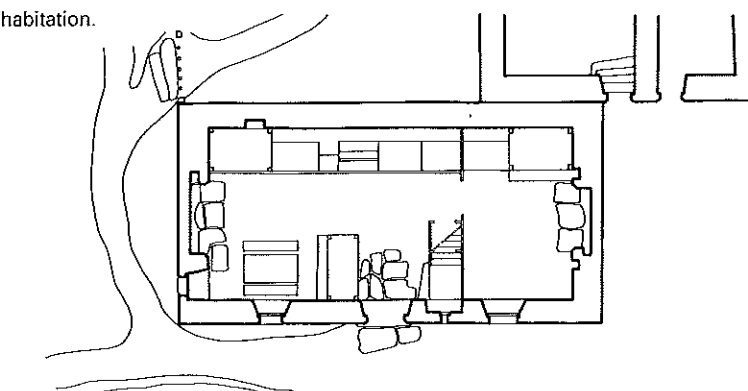
680

2520

m 0 1 2 3 4 5

Dessin 10. Trédrez-Locquemeau, Ros-Meur, Côtes-du-Nord.

Maison de plain-pied à deux pièces d'habitation.



m 0 1 2 3 4 5

2. Jean-René Trochet : la Maison vigneronne en Lorraine. Fonctions et société rurale. Comparaisons avec la région nantaise; in « Villages et maisons de Lorraine », Nancy, Presses universitaires de Nancy - éditions Serpenoise, 1982, pp. 123-130.

3. M. Batt, un Exemple d'archéologie industrielle : le commerce des tuiles anglaises rec le Trégor, 14 mars 1981, communication aux journées préhistoriques et protohistoriques de Bretagne, université de Rennes Beaulieu.

Photo 62. La Chapelle-des-Meris, Quéribre, Loire-Atlantique.

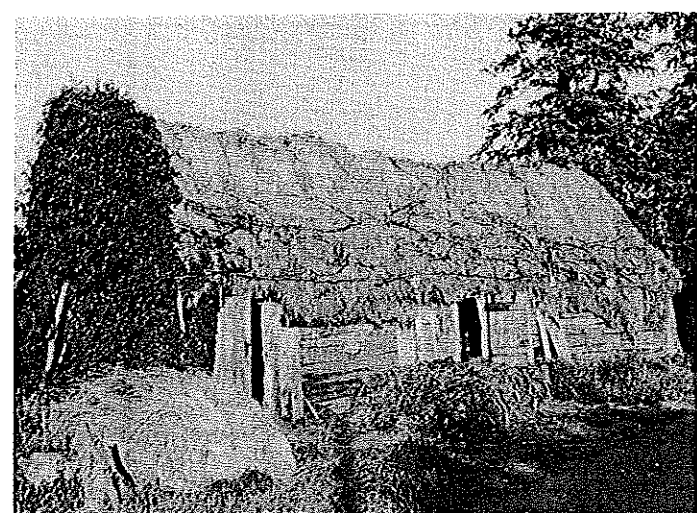


Photo 63. Saint-Nicolas-du-Pélem, Côtes-du-Nord.

re plate supportée par trois plots qui l'isolaient du sol, et ouverte de paille maintenue par une motte de terre. Chaque exploitation possédait de nombreuses ruches, et chaque membre de la famille avait les siennes : c'était la première propriété de l'enfant. Les abeilles étaient étroitement associées à la vie familiale : à l'occasion d'un décès, on accrochait un ruban noir aux ruches ; lors d'un mariage, un ruban rouge. Le four était un élément important de la vie domestique, mais aussi de sociabilité. Deux types principaux d'usage y étaient associés, que l'on peut dans une certaine mesure mettre en relation avec l'organisation de l'habitat : le four pouvait être banal — à l'usage de tout un quartier (groupe de hameaux) — ou individuel. En Haute-Bretagne, le four banal était d'un usage aussi répandu dans les villages à *gagneries* que le four individuel dans les *métairies*. Plus généralement, l'indice de dispersion peut rendre compte des deux types d'usage de l'édifice : dans le pays de Retz, où les gros villages sont peu nombreux, le four individuel était l'ordinaire ; plus à l'Est et spécifiquement dans le pays Sèvre et Maine, c'est le four banal qui était le plus fréquent. Il est en outre assez mal aisé de distinguer ce que fut l'implantation préférentielle des fours par zone : isolés (photo 19) ou accolés à une boulangerie (*ti m*) (photo 20) ? En Ille-et-Vilaine et en Loire-Atlantique en deçà du Sèvre, il s'agissait plus fréquemment d'une construction isolée, en

Photo 64. Billé, Chénezeade, Ille-et-Vilaine.



Photo 65. Pouillé-les-Côteaux, La Régésie, Loire-Atlantique.

fond de cour (BR 26) ; l'accolement à un pignon était plus rare. En Haute-Loire, la situation s'inversait, et le four était plus souvent accolé contre le pignon est, précédé d'un fournil (*boulangerie*) (BR 37, BR 38). Le couvrement des fours était une voûte qui pouvait être de pisé ou de brique (BR 42), ou de pierre. Le pisé fut surtout utilisé pour les fours individuels, sans doute pour les moindres frais qu'occasionnait l'édification. Ils étaient protégés des eaux de pluie par un couvrement de mottes de terre, ou par une couverture souvent végétale soutenue par une charpente dissociée du four à proprement parler. Au sud de la Loire, la couverture était en tuiles canal, et les fours semblent avoir un élément de l'extension maximale du mode de couvrement méridional au nord du fleuve : la faible surface couverte comme la réalisation aisée d'une charpente à un seul versant, expliquant assez bien les ultimes ramifications du trafic des tuiles canal (photo 65). L'utilisation collective du four banal impliquait une organisation particulière au niveau du quartier. Le propriétaire exploitant le four chargeait de l'entretien et de la chauffe. Chaque famille venait cuire son pain au jour qui lui était attribué et payait le fourneur en nature ou en argent. Les utilisateurs habituels du four lui devaient aussi une journée de coupe de bois et de charroi qui donnait parfois à une entraide des familles concernées.

### 3. Les maisons rurales bretonnes, typologie et usages

#### 3.1. Essai de typologie

##### 3.1.1. L'habitat archaïque

Le terme *lokann* (ou *lochenn*) — ordinairement traduit par loge — désigne les constructions sommaires de triques et de branchages, couvertes de paille ou de genêt, que les paysans construisaient encore parfois à proximité de la maison pour y entreposer du matériel ou des récoltes à protéger (photo 1). Il désignait aussi jusqu'à une période récente, les demeures très succinctes, simples huttes comparables par leur volume et leurs dispositions constructives aux abris de même dénomination, qu'occupaient encore — en Vannetais et en Haute-Cor nouaille principalement — quelques marginaux du monde rural, paysans d'une extrême pauvreté, artisans sans travail, mendiants. Les relations et les chroniques des voyageurs de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle (Souvestre, Le Braz, Vallaux) ainsi que les rapports des comités d'hygiène laissent supposer que ces maisons étaient alors extrêmement communes, à telle enseigne qu'il est permis de se demander s'il ne s'agit pas là du type ordinaire le plus répandu en Basse-Bretagne avant la généralisation au XVIII<sup>e</sup> siècle de la maison de pierre à murs pignons. L'ancienneté du type<sup>78</sup> — et non des spécimens à l'existence toujours éphémère — est confirmée par les caractéristiques de charpente des loges qui subsistent ou dont nous possédons le relevé ou la description. Le toit à quatre pans est supporté par deux types de charpente désormais inconnus en Bretagne dans d'autres maisons : l'un ne confère aux murs gouttereaux et aux murs de croupe qu'un rôle d'écran : appuyant directement ses balétriers sur le sol, il assure sans intermédiaire l'intégralité de la descente des charges (BR 17) ; l'autre a recours, en dépit de la faible portée (4 mètres) à des poteaux intermédiaires (BR 18). L'aspect rudimentaire de ces maisons est accusé par la faible hauteur des murs périphériques — parfois réduits à une levée de terre (BR 18) — et par la rareté et la modestie des baies : la porte seule, une étroite fenêtre en plus quelquefois. Les loges abritaient le plus souvent dans leur pièce unique les gens et le bétail séparés symboliquement et fonctionnellement, dans les modèles les plus primitifs, par ce qui met véritablement en évidence leur archaïsme et, en fait, l'originalité et l'intérêt du type dans l'étude de l'évolution : le foyer ouvert en position centrale (BR 16). Cette implantation ancestrale de l'âtre se justifiait par la meilleure répartition de la chaleur dans le volume — chaleur souvent protégée par l'isolation thermique que procurait le semi-encastrement de la maison ou le talutage des murs, par les risques moindres d'incendie, et par la desserte aisée des hommes et des animaux situés de part et d'autre. La fumée, selon les cas et selon le degré d'évolution vers le modèle à foyer adossé au mur de croupe (BR 17), se répandait dans le volume et s'échappait par un simple trou dans le toit (BR 18), guidée par un conduit de bois ou de pis s'évacuait par une souche en saillie dans l'une desroupes (BR 06) (photo 66). Ces maisons de fortune, parfois provisoires ou consécutives au congé donné à l'issue d'un bail, peuvent être considérées comme les premières résurgences du type extrêmement primitif de la maison longue à foyer ouvert, qui fut largement répandue sur l'Europe septentrionale au Moyen Âge et, sans doute, dès l'âge du bronze. Certaines variantes ont subsisté jusqu'à nos jours notamment aux îles Hébrides (sous le nom de *black house*), aux îles Féroé et au Pays-de-Galles. Les fouilles de sites médiévaux en ont confirmé l'ancienneté, mettant à jour de nombreuses maisons proches des

loges : à Pen-er-Malo en Guidel<sup>79</sup> (Morbihan), en forêt de Pont-Callek<sup>80</sup>, à Lann-Gouh en Melrand<sup>81</sup> (Morbihan) (photo 67), etc. Le plan est alors parfois en tore comme celui des *black houses* des Féroé, disposition qui, à périmètre égal, offrait une surface supérieure, mais surtout dispensait d'avoir à traiter une chaîne d'angle à l'intersection d'un mur gouttereau et d'un mur de croupe ou pignon. D'autres recherches ont mis en évidence la vaste aire de répartition du type en France<sup>82</sup> et dans les îles Britanniques, et les travaux du professeur Harald Andersen dans les landes de Goringe démontrent son existence au Danemark dès le début de notre ère<sup>83</sup>.

##### 3.1.2. Les maisons longues

Le terme ambigu de maison longue, aujourd'hui usité dans la plupart des langues européennes — anglais *long house*, danois *lang huset*, néerlandais *los hoese* — recouvre dans les publications des acceptions différentes, fondées alternativement sur l'aspect du bâtiment et sur les fonctions qu'il regroupe. La définition que nous adopterons désignera comme maison longue rudimentaire la maison qui abrite sous le même toit et sans séparation matérialisée les hommes et les animaux ; et comme maison longue fractionnée celle qui les séparera par une cloison sèche ou par un mur dans lequel est ménagé une porte les mettant en communication directe. Ce second sous-type est parfois assimilé par certains auteurs à la longère, terme que nous réserverons à certains types d'organisation les séparant strictement. La maison longue et ses sous-types se rencontraient dans toute la Bretagne. Ils se sont maintenus plus longtemps dans les zones où les archaïsmes de toute sorte ont longtemps survécu ou soudainement réapparu : le Vannetais, du pays Pourlet à la région de Plumelin ; les îles et le pourtour du marais briéron. Les sous-types à partition se voyaient encore couramment dans les années 1960 en Haute-Cor nouaille, en Goello et en Vannetais.

###### 3.1.2.1. Les maisons longues rudimentaires

Des maisons de ce type subsistèrent avec une remarquable permanence jusqu'aux années 1945 essentiellement en Basse-Bretagne (BR 16), mais aussi au Pays de Galles et aux îles Hébrides, à tel point qu'a été évoquée la possibilité d'une spécificité celte<sup>84</sup>. Il serait vain de vouloir trancher et inutile d'entrer dans une querelle de définition concernant la qualité de celte et l'aire de répartition des maisons qui en relèveraient. Les découvertes récentes et nombreuses de maisons, voire de villages entiers datant des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles<sup>85</sup> et, parfois même, du début de l'ère chrétienne, montrent que sur toute l'Europe septentrionale a probablement existé — avec des différences structurales et dimensionnelles — un habitat caractérisé par la mixité hommes/animaux dans le même volume.

L'hypothèse de la persistance anachronique d'un habitat ancestral semble donc pouvoir être retenue, mais il reste à mettre en évidence les particularités des zones où il s'est maintenu. Le niveau de vie

79. Patrick André, Roger Bertrand, Michel Cément, en Morbihan permanence d'un type d'habitat : la maison à pignon en abside, Dijon, in *Archéologia*, n° 97, 1976, p. 28.  
80. Jean-Pierre Bardel, Berné, Pont-Callek — le Village déserté, Brest, in *Archéologie en Bretagne*, 20-21, 1979, p. 68.  
81. Patrick André, Melrand, Lann-Gouh — le Village abandonné, Brest, in *Archéologie en Bretagne*, 20-21, 1979, p. 71.  
82. E. Zadora-Rio, l'Enceinte fortifiée du Plessis-Grimoult (Calvados) in *Archéologie médiévale*, 1973-1974.  
83. Ingelise Holm, *Hjerl Hvide*, Vinderup (Danemark), Den Gamle Landsby, s. ol, § 14 non paginé.  
84. J.T. Smith, The long house in Monmouthshire : a re-appraisal, Londres, in *Culture et environnement*, Londres 1963, p. 389.  
85. Jean Chapelot, Robert Fossier, *le Village et la maison au Moyen Âge*, Paris, Hachette, 1980, p. 112.

78. V.J. Cuisenier, « Propositions théoriques et conventions terminologiques pour une typologie de l'architecture rurale ». En tête de ce volume, p. 11.



Photo 66. Guénin, Bot Col, Morbihan.



Photo 67. Melrand, Lann Gouh, Morbihan.



modeste qui, souvent, a caractérisé ces régions, ne suffit seul à l'expliquer et deux catégories d'arguments peuvent être avancées. D'une part, ceux qui se réfèrent à des données fonctionnalistes avec notamment l'apport qui aurait été recherché de la chaleur animale, la volonté de ménager un nombre restreint de baies dans les façades, ou encore l'aisance à servir hommes et animaux (veaux principalement) à partir d'un foyer unique. D'autre part, ceux qui relèvent de données culturelles, spirituelles ou superstitieuses qui auraient poussé non seulement à ne pas craindre la promiscuité, mais bien à la rechercher sciemment, ou encore l'idée — répandue dans les *Ty Hir* galloises mais rarement relevée en Bretagne — que la vue du feu de l'âtre, proposée aux vaches, aurait amélioré leur lactation.

Les hypothèses fonctionnalistes semblent les plus hasardeuses si l'on remarque que les maisons longues rudimentaires, particulièrement en Brière, possédaient généralement deux portes, sur le même mur gouttereau ou en opposition, battant en brèche la soi-disant volonté de piéger une maigre chaleur ou la prétendue difficulté à aménager des ouvertures trop nombreuses. L'existence de deux portes peut laisser supposer qu'il y eut une cloison sèche autre qu'une simple crèche séparant les deux fonctions, si ce n'est dans le cas — le plus nombreux — où elles sont disposées en strict vis-à-vis ce qui aurait imposé une improbable partition en baïonnette ou en diagonale. Cette disposition, plus vraisemblablement, conduit à faire référence au plan des maisons longues à foyer central qui présentaient fréquemment cette disposition, probablement pour assurer un tirage thermique correct, quels que soient les vents dans des volumes souvent enfumés. L'hypothèse d'une porte principale et d'une porte de service vaut sans doute dans certains cas mais ne visait pas à séparer les cheminements des hommes et des bêtes comme en témoigne la position des *épellis* de Brière : la porte arrière facilitait leur approvisionnement mais le troupeau empruntait, sur l'avant, la porte principale.

### 3.1.2.2. Les maisons longues à partition

Les récits de voyage faits aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles indiquent l'extrême fréquence des maisons abritant sous le même toit mais séparés par une cloison de bois, hommes et animaux, l'ensemble ne comptant parfois qu'une porte commune nécessitant le passage des hommes par l'étable (dessin 15); ou des animaux par la pièce de vie (dessin 16). Hormis le cas manifeste des loges, rien n'indique avec certitude que les maisons longues à partition légère et à porte unique furent originellement des maisons longues rudimentaires. Il en va de même dans le cas, très répandu, où deux portes et deux fenêtres étaient disposées chacune de part et d'autre du cloisonnement et souvent de telle façon qu'il était extérieurement impossible de distinguer la moindre différence entre le logis des hommes et l'étable (dessin 17). Il est vrai que le logis des uns pouvait à tout moment

devenir celui des autres, puis éventuellement reprendre sa destination première, comme le constatait avec étonnement Camille Vallaux : « qui dure toujours, c'est la déplorable facilité avec laquelle, dans un nombre de localités, on change une étable en habitation et réciproquement après un nettoyage sommaire ou même sans nettoyage aucun : au Faou, on déménage des hommes pour mettre des vaches et des vaches pour mettre des hommes<sup>86</sup>. »

La partition en volige, peu efficace au plan sanitaire, symbolique même lorsqu'elle est constituée d'un simple *épellis*, n'était pas l'exclusivité des demeures plus modestes; des maisons caractérisées par leur avancée (*apoteiz*) — sorte d'oriel, ayant pris parfois les dimensions d'une aile en retour d'équerre, généralement considérées comme la marque d'un paysan enrichi ou d'un artisan aisé — furent fréquemment des maisons longues. Quelles l'aient été d'origine ou qu'elles le soient redevenues, il y a là la marque d'une prédilection pour un genre de vie par ailleurs récusé au nom de l'hygiène et de la dignité humaine. Il est vrai que, dans un grand nombre de cas, le voisinage des hommes était celui des chevaux qui jouissaient d'un statut particulier leur possession étant valorisante, la promiscuité jugée digne et, au-delà de la maison longue, commis de fermes, les enfants « en âge » logeaient fréquemment dans le grenier de la ferme.

Les maisons longues à partition légère les plus récentes étaient de petites unités d'exploitation. Certaines ne possédaient pas de locaux annexes. S'il est difficile d'établir une carte de répartition de ces maisons, pour l'ensemble de la Bretagne, on doit noter leur assez forte présence dans les zones centrales et, dans une moindre mesure, aux confins angevins et manceaux de la province. L'emploi du mot *lamb* pour désigner les cloisons en bois au sud-est de l'Ille-et-Vilaine n'est rien d'une anomalie linguistique; il révèle l'usage fréquent de ce type de cloisonnement. Elles ont pu exister au sein de régions relativement riches; mais on les rencontrait cependant davantage dans les villages des zones pauvres, où les fortes contraintes collectives exprimaient les faibles capacités productives.

On doit considérer comme maison longue les maisons dont la distribution met en communication directe, de part et d'autre d'une partition maçonnée présente d'origine (BR 15) ou ultérieurement rapportée, les locaux destinés aux hommes et ceux dévolus aux animaux.

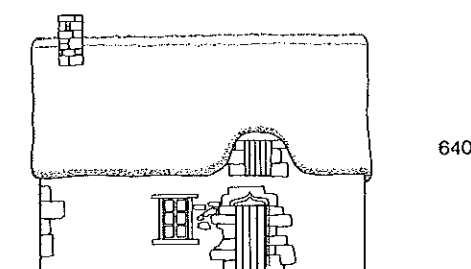
L'édification de ce mur de séparation ne peut être ramenée simplement à l'histoire d'un saut qualitatif de type mécaniste. La coexistence probable pendant plusieurs siècles des maisons longues à partition légère avec des maisons à partition maçonnée rend aléatoire l'hypothèse d'une antériorité des premières par rapport aux secondes. A une évolution qui semble aller, de prime abord, dans la logique de l'histoire, se superpose un certain nombre de données psychologiques.

86. Camille Vallaux, *la Basse-Bretagne : étude de géographie humaine*, Caen, Thèse de lettres, 1905, p. 141.

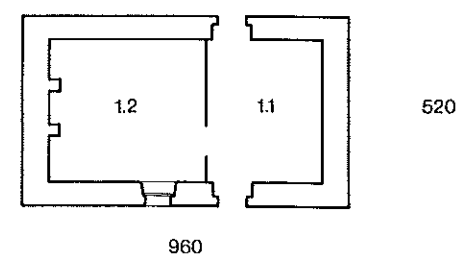
Dessin 15. Cuguen, La Mellerie, Ille-et-Vilaine.

Maison longue à partition légère. Accès à la salle commune par l'étable.

Façade ouest



Plan du niveau 1



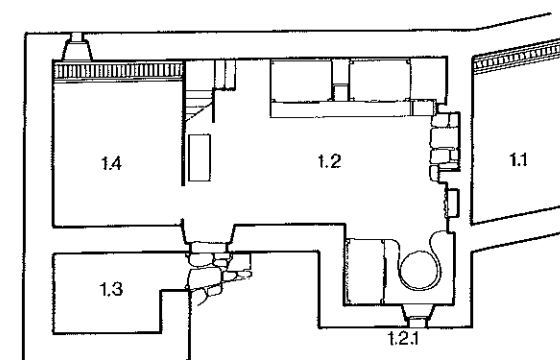
1.1 étable  
1.2 salle commune

m 0 1 2 3 4 5

Dessin 16. Sizun, Saint-Cadou, Lestremelair.

Maison longue à avancée.

Plan du niveau 1

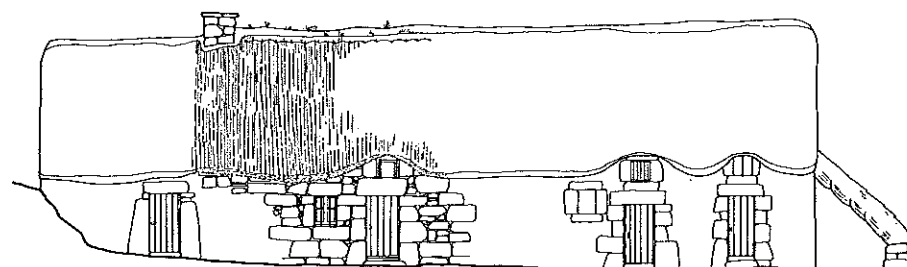


1.1 écurie  
1.2 salle commune  
1.2.1 avancée  
1.3 étable des veaux  
1.4 étable

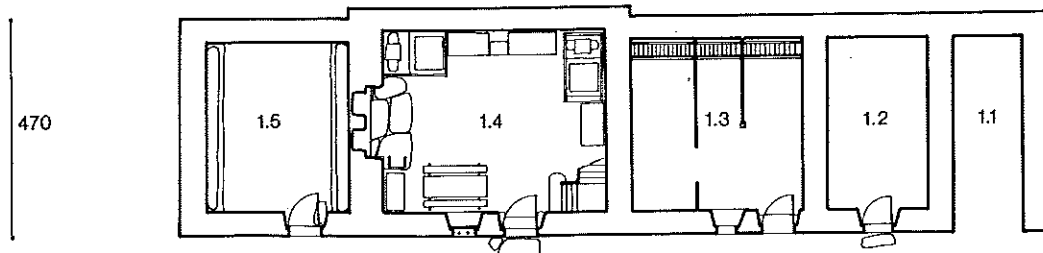
m 0 1 2 3 4 5

Organisation en longère.

Façade sud



Plan du niveau 1.



1.1 grange  
1.2 cellier  
1.3 écurie  
1.4 salle commune  
1.5 étable

2450

m 0 1 2 3 4 5

s, économiques et sociales. Et c'est avec la même prudence qu'il : signaler aux marges des sous-types à partition de la maison que le cas — assez rare avant le XIX<sup>e</sup> siècle — des maisons sédant une pièce, laiterie ou cuisine pour les animaux, faisant fois office de chambre annexe, disposée en tampon entre l'étable à pièce de vie; et celui, plus fréquent, des maisons disposant d'un bour entre les deux activités (BR 20) disposition plus satisfaisante plan de l'hygiène que l'on rencontre avec constance lorsque ble, dans une organisation en longère, est un deuxième corps de ment sur le même alignement: il s'agit parfois de l'ancienne son défonctionnalisée et mise en communication avec la nouvelle.

### 2.3. Les maisons longues à deux niveaux d'habitation

certain nombre de maisons longues de Bretagne nord-orientale sentent deux niveaux d'habitation. Ce second niveau caractérisant d'inaire l'habitat des notables ruraux, il est permis de se demander a maison longue à deux niveaux de vie ne fut pas conçue dans itation d'un habitat ostentatoire proche des modèles urbains, plutôt elle n'en aurait été la forme archaïque. Il n'est cependant pas eux que la pratique systématique de l'étage de surcroît pour le kage des récoltes fut un précédent qui facilita cette pratique. Le s souvent, à l'étage, se trouvait une chambre haute située dessus de l'étable. Cette disposition était partiellement due au ir des constructeurs de limiter la hauteur des murs. Très souvent t, la chambre occupait un volume supérieur au fenil situé, lui, dessus de la salle commune; le niveau sous comble étant utilisé en rier. L'économie de hauteur se réalisait donc au détriment de ble dont le plafond était plus bas que celui de la salle commune 26). Dans la mesure où bon nombre de ces maisons sont servies par une double porte cintrée, le cintre moins haut de la e de l'étable y a peut-être trouvé son origine fonctionnelle. Plus , et jusque dans les maisons les plus ordinaires, ce décalage est enu un élément essentiellement formel (photo 68). Ainsi organi- la maison présentait une disfonctionnalité évidente: non seule- it le fenil n'était pas situé au-dessus de l'étable mais il ne sédait pas toujours une ouverture gerbière de hauteur convenable. tre part, le décalage du second niveau et la position du grenier pliquaient les circulations horizontales et verticales, souvent rées entre les deux premiers niveaux par un escalier fixe. bitation en partie à l'étage, comme l'obligation de descendre le par la salle commune, multipliaient les allées et venues entre les x niveaux. Et de fait, il n'y avait pas plus d'abat-fein dans la mbre haute que parfois de communication entre celle-ci et le rier.

ablissement d'une cloison de bois au rez-de-chaussée, côté itation, formant couloir avec le mur de refend et isolant la chambre e et son accès, et la complexité de l'organisation des volumes mes, sont deux arguments suggérant que l'utilisation de ces sons ne fut pas exclusivement paysanne. Les modifications illes subirent dans certains cas traduisent en effet un réajustement besoins d'une petite exploitation de polyculture-élevage: le oupement vertical des pièces d'habitation et des pièces d'exploita- en est la meilleure illustration (BR 26). Dans ce cas, l'ancienne tre de la chambre haute fut assez fréquemment allongée pour anir une porte gerbière, tandis que la cheminée était transférée sur re mur pignon. Seuls demeurent les corbeaux, témoins de son en emplacement (BR 26). Parfois, la transformation fut encore radicale: quand le maintien d'une pièce haute n'était pas aité, on éliminait le second étage et l'on attribuait les deux pièces 'étage au stockage des récoltes.

autre disposition superposait chambre haute et salle commune. e solution, plus adaptée que la précédente à l'activité paysanne, ui semble pourtant pas postérieure (planche 6); à la Ville-Pian en roc (Ille-et-Vilaine) une imposante maison porte la date de 1587 la souche d'une de ses cheminées (photo 69). A la différence tionnelle, se superposait une plus grande élévation de la maison : l'ume de la salle commune restait identique à celui qui était le sien s le sous-type précédent, le haussement des murs profitant antiellement à l'étable et au fenil. Les conséquences de cette

disposition furent importantes. L'ouverture gerbière, potentiellement plus haute, devint une porte ce qui permit un transit plus facile de végétaux. Une double organisation des communications, horizontale et verticale tendit donc à s'établir qui sépara nettement locaux d'habitation et locaux d'exploitation (étable-fenil-grenier d'un côté, salle commune-chambre haute et éventuellement grenier de l'autre). Contrairement au choix précédent, où il n'existait qu'un seul escalier pour toutes les fonctions du second niveau.

La coexistence et la contemporanéité de ces deux sous-types pose le problème de leur signification respective: dans un cas comme de l'autre en effet, les millésimes relevés indiquent majoritairement la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, époque confirmée par une éminente synthèse récente<sup>87</sup>. Le second sous-type annonce les unités d'exploitation à bâtiments séparés des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles tandis que le premier est incontestablement plus proche de la maison longue plain-pied, à partition légère (BR 25). Le rapport entre la pièce d'habitation du premier étage et l'étable séparée par un simple plancher constitue une solution plus élaborée, mais de même nature que celle proposée par la salle commune et l'étable dans la maison longue de plain-pied à partition légère. Cette ambivalence dans le rapport hommes-animaux a pu se traduire dans la construction simultanée de maisons appartenant aux deux sous-types durant plusieurs dizaines d'années. Elle a correspondu sans doute, sinon dans le temps du moins dans l'esprit, à la période de chevauchement entre deux types de cloisonnement du rez-de-chaussée, ce qui confirme que la conception des relations hommes-animaux était commune aux individus de différentes strates de la société rurale. En ce sens, il conviendrait davantage de parler d'évolution psychologique que d'évolution dans les conditions de la vie matérielle.

### 3.1.3. Les maisons à fonctions superposées

Dans certaines régions, tout le logis de l'unité d'exploitation pouvait trouver à l'étage. Généralement minoritaire, cette disposition rencontre essentiellement aux deux extrémités orientales de la province et manifeste une parenté évidente avec les formes architecturales des provinces voisines. A l'extrême sud-est, bon nombre de maisons à dominante viti-vinicole étaient semblables aux maisons auvent du Poitou et des pays charentais dénommées ici et là maisons à *balet*<sup>88</sup>. La spécificité fonctionnelle des maisons du nord-est, au contraire, paraît avoir été beaucoup moins affirmée.

La zone d'extension des maisons à fonctions superposées du nord-est de la Haute-Bretagne correspond partiellement à celle des maisons longues à deux niveaux d'habitation, que l'on rencontre notamment autour de Fougères, mais également plus au sud, en direction de Vitré. Certains spécimens, les plus imposants, remontent sans doute à la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle et s'apparentent vraisemblablement aux maisons longues à chambre haute. Mais si, pour celles-ci, la distribution fonctionnelle et sa signification technique, sociale et psychologique sont relativement aisées à déceler, ce n'est pas le cas des maisons à fonctions superposées. L'utilisation originelle du premier niveau pose un problème à la Tanceraie en Romagné (Ille-et-Vilaine), une très belle maison dont le second niveau était accessible par un escalier extérieur, le rez-de-chaussée ayant servi de cellier jusqu'à la transformation de la maison (photo 70). Ailleurs, il semble qu'il ait le plus souvent servi d'étable, mais alors l'ensemble du logis ne se situait pas au second niveau: à l'Ecosnerie en Saint-Martin-le-Blanc (Ille-et-Vilaine), l'étage n'abritait probablement qu'une chambre haute. Une grande prudence s'impose donc dans l'interprétation fonctionnelle de ces maisons.

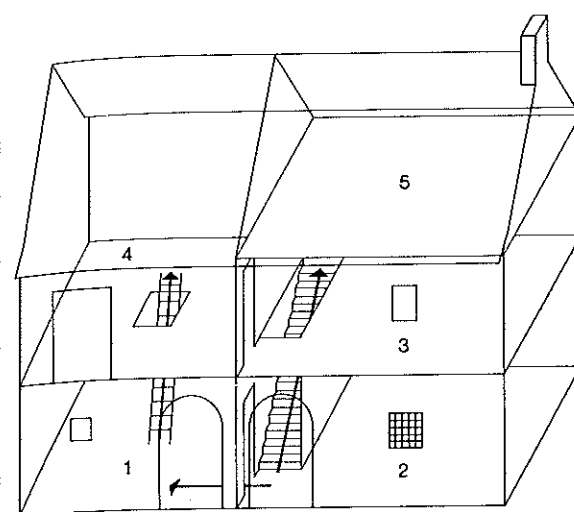
Plus rarement certains édifices présentent une disposition intermédiaire en demi-niveaux: d'un côté les locaux de stockage, placés au-dessus de l'étable, de l'autre le logis desservi par un escalier extérieur (photo 71). En réalité, toutes ces formes semblent avoir

87. André Mussat, *Arts et cultures de Bretagne. Un millénaire*. Paris, Berger-Levrault, 1979, 352 p.

88. Suzanne Jean, *L'Architecture rurale française, Poitou et pays Charentais*, Paris, Berger-Levrault, 1981, 297 p.

Planche 6. La maison à chambre haute en Bretagne nord orientale dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle.

Maison à chambre haute située au-dessus de la salle commune



- 1 étable
- 2 salle commune
- 3 chambre haute
- 4 fenil
- 5 étage sous comble

Maison à chambre haute située au-dessus de l'étable

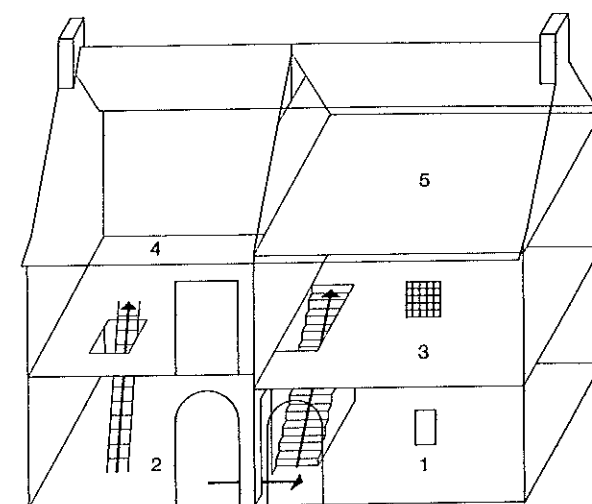


Photo 68. La Chapelle-Chaussée, le Grand-Chemin, Ille-et-Vilaine.

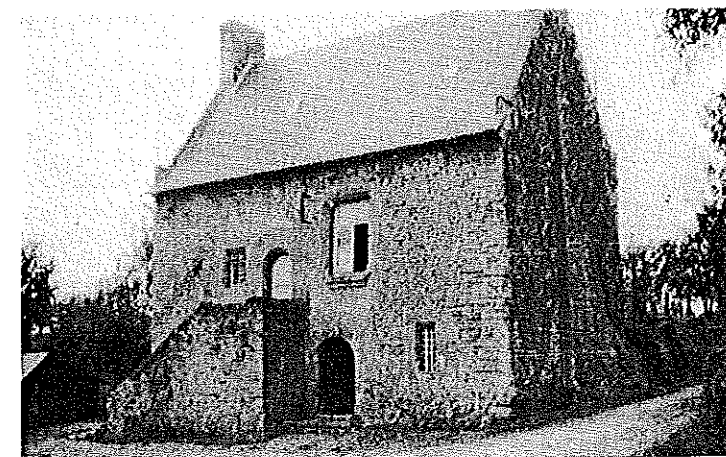


Photo 70. Romagné, La Tanceraie, Ille-et-Vilaine.

Photo 69. Cardroc, La Ville-Pian, Ille-et-Vilaine.

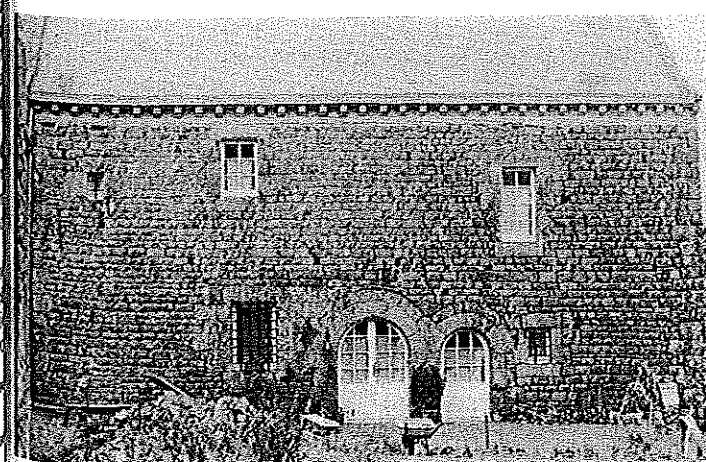


Photo 71. Coglès, Ille-et-Vilaine.





retenu à une aire géographique assez vaste dont la partie orientale de la Haute-Bretagne représentait sans doute l'appendice occidental. Des maisons à fonctions superposées ou bâties en i-niveaux font partie du patrimoine architectural de la Basse-Nordie<sup>89</sup>, ce qui semble attester des contacts anciens aux marges des provinces. L'échantillon statistique suffisant pour permettre une sache fonctionnelle de ces maisons peut donc être recherché en a de l'autre côté du Couesnon.

estimation des maisons à fonctions superposées et à escalier ieur du quart sud-est de la Loire-Atlantique<sup>90</sup> est mieux connue. irent généralement des maisons de petits viticulteurs, leur aire de tition correspondant de très près à celle de la culture intensive de me. Elles sont, en effet, pratiquement inexistantes en pays de Retz ins la zone des Mauges où dominent la polyculture et l'élevage. avanche, on en trouvait récemment encore quelques-unes sur la droite de la Loire, autour d'Oudon et de Mauves-sur-Loire to 72). Le premier niveau servait naturellement de cellier tandis le logis était systématiquement situé à l'étage. Pour y accéder, il ait trois pratiques : l'escalier double, de part et d'autre d'un palier ie; la solution inverse : deux paliers situés aux extrémités de la le et desservis chacun par un escalier (photo 72). Enfin, un seul lier donnant accès à un palier unique qui s'étendait le long du mur ereau (photo 51). Les deux premières solutions avaient l'avan-d'assurer une plus grande fraîcheur au cellier dont la porte était agée dans le corps de l'escalier; la troisième, accompagnée ent d'un palier et d'un escalier en bois se rencontrait essentielle- : dans les environs de Pont-Saint-Martin (Loire-Atlantique). Cette on vigneronne en hauteur, à cellier non voûté, représente la seule tive de solution architecturale concertée au problème de la isation des activités viti-vinicoles dans le vignoble nantais. En le cellier à terre (cave), plus répandu, ne faisait pas l'objet d'une antation spécifique : dans les modestes maisons à dominante uidence viti-vinicole, il s'intégrait généralement au sein du bâti- : principal (BR 35, BR 36). Ailleurs, cette solution était partagée la construction d'un bâtiment indépendant : c'était le cas dans emble du pays de Retz (BR 39). Ces maisons à fonctions rposées présentaient un certain nombre de détails techniques uliers, en relation avec la construction des charpentes peu iées : l'auvent était constitué par un prolongement des chevrons outenaient poteaux et contrefiches. Par ailleurs, l'absence i-systématique de communication interne entre les niveaux était rme au mode de relation intérieur-extérieur dominant dans les s d'exploitation d'outre-Loire. Contrairement aux maisons à ions superposées du nord-est, les maisons à auvent du pays de et-Maine étaient donc intégrées dans le contexte régional au de la construction.

it également noter que la pratique de la maison à fonctions rposées a parfois existé en Basse-Bretagne comme l'indiquait en or et en Vannetais les spécimens qui ne comptaient de foyer qu'à je (dessin 18). Dans le cas d'un escalier intérieur — malgré la ue déjà soulignée de côtoiement homme/animal — il est able que le niveau bas recevait matériel et récoltes, ou encore servait d'atelier à un texier. Dans le cas d'une desserte extérieure tstage, il pouvait également servir d'étable : c'est du moins une ion qui lui a été parfois dévolue au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>.

#### 4. L'organisation en longère

les publications sur l'architecture rurale des provinces de l'ouest, ot longère s'applique généralement à des ensembles de bâti- s contigus sans qu'il soit présumé de leur éventuel lien organi- Il désigne alors parfois un hameau-rangée, une seule et même

ves Letortu, les maisons d'Athis in le Pays bas-normand, 1974, n° 4, pp. 8-90.

à mot « balet », dont l'usage vernaculaire a été précisé dans le bassin de Rennes, n'a é relevé lors de l'enquête dans le vignoble nantais. L'expression « maisons à balet » t à équivoque, il lui sera préféré celle de « maisons à fonctions superposées » et à r extérieur dont l'auvent ne représente qu'un élément.

Photo 72. Le Cellier, Vandel, Loire-Atlantique.



Photo 73. Bazouges-la-Pérouse, Le Marquidais, Ille-et-Vilaine.

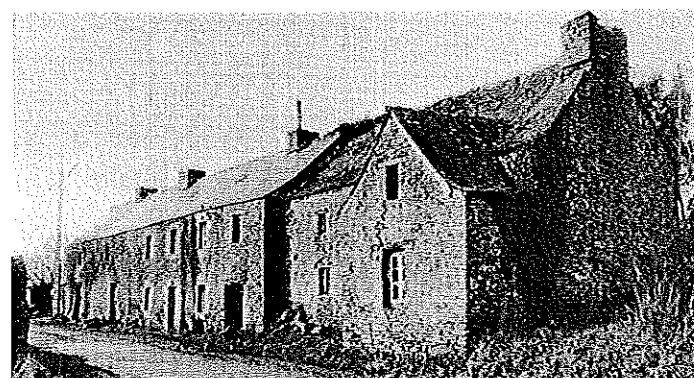


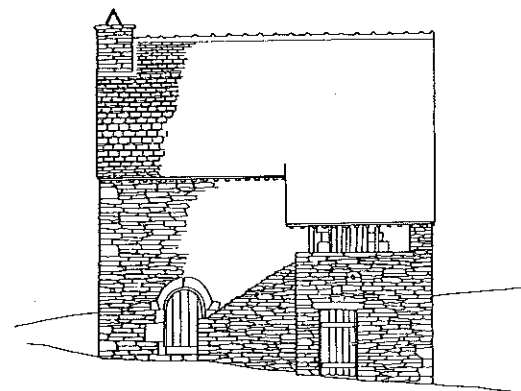
Photo 74. Plonévez-du-Faou, Ker May, Finistère.



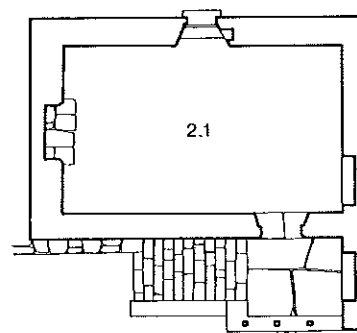
Photo 75. Crozon, Rostudel, Finistère.

Dessin 18. Saint-Goazec, Kervigodou, Finistère.

Maison à étage à salle haute, desservie par un escalier extérieur.

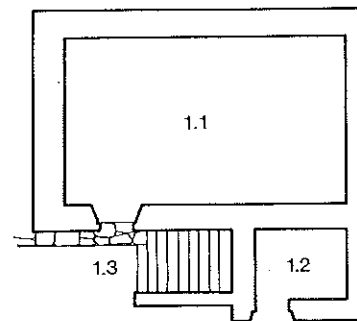


Plan du niveau 2

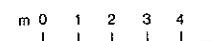


2.1 salle commune

Plan du niveau 1



1.1 étable  
1.2 porcherie  
1.3 accès au niveau 2



unité d'exploitation ou encore une maison longue. L'examen de l'origine vernaculaire du mot, et surtout de son passage dans le vocabulaire des publications spécialisées laissent davantage encore perplexe, car s'il est indéniable que depuis quelques années il peut être relevé chez le plus grand nombre, il semble bien qu'il s'agisse d'un succès du vocabulaire pseudo-scientifique plus que d'une résurgence d'un parler local. Il en va d'ailleurs de même pour l'expression *penn ti*, autrefois circonscrite pour ce qu'elle nommait et pour l'aire géographique de son emploi, et qui aujourd'hui désigne uniformément toute maison modeste. En fait, la seule mention véritablement ancienne du mot longère a été relevée dans un acte notarié de Haute-Cornouaille : il s'appliquait à l'ensemble des bâtiments d'exploitation hormis la maison d'habitation. Devant la diversité des acceptions du mot et la difficulté à en unifier l'usage, il paraît plus judicieux de parler d'organisation en longère et d'admettre sous cette expression deux types principaux d'organisation : celui constitué par une unité d'exploitation qui, au sein d'un même corps de bâtiment, comporte plusieurs pièces d'habitation et d'exploitation à rez-de-chaussée (photo 73); et celui qui regroupe plusieurs corps de bâtiments contigus (photos 74, 75). Les alignements polynucléaires liés à l'existence d'un finage de champs ouverts avaient leur propre logique organique qui interdit de les traiter sous la même rubrique, si ce n'est pour le cas fréquent d'une contiguïté restreinte de deux ou trois cellules familiales, liées au jeu d'alliance et de statut de la terre qui pouvait en découler (BR 15). Cette organisation n'était alors qu'un changement d'affectation et relève de l'un des deux types précédents.

##### 3.1.4.1. Organisation au sein d'un corps de bâtiment unique

Dans certaines maisons anciennes, la création d'une seconde pièce d'exploitation au rez-de-chaussée n'a pas modifié l'alignement salle commune-étable, caractéristique de la maison longue. L'utilisation de cette pièce est souvent difficile à déterminer de nos jours; avant sa conversion récente en seconde pièce d'habitation elle servait fréquemment de débarras (BR 23), mais elle fut parfois une écurie ou plus souvent un cellier. Cette utilisation est à rapprocher du destin que connut l'étable dans les maisons longues désaffectées : on la transformait généralement en local de conservation du cidre et de stockage du petit matériel. Il convient de noter que la localisation du cellier en appentis était généralement considérée comme plus favorable.

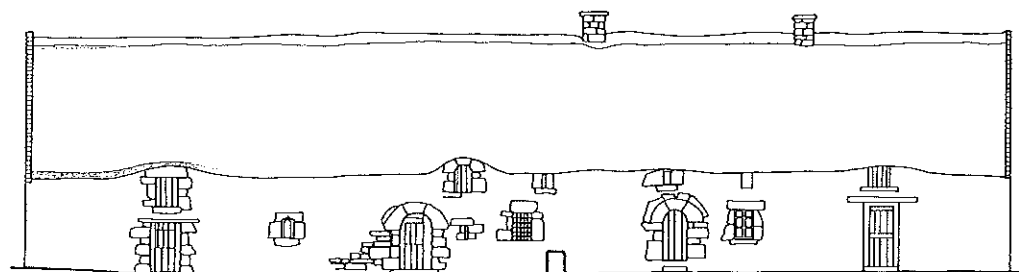
Dans une unité d'exploitation de polyculture vivrière, le maintien sous le même toit de trois pièces contigües semble avoir représenté une évolution maximale car au-delà, l'extension du volume sous comble risquait d'être très importante. Ce fait explique sans doute que certaines maisons à deux pièces d'exploitation aient survécu jusqu'à nous sans subir de modifications fondamentales (BR 23). Représentant une unité de bonne taille autrefois, elles sont tout juste adaptées de nos jours à une petite exploitation à dominante céréalière.

Un autre sous-type, qui se rencontrait dans toute la Bretagne occidentale, proposait non plus deux pièces d'exploitation mais deux pièces d'habitation, en plus de l'étable, au rez-de-chaussée. Il était néanmoins particulièrement caractéristique du Vannetais — de la côte au pays Pourlet — où il représentait l'ordinaire de nombreuses gentilhommières à étage de surcroît et la distribution ne différait guère d'un spécimen à l'autre. La pièce principale de vie — à la fois cuisine et séjour — occupait avec l'étable d'un même volume, séparées par une simple cloison de volige à la façon des maisons longues à partition légère; au-delà d'une partition, elle maçonnée, se trouvait une chambre dotée d'un foyer (BR 14). Dans de nombreux cas, la salle ne possédait pas d'accès direct et nécessitait un transit par la chambre ou l'étable (dessin 19). Si certaines dispositions montrant qu'il y a eu adjonction d'un second corps de bâtiment dans le même alignement que le premier (dessin 9) suggèrent que l'on a affaire à l'évolution d'une ancienne maison longue à pièce unique, en fait, bien souvent, l'ensemble des parties constitutives de la longère sont contemporaines.

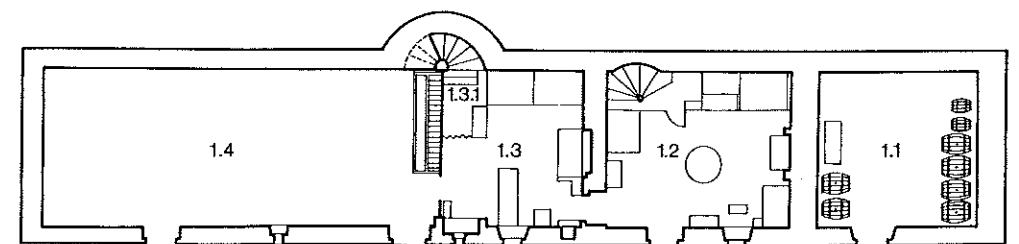
S'il y a évolution, ce n'est pas de certains spécimens, mais bien du type, un souci hygiéniste ayant conduit à isoler prioritairement la chambre par le mur de refend que rendait nécessaire le contreventement.

Organisation en longère: pièce principale de vie sans accès de l'extérieur.

Façade sud



Plan du niveau 1



- 1.1 cellier
- 1.2 chambre
- 1.3 salle commune
- 1.3.1 accès au niveau 2
- 1.4 étable

m 0 1 2 3 4 5

ment des murs gouttereaux de grande longueur. Mais demeurait la grande promiscuité hommes/animaux soulignée par l'habitude que l'on avait encore récemment d'accéder à la salle par l'étable plutôt que par une chambre lorsqu'un choix s'imposait.

### 3.1.4.2. Organisation en corps de bâtiments contigus

La création a priori d'une unité d'exploitation regroupant plus de trois pièces d'habitation et d'exploitation à rez-de-chaussée sous un même toit est peu courante. C'est l'ajout de corps de bâtiments nouveaux qui a permis généralement une telle organisation, dont l'origine est à chercher en partie dans les transformations consécutives à la révolution agricole, qui intégra au paysage architectural des bâtiments jusque-là plus ou moins précaires : granges, remises, écuries. Mais cela ne signifie pas que les désaffections de maisons longues n'avaient pas commencé auparavant, ni que les formes nouvelles aient été systématiquement en rupture totale avec les anciennes.

Le changement d'affectation fréquent de l'étable, qui, dans les maisons longues, perdit sa fonction première au profit d'une utilisation nouvelle, fut l'une des manifestations les plus répandues de la transformation de la maison longue : la salle commune tendit à être allégée de ses fonctions domestiques élargies pour se limiter aux activités familiales proprement dites. Ces transformations, qui ont pu être relativement récentes, furent souvent le prélude à la création de la seconde pièce d'habitation ; à moins que la reconversion de l'étable ne visât à la création d'un second foyer (BR 22). Dans une autre organisation, un ou plusieurs corps de bâtiments construits simultanément s'ajoutaient à un ensemble primitif salle commune-étable (BR 28). Dans ces maisons, comme dans celles à deux pièces d'habitation, se fit sentir la longue résistance à l'utilisation d'une chambre isolée de la salle et la seconde pièce fut souvent réservée au travail. La séparation stricte des activités diurnes et nocturnes fut rarement opérée avant le début de ce siècle, même dans les maisons à pièces multiples qui le permettaient : ce fut la séquelle d'un habitat archaïque et aussi l'implication d'une population nombreuse dans chaque demeure ; ce fut aussi le résultat de la pratique fréquente d'une salle secondaire faisant office de séjour et de chambre pour les domestiques et les aînés de la famille.

L'isolement des pièces d'habitation au sein de ces développements inéaires — et singulièrement la séparation stricte et sans communication entre le logis et l'étable — semble avoir été postérieur dans de nombreux cas à la création de la seconde pièce d'habitation. D'autres fois, il fut contemporain d'un agrandissement global de la maison : transformation de l'ancienne étable en pièce d'habitation (photo 76) ou ajout d'un corps de bâtiment complémentaire (BR 28). Cependant,

la création de maisons à deux pièces d'habitation contiguës à l'étable et séparées de celle-ci par un mur de refend fut l'un des plans types pour une part de la minoterie, du tannage, du teillage et du tissage des unités d'exploitation gagnées sur les landes au XIX<sup>e</sup> siècle, surtout dont la faillite fut consommée en Basse-Bretagne lors de la L'importance de l'étable y traduisait le développement de l'élevage rendu possible par les défrichements et la bonification des sols. Mais dans les maisons de polyculture-élevage, la continuité avec la maison longue fut remarquable. Le maintien de l'alignement, permettant la non-rupture des locaux de stockage et la persistance de la contiguïté des logis-étable, a fait de ces unités du XIX<sup>e</sup> siècle les héritières directes des logis-étable — qui ne comprenait souvent qu'une seule pièce — demeure archaïque mais généralisée jusqu'à la dernière guerre, que la pratique ancestrale que le plan en fer à cheval (BR 30).

Il faut également noter l'existence, dès les XVIII<sup>e</sup> siècle (BR 29), d'une maison à pièce unique pouvait être d'un tout autre ordre que la maison rudimentaire, dépasser les 20 mètres en longueur, abriter sept logis — qui ne comprenait souvent qu'une seule pièce — demeure archaïque mais généralisée jusqu'à la dernière guerre, que la pratique ancestrale que le plan en fer à cheval (BR 30). Il faut également noter l'existence, dès les XVIII<sup>e</sup> siècle (BR 29), d'une maison à pièce unique pouvait être d'un tout autre ordre que la maison rudimentaire, dépasser les 20 mètres en longueur, abriter sept logis — qui ne comprenait souvent qu'une seule pièce — demeure archaïque mais généralisée jusqu'à la dernière guerre, que la pratique ancestrale que le plan en fer à cheval (BR 30). Il faut également noter l'existence, dès les XVIII<sup>e</sup> siècle (BR 29), d'une maison à pièce unique pouvait être d'un tout autre ordre que la maison rudimentaire, dépasser les 20 mètres en longueur, abriter sept logis — qui ne comprenait souvent qu'une seule pièce — demeure archaïque mais généralisée jusqu'à la dernière guerre, que la pratique ancestrale que le plan en fer à cheval (BR 30).

### 3.1.5. Les maisons à corps de logis indépendant

L'indépendance du corps de logis n'était pas liée seulement au statut social des occupants ni à une évolution allant du regroupement de toutes les fonctions sous un même toit à l'édification de plusieurs bâtiments destinés à les loger par types. L'organisation en longère, l'a vu, s'appliquait à des unités d'exploitation dont la taille était comparable à celles qui disposaient leurs bâtiments autour d'une cour. Le plan qui provenait dans une large mesure des anciens manoirs, de bon nombre de maisons rurales bretonnes furent les héritières directes. Établir une différence entre les maisons à corps de logis indépendant de plain-pied et celles à étage est donc une simplification morphologique qui recouvre des réalités très différentes.

#### 3.1.5.1. Les maisons de plain-pied à pièce unique

Type le plus nombreux et le plus uniformément réparti en Basse-Bretagne jusqu'au début de ce siècle, qui fit écrire à Cambry en 1794 et « l'habitation des laboureurs est à peu près partout la même » (1794, Paris, 1799, p. 32).

maison à pièce unique admet cependant deux sous-types très différenciés : la maison rudimentaire et la maison élémentaire.

La maison rudimentaire, extrêmement modeste, était la véritable parente de la maison ouvrière. Elle était habitée bien sûr par les commis de ferme (*masuriers* ou *maisonniers* en Haute-Bretagne), par des couples retirés, mais c'était aussi la maison de paysans véritables et exclusifs aux exploitations dérisoires nécessitant de recourir aux bords de route pour assurer la pâture de deux ou trois vaches ; elle était le témoin d'une couche paysanne pauvre, quasi misérable, perpétuellement aux limites de la subsistance et bien souvent la séquelle de la pratique encore récente du bail à domaine congéable. Ces maisons au plan proche du carré, peu profonde (4,50 m) et donc à la faible hauteur de faîtage, étaient ordinairement implantées en bord de route, sur une parcelle de lande ou de taillis — le fameux domaine congéable — ou sur un délaissé de voirie, terrain communal mis à disposition des plus misérables. Elles furent un élément caractéristique du paysage breton (photo 77).

La maison à pièce unique était aussi la maison de ceux pour qui l'agriculture n'était pas la seule source de subsistance : pêcheurs, artisans à la spécialité obsolète (photo 35) — sabotier (BR 10), tonnelier, tisserands (BR 41) — ouvriers aussi. Les cadastres du milieu du siècle dernier montrent notamment dans les régions où le réseau hydrographique est dense et où les moulins étaient nombreux, selon l'expression relevée, « une maison par champ ». Il a existé jusqu'au début de ce siècle une véritable classe ouvrière et paysanne vivant pour une part de la minoterie, du tannage, du teillage et du tissage surtout dont la faillite fut consommée en Basse-Bretagne lors de la fermeture des établissements Linère de Landerneau qui organisaient le marché sur une grande partie de la Bretagne occidentale, de la culture du lin à la commercialisation des toiles.

La maison à pièce unique pouvait être d'un tout autre ordre que la maison rudimentaire, dépasser les 20 mètres en longueur, abriter sept logis — qui ne comprenait souvent qu'une seule pièce — demeure archaïque mais généralisée jusqu'à la dernière guerre, que la pratique ancestrale que le plan en fer à cheval (BR 30). Il faut également noter l'existence, dès les XVIII<sup>e</sup> siècle (BR 29), d'une maison à pièce unique pouvait être d'un tout autre ordre que la maison rudimentaire, dépasser les 20 mètres en longueur, abriter sept logis — qui ne comprenait souvent qu'une seule pièce — demeure archaïque mais généralisée jusqu'à la dernière guerre, que la pratique ancestrale que le plan en fer à cheval (BR 30).

Les maisons, parfois en vaisseau, sans plancher isolant les combles (BR 09), peuvent plus être considérées comme les héritières tardives d'une maison rudimentaire, que comme l'un des maillons terminaux d'une chaîne diachronique, aboutissant à la séparation totale des fonctions d'habitation et des fonctions d'exploitation. La maison à pièce unique était aussi l'ordinaire des anciennes unités d'exploitation de polyculture vivrière sud-ligériennes (BR 35, BR 39). Cette constatation est à rapprocher de la rareté des maisons longues outre-Loire et de la prévalence de modestes unités regroupant sous le même toit, sans communication, le logis et l'étable (dessin 20, BR 37). Mais en pays de Retz, la « nucléarisation » des fonctions, impliquant la multiplicité des allées et venues entre le logis et l'extérieur, est l'une des composantes fondamentales de l'habitat rural : la forme courante est une unité d'exploitation dans laquelle chaque fonction fait l'objet d'un bâtiment spécifique (BR 38-39).

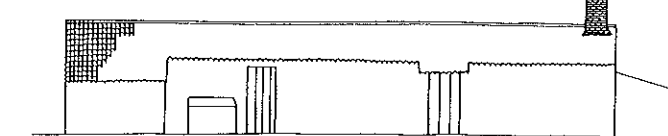
#### 3.1.5.2. Les maisons de plain-pied à deux pièces d'habitation

Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, la maison de plain-pied à deux pièces d'habitation était incontestablement le fait de la classe paysanne aisée — peu nombreuse — héritière souvent de la plèbe nobiliaire caractéristique de la société bretonne. On ne rencontrait ce type d'organisation que chez les gentilhommières — souvent modestes et éloignées en raison de la nature de ce que pourrait évoquer le terme, désignées seulement par leur dimension, la présence d'un escalier de pierre encloué, par le fronton des lucarnes ou simplement par un proche colombier. Dès lors, on ne s'étonnera pas d'avoir trouvé ces maisons

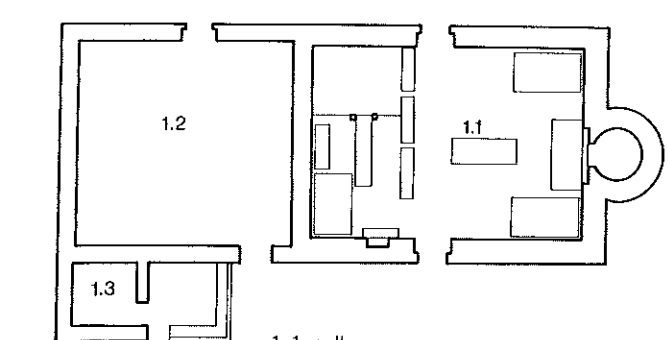
Jacques Cambry, *Voyage dans la Finistère ou état de ce département en 1794 et 1795*, Paris, 1799, p. 32.

Unité d'exploitation élémentaire du Pays-de-Retz.

Façade sud



Plan du niveau 1



- 1.1 salle commune
- 1.2 écurie
- 1.3 porcherie

m 0 1 2 3 4 5



Photo 76. Soudan, La Bernardière, Loire-Atlantique.

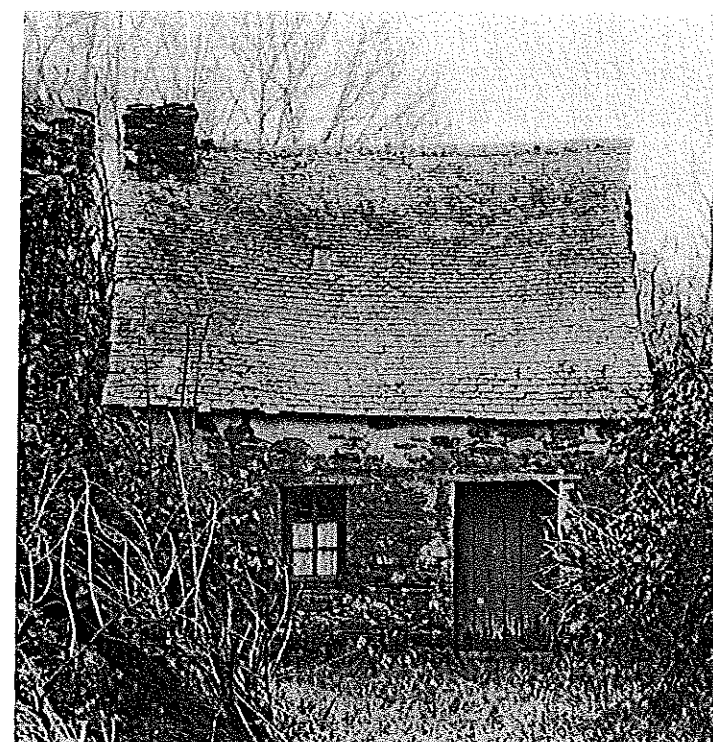


Photo 77. Spézet, Kerhaliou-Goelet, Finistère.



principalement en Trégor (*dessin 10*) et en Vannetais, les deux évêchés bas-bretons qui comptaient le plus de familles nobles rurales lors de la capitation de 1710, avec toutefois une différence qui a dû rejaillir sur le bâti : faible domesticité en Trégor, forte domesticité en Vannetais — quatre domestiques en moyenne dans un cas, un seul dans l'autre<sup>92</sup>. Les maisons trégorroises de ce type étaient de dimension modeste alors que les vannetaises s'organisaient en vastes longères.

Il est extrêmement hasardeux d'émettre une opinion sur ce que fut la distribution initiale des spécimens relevés au XX<sup>e</sup> siècle. Le doute demeure particulièrement pour les maisons de dimension modeste, antérieures au XIX<sup>e</sup> siècle, et qui ne comptaient dans leur alignement aucun local destiné aux animaux. L'indicateur le moins aléatoire pour déterminer celles qui d'emblée eurent deux pièces d'habitation, est la présence de deux foyers — chacun des pignons en étant pourvu (*dessin 10*) — l'âtre unique désignant souvent l'ancienne maison élémentaire, voire l'ancienne maison longue. En fait, il n'y a de certitude que pour les maisons symétriques, édifiées dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle (*BR 04*) et au début du XX<sup>e</sup> siècle (*BR 33*), proches parentes des maisons classiques de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans l'ensemble, les unes et les autres furent la traduction architecturale d'une unité d'exploitation cossue, mais le parti savant qui les caractérise est sensible jusque dans certaines maisons des régions pauvres, notamment autour de Ploërmel. Dans tous les cas, une rupture entre la représentation et l'utilisation, paraît évidente : elle pourrait être manifeste dès le XVII<sup>e</sup> siècle<sup>93</sup>. La même réflexion vaut pour les maisons à étages antérieures au XIX<sup>e</sup> siècle.

### 3.1.5.3. Les maisons à étages antérieures au XIX<sup>e</sup> siècle

Dès le début du XVI<sup>e</sup> siècle, en Haute-Bretagne, les grosses *métairies* construites autour des villes possédaient un corps de logis individualisé avec une ou deux pièces d'habitation à l'étage. Le rez-de-chaussée continuait à être habité par la famille de l'exploitant. Le corps logis des Hauts-Talus en Montgermont (Ille-et-Vilaine) fut bâti sur ce modèle dès 1605 par « honorable Jean Amyot, marchand de drap de soie, rue Neuve à Rennes »<sup>94</sup>. Il en alla de même pour le bâtiment principal des Bintinais, situé dans la commune de Toussaints (*photo 8*), (Ille-et-Vilaine) de construction un peu plus tardive et au programme plus ambitieux. L'édification de bâtiments d'habitation à plusieurs pièces est d'ailleurs attestée dès la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle et les grosses unités du siècle suivant paraissent n'en être que la continuation : en 1584, la *métairie* de la Hingrais-en-la-Chapelle-Chaussée (Ille-et-Vilaine) possédait une « chambre de sur la salle » et une « chambre de sur la cuisine »<sup>95</sup>.

En Trégor, en Cornouaille au Nord de l'Aulne et en Vannetais, les dates que portent les maisons à étage fréquemment gravées dans le couvrement de la porte, indiquent qu'elles sont apparues au début du XVII<sup>e</sup> siècle et se sont répandues de façon significative à partir de 1670.

Leur apparition, correspond à une période, d'inégal enrichissement au cours de laquelle une partie de la paysannerie tira profit de l'instauration d'un véritable marché des productions agricoles, mais aussi du commerce de la toile, tissée dans les campagnes. Ce fut également le siècle où la noblesse rurale confortée remania ses demeures ou en édifia de nouvelles. La diffusion de l'engrais, et l'amélioration des rendements, dans les régions côtières contribuèrent sans doute aussi à cette extension. Cependant, si l'on excepte le cas du manoir d'importance (*photo 2*), il est souvent malaisé d'envisager avec sûreté ce que furent les dispositions et les usages premiers de ces demeures, qu'elles aient été les héritières et continuatrices d'une architecture

92. Jean Meyer, *la Noblesse bretonne au XVIII<sup>e</sup> siècle*, op. cit. t. 2, pp. 1190-1191.

93. André Mussat, *Arts et cultures de Bretagne*, op. cit., p. 315.

94. Louis Michel Gohel, *la Construction de terre en Haute-Bretagne*, cit. p. 43.

95. Henri Sée, *les Classes rurales en Bretagne du XVI<sup>e</sup> siècle à la Révolution*, op. cit., p. 244.

Photo 78. Perret, Costudel, Côtes-du-Nord.

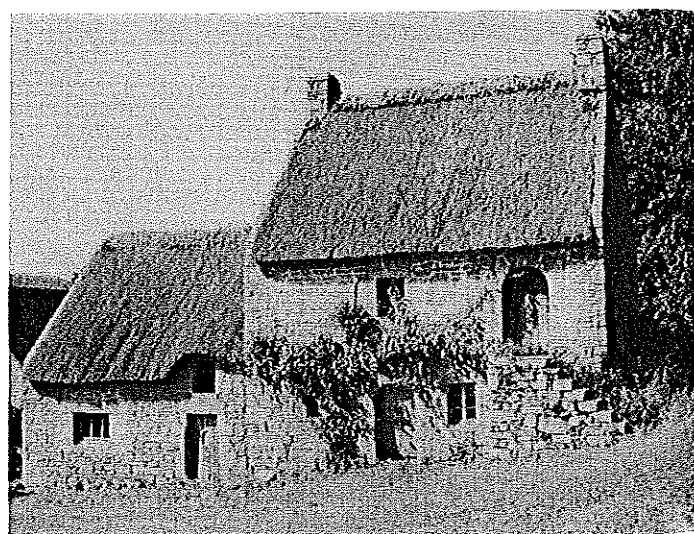


Photo 79. Saint-Barthélémy, Saint-Adrien, Morbihan.

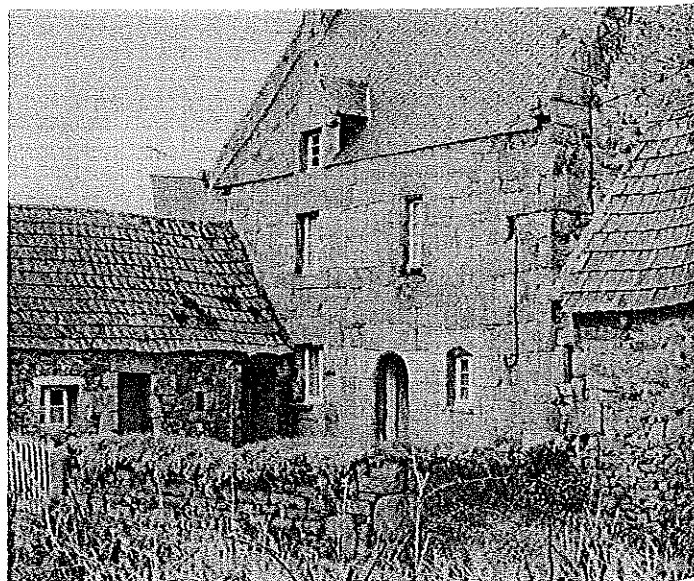
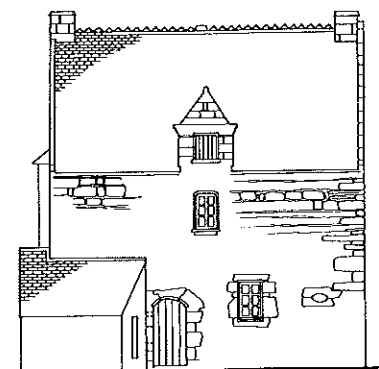


Photo 80. Pleumeur-Bodou, Kérouzan, Côtes-du-Nord.

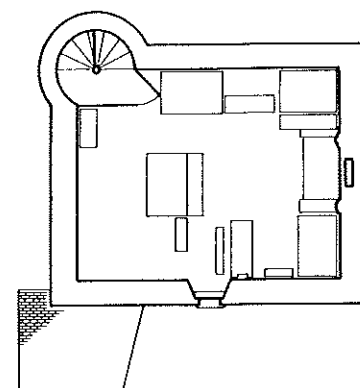
Dessin 21. Pluherlin, La Vallée, Morbihan.

Maison à étage desservie par un escalier demi hors-œuvre.

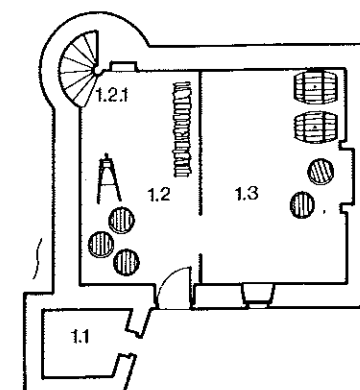
Façade sud



Plan du niveau 2



Plan du niveau 1



- 1.1 poulailler
- 1.2 resserre
- 1.2.1 accès au niveau 2
- 1.3 cellier

m 0 1 2 3 4 5

nobiliaire médiévale (*photo 78*) ou les prémices ruraux d'un classicisme hérité de modèles urbains. La difficulté réside essentiellement dans le radical changement de population — et partant de destination — que connurent la plupart de ces maisons au début du XIX<sup>e</sup> siècle lors de la vente des biens nationaux, qui transféra de la petite noblesse rurale à la paysannerie aisée le plus grand nombre des manoirs modestes. De même, le commerce de la toile périclitant, une classe de paysans enrichis — voire d'artisans marchands établis en campagne — disparut avec ses usages. Il est toutefois établi que ces maisons furent édifiées par une frange privilégiée de la population rurale et qu'elles furent toujours très minoritaires dans le domaine bâti : seules leurs dimensions et la qualité de leur mise en œuvre — très supérieure à celle de leurs contemporaines — leur conférant une longue pérennité, firent souvent présumer, à tort, d'une importance relative qu'elles n'eurent pas.

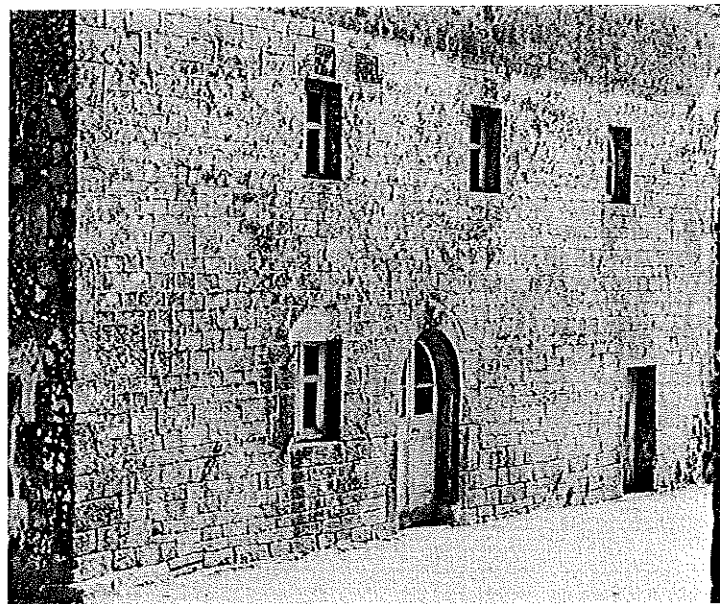
Il faut rechercher les origines de la pratique de la maison à étage franc dans certaines maisons à étage de surcroît desservi par un escalier intérieur de maçonnerie (*dessin 6*). Ce type de desserte du niveau supérieur — moins commode qu'un escalier extérieur s'il s'agissait seulement d'y faire transiter grain et fourrage — indique, d'une part, la tendance à l'ostentation qui conduira à l'intégration d'éléments de l'architecture savante et urbaine; d'autre part, l'engagement dans une pratique de logement à deux niveaux, quand bien même le rez-de-chaussée demeura longtemps le lieu de l'activité principale. Cette résistance rappelons-le, est bien illustrée par l'abandon fréquent de la chambre d'étage, voire d'une salle haute, qu'opérèrent nombre de paysans accédant tardivement aux maisons à deux niveaux.

Deux éléments semblent particulièrement révélateurs de l'usage originel que l'on fit de ces maisons : le nombre des foyers et la disposition de l'escalier. Un foyer à l'étage seul ramène probablement à la maison à fonctions superposées. Un foyer au rez-de-chaussée seulement indique clairement que la salle s'y trouvait, mais ne permet nullement de présumer de la destination de l'étage, quelle que soit la position de l'escalier : chambre des plus jeunes comme on le voyait encore en Vannetais jusqu'à la dernière guerre, ou atelier et logis de texier sans chaleur, dans une humidité propice au travail du lin, comme il est probable dans le cas des maisons à escalier extérieur monumental du Léon (*photo 4*) ou de la Cornouaille, au nord de l'Aulne.

Les maisons possédant un foyer à chacun des deux niveaux (*photo 79*) abritèrent également différentes pratiques. Il a pu s'agir de véritables « immeubles collectifs » lorsqu'un escalier extérieur assurait l'indépendance des accès notamment en Trégor morlaisien : comme dans le cas des longères polynucléaires, il pouvait s'agir de la cohabitation de plusieurs générations ou de plusieurs branches d'une même famille, ou encore d'une famille et de sa domesticité; certains spécimens jumelés — mitoyens et symétriques (*photo 5*) — résistent davantage à l'interprétation mais montrent dans leur composition un classicisme rigoureux qui, si tôt venu en milieu rural, indique nettement le rang de ceux qui firent construire. Mais il faut aussi souligner que les hypothèses avancées pour les maisons à foyer unique demeurent : atelier de tissage, chambre de texier (*BR 07*), cuisine des animaux (*dessin 21*), voire étable.

Il serait, en outre, hasardeux d'assimiler systématiquement maison à étage et maison à deux niveaux d'habitation. L'étage, lorsqu'il ne compte pas de foyer et se trouve desservi par un escalier extérieur, a pu n'être destiné qu'au stockage des récoltes, comme le suggèrent certaines maisons du Vannetais dont l'étage n'a de baie que sa porte. Sans qu'il soit possible d'établir une véritable cartographie des maisons à étage selon leur usage, il est indéniable que le Trégor à la noblesse rurale pléthorique — a compté la plus forte proportion de maisons à escalier dans l'œuvre et chambre haute (*photo 80*) (*BR 12*); que le Léon, le Trégor morlaisien et la Cornouaille au nord de l'Aulne ont connu de très nombreuses maisons dont l'étage, desservi par un escalier extérieur, abritait une activité liée au tissage et au commerce de la toile; que le Vannetais, enfin, à la domesticité nombreuse, comptait deux types principaux de maisons à étages : desserte intérieure et foyer à chaque niveau pour les maisons nobiliaires, desserte extérieure pour un usage en dortoir ou en fenil (ou encore

Photo 81. Guern, Quelen, Morbihan.



nixte). La différence avec le manoir (photo 2) était donc presque exclusivement quantitative, ce dernier comptant souvent plus de deux pièces d'habitation au rez-de-chaussée. Dans les deux cas, l'utilisation des deux niveaux pour l'habitation réduisait le rôle du comble, qui devenait essentiellement un débarras, tandis que les fonctions de stockage des récoltes étaient reportées sur des bâtiments annexes construits autour d'une cour (BR 24). Avec la construction de maisons à étages, tendirent d'ailleurs à disparaître les remises en bois et en végétaux souples qui constituaient l'accompagnement fonctionnel ordinaire des maisons de plain-pied. La cour semi-fermée, autour de l'aire, était alors entourée de bâtiments, construits avec des matériaux et suivant des techniques identiques à la maison.

#### 3.1.5.4. Les maisons néo-classiques

Dans les années 1850 à 1870, les typologies urbaines et les signes flagrants d'une stylistique savante s'introduisirent de façon massive et durable dans l'architecture rurale, d'abord et surtout dans les communes littorales, affirmant ainsi qu'on l'a vu une évolution déjà sensible en certaines régions dès la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

La pénétration du style se fit pour deux séries de raisons : la première d'opportunité, la seconde de tempérament. Il y eut opportunité si l'on considère l'importante vague de constructions et de transformations de bâtiments qu'a connue au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle la zone rurale de la rive littorale du Léon et de l'Ouest cornouaillais, vague qui, dans sa soudaineté, permettra la constitution d'un nouveau style.

Si l'on a construit, alors, en milieu rural, c'est qu'il y avait enrichissement, et cela grâce à la conjonction d'un progrès dans les techniques culturelles et d'une action favorisant le développement de l'agriculture (cf. chapitre 4). Cet enrichissement permit la rénovation, la réhabilitation et la construction d'un grand nombre de maisons de ferme. Certaines modifications furent d'ailleurs imposées par arrêtés municipaux ou intervention de compagnies d'assurances (remplacement du chaume par l'ardoise). Par ailleurs, l'augmentation du niveau de vie s'accompagna d'une évolution de la notion de besoin constamment nourrie, au plan du bâti, par le développement de l'artisanat qui va bientôt, en milieu rural même, confiner à l'entreprise.

Ces maisons nouvelles ou transformées furent particulièrement caractérisées par leur symétrie de façade et de plan, et l'uniformité dimensionnelle de leurs baies. Elles furent parfois modestes et guère plus importantes que les maisons qu'elles remplaçaient (BR 01), mais le plus souvent, elles gagnèrent un étage franc (photo 28); on vit également apparaître de très vastes demeures de huit pièces à deux

axes de symétrie perpendiculaires (BR 03), les maisons doubles en profondeur.

Cette évolution peut s'entendre et s'expliquer de deux façons qui, en fait, ne s'excluent pas. Il peut bien évidemment s'agir d'un emprunt à l'architecture bourgeoise qui, dans le type dit maison archaïque de bourg (photo 81) présentait depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle une organisation à une modénature classiques; il en allait souvent de même des maisons de corsaires ou de maisons des Anglais — en fait, probablement les maisons de capitaine au long cours — que l'on peut voir à Ru-Morvan en Lanildut ou à Porspoder.

Mais que ce type ait été remis en honneur au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, non seulement en milieu rural mais aussi au bourg — laisse présumer qu'un phénomène autre que l'emprunt, le glissement, est intervenu, semble bien qu'il faille évoquer l'apport d'un style ailleurs finissant, le néo-classique, qui en Bretagne perdurait dans l'architecture officielle des architectes-ingénieurs du génie et des ponts-et-chaussée, dont l'activité avait été spectaculaire à Pontivy et demeurait importante à Lorient et à Brest.

Cette architecture si constante dans sa recherche de la rigueur connaît cependant plusieurs interprétations : elle s'ouvrit au décor (BR 03) par un couvrement en chaînette, bossage des pierres d'encadrement et de chaînage d'angle; elle mêla au classicisme les apports des styles historiques que prônaient les architectes bretons dans leur querelle contre l'Académie : lucarnes à fronton-pignon gothique ou renaissance (dessin 22); elle demeura si stricte, en Léon, qu'elle fut au limite de la pauvreté : un parti sobre, rigoureux, austère même, convenait à la réserve et au souci de dignité dans la représentation qui caractérisent les gens de ce pays.

#### 3.1.6. Les maisons à avancée

Certaines maisons étaient caractérisées par une avancée en saillie d'un des murs gouttereaux, toujours voisine du mur pignon portant la cheminée (du rez-de-chaussée pour les maisons à étage). C'est en pays de Léon qu'elles étaient les plus nombreuses, mais il en existait également dans les terroirs voisins du Trégor morlaisien et de Cornouaille, au nord de l'Aulne, apparemment — pour ce point — sous l'influence léonarde.

Certains spécimens présentaient l'amorce d'une avancée — les utilisateurs la qualifiaient comme telle (*avans-taol* en Bas-Léon); s'agissait en fait d'un simple aménagement du mur gouttereau de façade, au niveau de la fenêtre principale de l'habitation : l'allège était partiellement évidée et faisait office de banc que l'on utilisait pour prendre place à table (BR 08). Ce simple décaissé avait l'aspect d'une embrasure largement évasée ou présentait une forme arrondie.

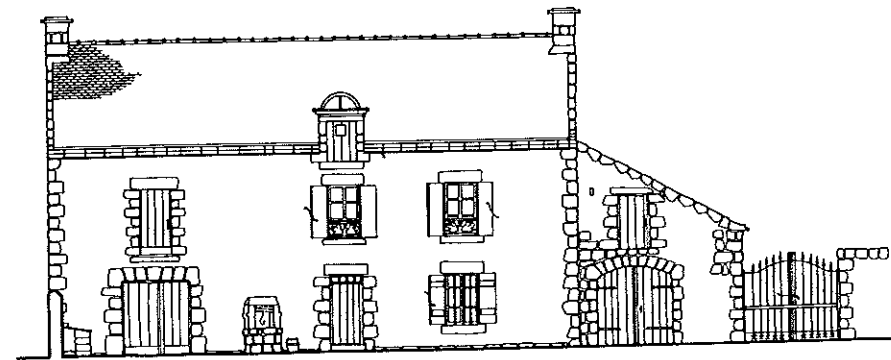
Cependant, les maisons présentant une excroissance véritablement affirmée étaient les plus nombreuses. L'avancée pouvait être semi-circulaire ou en demi-tore — elle avait alors l'allure d'une tourelle hors-d'œuvre à la rotondité plus ou moins prononcée — et élevée à la hauteur de l'égout ou du chaînage du rez-de-chaussée pour les maisons à étage. Ce type d'avancée ne s'observe qu'en Bas-Léon côtier. Elle pouvait également être rectangulaire — c'était le cas le plus fréquent — à la façon d'un appentis dont la couverture prolongeait le versant de la toiture principale. Les dimensions allaient du décroché à peine marqué (BR 09) à la véritable aile en équerre, pouvant dans quelques cas, rares cependant, abriter une table, ses bancs, un lit clos et un coffre (dessin 16).

Dans certaines maisons à étage, l'avancée n'augmentait le volume intérieur que du seul rez-de-chaussée, sa couverture venant alors buter contre le mur de façade; dans un autre cas, le plafond de l'avancée constituait le palier d'un escalier extérieur qui desservait l'étage. La toiture principale était alors prolongée de façon à protéger ce palier soutenu par des potelets de bois ou par le mur gouttereau de l'avancée rehaussé jusqu'à l'égout (photo 5). Cette disposition ne doit pas être confondue avec l'utilisation en soue du volume sous escalier sans communication avec l'intérieur de la maison (dessin 18).

Dessin 22. Erdeven, Keroch, Morbihan.

Maison néo-classique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Façade sud-ouest



m 0 1 2 3 4 5

L'avancée pouvait également s'apparenter à une aile en retour (photos 82, 83), avoir une couverture à double versant et présenter un mur pignon parallèle au mur gouttereau du corps principal. Les maisons de ce type étaient généralement importantes, le plus souvent à deux niveaux. Ce sont elles qui offraient le volume en avancée le plus conséquent; on pouvait y installer sans peine un lit clos et son coffre, une table et ses bancs (dessin 23). En breton, ces maisons étaient dites à *avans-taol*, *apotis-taol*, *apoteiz* ou *kuz-taol*. Ces noms, donnés à l'avancée, n'étaient pas dus à une confrontation ou à un volume particulier de l'avancée. Il s'agissait d'une question de géographie linguistique, à quelques exceptions près tel Botmeur, dans les monts d'Arrée où l'on dit *apoteiz* pour une avancée en appentis et *pignon kruz* pour une avancée à mur pignon.

A l'origine de l'édification de nombre de ces maisons à avancée — souvent datées des années 1670 — se trouvait, semble-t-il, un groupe socio-professionnel original, celui des tisserands ou paysans-tisserands du XVII<sup>e</sup> siècle. Ces gens fortunés, enrichis par un fructueux commerce de toiles sont ceux-là mêmes à qui l'on doit les remarquables enclos paroissiaux du Haut-Léon (Sizun, Saint-Thégonnec, Guimiliau, etc.).

Les raisons qui les avaient conduits à la pratique d'une telle architecture sont difficiles à cerner; se pose même la question de l'usage qui était fait du second niveau, lorsqu'il était desservi par un escalier extérieur monumental.

L'avancée permettait un gain de place évident, à proximité du foyer. Mais faut-il pour autant développer une thèse fonctionnaliste et lier le phénomène de l'avancée à l'activité toilière de l'Ancien Régime? On sait que de nombreux petits paysans travaillaient à domicile pour le compte de gros paysans-tisserands qui leur fournissaient le fil et qui récupéraient les toiles, se contentant d'en rétribuer la fabrication. La besogne se faisait en hiver quand le travail de la terre accordait quelque répit aux paysans et que les jours étaient les plus courts. Selon Jean Tanguy<sup>96</sup>, il existait dans beaucoup de fermes du Léon, des « chambres à texier », soit au premier étage d'une maison importante, soit dans un appentis accolé à la maison principale. Cet appentis serait-il l'*apoteiz* ou l'*apotis* (mots qui signifient précisément appentis)? L'avancée recevait-elle un métier bénéficiant de la lumière du jour diffusée par la fenêtre et de la lueur des flammes du foyer proche?

Il est possible par ailleurs que cet aménagement, apparu pour son

<sup>96</sup> Jean Tanguy, Commerce et industrie dans le Finistère d'autrefois, in *Finistère*, Brest, Éditions de la cité, 1972, p. 47.

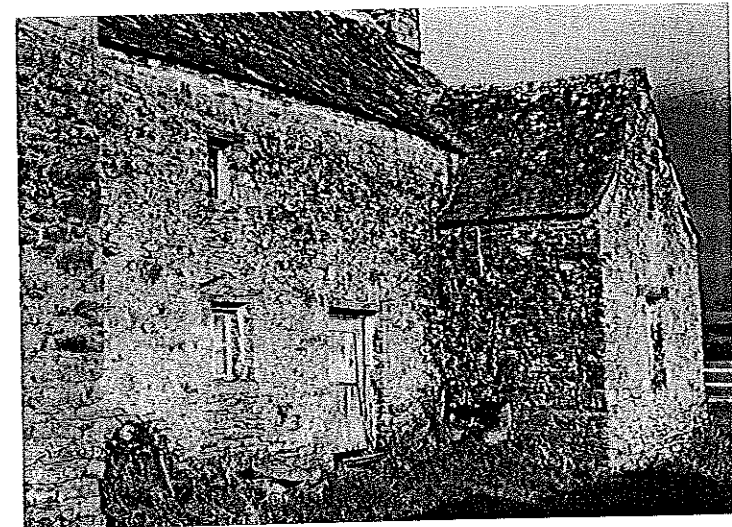


Photo 82. Plonevez-du-Faou, Ker May, Finistère.

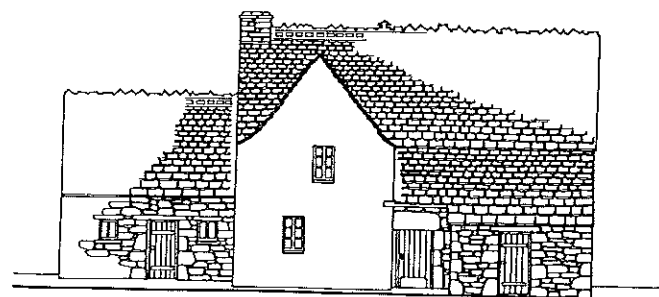


Photo 83. Sizun, Le Drennec, Finistère.

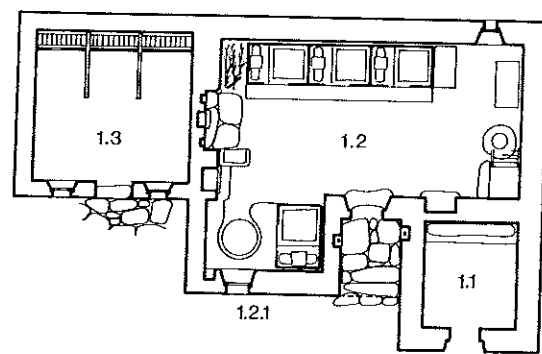


Dessin 23. Sizun, Le Drennec, Finistère.

Maison à avancée en aile en retour.  
Façade sud-ouest



Plan du niveau 1



- 1.1 chambre
- 1.2 salle commune
- 1.2.1 avancée
- 1.3 écurie

m 0 1 2 3 4 5

particulièrement fonctionnel dans le cas d'un tisserand à icile, ait été développé de façon ostentatoire par les riches ans-tisserands, puis repris et conservé pour sa commodité dans res usages par les besogneux de la toile, soucieux d'emprunter signes d'une classe plus favorisée. Ceci, toutefois, reste du aine de l'hypothèse. Quoiqu'il en soit, par la place qu'elle etait de libérer devant le foyer, l'avancée a certainement facilité ail du lin, ne serait-ce que pour l'opération du broyage qui se t la nuit tombée, « les cultivateurs ayant cru observer, que, dans oment, la chenevrotte se séparait plus facilement de la filane »<sup>97</sup>. on d'être des avancées demi-circulaires est plus difficile encore réhender et ne paraît pas répondre aux mêmes nécessités : tout us leur existence permettait-elle de gagner quelques places à Quant aux maisons à avancée de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, très alement à mur pignon (autour de Saint-Pol-de-Léon), leur ation fût liée à la volonté de quelques grands propriétaires rs (de Calan à Cléder, de Guebriant à Saint-Pol-de-Léon) oser à leurs locataires un type de construction uniformisé, et de er par là, sur le terrain de l'architecture, l'importance de leur ine et la puissance de leur emprise.

mand du Chatellier, *Recherches statistiques sur le département du Finistère*, Mellinet, 1835.

### 3.2. Éléments d'une différenciation régionale : les combles et les étages de stockage

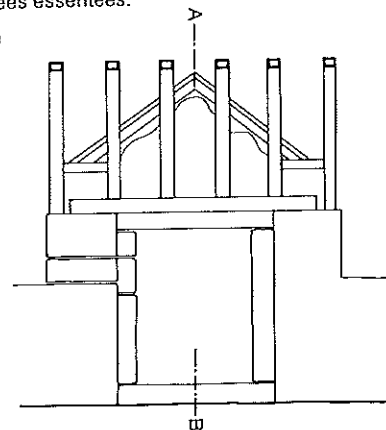
#### 3.2.1. Utilisation

Dans toute la partie orientale de la Bretagne nord-ligérienne, les maisons qui regroupaient à rez-de-chaussée sous un même toit les pièces d'habitation et le logement des animaux, étaient ordinairement pourvues d'un comble important ou d'un étage de stockage. Au-dessus de la pièce de vie se trouvait généralement le grenier (*solier*, dans le bassin de Rennes, à *haut* dans le nord de l'Ille-et-Vilaine, *plancher*, *plancheu* à l'Est de ce département), suivi d'un fenil (*snâ* Pléchâtel, *snâs* autour de Rennes) qui occupait la partie située au-dessus de l'étable (*tail* en pays de Mée, *taît* autour de Dol, *tât* ou dans le bassin de Rennes, *tay* aux confins de l'Ille-et-Vilaine, de Côtes-du-Nord et du Morbihan). L'existence de ces deux locaux n'impliquait pas forcément celle d'une cloison de séparation. La fréquence du rassemblement des quatre locaux d'habitation et d'exploitation sous un même toit (BR 26) constitue sûrement l'un des critères de singularisation entre les maisons rurales de la Bretagne orientale nord-ligérienne et celles de la Bretagne occidentale. En effet, l'utilisation des combles semble avoir été tardive dans la plus grande partie de la Bretagne occidentale, comme en témoignaient encore au milieu de ce siècle les nombreuses maisons en vaisseau qui ne comptaient qu'un faux plancher au-dessus de la table (BR 09). Ces que les structures d'exploitation et les méthodes culturales ne l'imposaient guère : des terres peu nombreuses vouées à la polyculture faisaient de maigres moissons et le grain le plus souvent tenait largement dans les coffres de bois, qui servaient aussi de banc à table ou devant les lits clos. Par ailleurs, c'est la pratique de la prairie artificielle introduite au milieu du siècle dernier qui donna de grandes quantités de fourrage : il y avait quelque logique, au moment où le règlement poussait à remplacer les couvertures végétales pour les risques d'incendie qu'elles représentaient, à ne pas entreposer dans les soupentes des volumes de foin désormais très supérieurs. En fait il n'y eut guère que dans le Vannetais que la pratique du fenil et du comble des maisons fut importante et elle cessa pratiquement lors de l'adoption des toitures en ardoises, comme le montrent les réductions de pente qui furent alors souvent appliquées aux bâtières — de l'ordre de 20° parfois (BR 14). Les bâtiments d'exploitation étant peu nombreux ou mal adaptés au stockage de grands volumes, on perpétua en Basse-Bretagne la pratique des meules extérieures (photos 60, 61) habilement montées et assez sophistiquées dans la recherche de la conservation, de l'étanchéité, de la stabilité et aussi de l'utilisation en abri que l'on faisait souvent des parties entamées. Il faut aussi rappeler que l'humidité du climat breton occidental contraindait souvent à rentrer des foina mals fanés et susceptibles en fermentant de présenter des risques de combustion spontanée : cela accrût sans doute la défiance à l'égard des fenils en comble, et c'est le grain que l'on y stocka, ou encore parfois les pommes de terre. Mais les nombreuses maisons dépourvues d'étage de stockage ou de combles utilisables au sud de la Loire ne sauraient être rapprochées sans prudence des maisons de plain-pied de la Basse-Bretagne : fortement accentuées ici, faiblement là, les versants des toits impliquent une perception différenciée de l'espace domestique.

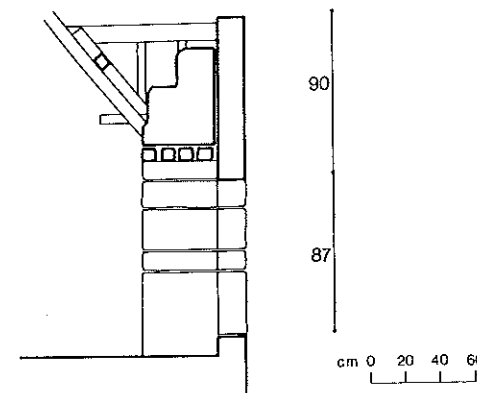
La destination des combles a des implications en charpente — pente de la toiture et position des entrails ; en gros-œuvre — surcroît ; et dans la nature et la disposition des baies. Ainsi en Bretagne occidentale, le Vannetais, du fait de l'utilisation que l'on y faisait des combles en fenil, compte en grand nombre des étages de surcroît allant souvent de pair avec une charpente dont les fermes disposent d'arbalétriers courbes à leur base et d'entrails très retroussés donnant une grande liberté dans l'usage (BR 15). Ces spécimens étaient le plus souvent dotés d'une porte haute. Cette disposition se rencontre également dans les maisons de terre du pays de Saint-Brieuc (BR 21) et dans les maisons à avancée possédant un escalier extérieur en Léon et en Cornouaille.

Dessin 24. Guérande, Quéniquen, Loire-Atlantique.

Lucarne à jouées essentées.  
Vue intérieure

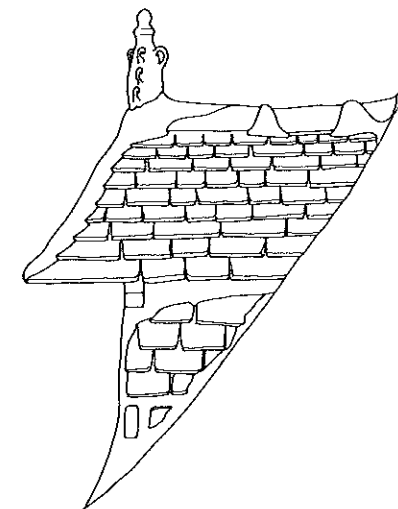
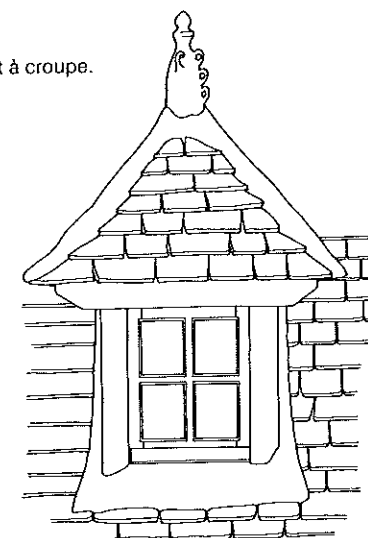


Coupe verticale AB



Dessin 25. Trédrez, Ros Meur, Côtes-du-Nord.

Lucarne de versant à croupe.



Ailleurs, les maisons n'ont ordinairement qu'un faible surcroît ou n'en ont pas du tout ; les toitures sont alors pourvues de lucarnes en façade avec fenêtres de service, le plus souvent à jouées essentées (dessin 24). Des lucarnes de versant à croupe sont rares et proviennent le plus souvent d'un rajout ou d'un emprunt à une proche architecture savante (dessin 25). Il faut également noter l'existence aux confins de la Haute-Bretagne d'une disposition fréquente plus à l'Est : les maisons à deux étages de combles (BR 21).

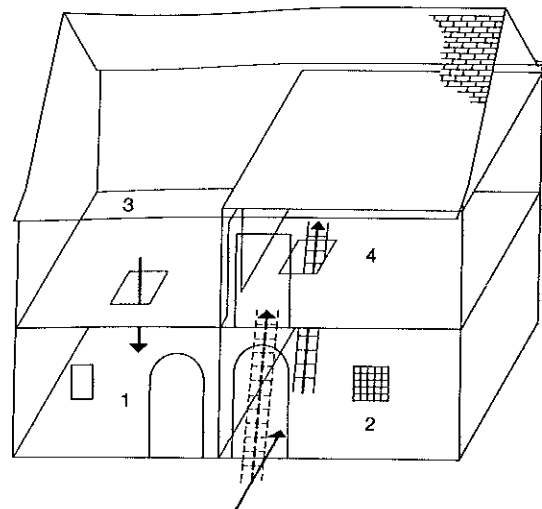
#### 3.2.2. Desserte

En Bretagne orientale, au nord de la Loire, on accédait à l'étage de

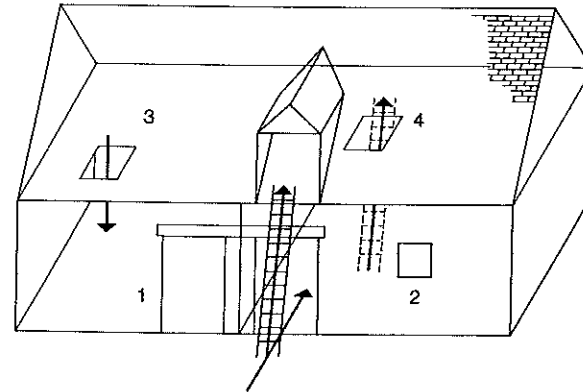
deux façons : extérieurement, par l'intermédiaire d'une ouverture gerbière que l'on atteignait par une échelle ou un escalier fixe ; intérieurement par l'un ou l'autre de ces deux moyens d'accès. En outre, la hauteur de l'espace sous comble et la création éventuelle d'un troisième niveau étaient liées à la forme des ouvertures gerbières : la porte gerbière dans œuvre signifiait un important espace et/ou un troisième niveau sous comble ; à l'inverse, la fenêtre ou la porte gerbière à lucarne pendante étaient les ouvertures ordinaires des étages sous comble bas. Or, dans cette partie de la province, moyens d'accès, forme des ouvertures et hauteur sous comble — avec son corollaire, la création éventuelle d'un troisième niveau — entretenaient un lien évident. En pays de la Mée et dans une large partie des pays de la Moyenne-Vilaine, dominait la relation créée par un seul niveau

Planche 7. Schéma général d'organisation de l'unité d'exploitation rurale en Bretagne orientale : modèles dominants.

Au nord de la Bretagne orientale (pays n° 7 et 8) (1)

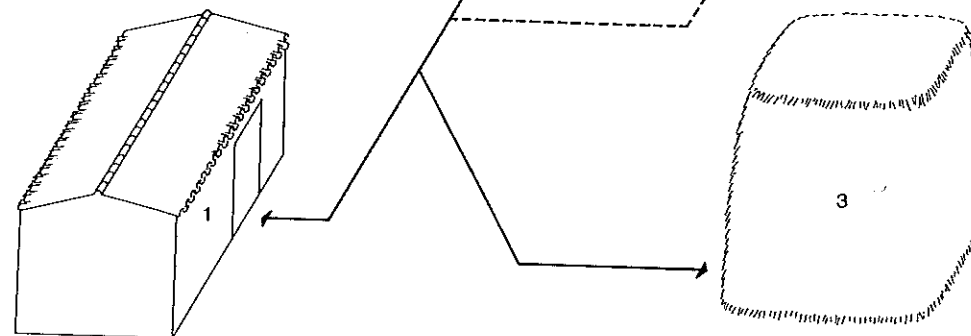
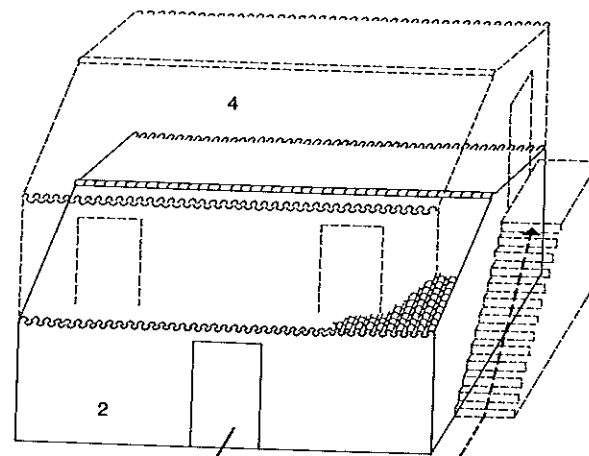


Au centre de la Bretagne orientale (régions et pays n° 10) (1)



Au sud de la Bretagne orientale (régions et pays n° 12) (1)

Le n° 11 (région d'Ancenis) présente un compromis entre les modèles b et c.



- 1 étable
- 2 salle commune
- 3 fenil
- 4 grenier

— utilisation permanente  
- - - utilisation saisonnière : fenaison, moisson

les numéros indiqués se réfèrent au classement adopté dans la seconde partie de l'ouvrage (monographies).

sous comble accessible de l'extérieur, et desservi de préférence par une ouverture gerbière à lucarne pendante. Mais dans la partie septentrionale de l'Ille-et-Vilaine et dans une partie des Côtes-du-Nord francophone s'imposait la relation opposée : un ou deux niveaux en élévation dont l'un, sous comble, accessibles de l'extérieur par une ouverture gerbière dans l'œuvre, mais desservi de préférence de l'intérieur (planche 7).

Au nord de la Haute-Bretagne, dans la plupart des cas, c'était un escalier, souvent à deux volées, qui desservait intérieurement le second niveau (BR 22, BR 25). La localisation de l'escalier variait mais pas au point de déterminer des constantes régionales : souvent situé dans l'étable (BR 25), on le trouvait fréquemment aussi dans la salle commune (BR 26). L'accès dominant au comble par l'intérieur était en relation avec le stockage partiel mais fréquent du foin aux étages de la maison. Il suffisait donc de monter par l'escalier intérieur et de glisser le foin par l'abat feine dans les rateliers (kerniaux à Pléché).

Plus au sud, en revanche singulièrement en pays de la Mée, les unités d'exploitation n'avaient souvent qu'un seul niveau sous comble. Elles traduisaient leur importance davantage par un accroissement du volume au sol du bâtiment que par la création d'un troisième niveau. Le rôle permanent de l'ouverture gerbière (trappe) était souligné par la présence d'une échelle qui, quoique mobile, demeurait bien souvent fixe. Moins souvent, et dans les unités d'exploitation les plus récentes, un escalier en bois ou en pierre était établi contre l'un des murs. Signe révélateur de l'intégration de l'échelle extérieure dans la perception globale de la façade, elle était souvent peinte de la même couleur que les encadrements des baies. La communication intérieure entre rez-de-chaussée et étage de surcroît ou comble se réalisait souvent par l'intermédiaire d'une échelle mobile. Mais dans de nombreux cas, il n'existait aucune communication interne entre les deux niveaux (BR 33). Ce trait, également répandu en Basse-Bretagne, est à rapprocher d'une caractéristique de l'habitat rural des pays d'outre-Loire, institutionnalisant la séparation interne des fonctions : la création d'un escalier extérieur en pierres, généralement établi contre le mur pignon ouest, et seul moyen d'accès au grenier (BR 39). Par ailleurs, l'édification d'une étable de plain-pied, indépendante du logis, est souvent liée aussi, outre-Loire, au stockage du foin en meules (BR 38). Cette particularité rattache précisément les maisons de la région d'Ancenis à celles des pays de Retz et de Sèvre-et-Maine, la répartition des types de charpente et de couverture — charpente aiguë recouverte en ardoises pour le logis, charpente faiblement accentuée recouverte en tuiles canal pour l'étable — n'étant qu'une spécification d'une conception globale de la maison (BR 34). Cette conception implique un plus grand va-et-vient, à toutes saisons, entre l'intérieur et l'extérieur de la maison.

En Basse-Bretagne, l'accès aux combles se faisait ordinairement par échelle, intérieurement. Les escaliers extérieurs desservaient plus généralement un logis si ce n'est dans certaines maisons à avancée dont la volée souvent monumentale, sous auvent, menait à l'étage de surcroît (BR 07). Les escaliers intérieurs de pierre demi hors d'œuvre du Vannetais desservaient les combles (dessin 21) à la différence de ceux du Trégor qui étaient en rez-de-chaussée, le comble s'atteignant de l'étage par échelle (BR 12).

Ce n'est qu'au XIX<sup>e</sup> siècle que se généralisa la mise en œuvre d'escalier de bois allant aux combles; plus récemment, il en fut rajouté dans des maisons plus anciennes, la raideur de leur pente et la faiblesse de l'échappée en témoignant.

Le passage du chaume à l'ardoise, fréquemment accompagné de modifications dans la géométrie de la charpente, a modifié les dispositions et l'aspect des lucarnes, particulièrement leur couverture. Ces modifications ont été parfois l'occasion de réutiliser des lucarnes fronton prises aux ruines de gentilhommières (BR 14), dans une période où la renaissance des styles historiques fut particulièrement forte en Bretagne; ces décors furent d'ailleurs remis à l'honneur dans les chantiers nouveaux de nombreuses maisons rurales (dessin 22). Les tabatières n'apparurent, elles, qu'au XX<sup>e</sup> siècle.

### 3.3 Organisation domestique de l'espace

Bien que l'organisation de l'espace intérieur des maisons rurales de Bretagne ait été partout très semblable dans ses structures, il existait pourtant d'un logement à l'autre des différences sensibles : unité d'ensemble, variation dans le détail. Le sentiment d'unité était d'abord donné par la nature des meubles : la table, les lits clos, semi-clos ou découverts, l'armoire, le buffet et le vaisselier, les huches à grains, les bancs coffres, se retrouvaient dans tous les intérieurs. La disposition de ce mobilier était elle-même assez constante puisqu'elle était en grande partie commandée par la position du foyer, source de lumière et de chaleur. Les différences étaient pour autant bien réelles; elles étaient l'expression d'un statut social déjà perceptible par l'apparence de la construction. Chez le paysan aisé, les meubles étaient plus nombreux, d'une présentation plus soignée et pouvaient être le présentoir d'objets et bibelots ostentatoires, car la différence se manifestait également dans le décor intérieur qui variait en fonction des moyens de chacun : le globe de verre en bonne place sur le buffet vaisselier n'était pas à la portée de toutes les bourses. L'aménagement intérieur était aussi à mettre en relation avec l'architecture de la maison, car on ne pouvait habiter de la même façon une construction du début du XVI<sup>e</sup> siècle et une maison néo-classique du XIX<sup>e</sup> : il faut, bien sûr, prendre en considération la position des baies ou encore l'existence d'une avancée. De même, en 1900, l'habitant d'une maison construite trois cents ans plus tôt n'occupait plus l'espace intérieur de la même façon qu'en 1600; il devait tenir compte de l'apparition d'un mobilier nouveau qu'une mode ou une nécessité avait rendu indispensable : armoires au lieu de coffres, horloge, buffet. Il existait en outre, des différences de pays à pays que soulignait l'allure du mobilier plus que sa nature : le lit clos en Léon n'avait qu'une porte, il en possédait deux en Cornouaille, le buffet-vaisselier à tabernacle était caractéristique du Trégor, le bank drustuilh était un meuble spécifique du Cap-Sizun<sup>98</sup>; à Ouessant et dans la région de Guérande, les meubles étaient peints. Il ne peut être question de rendre compte véritablement de cette diversité et ne seront donnés que les principes de structuration de l'espace domestique et l'indication des fonctions que la maison remplissait dans la société paysanne<sup>99</sup>.

Le rez-de-chaussée de la plupart des maisons se divisait en deux bouts : le haut-bout et le bas-bout. Dans les maisons longues rudimentaires, à partition légère ou même maçonnée, le bas-bout (penn traon, traon an ti, lost an ti, goulst an ti, etc.) était la partie réservée aux animaux. Les logis à une seule pièce d'habitation (demeurance, maison de demeure, maison demeurante, hôtel en Haute-Bretagne septentrionale), qui furent longtemps dominants dans les campagnes bretonnes, restent encore fortement présents dans la mémoire des agriculteurs à la force de l'âge. Plus tard, le bas-bout eut surtout une vocation de débarras pour un outillage divers, de resserre pour les récoltes, ou de chambre, mais le plus souvent d'un peu tout cela à la fois. D'ailleurs, en Haute-Bretagne du nord, la « vassalisation » du nom de cette seconde pièce par rapport à la salle commune est significative : maison d'à côté, bas-côté, maison de décharge<sup>100</sup>. Une cheminée s'y trouvait parfois mais elle était rarement utilisée. On y voyait aussi quelquefois une table. Les autres meubles étaient des huches à grains (grignoliou, irc'hier), l'armoire à lait (arbel lez) ou le coffre (charnel) qui en faisait office, un lit clos généralement réservé à un domestique, le charnier (kelorn) en pierre, en bois (sous forme de barrique), ou en grès. Contrairement au haut-bout, il n'y avait pas de

98. Bank-drustuilh : élément de menuiserie servant de dossier à un banc et isolant une arrière cuisine.

99. Voir notamment, en dehors des livres ci-dessous cités : Olivier Perrin et Alexandre Bouet, *Breiz Izel ou la vie des Bretons d'Armorique*, Paris, Tchou, 1970; Jacques Cambry, *Voyage dans le Finistère*, op. cit.; Anatole le Braz, *la Légende de la mort chez les Bretons armoricains*, op. cit.; Henri-François Buffet, *en Bretagne morbihannaise*, op. cit.; Alain Croix, *la Bretagne aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, op. cit., et le catalogue de l'exposition, *le Mariage en Bretagne*, Buhez, Rennes, 1980.

100. Henri François Buffet, *en Haute-Bretagne*, op. cit., p. 69.



schéma rigoureux d'aménagement : chacun agissait à sa guise, en fonction de la place dont il disposait et du mobilier qu'il possédait. Peut-être faut-il voir dans cette absence de tradition dans la disposition du mobilier une prise de possession tardive de cette partie après une occupation prolongée des bêtes ? Si la division entre les deux bouts était matérialisée, elle donnait accès à un couloir menant parfois à une porte arrière, face à la première. Le couloir (*antre, alez*) était délimité par des cloisons ou plus simplement par des meubles. En pays de Retz, les meubles partageaient les maisons à pièce unique en deux parties inégales ; une partie antérieure qui bénéficiait de la majorité des ouvertures et de tous les accès et une partie postérieure (*les dârières*) destinée au logement du domestique (BR 39).

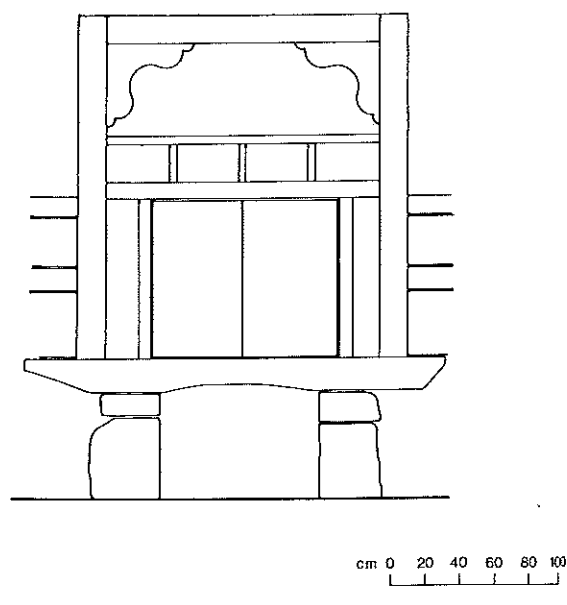
Dans les constructions néo-classiques, où la symétrie était de rigueur, le couloir d'entrée était en position médiane ; ce n'était pas le cas dans les constructions plus anciennes où il déterminait deux parties d'inégale superficie. La plus vaste constituait précisément le haut-bout (*penn uhella, warlaez an ti, nec'h an ti, gorre an ti*, etc.). Cette importance marquée par une plus grande surface au sol était, de plus, illustrée par le rôle prépondérant que cette partie jouait : elle était, par excellence, la pièce à feu quand bien même il existait une cheminée à l'autre extrémité ; c'est à ce bout que se faisait la cuisine, que se prenaient les repas, que se passaient les soirées et même les nuits car on y trouvait également les lits. Le haut-bout était encore la pièce de réception, de la sociabilité ; son décor, son aspect témoignaient de la contrainte qu'imposait la tradition : depuis le XVII<sup>e</sup> siècle au moins, son aménagement n'a pas foncièrement évolué.

La cheminée était l'élément important du haut-bout : ses dimensions étaient parfois impressionnantes. Le foyer (*oaled*) en partie engagé au centre du mur pignon, se prolongeait le plus souvent dans la pièce d'habitation. Il était délimité par de grosses pierres d'une hauteur variant de vingt à cinquante centimètres permettant d'y appuyer les genoux pour travailler plus à l'aise. De part et d'autre du foyer, deux piédroits parfois dégagés de la maçonnerie du mur pignon supportaient un manteau en pierre ou en bois, placé suffisamment haut pour que l'on puisse prendre place à l'intérieur même de la cheminée : des fauteuils en bois ou des bancs en pierre étaient installés de chaque côté du foyer. Les dimensions imposantes de la cheminée permettaient également d'y entasser les quelques ustensiles de cuisine dont on disposait : les marmites (*podou*) que l'on pouvait suspendre à la crémaillère (*drezenn-bod*), le trépied (*trebest*) pendu à un clou, le poêle à crêpe (*pillig*), le chaudron sur pied (*pod braz*) où l'on cuisait la nourriture des bêtes... Dans le fond de l'âtre, une niche aménagée dans la maçonnerie permettait le soir venu de repousser les braises pour les retrouver encore rougeoyantes au petit matin ; un peu plus haut, de part et d'autre du foyer, deux autres niches servaient à ranger les denrées craignant l'humidité (le sel). Un rideau, fixé au manteau de la cheminée, cachait quelque peu le contre cœur de l'âtre, mais surtout permettait de réguler le tirage. Juste au-dessus, fixée au même manteau ou suspendue à une poutre, une étagère (*stal an oaled*) supportait l'alignement de différents objets décoratifs ou utilitaires ; deux entailles pratiquées dans les montants qui portaient cette étagère servaient parfois de râtelier (*porte-arm*) pour un fusil. En d'autres lieux, un long vaisselier (*mester*) cachait toute la maçonnerie de la hotte, entre le rideau du foyer et les solives du plancher haut. Dans les régions granitiques de la Haute-Bretagne, le vaisselier (*dalle*) était un véritable meuble incorporé, aménagé au sein du mur de refend séparant le logis de l'étable (BR 22, dessin 26). Il s'agissait d'une construction parfois monumentale, dont l'aspect ostentatoire apparaît nettement dans les dimensions, en tous points comparables à celle de la cheminée.

La table était toujours proche du foyer et placée devant la fenêtre. Son plateau était généralement rectangulaire mais il arrivait aussi qu'il soit circulaire notamment en Haut-Léon. La table servait parfois aussi de garde-manger, elle était alors ventrue (*taol kovog*), le plateau, coulissant faisait office de couvercle pour un coffre où l'on rangeait le beurre, le pain, le lard... D'une façon semblable, elle pouvait servir de pétrin (*neo*). Pour prendre place à table, on disposait uniquement de bancs ou de bancs-coffres. De même, de l'autre côté de la table, on

Dessin 26. Cardroc, Les Haies, Ille-et-Vilaine.

Vaisselle



s'asseyait aussi sur un banc coffre (*bank-tossol*) qui précédait toujours un lit clos.

Le haut-bout était également un lieu de repos, les lits étant nombreux dans cette partie de maison. En Basse-Bretagne, il s'agissait le plus souvent de lits clos ou semi-clos, véritables armoires fermées par une ou deux portes à glissières pour les premiers, par un rideau pour les seconds. En Haute-Bretagne cependant, en 1886, Sébillot remarque que les « lits clos (...) sont d'un usage plus fréquent dans les Côtes-du-Nord qu'en Ille-et-Vilaine, au moins dans les environs de Rennes »<sup>101</sup>.

Deux lits encadraient la cheminée, leur petit côté joignant le pignon. Parfois, afin de pouvoir glisser le lit entre le corbelet de la cheminée et le mur gouttereau, on ménageait une manière d'alcôve qui pouvait ne concerner que le nu intérieur du mur (BR 13) ou opérer un décrochement du nu extérieur (BR 11). L'alcôve était appelée *kuz gwela*, littéralement cache-lit ; lorsqu'elle constituait une avancée en façade, c'était toujours en saillie du mur gouttereau arrière ; un prolongement de la toiture principale venait alors la recouvrir, à moins que ce ne fut une voûte en encorbellement. Cet aménagement était caractéristique du Trégor mais se rencontrait aussi dans les terroirs voisins du Léon et de Cornouaille. Le schéma d'installation qui consistait à flanquer la cheminée de deux lits-clos a surtout été relevé, en Basse-Bretagne dans les Côtes-du-Nord mais il a dû être autrefois plus répandu.

En réalité, seul le lit clos adossé au mur gouttereau arrière existait dans tous les intérieurs, il était le premier meuble d'un alignement composé d'autres lits clos, d'armoires, de buffets-vaisseliers, qui se prolongeait ensuite, parfois, sans interruption jusqu'au bas-bout de la maison. Le lit qui se trouvait de l'autre côté de la cheminée, ne pouvait trouver place que dans la mesure où il existait suffisamment d'espace entre le mur pignon et la fenêtre devant laquelle aboutissait inévitablement la table. Si l'espace n'était pas suffisant à cet endroit pour y mettre un grand lit, on y installait des meubles de moindre importance : un coffre pour poser le berceau (*bank kavel*) ou (*skaon gavell*), une planche utilisée comme desserte et permettant de dissimuler une petite

101. Paul Sébillot, *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne*, Paris, Maisonneuve, 1886, p. 263.

réserve de bois à feu (*kuz keuneud*) ou encore un lit clos à une place ou un lit clos d'enfant. Un vaisselier était accroché au mur dans l'espace laissé libre.

Le lit clos voisin de la table était adossé à la cloison qui limitait le couloir d'entrée ou, quand cette dernière n'existait pas, à un autre meuble, généralement une armoire, meuble prestigieux s'il en fut, qu'on exposait ainsi en pleine lumière. Il isolait le coin salle-à-manger, il cachait la table, d'où son nom, le *kuz-taol* (cache table), appellation qu'il ne faut pas confondre avec celle donnée sur une aire géographique plus restreinte, à l'avancée en façade qui caractérisait certaines maisons. L'alignement des meubles, amorcé par un lit près du foyer, le long du mur arrière, venait également buter contre la cloison qui déterminait le couloir. Il lui arrivait aussi de s'interrompre pour laisser le libre passage vers la porte ouvrant sur l'arrière ou enfin, de se poursuivre vers l'autre pignon, réalisant de la sorte un trait d'union entre le haut-bout et le bas-bout.

Les nombreuses niches ou placards aménagés dans l'épaisseur des murs, et les étagères de différents types suspendues aux poutres offraient quelques possibilités de rangement. Les niches ou étagères de pierres étaient plus fréquentes dans les constructions anciennes et pas seulement dans la cheminée : il en existait dans l'embrasure de la fenêtre principale, à proximité de la table, ou encore près de la cheminée. Elles servaient pour poser le vase de nuit quand les lits clos ne possédaient qu'une façade et un côté ou encore quand on se contentait de lits découverts. Une niche (*stad pod dour, toull an doukenn*) dans l'embrasure de la fenêtre était réservée à la cruche à eau, une autre servait pour ranger le livre de la maison, *la Vie des Saints* (*Buhez ar Zent*). Le placard placé près de la table abritait la vaisselle dont on faisait un usage quotidien. La destination des auge incorporées dans les murs, à proximité de la porte d'entrée est mal connue : pour les uns, il s'agissait d'un saloir, pour les autres d'un récipient destiné à recueillir les eaux grasses qui entraient dans la nourriture des porcs. Aux poutres étaient suspendues des étagères d'allure et d'usages divers : au-dessus de la table une planche (*stal ar bara*) pour la réserve de pain et pour les crêpes confectionnées pour toute la semaine ; tout à côté, un porte-cuiller (*parailher, listrier*) que pour plus de commodité on pouvait faire descendre et monter à l'aide d'une cordelette passée par une poulie au plafond ; devant le foyer, une sorte de caisse à claire-voie pour le lard fumé quand les quartiers de viande n'étaient pas directement pendus au plafond.

### 3.4. La maison rurale, signes et fonctions

#### 3.4.1. Habitat paysan et habitat des notables : Évolution et défonctionnalisation

Indéniablement, nous l'avons vu, le maintien tardif d'une petite paysannerie exploitant moins de 10 hectares explique la persistance, jusqu'à notre siècle, de maisons au programme fonctionnel établi depuis la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Se heurtant au morcellement des terres et aux pesanteurs de la société rurale, la lente formation du groupe de possédants de 10 à 35 hectares permit à l'habitat dit rural traditionnel de se perdurer jusqu'à nos jours. La dominante actuelle se forme, en effet, pour l'essentiel, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, elle trouve son origine dans l'augmentation des superficies exploitées par les « laboureurs et les fermiers » du siècle précédent et l'abandon quasi-total du métayage. Cette poussée s'est réalisée évidemment aux dépens des catégories sociales mises en difficulté par la Révolution française : paysans les plus pauvres, voués à l'émigration vers les villes, mais aussi certaines catégories de notables et singulièrement la petite noblesse.

Cette évolution ne s'est pas seulement traduite par la construction de nouvelles maisons rurales : l'habitat des anciennes catégories sociales

dominantes en fut aussi l'enjeu tandis que, dans les unités d'exploitations d'origine paysanne les plus viables, le chantier rural commençait son adaptation sans fin aux données changeantes de l'économie agricole. La notion d'« ancienneté » dans l'habitat rural breton n'a donc rien d'une donnée brute qui serait le produit d'un apport architectural innocemment cumulé : ont été maintenus dans leur fonction d'origine les bâtiments dans lesquels les transformations nécessaires pouvaient s'accommoder de leur maintien. C'est le cas en particulier de certaines maisons de nobles ou de notables ruraux dont l'habitat, de longue date, préfigurait celui qui désormais convenait aux conditions nouvelles. Dans un autre cas, au contraire, ce fut l'abandon, la désaffectation, la démolition totale ou partielle, voire un dosage subtil de ces trois destins.

Ainsi, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, la paroisse de Saint-Symphorien (Ille-et-Vilaine) comptait seize propriétaires nobles<sup>102</sup> dont les possessions d'ailleurs renvoient généralement à l'implantation des *villages* et des *métairies* contemporains. Le village de la Grémillière était le siège d'un fief royal qui appartenait en 1646 à Noble Homme Pierre André, sieur du Chastellier et de la Grémillière<sup>103</sup>. Il y existe encore une maison ancienne aux caractéristiques fonctionnelles et ostentatoires individuellement peu originales pour la région, mais dont le rassemblement et la disposition spécifique au sein d'un même édifice lui confèrent un intérêt tout particulier (dessin 27). Construite en granite et en terre et s'appuyant à l'ouest sur une construction plus récente, elle s'ouvre par deux portes géminées à arc plein cintre, élégies d'un cavet sculpté de boules suivant un modèle répandu autour de Bécherel et de Tinténiac (Ille-et-Vilaine)<sup>104</sup>. D'une hauteur exceptionnelle, la fenêtre gauche du rez-de-chaussée est surmontée d'un linteau décoré de choux frisés comparables à ceux qui ornent le rampant de l'église paroissiale. En 1943, l'utilisation des deux pièces du rez-de-chaussée était conforme à leur destination d'origine : une salle commune et une étable. Il en allait différemment de l'étage. Sur la face interne des deux pignons, deux indices attestaient que le second niveau avait été utilisé pour l'habitation : à l'ouest, une porte bouchée avec arc en accolade, à l'est, les piédroits d'une cheminée arrachée. Mais la faible hauteur des murs gouttereaux et la position surbaissée des ouvertures gerbières suggéraient un abaissement de l'étage en relation avec sa mutation fonctionnelle et son utilisation en grenier ou en fenil. En fait, la maison possédait toutes les caractéristiques de la maison de notable de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>105</sup> : au rez-de-chaussée réservé au logis principal de l'exploitant et à l'étable, étage consacré au stockage et à la chambre de retenue. La stratification sociale finement réticulée de cette ancienne paroisse, comme celle d'une bonne partie de la Haute-Bretagne septentrionale toute entière, explique la reconversion assez facile que connut dans un premier temps la maison : diminution du volume du second niveau et transformation de la chambre haute en fenil. Vers 1955, un regroupement d'héritage fit passer le siège de l'exploitation à une *métairie*, située non loin de là. En 1975, elle était défonctionnalisée : un cellier remplaçait l'ancienne étable et la salle commune était transformée en salle de réunion occasionnelle pour les jeunes de la famille. En 1981, des citadins l'avaient achetée et transformée en résidence secondaire et entreprirent de la restaurer (photo 84) : rehaussement des murs gouttereaux, aménagement de chambres au premier étage ; la maison retrouva une partie de ses fonctions d'origine. Simultanément, la disparition totale de la construction indigène en terre conduisit à l'emploi d'un crépi jaune pour masquer les transformations et imiter la couleur du mélange terre-éléments végétaux. Dans ce cas, la troisième étape de l'utilisation de la maison — sa transformation en résidence secondaire — lui a évité, au prix de son insertion dans un

102. Henri See, *les Classes rurales en Bretagne du XVI<sup>e</sup> siècle à la Révolution*, op. cit., p. 65.

103. Abbé Paris Jallobert, *Anciens registres paroissiaux de Bretagne (baptêmes, mariages, sépultures)*, Ille-et-Vilaine, vol. 5, p. 17.

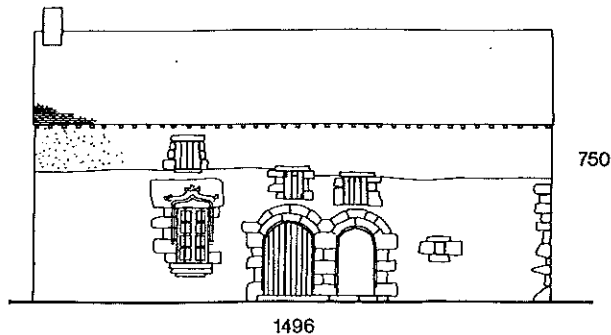
104. André Mussat, *Arts et cultures de Bretagne*, op. cit., p. 160.

105. Voir *infra*, paragraphe 3.1.2.3.

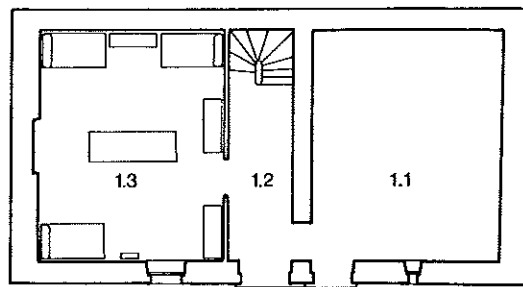
Dessin 27. Hédé, Saint-Symphorien, La Grémillière, Ille-et-Vilaine.

Maison de notable rural de la seconde moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, convertie en unité d'exploitation, puis en résidence secondaire, état en 1943

Façade sud



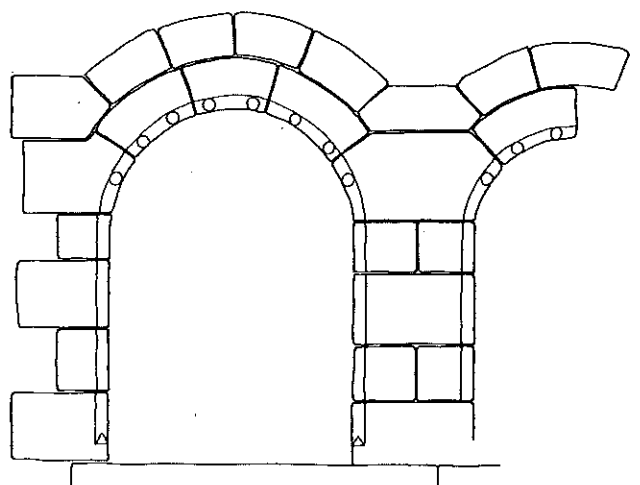
Plan du niveau 1



- 1.1 étale
- 1.2 vestibule
- 1.3 salle commune

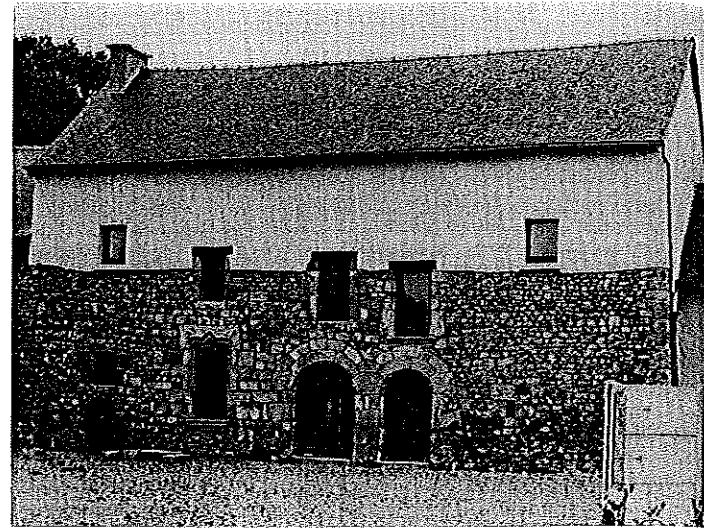
m 0 1 2 3

Porte d'entrée de l'habitation



m 0 20 40 60 80

Photo 84. Hédé, Saint-Symphorien, La Grémillière, Ille-et-Vilaine, état en 1983.



réseau social d'origine urbaine, fortement investi symboliquement, la destruction ou la marginalisation fonctionnelle. Au cours des siècles, les transformations subies par l'habitat inscrivent l'évolution économique et sociale et indiquent le degré de perméabilité entre diverses composantes de la société rurale. En Bretagne, les glissements furent permis par la tonalité spécifique du paysage social, particulièrement dans les régions qui bénéficièrent d'un développement continu de l'économie depuis le fin du Moyen Âge jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle : peu à peu, la paysannerie a pu approcher les derniers signes du paraître de la petite noblesse et de la classe des notables roturiers semi-ruraux qui avaient parfois permis l'éclosion d'une architecture imposante, constamment présentée dans la Bretagne d'imagerie.

### 3.4.2. Architecture néo-bretonne, origine et signification

Plus récemment, et en dehors de tout support ancien, s'est développée une architecture revendiquant une filiation avec les architectures paysannes. Les lendemains de la guerre de 1914-1918 virent le réveil vigoureux d'un mouvement breton qui se réorganisa et se développa rapidement. Il affirma dans sa volonté d'une Bretagne forte et respectée, un double souci politique et culturel. Cette période connut un grand nombre de revues d'opinion qui, pour la plupart, eurent une rubrique arts et culture dont la lecture révèle la volonté systématique de définir ce que doit être l'expression bretonne moderne et cependant, continuatrice de la tradition : faire de la « belle et bonne » architecture, certes, mais aussi et, par là même, s'affirmer et reconstruire le « vieux pays ».

Arts, artisanat, architecture ; l'époque voulait qu'on les envisageât conjointement. Le mouvement engagé par William Morris en Angleterre avait eu une profonde résonance en Bretagne : de l'objet artisanal on alla vers l'architecture et l'on fit de la maison le but ultime des recherches entreprises. Le *domestic revival* sera le lit de ce qu'il est convenu d'appeler le Mouvement moderne, amis aussi de l'idéologie de la maison individuelle et, dans un jeu d'incompréhension et de récupération, des styles dits néo-régionaux : là où, avec Morris, beaucoup voyaient l'adhésion à un système de valeur, d'autres ne virent qu'une variante de l'éclectisme pittoresque. On s'enferma dans un *vernacular revival* dégagé du contexte idéologique qui l'avait suscité : construire en Bretagne ne signifiait pas obligatoirement avoir un projet social pour la Bretagne comme en témoigne l'avant-propos

de Léandre Vaillat à un recueil de réalisations architecturales publié en 1923<sup>108</sup> où il s'attachait à décrire le paysage et le climat breton en vis-à-vis d'une architecture rurale traditionnelle présentée sous un aspect unique et permanent dans l'espace et dans le temps, réduite à un archétype mythique mais se voulant scientifiquement déterminée. Et c'est la notion de déterminisme qui fut alors évoquée d'où fut déduite la nécessité de pérenniser les formes dès lors que les agents du déterminisme (nature du sous-sol, fréquence des pluies) étaient invariants : « tous ces éléments peuvent donner à la maison d'aujourd'hui le visage des maisons d'autrefois... On peut adapter à des besoins nouveaux des formes anciennes »<sup>109</sup>.

Morris, en son temps, avait dénoncé cette « mascarade dans les vêtements usagers des autres ». Cette démarche qui vise à dissocier totalement l'aspect de la maison de ce qu'elle abrite est caractéristique du pittoresque et sera l'ornière qu'un régionalisme militant n'évitera pas toujours, prêchant une dimension culturelle qu'il évacuait de la conception du bâti.

Le Mouvement moderne avait, au-delà des formes architecturales qu'il proposait, la caractéristique de vouloir mettre le paysage — en partant du domaine bâti — à l'unisson de l'état de la société. Une telle volonté était véritablement révolutionnaire car la société industrielle avait durablement fait le choix du conservatisme paysager ; plus la production industrielle se développait, plus les modes de vie urbains s'imposaient, plus les vertus du paysage qu'avaient façonnées les sociétés paysannes étaient exaltées, leur continuité imposée. Depuis lors, le discours architectural naturaliste qui prône, sans la définir, l'intégration, d'emblée se réfère au bâti traditionnel. La démarche est naïve, si le discours laisse entendre que sur le fond rien n'a véritablement changé et que seuls se sont perdus une connaissance du milieu, une sensibilité ou un savoir-faire ; elle est occultante si l'argumentation, au-delà de la constatation que rien n'est demeuré semblable par ailleurs, mène à considérer que les formes et leur assemblage doivent faire exception ; elle est militante, enfin, si la position consiste à vouloir utiliser le domaine bâti et sa stabilité formelle pour condamner une évolution et en freiner la lecture ou les conséquences.

Il est permis de s'étonner d'une aussi forte adhésion à ce conservatisme paysager que ne peut seule expliquer la croissance — nombre et rapidité d'implantation — des établissements. La campagne avait vu dans les années 1850 s'accroître prodigieusement le rythme de pénétration de l'innovation et l'on a souligné combien simultanément s'était renforcée l'influence des styles savants et urbains. La référence au neuf, au progrès, même dans le monde rural conservateur faisait recette. En période de crise, de récession, l'optique est différente : un monde précédemment jugé retardaire va être considéré comme sage, justement distant d'un progrès dont les fruits tardent ou déçoivent. Dès lors, les condamnations esthétiques et morales prononcées à l'encontre des modifications paysagères et du bâti seront le fait d'urbains devenus grandement majoritaires et se prévalent d'une culture, d'un savoir, d'une sensibilité élitaires pour s'approprier la campagne, la campagne/spectacle, campagne/récréation, campagne/refuge, nécessairement immobile ; tendance à générer un paysage qui ne serait que décor, chargé de stéréotypes, aseptisé, ne trahissant aucune tension.

Ce qu'il est convenu de nommer le style néo-breton est fondé sur l'imitation et la déviation et contient les germes d'une aliénation en imposant la production de fausses différences. Afin d'établir un code en la matière, il a d'abord fallu utiliser une fonction simplificatrice et ne se référer qu'à un type devenu pour les besoins archétype. Cela n'a pas échappé à E. Guillaume<sup>107</sup> qui, l'un des premiers, a introduit l'expression « néo-breton » (alors que depuis l'apparition du *domestic*

*revival* l'on utilisait volontiers « néo-celte » ou « style régional »), non plus qu'à Lionel Heuze (Père) qui, à défaut du terme, avait introduit le type dans une série d'articles, fondamentale car codificatrice, qu'il donna à *Buhez Breiz* en 1919<sup>108</sup> et dans laquelle il fournissait une liste de bâtiments à laquelle il convenait de se référer. Décivant la maison ordinaire qu'il souhaitait voir édifier, il décrivait la maison qui s'est répandue par toute la Bretagne, en milieu urbain, péri-urbain ou rural : « petite maison dont l'enduit serait simplement badigeonné de blanc, avec des volets peints en gros vert bleu ou brun, même de blanc, couverture en ardoises avec crête en poterie, une lucarne élégante ». L'arrêté préfectoral du 7 janvier 1966 pris en Finistère entérinait en la rendant obligatoire dans les communes littorales, cette vision non fondée de la maison « bretonne » qui, de tout temps et en tout lieu, aurait été blanche. Le 26 avril 1967, ces dispositions étaient étendues à toutes les communes possédant un plan d'urbanisme.

Mais au-delà de l'obligation, il y eut adhésion et c'est dans l'analyse de la demande et de sa formation que l'on peut déceler le rôle d'indicateur social que joue la maison. Ce n'est pas seulement pour se loger que l'on construit une maison d'habitation, la demande est une création sociale et en cela témoigne des tensions et stratégies qui s'appliquent à un espace donné, elle vient « piéger de manière abstraite les rapports sociaux concrets »<sup>109</sup>. Au-delà d'un fonctionnalisme qui lui conférerait sa valeur d'usage et d'un déterminisme géographique qui expliquerait ses formes, la maison reçoit une lecture dans l'imaginaire — domaine dans lequel sont confondus la demande et l'objet de la demande — et dans le symbolique — domaine où apparaît le désir dans l'existence d'une signification cachée.

Ainsi lorsqu'un propriétaire de maison néo-bretonne à Saint-Renan explique son choix de matériau de couverture en disant : « une maison n'est pas bretonne si son toit n'a pas d'ardoise » (sic), il faut constater que marier l'ardoise et l'expression bretonne ne rend plus compte de la réalité depuis la fermeture de la quasi totalité des ardoisières de ce pays. Le discours de ce Renanais se situe dans l'imaginaire ; il n'en est pas pour autant totalement faux, car il demeure que le schiste du sol breton est exploitable, donc potentiellement un matériau local. J. Dreyfus insiste sur cet aspect du discours dans l'imaginaire, toujours illusoire et trompeur parce que détenteur d'une part de vérité<sup>110</sup>. Mais le souhait d'un toit d'ardoises peut recevoir d'autres interprétations, hors de l'imaginaire cette fois : il peut s'agir d'un moyen d'affirmer un statut social — par opposition à ceux qui ne pourraient acquiescer « que » des bardeaux synthétiques, ou encore d'un moyen de garder visible dans son patrimoine quelque chose qui, pour le plus grand nombre, est considéré comme breton, et alors l'ardoise (d'Espagne) peut se substituer à la langue (bretonne) qui ne sera plus usitée : ce discours implicite est dans le symbolique.

La consommation fonde son emprise sur la connaissance d'un tel mécanisme : loin de chercher à mettre en évidence le niveau symbolique, elle tente de le canaliser dans l'expression d'une demande correspondant à une réponse déjà prête.

Il en va ainsi des architectures néo-régionales, exutoires de la critique latente faite par le plus grand nombre d'une société caractérisée par la pauvreté relationnelle et la perte de sociabilité, tant il est vrai qu'il est plus aisé de proposer un retour aux formes du bâti que produisaient les sociétés paysannes que d'en revenir aux modes et rapports de production communautaires qui les caractérisaient.

108. Lionel Heuze. Essai sur la renaissance d'une architecture régionale en Bretagne, Landerneau, in *Buhez Breiz*, n° 8, Août 1919, pp. 199-204 et 9, Septembre 1919, pp. 226-234.

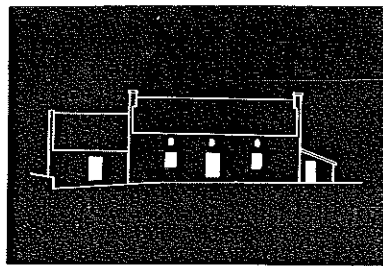
109. Pierre Pelletier, *Pour une interprétation et une taxinomie des signes architecturaux*, in cahiers du CRAD, vol. 5, n° 5, Québec, Université Laval, 1983, p. 5 et 6.

110. Jacques Dreyfus, *l'Urbanisme comme idéologie de la rationalité, le refus de l'ordre de la différence*, Paris, Credo, 1974, p. 62.

106. Léandre Vaillat, Préface in Gaston Chabal, *Travaux d'architecture*, Strasbourg, Edari, 1923, non paginé.

107. E. Guillaume, de *l'Utilisation des thèmes celtiques dans l'art appliqué*, Brest, Skidou, 1944, p. 10.





Habitation-exploitation

## Basse Cornouaille 29225 Pouldreuzic

Lieu-dit : Pendreff Izella

Nombre de bâtiments : 4

Bâtiment étudié : 1

Usage d'origine :  
Exploitation de polyculture-  
élevage

Surface totale de l'exploitation :  
1 ha 75 a

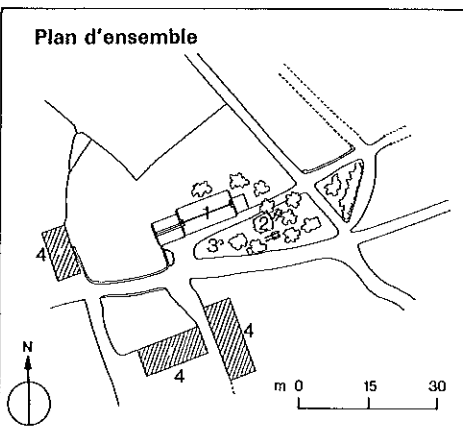
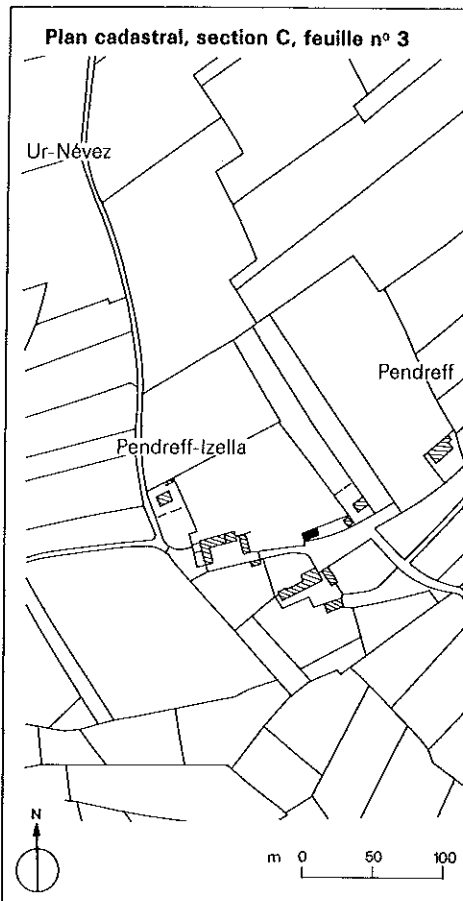
S.A.U. : 1 ha 75 a environ

Caractères remarquables :  
Maison néo-classique à deux pié-  
ces et couloir central. Charpente à  
chevrons-formant-fermes

État en 1981 :  
Bâtiment détruit

Fonction en 1981 :  
Résidence principale

Étude initiale : 1945



Plan d'ensemble

1. habitation-exploitation
2. pailler
3. puits
4. bâtiment voisin

### 1. Situation

Commune : nombre d'habitants en 1856 : 1 711; 1936 : 1 865; 1975 : 1 318. La commune s'étend à dix-huit kilomètres à l'ouest de Quimper et s'ouvre sur la Baie d'Audierne. Elle tire l'essentiel de ses ressources de la polyculture, de l'élevage de la pêche et de la conserverie.

Maison : l'exploitation est implantée au hameau de Pendreff Izella, à moins d'un kilomètre au sud-ouest du chef-lieu communal.

Mode de faire-valoir : en fermage.

### 2. Distribution-circulation

Accès et clôtures : l'exploitation se compose de quatre bâtiments. Trois édifices, accolés en ligne, s'ouvrent au sud-est sur une cour trapézoïdale délimitée, au sud, par un chemin en terre rejoignant la route Pouldreuzic-Penhors. Les champs sont clos par des haies et des murets en pierre sèche.

Localisation des activités : au centre s'élève l'habitation qui, au premier niveau, est occupée par un vestibule central distribuant, à l'ouest, la salle commune et, à l'est, une chambre-réserve. Au second niveau, accessible par un escalier placé dans le vestibule, sert de grenier. Ce bâtiment est flanqué, à l'ouest, de l'étable et, à l'est, d'une construction, en appentis, où sont aménagées les soues à porcs. À l'est un abri sert de pailler, la buanderie et contient les clapiers. Le puits se trouve au milieu de la cour, face à l'habitation. Le jardin potager est à trois cents mètres et fait partie d'une autre exploitation.

### 3. Construction

Fondations et murs : pas de fondations. Murs en gros moellons de granit équarris. Pignons découverts. Chaînes d'angle harpées en pierre de taille.

Toiture-charpente : toit, en bâtière, à deux versants de 40° de pente, chevrons-formant-fermes; entraitre retroussé assemblé à mi-bois, comble à surcroît.

Couverture : ardoises sur voligeage.

Baies : encadrements en pierre de taille; linteaux monolithes à la porte du vestibule. Arcs monolithes aux petites ouvertures du second niveau. Pas de contrevents ni de barreau.

Feu-eau : dans chacune des pièces, cheminée engagée dans les murs-pignons;âtre surélevé; hotte soutenue par des corbeaux. Souches en pierre de taille. Puits.

Escaliers : escalier, en bois, à une volée droite. Trois marches, en pierre, devant la porte.

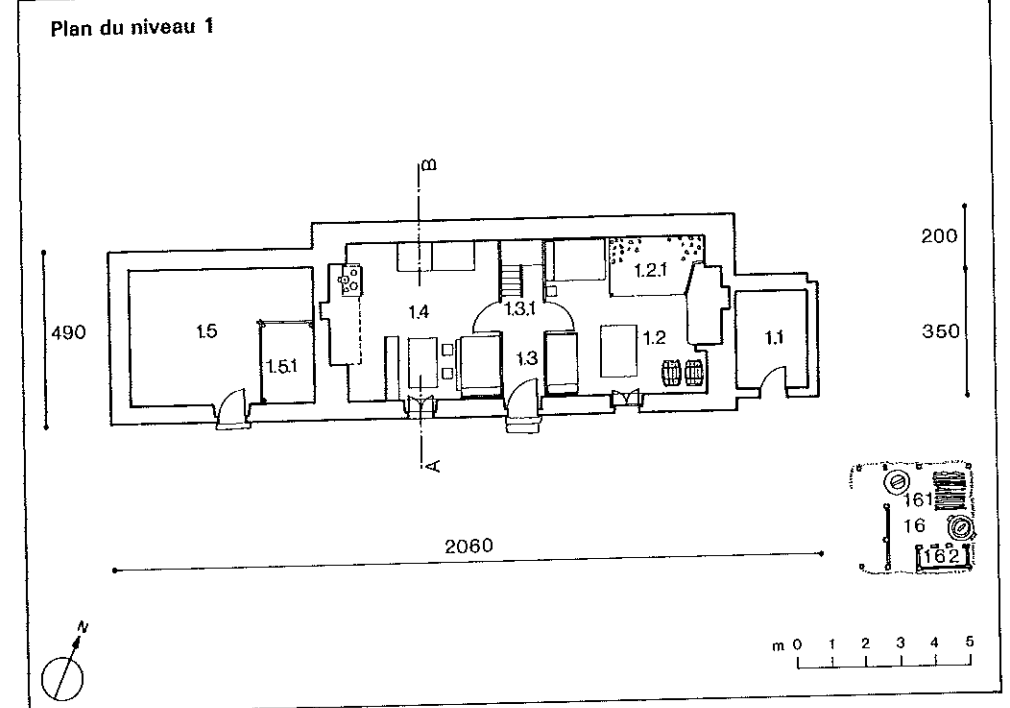
Surfaces intérieures : au premier niveau, sol en terre battue; au second, parquet. Au plafond, sous-face du plancher.

Éléments de décor : néant.

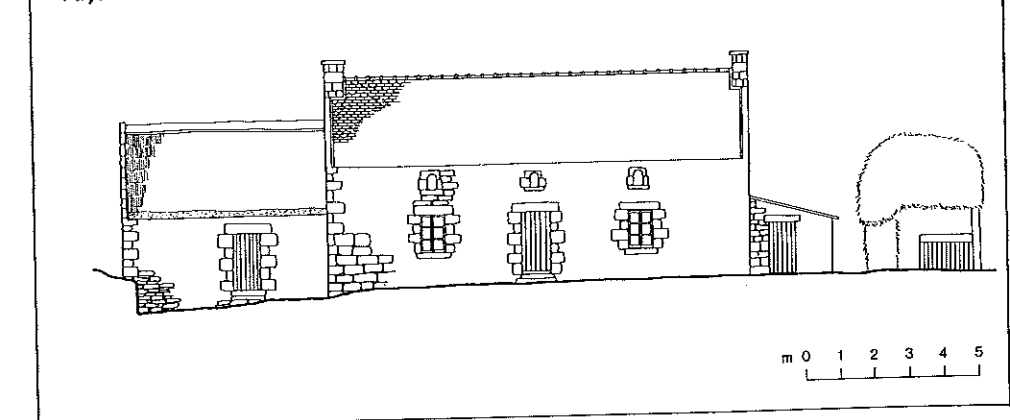
Observations particulières : néant.

### Plan du niveau 1

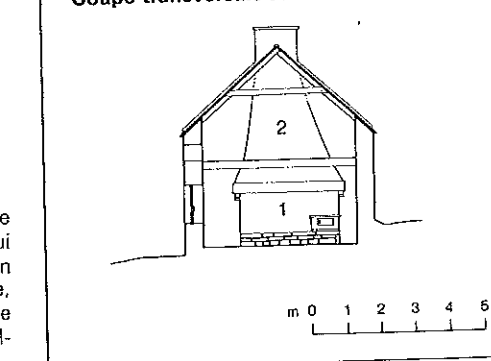
- habitation-exploitation
1. porcherie
  2. chambre, réserve
  - 2.1. réserve de pommes de terre
  3. vestibule
  - 3.1. accès au niveau 2
  4. salle commune
  5. étable
  - 5.1. parc à veaux
  6. pailler
  - 6.1. buanderie
  - 6.1.1. bûcher
  - 6.2. clapier



### Façade sud-est



### Coupe transversale AB

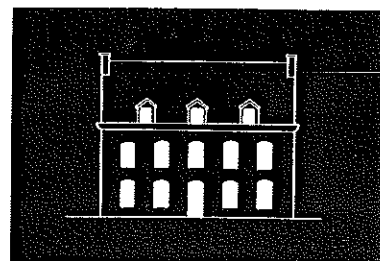


### Coupe transversale AB

1. salle commune
2. grenier

### 4. Historique

L'habitation aurait été construite en 1870. Elle appartient au propriétaire de la conserverie qui utilise l'intégralité de la production de l'exploitation (légumes et porcs). Depuis la première enquête, elle a été démolie et remplacée par une nouvelle construction édifée au même emplacement; celle-ci sert de résidence principale.



Habitation

## Basse Cornouaille

## 29008 Beuzec-Cap-Sizun

Lieu-dit : Kernevez

Nombre de bâtiments : 15

Bâtiment étudié : 1

Usage d'origine :  
Exploitation de polyculture-élevage

Surface totale de l'exploitation :  
57 ha 28 a

S.A.U. : 57 ha environ

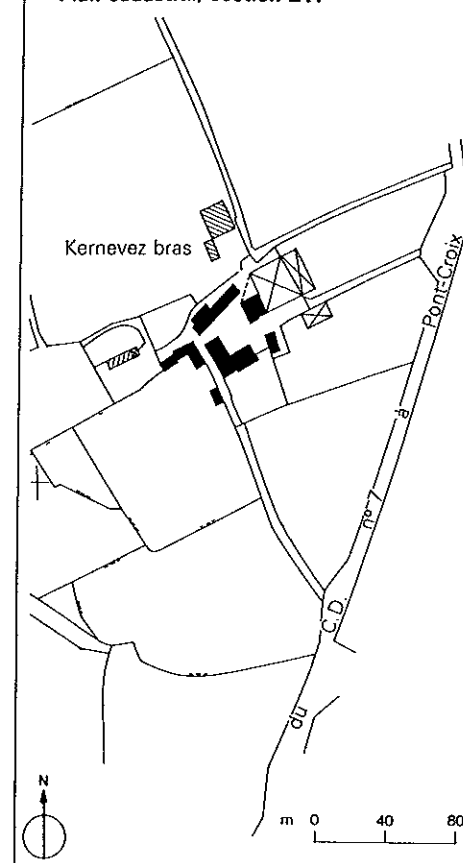
Caractères remarquables :  
Maison à trois niveaux.  
Maison double en profondeur;  
néo-classique

État en 1981 :  
Excellent état

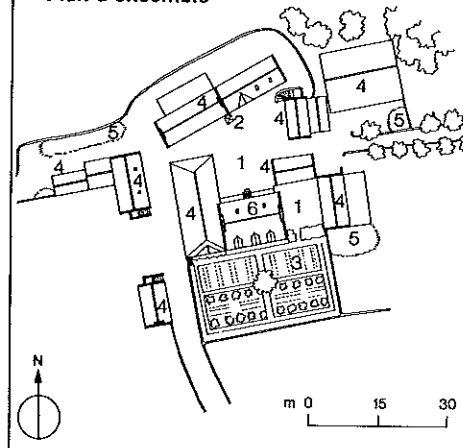
Fonction en 1981 :  
Exploitation en activité

Étude initiale : 1945

Plan cadastral, section ZV.



Plan d'ensemble



Plan d'ensemble

1. cour
2. puits
3. potager
4. bâtiment d'exploitation
5. fumière
6. habitation

Plan des locaux

1. remise
2. étable-fenil
3. étable
4. porcherie
5. resserre
6. resserre à pommes de terre
7. cuisine pour la préparation de la nourriture des animaux
8. étable à veaux
9. hangar
10. clapier
11. poulailler
12. remise ouverte
13. habitation
14. écurie

## 1. Situation

Commune : nombre d'habitants en 1856 : 2 071; 1936 : 1 865; 1975 : 1 318. Le territoire communal est accidenté; il s'étend à cinq kilomètres au nord de Pont-Croix. Cette commune côtière tire l'essentiel de ses ressources de la polyculture et de l'élevage.

Maison : l'exploitation est isolée à deux kilomètres au sud-est du chef-lieu communal et regroupe une seule propriété les divers feux du hameau de Kernevez. Elle est implantée à cent cinquante mètres au nord-ouest de la route Beuzec-Pont-Croix; un chemin lui donne accès.

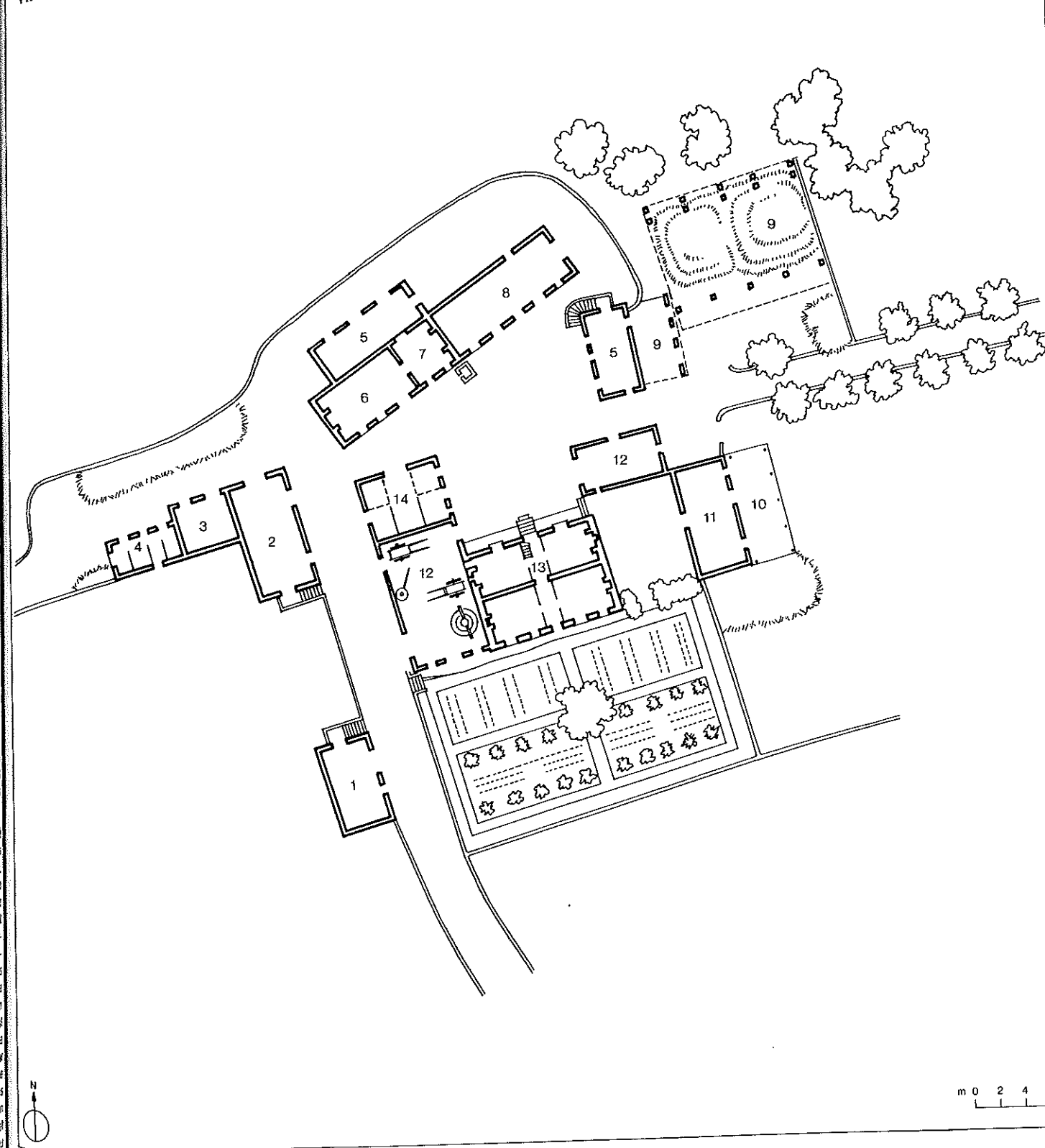
Mode de faire-valoir : faire-valoir direct.

## 2. Distribution-circulation

Accès et clôtures : l'exploitation se compose de quinze bâtiments. Une allée, bordée d'arbres, mène à la cour principale délimitée par six édifices; cette dernière s'ouvre, au nord-est, sur un second chemin rejoignant également la route de Pont-Croix. Les parcelles de culture, comme le jardin au sud-est et la cour secondaire au nord-ouest, sont entourées de levées de terre et de murets en pierres sèches.

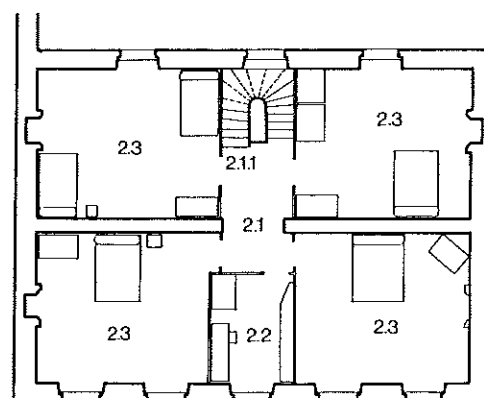
Localisation des activités : en bordure de l'allée, à l'ouest, s'élèvent sur deux niveaux, deux bâtiments distincts : d'une part, une remise-resserre (grenier); d'autre part, une étable-fenil; au sud-ouest de cette dernière est accolée et perpendiculaire une seconde étable prolongée par la porcherie s'ouvrant sur la cour secondaire. Deux édifices jointifs ferment la cour principale au nord-ouest; l'un (habitation désaffectée) contient une réserve de pommes de terre communiquant, au nord, avec la cuisine des animaux et, à l'ouest, avec une construction, en appentis, à usage de réserve. Dans l'autre est aménagée une étable à veaux. Au nord-est, se trouvent, adossés, une réserve-grenier et un hangar servant de remise. En retour d'équerre sur ce dernier, un deuxième hangar, au nord-est, abrite les meules. Ces bâtiments s'ouvrent sur le chemin nord-est. En vis-à-vis, sont construits poulailler et clapiers. Le poulailler délimite une courrette au

Plan des locaux

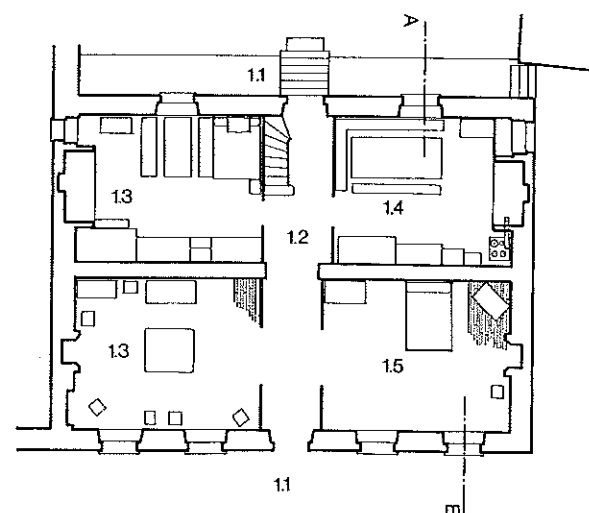




Plan du niveau 2



Plan du niveau 1



Plan du niveau 2

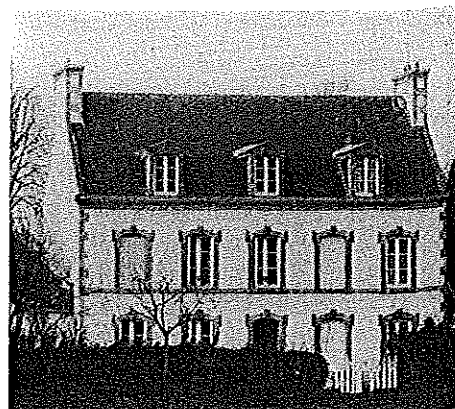
- 2.1. palier
- 2.1.1. accès au grenier
- 2.2. bureau bibliothèque
- 2.3. chambre

Plan du niveau 1

- 1.1. trottoir
- 1.2. couloir
- 1.3. pièce d'apparat
- 1.4. cuisine
- 1.5. chambre

Coupe transversale AB

- 1. chambre
- 2. cuisine
- 2.1. cheminée équipée d'une porte à 2 vantaux
- 3. grenier



Façade sud-est, état en 1981

sud-est, débouchant sur le jardin et bordée au nord par une remise ouverte sur la cour principale. Limitant la cour au sud-est et le jardin au nord, se dresse, sur trois niveaux, l'habitation. Elle est occupée, au rez-de-chaussée, par un vestibule central distribuant une chambre, une cuisine et deux pièces d'apparat. Au second niveau, sont installés un bureau-bibliothèque et quatre chambres; le troisième niveau est utilisé comme resserre ou grenier. Accolé et perpendiculaire à l'habitation, longeant l'allée, un édifice comprend l'écurie et une remise.

### 3. Construction

**Fondations et murs :** fondations peu profondes. Murs en moellons sur deux assises de pierre de taille; chaînes d'angle en pierre de taille. Murs enduits au mortier de chaux.

**Toiture-charpente :** toit à deux versants, de 45° de pente, portés par des fermes de comble à surcroît sur blochets; entrails retroussés en moise; absence de sablière.

**Couverture :** ardoises régulières et peu épaisses, clouées sur les voliges.

**Baies :** encadrements en pierre de taille. Aux ouvertures du premier et du deuxième niveau, arc légèrement cintré à clef et crossettes. Porte sud à deux vantaux vitrés, vassistas de tympan. Au sud, lucarnes à fronton-pignon. Barres d'appui en fer forgé aux fenêtres des deux premiers niveaux. Fenêtres nord pourvues de contrevents.

**Feu-eau :** au premier niveau, chacune des pièces comporte une cheminée engagée dans les murs-pignons, les âtres sont surélevés. La cheminée de la pièce nord-ouest est enfermée dans un placard. Une réserve d'eau est installée au troisième niveau pour les besoins domestiques. Dans la cour, devant la cuisine des animaux, se trouve le puits.

**Escaliers :** escalier, en bois, à une volée et marches balancées. Devant la porte nord, perron perpendiculaire au mur gouttereau.

**Surfaces intérieures :** au premier niveau, sol en ciment dans les deux pièces nord, parquet dans les deux pièces sud; au deuxième et au troisième niveau, parquet. Aux plafonds, sous face du plancher. Sur les murs, peinture blanche et badigeon. Cloisons en planches de sapin.

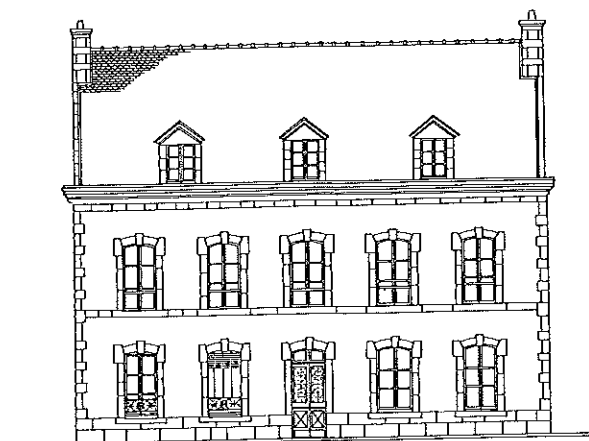
**Éléments de décor :** bandeau horizontal (granit) sous les fenêtres du deuxième niveau et corniche moulurée sous le toit. Encadrements des baies soignés, contraste des couleurs de l'enduit blanc et du granit. Souches de cheminée ornées de bandeaux horizontaux et verticaux et pourvues d'une corniche. Lucarnes ornées d'un fronton triangulaire (moulures).

**Observations particulières :** un trottoir cimenté longe les façades nord et sud et sépare ainsi l'habitation de la cour et du jardin.

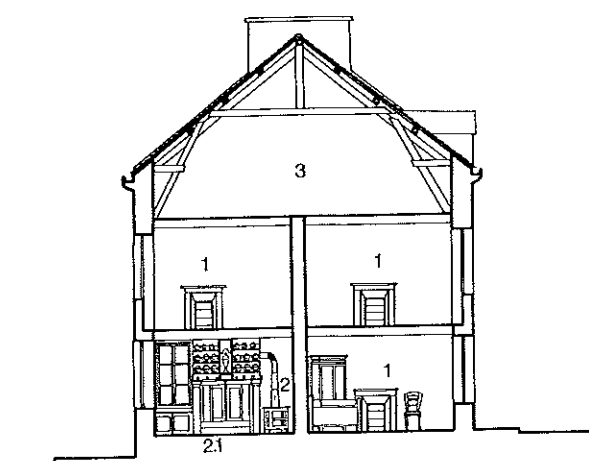
### 4. Historique

L'habitation a été construite vers 1911. Auparavant les exploitants occupaient le bâtiment cuisine des animaux-réserve de pommes de terre, édifié vers 1830. Les unités d'exploitation, composant le hameau, auraient été regroupées en une seule propriété à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

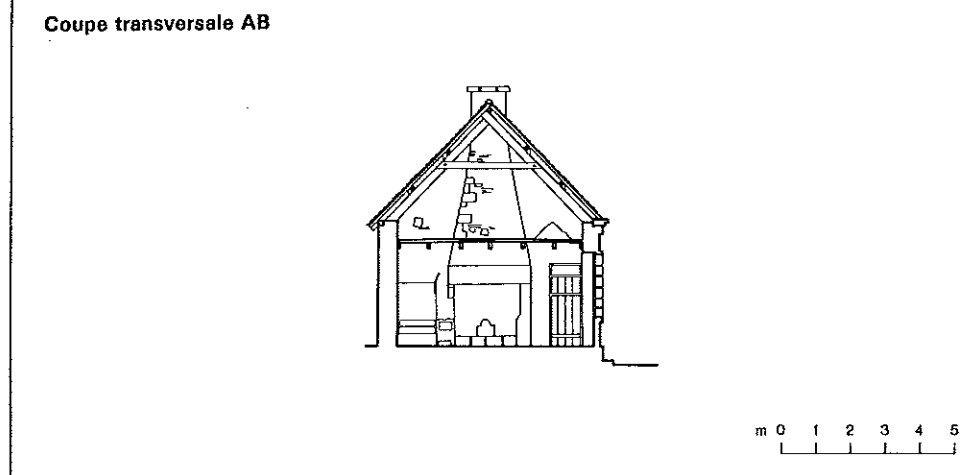
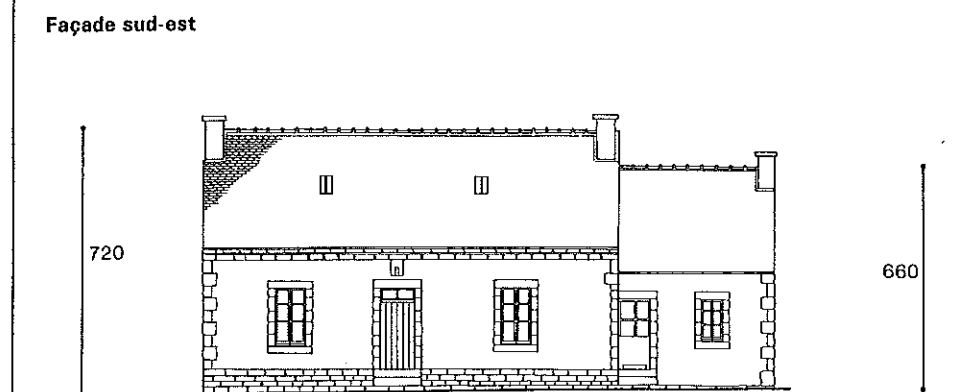
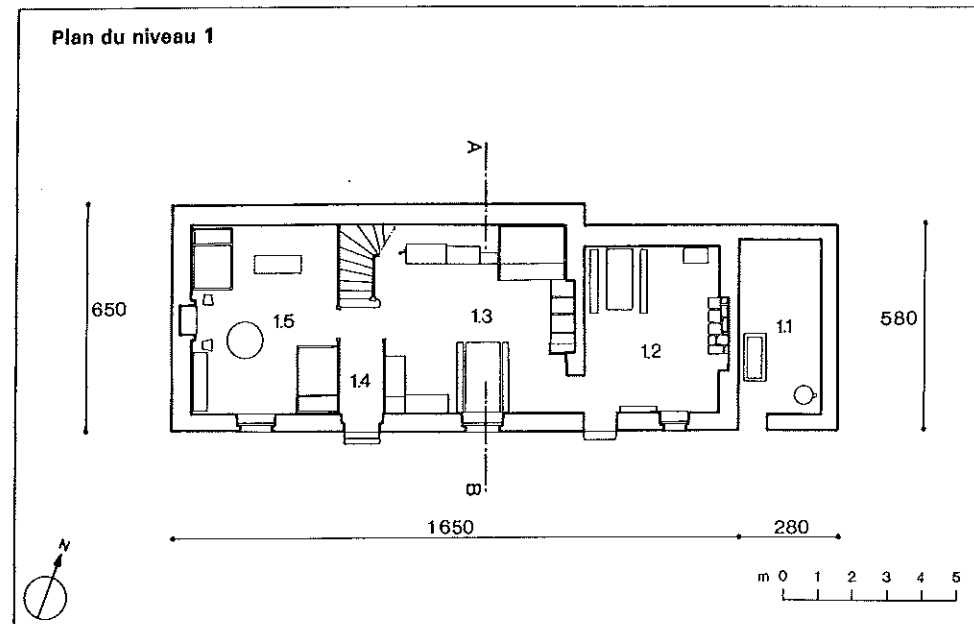
Façade sud-est



Coupe transversale AB

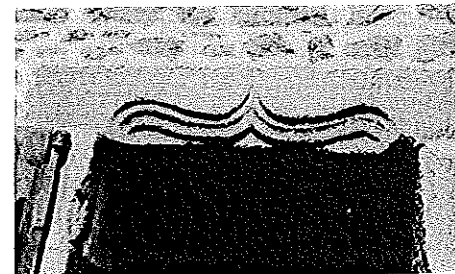


m 0 1 2 3 4 5

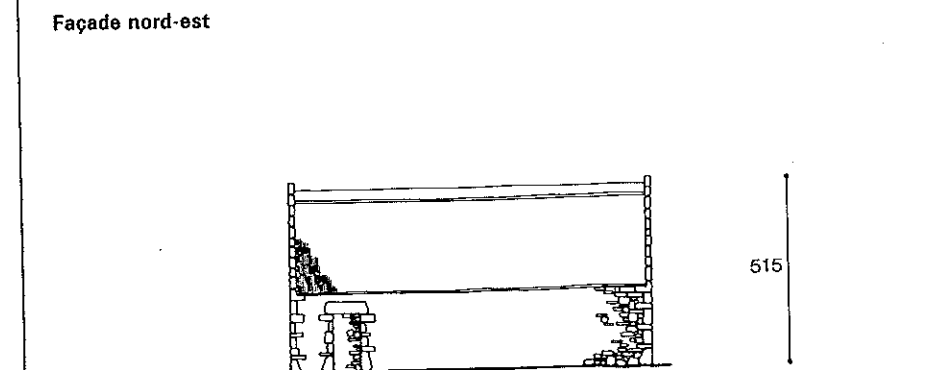
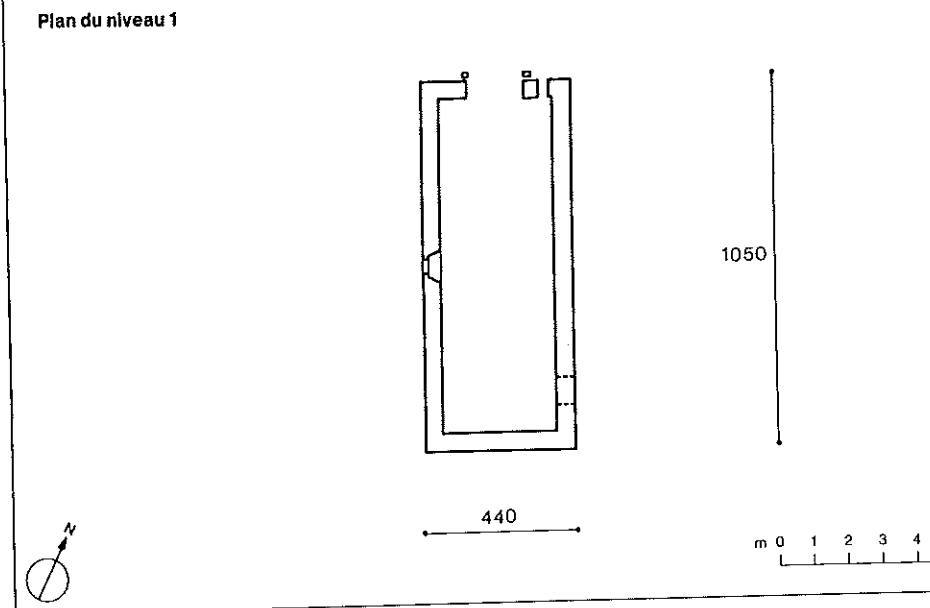


Plan du niveau 1

- 1.1. porcherie
- 1.2. cuisine
- 1.3. salle commune
- 1.4. vestibule
- 1.5. chambre



Linteau de la porte de la porcherie, état en 1943



versants portés par des fermes. A la resserre et à la remise, toit à deux versants et deux croupes, fermes.

**Couverture** : ardoises clouées sur l'habitation et l'étable; tôle ondulée sur la construction en appentis. Chaume et faitage en motte de terre aux autres bâtiments.

**Baies** : encadrements en pierre de taille, linteaux monolithes. Imposte vitrée à la porte de la grande salle; vantail vitré à la porte de la cuisine; tabatières. Contrevents aux fenêtres. Linteau en béton à la porte de la cuisine des porcs. Encadrements en pierre de taille aux trois portes sud et aux deux fenêtres oblongues nord de l'étable. Linteaux en bois à la porte et à la porte haute de la réserve à légumes. Absence de feuillure aux portes de la resserre et du local du pressoir; baie en archère sur le mur ouest de la resserre.

**Feu-eau** : dans la cuisine et la grande salle, cheminée engagée dans les murs-pignons est; faux-manteau : linteaux et consoles en bois;âtre surélevé en dalles de granit. Dans la chambre, cheminée incorporée dans le mur ouest; manteau en bois. Pompe à vis au-dessus de l'ancien puits.

**Escaliers** : escalier, en bois, à une volée et marches balancées. Trois marches en pierre devant les portes de l'habitation.

**Surfaces intérieures** : au sol du premier niveau, parquet dans la chambre, ciment ailleurs; au second niveau, parquet. Cloisons en bois, murs passés au lait de chaux, menuiseries et solives peintes en ocre jaune; solives non peintes dans la cuisine. Au sol des autres bâtiments, terre battue au premier niveau et parquet au second.

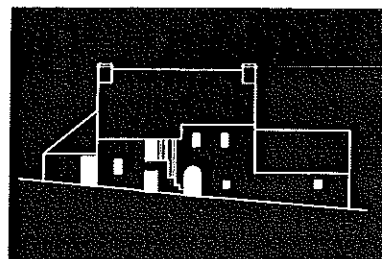
**Éléments de décor** : corniche surmontant le mur gouttereau sud. Encadrements soignés; contraste des couleurs de l'enduit et du granit. Linteau de l'écurie décoré d'une accolade.

**Observations particulières** : une niche, au-dessus de la porte de la grande salle, abrite une statue de Vierge. Armature de six poteaux aux murs de la resserre à bois.

#### 4. Historique

L'exploitation figure au cadastre de 1828 et selon le propriétaire, il s'agirait d'un ancien *penn ti* (demeure d'ouvriers agricoles). L'étable, construite vers 1924, s'élève à l'emplacement d'un bâtiment abritant écurie étable et habitation. L'habitation actuelle fut édifée vers 1900.





Habitation-exploitation

## Léon

29277 Sizun

Lieu-dit : Coadic

Nombre de bâtiments : 4

Bâtiment étudié : 1

## Usage d'origine :

Exploitation agro-pastorale;  
tissage et commerce de la toileSurface totale de l'exploitation :  
Sans information

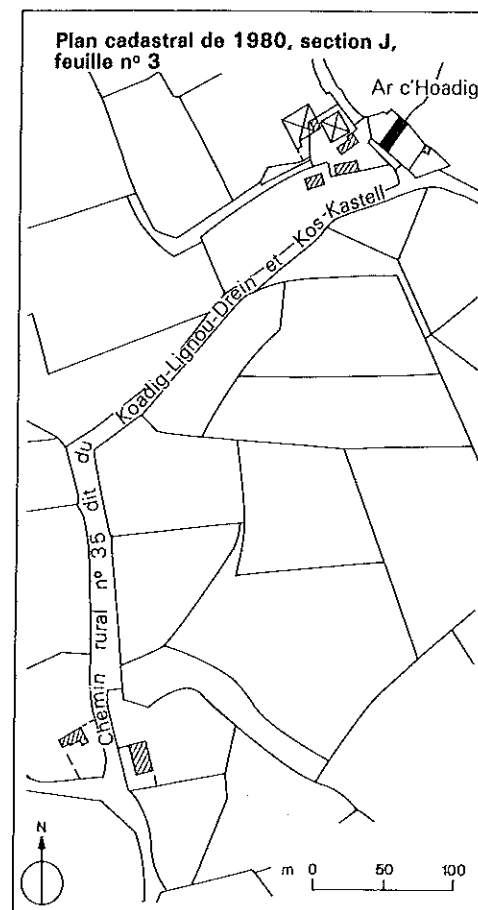
S.A.U. : Sans information

## Caractères remarquables :

Maison longue à partition  
maçonnée. Maison à étage  
(perron et une cheminée par  
étage). Maison à avancéeÉtat en 1981 : Profondément  
transformé

Fonction en 1981 : Inhabitée

Étude initiale : 1945



## 1. Situation

**Commune :** nombre d'habitants en 1856 : 3 945; 1936 : 2 830; 1975 : 1 871. Située à quatorze kilomètres au sud-est de Landerneau, à l'orée des Monts d'Arrée, la commune tire l'essentiel de ses ressources de la culture fourragère et céréalière associée à l'élevage.

**Maison :** elle est implantée au hameau du Coadic, à deux kilomètres au sud-ouest du chef-lieu communal.

**Mode de faire-valoir :** faire-valoir direct.

## 2. Distribution-circulation

**Accès et clôtures :** partant de la route de Coscastel, un chemin mène au hameau. L'exploitation, perpendiculaire au chemin, se compose de quatre bâtiments accolés s'ouvrant, au sud-est, sur la cour d'accès et, au nord-ouest, sur une cour secondaire délimitée par un empierrement.

**Localisation des activités :** au centre, se dresse l'habitation contenant, au premier niveau, la salle commune, avec un décrochement sur la façade sud-est. Celle-ci distribue d'une part la laiterie, construction en appentis formant avant-corps sur la façade nord-ouest; d'autre part, elle commande une étable, au nord (probablement une ancienne resserre). Parallèle à la façade sud-est, un perron,

protégé par un auvent, donne accès au deuxième niveau occupé par une seule pièce inhabitée. Cette dernière aurait servi, autrefois (XVII<sup>e</sup> siècle) au tissage de la toile. Appuyée sur le mur-pignon nord-est, se trouve une grande étable; en avancée sur la façade nord-ouest, une porcherie, couverte en appentis, lui est accolée. Cette dernière, comme les deux étables, s'ouvrent sur la cour secondaire. Adossé sur le mur sud-ouest de l'habitation, s'élève un bâtiment divisé en deux locaux indépendants; il abrite deux écuries au premier niveau et, accessibles par des échelles, deux fenils au second niveau. Sous le perron, est aménagée une petite soue,

## 3. Construction

**Fondations et murs :** fondations peu profondes, murs à double parement en moellons et petites dalles de schiste.

**Toiture-charpente :** toit à deux versants, de 53° de pente, portés par des fermes. Pente plus douce au dessus de l'avancée; coyaux. L'auvent, dans le prolongement du toit, est soutenu par trois poteaux en bois flèche.

**Couverture :** ardoises épaisses posées à pure croissant. Faîtage à lignolet.

**Baies :** encadrements en pierre de taille et arc plein cintre à la porte de la salle; linteaux en bois d'appuis monolithes aux autres ouvertures. Pas de contrevent.

**Feu-eau :** cheminée engagée au sud-ouest, au premier niveau et, au nord-est, au second niveau.

**Escaliers :** perron, en pierre, à une large volée droite.

**Surfaces intérieures :** sol en terre battue au premier niveau; parquet, au second.

**Éléments de décor :** la clef à crossette de l'arc plein cintre gravées l'inscription I H S et la date d'édification.

**Observations particulières :** néant.

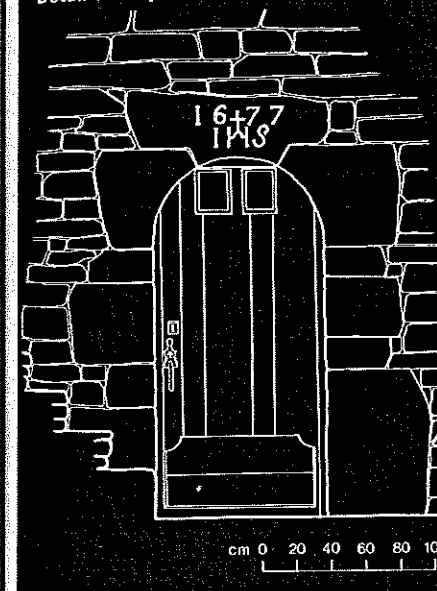
## 4. Historique

Ces bâtiments, édifiés en 1677, auraient appartenu à un riche paysan-tisserand avant de devenir une modeste exploitation agricole. Depuis la première enquête, ils ont été profondément remaniés.

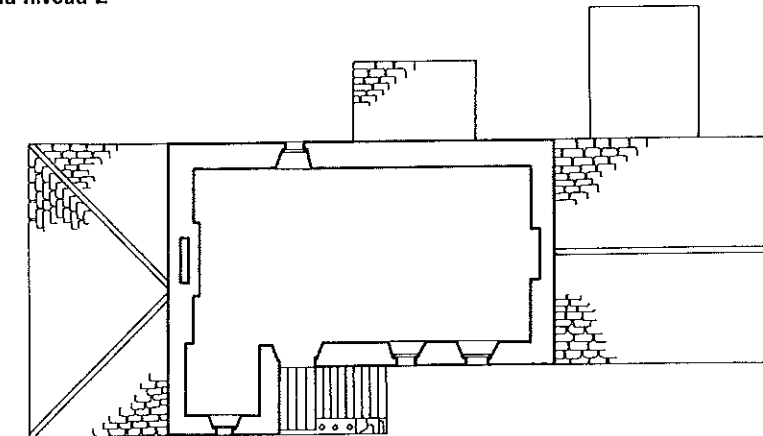
## Plan du niveau 1

- 1.1. porcherie
- 1.2. étable
- 1.3. salle commune
- 1.4. accès au niveau 2
- 1.5. écurie
- 1.6. laiterie

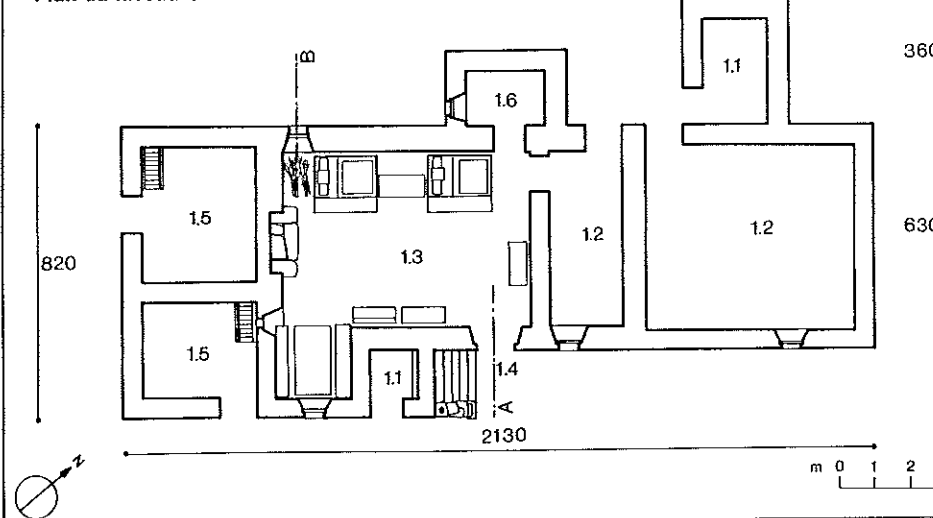
## Détail de la porte d'entrée de l'habitation



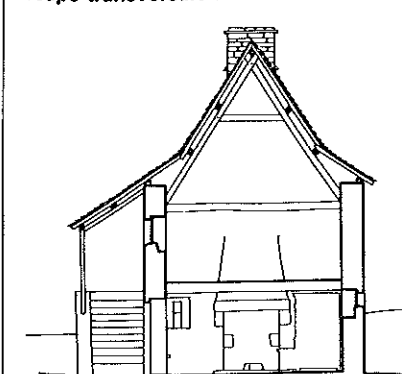
## Plan du niveau 2



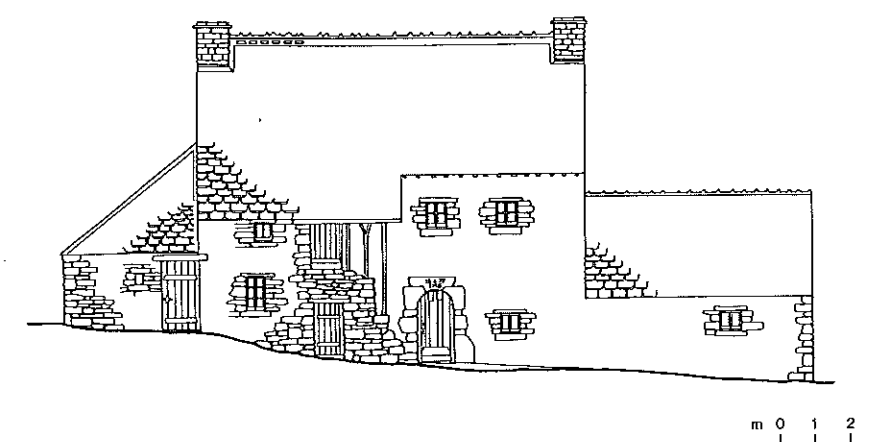
## Plan du niveau 1



## Coupe transversale AB



## Façade sud



BR 11

Trégor

22224 Ploulec'h

Lieu-dit : Le Yaudet

Nombre de bâtiments : 3

Bâtiments étudiés : 3

Usage d'origine :  
Maison de douanier

Surface totale de l'exploitation :  
900 m<sup>2</sup>

S.A.U. : 900 m<sup>2</sup>

Caractères remarquables :  
Maison double; alcôve  
(kuz gwele).  
Fenêtre à baratte

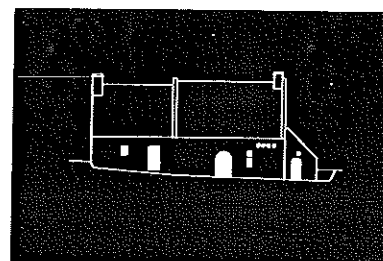
État en 1979 :

Partie est transformée; adjonction  
en cours sur la partie ouest

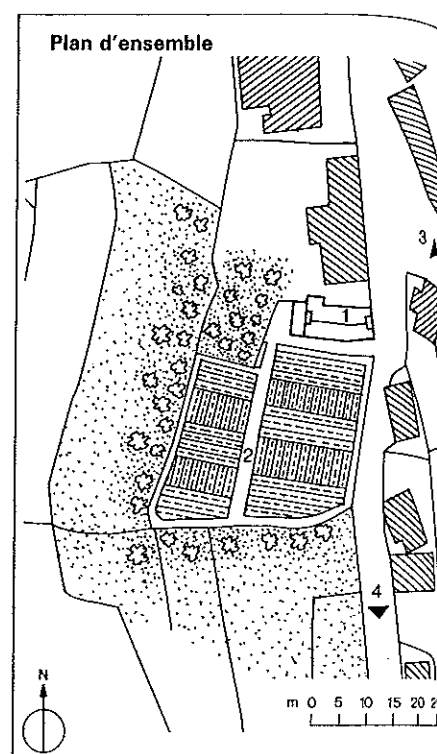
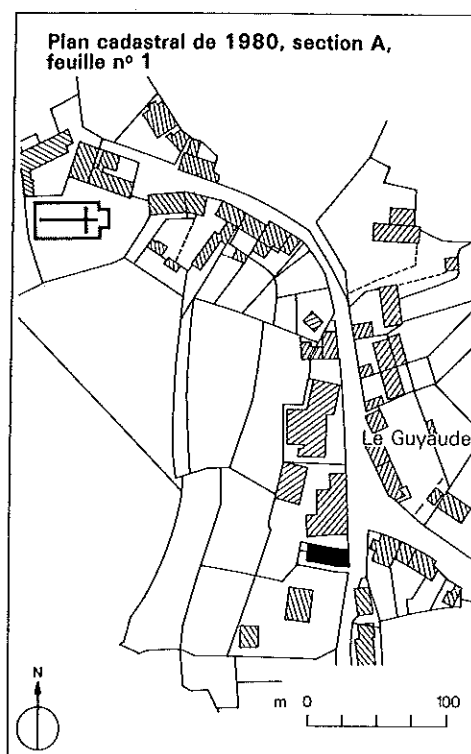
Fonction en 1979 :

Partie est, résidence principale  
Partie ouest résidence secondaire

Étude initiale : 1942



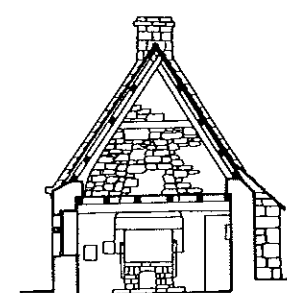
Habitation



Plan du niveau 1  
1.1. salle commune  
1.1.1. lit clos  
1.2. remise des agrès  
1.3. bûcher

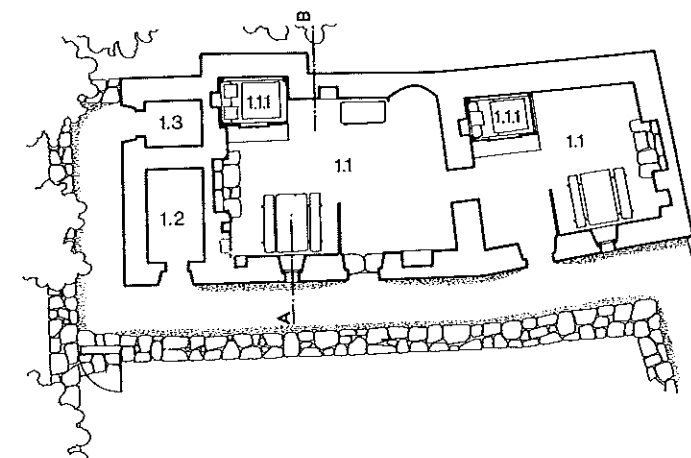
Plan d'ensemble  
1. habitation  
2. potager  
3. vers Ploulec'h et Lannion  
4. vers le Pont Roux

Coupe transversale AB

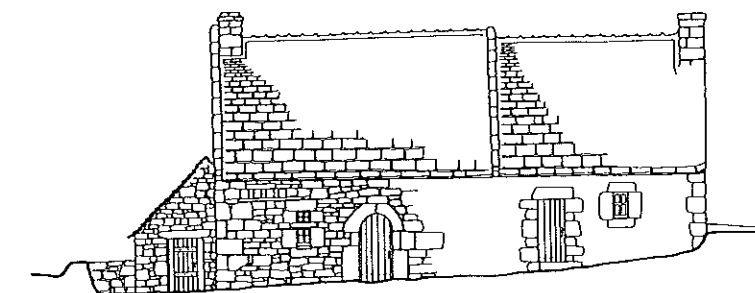


m 0 1 2 3 4 5

Plan du niveau 1



Façade sud



m 0 1 2 3 4 5

### 1. Situation

*Commune* : nombre d'habitants en 1856 : 1 120; 1936 : 969; 1975 : 853. Elle s'étend à trois kilomètres au sud-ouest de Lannion, à proximité de la côte; le Léguer, petit fleuve côtier, forme sa limite nord. Bois et broussailles couvrent une bonne part de son territoire.

*Maison* : le village du Yaudet se trouve à deux kilomètres au nord-ouest du chef-lieu communal, sur la rive sud de l'estuaire du Léguer. La maison est implantée à l'embranchement de la route de Lannion et de celle du Pont-Roux.

*Mode de faire-valoir* : deux habitations en location; la partie ouest est occupée par un pêcheur.

### 2. Distribution-circulation

*Accès et clôtures* : perpendiculaires à la route et orientés au sud, trois bâtiments sont accolés en ligne. Une cour étroite s'ouvre à l'est sur la route et borde, au sud, le jardin potager. Potager et cour sont entourés de murets en pierres sèches.

*Localisation des activités* : les deux bâtiments est comprennent deux logis distincts mais pouvant communiquer par une porte percée dans le mur de refend. Chaque logis contient, au premier niveau, une salle commune dans laquelle une cloison en bois, placée à côté de l'entrée, isole l'emplacement de la table. L'alcôve aménagée dans la pièce ouest forme avant-corps sur la façade nord. Le second niveau, accessible par une échelle intérieure, sert de débarras. Appuyée sur le mur-pignon ouest, une construction en appentis, divisée en deux locaux indépendants, abrite d'une part le bois, d'autre part les agrès du pêcheur.

### 3. Construction

*Fondations et murs* : murs en moellons de granit reposant directement sur le roc affleurant. Châssis d'angle harpées en pierre de taille. Quatre niches sur le haut du mur sud servent de pigeonnier.

*Toiture-charpente* : toit à deux versants, de 55° de pente, portés par des fermes en chêne; poutre entrant et faux-entrait. A l'ouest, toit en bâtière.

*Couverture* : ardoises de Locquirec posées à la cheville de bois; pureau diminuant progressivement. Ardoises relevées au pignon est afin de guider les eaux loin du mur. Faîtage en tuiles posées au mortier de chaux.

*Baies* : encadrements en pierre de taille. Portes à un vantail en bois plein. Au logis ouest, fenêtre à traverse et arc plein cintre à la porte. Pas de contrevent. Linteau en bois aux deux portes de l'appentis.

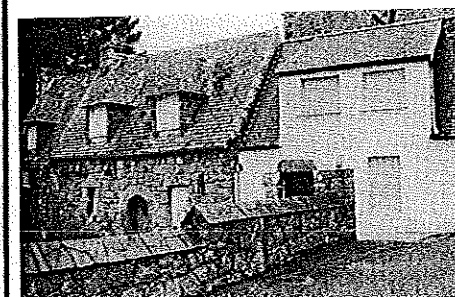
*Feu-eau* : cheminées, à faux-manteau, engagées dans les murs-pignons;âtre en dalles de granit; cendrier placé sur le contre-cœur. Souches en granit.

*Escaliers* : dans chaque logis, une échelle.

*Surfaces intérieures* : murs blanchis à la chaux, sol en terre battue. Décaissé en arc de cercle dans le mur nord du logis ouest pour y engager une réserve d'eau (fenêtre à baratte). Niches dans les murs.

*Éléments de décor* : néant.

*Observations particulières* : toit en bâtière, fenêtre à traverse et pigeonnier distinguent le logis ouest.



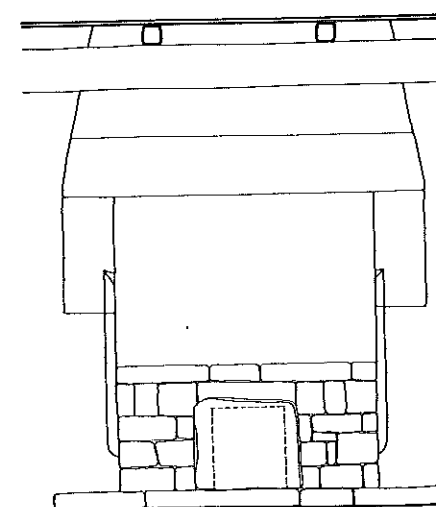
Vue du sud-est, état en 1981

### 4. Historique

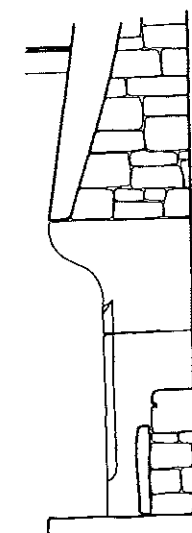
Ces bâtiments auraient été construits à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle pour un patron des douanes et son aide, ce qui explique la présence des deux logis communiquant. A une date inconnue l'ensemble devint une habitation de pêcheurs. Depuis la première enquête, les édifices sont séparés et ont été transformés.

### Cheminée de la salle commune ouest

Élévation



Coupe



cm 0 10



BR 12

Trégor

22820 Pleumeur-Bodou

Lieu-dit :  
Ker Yagu Bian en l'Île-Grande

Nombre de bâtiments : 2

Bâtiment étudié : 1

Usage d'origine :  
habitations de carriers-exploitants  
gricoles

Surface totale de l'exploitation :  
25 a

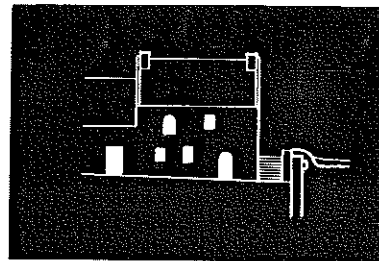
S.A.U. : 25 a environ

Caractères remarquables :  
Maison à étage; salle haute  
autrefois indépendante. Escalier  
sans œuvre; alcôves

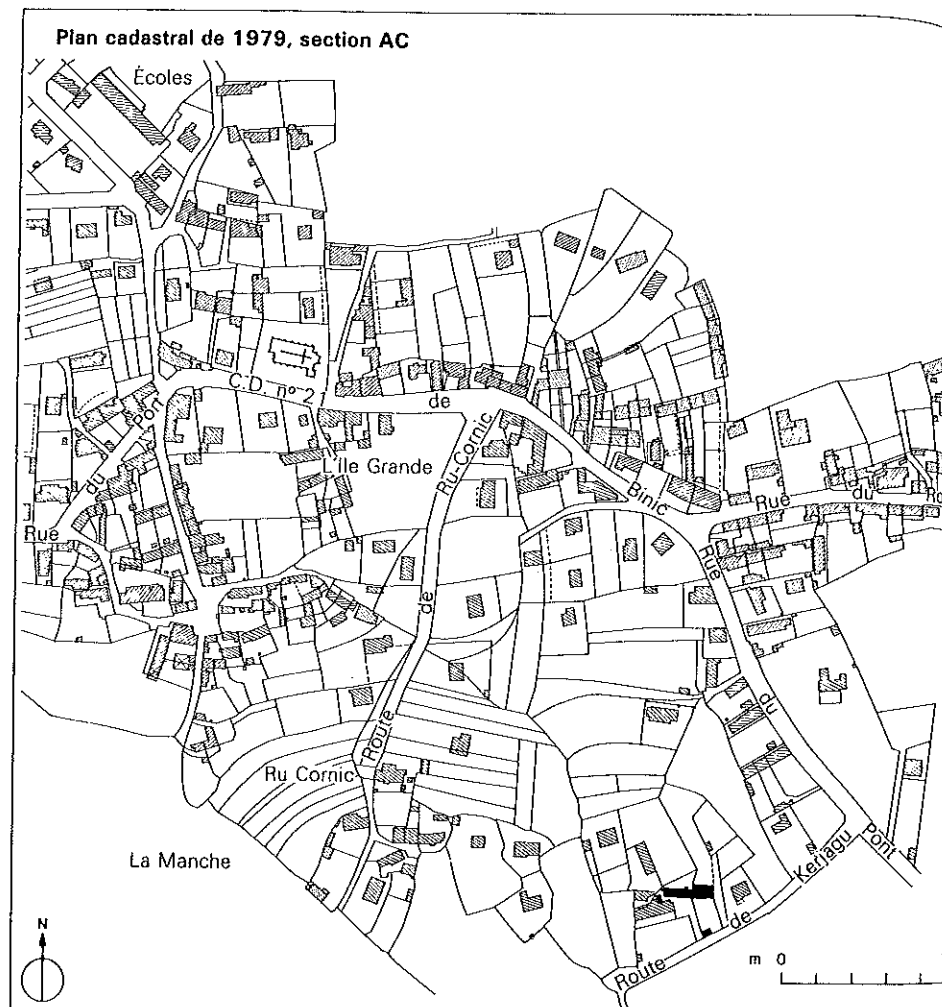
État en 1981 :  
en état (réhabilitation en 1980)

Fonction en 1981 :  
résidence secondaire

Date initiale : 1942



Habitation



### 1. Situation

*Commune* : nombre d'habitants en 1856 : 2 737; 1936 : 2 766; 1975 : 2 941. Cette commune côtière s'étend à quelques kilomètres au nord-ouest de Lannion. La pêche constitue une bonne part de ses ressources.

*Maison* : l'Île Grande, à six kilomètres au nord-ouest du chef-lieu communal, est reliée, depuis peu, au continent par un pont. La maison est implantée au hameau de Ker Yagu Bian, à deux cents mètres environ au nord-ouest du pont.

*Mode de faire-valoir* : habitation de carrier en location.

### 2. Distribution-circulation

*Accès et clôtures* : un chemin relie l'exploitation à la route principale de l'île. La maison étudiée fait partie d'un ensemble de six bâtiments s'organisant autour d'une grande cour. Cette dernière est clôturée à l'est, au sud et au sud-ouest par des murets; au sud, un passage, fermé par un portillon, donne accès au chemin. Propriétaire et locataires se partagent l'occupation des locaux.

*Localisation des activités* : délimitant la cour au

nord, trois bâtiments sont accolés en ligne; l'édifice considéré est le deuxième en partant de l'est. Il s'élève sur trois niveaux et contient, au premier, la salle commune qu'une cloison, en bois, placée près de la porte d'entrée, protège des courants d'air. La salle commande, au nord, une pièce, à usage de resserre à bois, dans laquelle se trouve l'escalier. Sur le palier intermédiaire, une porte donne accès au champ nord. L'escalier aboutit, au second niveau, dans la réserve à légumes qui distribue, au sud, une grande chambre (salle commune désaffectée). Au-dessus de la chambre, le comble, desservi par une échelle, est utilisé comme débarras. Le bois est entreposé dans une petite construction isolée au sud de la cour. L'allée dallée, longeant la façade sud se poursuit au sud-est jusqu'au puits.

### 3. Construction

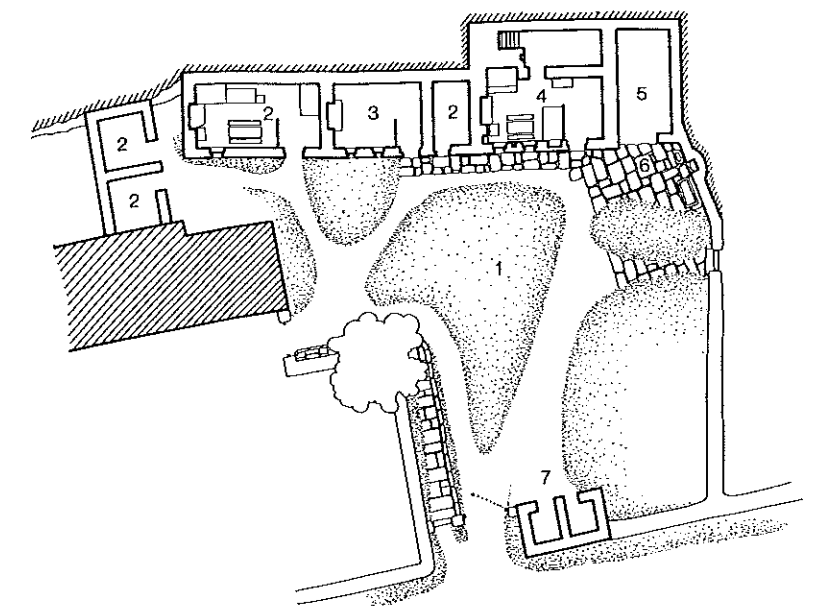
*Fondations et murs* : fondations peu profondes; murs en pierres de taille irrégulière (granit) liées à l'argile.

*Toiture-charpente* : toit en bâtière; versants, de 62° de pente, portés par des fermes (poinçon, faux-entrait, arbalétriers et pannes en chêne); coyaux, de

### Plan des locaux, état en 1943

1. cour
2. propriété voisine
3. cellier
4. habitation traitée dans la monographie
5. remise
6. puits et abreuvoir
7. bûcher

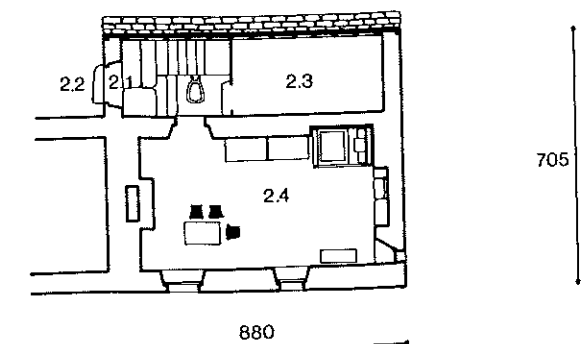
Plan des locaux, état en 1943



### Plan du niveau 2, état en 1942

- 2.1. palier
- 2.2. accès au champ
- 2.3. resserre à légumes
- 2.4. chambre, ancienne salle commune

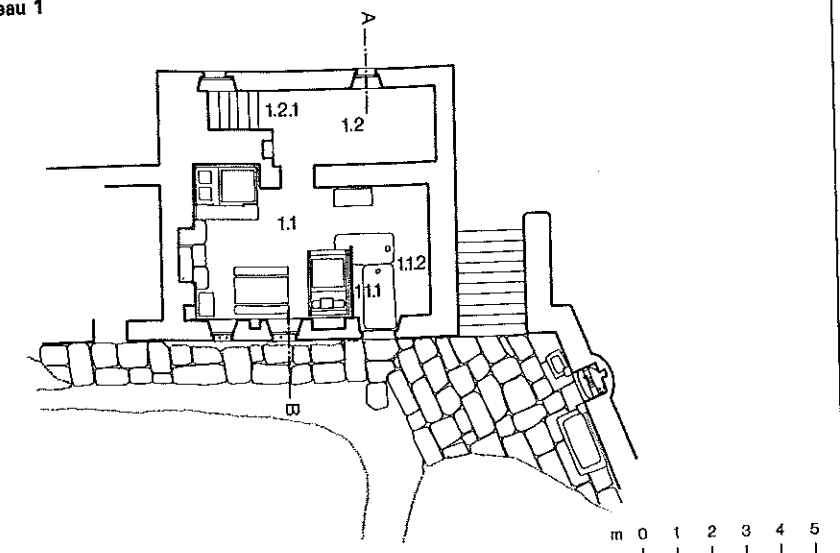
Plan du niveau 2



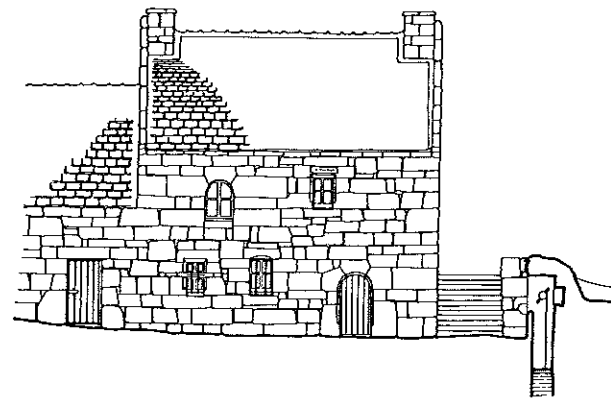
### Plan du niveau 1, état en 1942

- 1.1. salle commune
- 1.1.1. cloison de protection contre le vent
- 1.1.2. anciennes pierres tombales
- 1.2. bûcher-débarras
- 1.2.1. accès au niveau 2

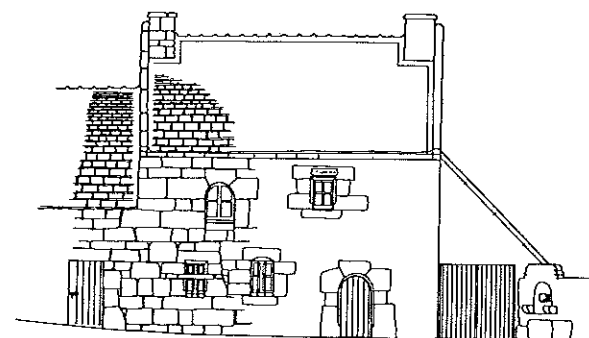
Plan du niveau 1



Façade sud, état avant 1943

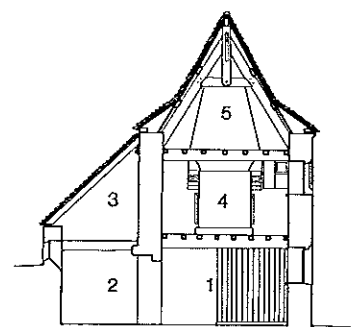


Façade sud, état en 1943



m 0 1 2 3 4 5

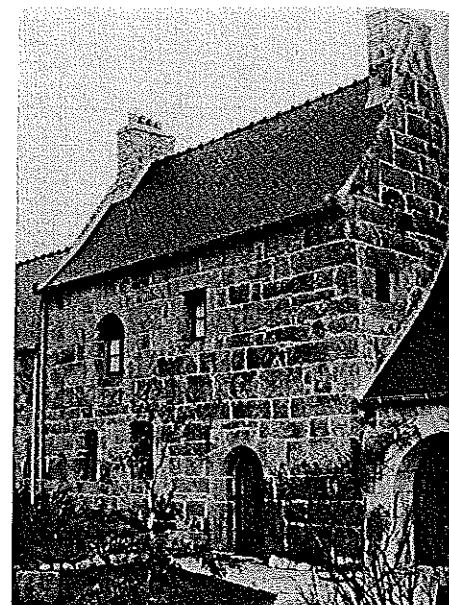
Coupe transversale AB



880

m 0 1 2 3 4 5

Vue du sud-est, état en 1981



Coupe transversale AB

1. salle commune
2. bûcher-débaras
3. resserre à légumes
4. chambre, ancienne salle commune
5. comble

33° de pente, placés au quart des versants. Comble légèrement à surcroît. Sur la réserve à légumes, toit à un versant de 40° de pente.

**Couverture :** ardoises épaisses, de Locquirec, posées à pureau croissant du faîtage à la rive et fixées par des chevilles en bois. Faîtage recouvert de tuiles posées au mortier de chaux.

**Baies :** encadrements en pierre de taille, linteaux monolithes; à la fenêtre ouest de la salle, linteau adossé en arc segmentaire, à la fenêtre est, traverse dormante en granit. A la porte sud (à un ventail en bois plein) et à la fenêtre ouest de la chambre, arc plein cintre. Deux soupiraux en façade nord éclairent la resserre à bois. Les deux fenêtres de la salle sont pourvues de barreaux. Pas de contrevent.

**Feu-eau :** dans la salle, cheminée, à faux-manteau, engagée dans le mur-pignon est; cheminée de la chambre engagée dans le mur-pignon ouest. Âtres en dalles de granit. Souches en pierre de taille. Puits, en granit, pourvu de deux consoles destinées à recevoir les seaux.

**Escaliers :** escalier, en pierre, à deux volées. Échelle d'accès au troisième niveau.

**Surfaces intérieures :** au premier niveau, sol en terre battue; au deuxième et au troisième, parquet sur solives. Des niches, servant au rangement des objets usuels, sont aménagées dans les murs de la salle commune. Dans le mur nord de la salle et de la chambre, une alcôve (*kuz gwela*), placée à côté de chacune des cheminées, contient un lit clot.

**Éléments de décor :** les encadrements des baies sont moulurés en quart de rond. Le linteau de la fenêtre est de la chambre porte gravés un fanion, une date (1613), un silhouette humaine et une ancre marine. Les souches de cheminées sont ornées d'une corniche. Les corbeaux de la cheminée de la salle commune sont décorés de motifs floraux sculptés; la hotte est pourvue d'une corniche.

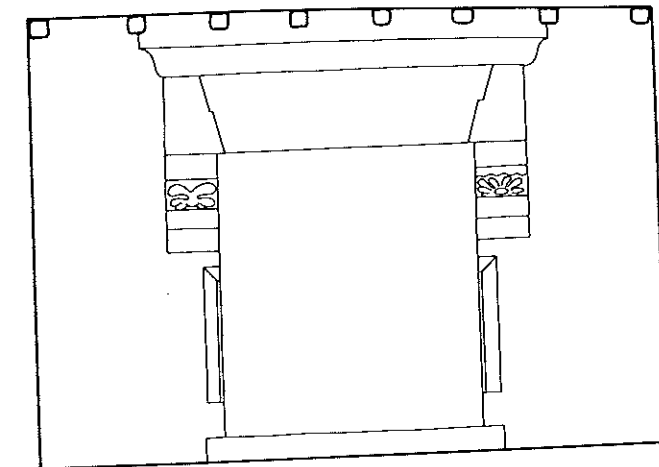
**Observations particulières :** la fenêtre ouest de la chambre était, à l'origine, la porte de l'ancienne salle commune desservie par un perron en bois; les pierres formant l'allège de cette fenêtre ont été visiblement rapportées.

#### 4. Historique

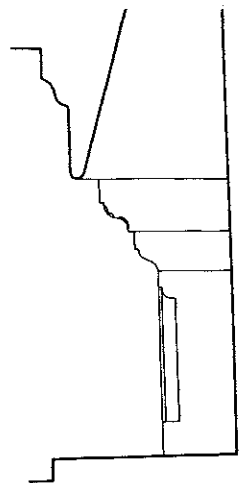
La date de 1613, gravée sur le linteau, pourrait correspondre à l'époque de la construction de ce bâtiment. L'ensemble figure sur le cadastre dressé en 1809; une construction, aujourd'hui disparue, s'élevait alors dans la cour. D'après les renseignements recueillis sur place, cette maison aurait toujours été habitée par des carriers et aurait, à l'origine, abrité deux ménages occupant chacun un niveau. Selon certains, accolé sur le mur-pignon est, se trouvait un four à pain enterré et accessible de la resserre à bois; sur ce même emplacement a été construit plus récemment, une remise utilisée par le propriétaire. Les bâtiments, prolongeant l'édifice à l'ouest, devaient dépendre de cette maison et auraient été utilisés comme étables. Depuis la première enquête, l'ensemble a subi quelques transformations de détail et sert de résidence secondaire.

Cheminée de l'ancienne salle commune du niveau 2

Élévation



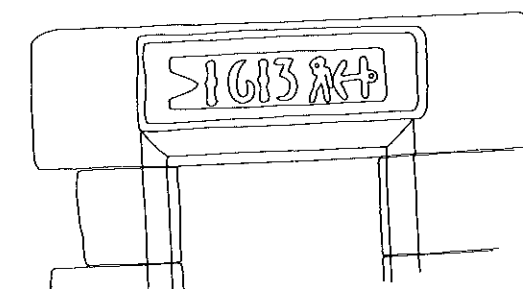
Coupe



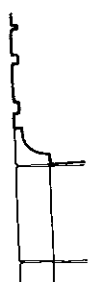
cm 0 20 40 60 80

Linteau de fenêtre

Élévation



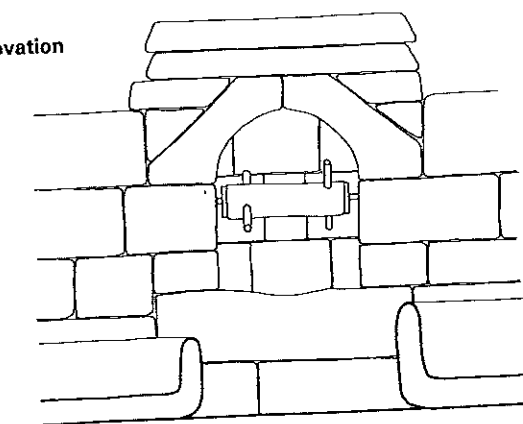
Coupe



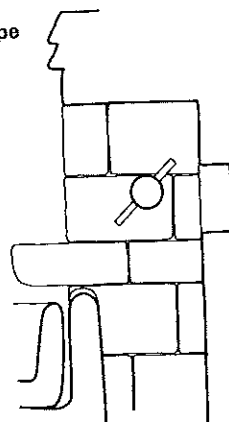
cm 0 10 20 30

Puits

Élévation



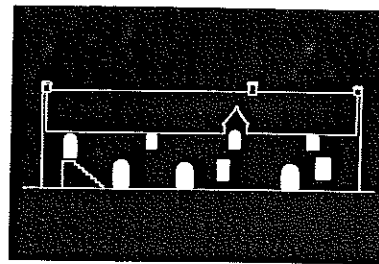
Coupe



m 0 20 40 60 80



BR 14



Habitation-exploitation

## Vannetais (Golfe du Morbihan)

56087 Ile-aux-Moines

Lieu-dit : Kerbilio

Nombre de bâtiments : 3

Bâtiment étudié : 1

Usage d'origine :  
Exploitation de polyculture et viti-  
culture

Surface totale de l'exploitation :  
10 ha

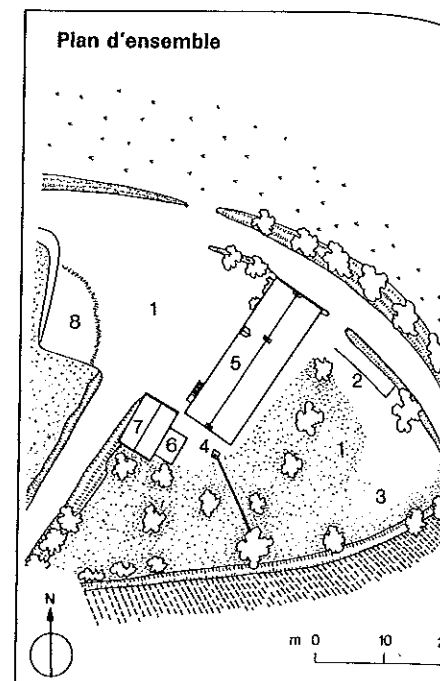
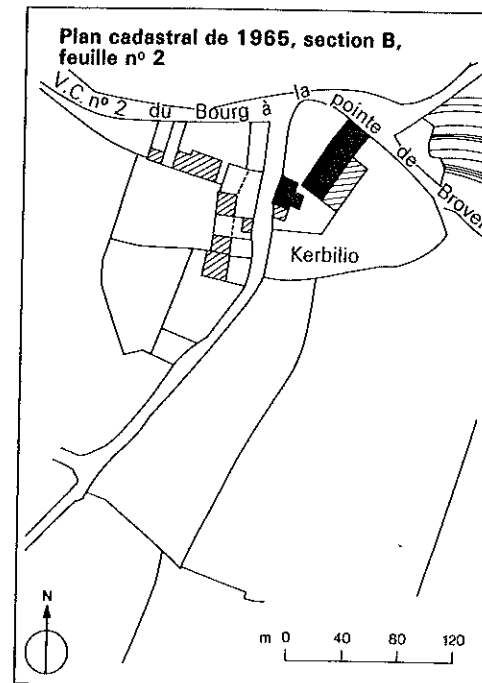
S.A.U. : 9 ha 35 a

Caractères remarquables :  
Organisation en longère; maison  
longue à partition légère; deux  
pièces d'habitation; comble  
à surcroît

État en 1982 :  
En cours de transformation

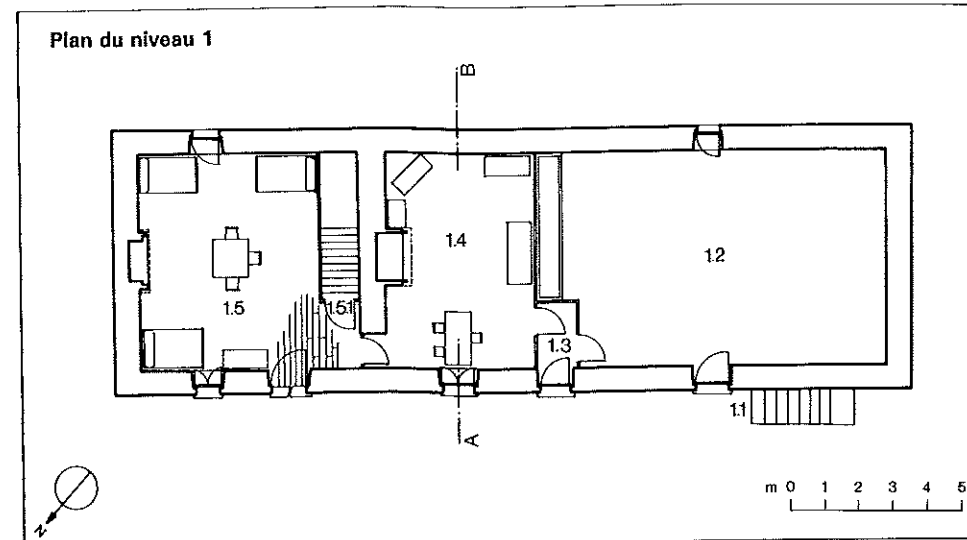
Fonction en 1982 :  
Résidence secondaire

Étude initiale : 1946

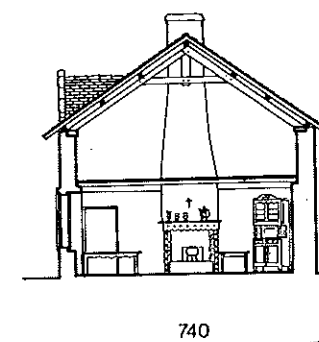


Plan d'ensemble  
1. cour  
2. silo à betteraves  
3. réserve de bois  
4. puisard  
5. habitation-exploitation  
6. porcherie  
7. remise  
8. fumière

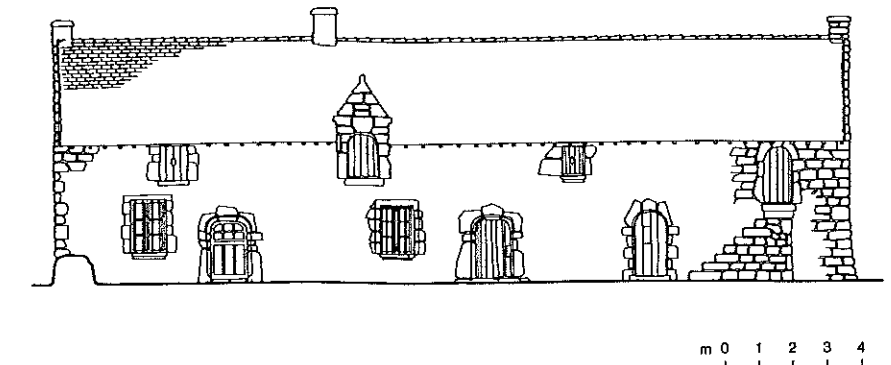
Plan du niveau 1  
1.1. accès au fenil  
1.2. étable  
1.3. vestibule  
1.4. salle commune  
1.5. chambre  
1.6. accès au grenier



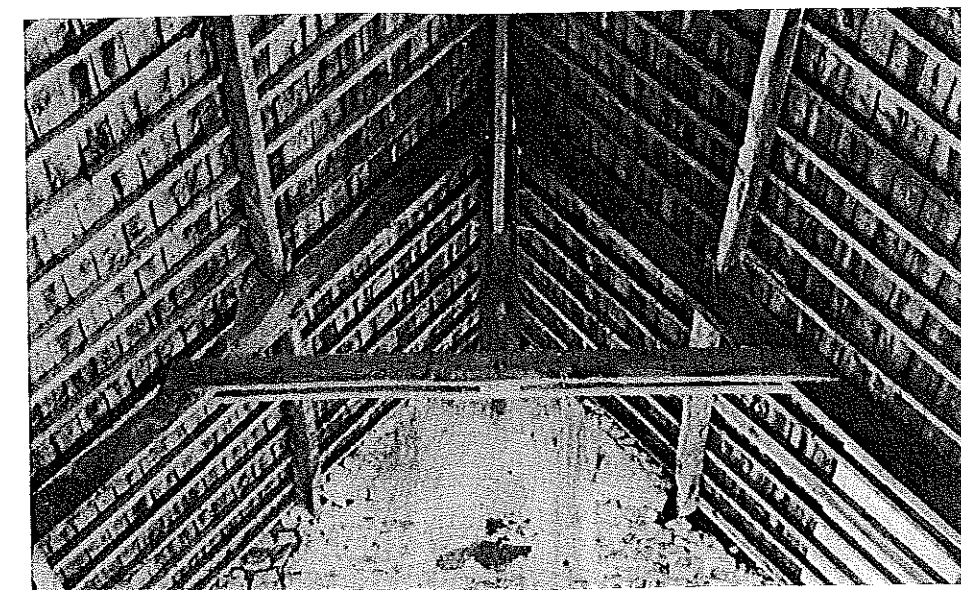
Coupe transversale AB



Façade nord-ouest



Vue de la charpente, état en 1982



### 1. Situation

*Commune* : nombre d'habitants en 1856 : 1 601; 1936 : 1 029; 1975 : 588. Les ressources de cette commune insulaire du Golfe du Morbihan sont la pêche et la polyculture associées, autrefois, à la viticulture et à l'artisanat de la passementerie.

*Maison* : l'exploitation est implantée à moins d'un kilomètre du chef-lieu communal, à Kerbilio, au sud du carrefour de deux chemins.

*Mode de faire-valoir* : en fermage.

### 2. Distribution-circulation

*Accès et clôtures* : l'exploitation comprend trois bâtiments. L'édifice sud-est délimite deux cours. L'une, au nord-ouest, s'ouvrant sur le carrefour, est sablée; l'autre, au sud-est, est longée, à l'est, par le chemin auquel elle donne accès.

*Localisation des activités* : divisant les deux cours et perpendiculaire au chemin est, le bâtiment principal s'ouvre au nord-ouest. Il contient, au premier niveau, isolé par des cloisons en bois, un petit vestibule central commandant, au sud, l'étable et, au nord-est, une salle commune. Cette dernière distribue une chambre. Le second niveau est occupé, au sud, par un fenil, desservi par un perron établi sur la façade ouest et, au nord-est, par un grenier, accessible par un escalier placé dans la chambre. Fermant la cour au sud, un édifice, parallèle au chemin sud-ouest, abrite la remise. Une petite construction (soue), en appentis, lui est adossée au sud. La cour sud sert périodiquement d'aire à battre; un puisard en permet l'assèchement rapide. Fagots et betteraves y sont entreposés.

### 3. Construction

*Fondations et murs* : murs, en moellons de granit reposant sur le rocher.

*Toiture-charpente* : toit à deux versants, de 35° de pente, portés par des fermes de comble à surcroît composées d'arbalétriers reposant sur sablières, d'un entrait retroussé et d'un poinçon.

*Couverture* : ardoises de Trélazé à crochets.

*Baies* : encadrements en pierre de taille; arcs en anse de panier aux portes de l'habitation, à la lucarne pendante à pignon découvert. Arcs en plein cintre à la porte de l'étable et à la porte haute du fenil. Barreaux aux fenêtres du premier niveau.

*Feu-eau* : dans la salle commune, cheminée engagée à faux-manteau, âtre surélevé; dans la chambre, cheminée à manteau en bois.

*Escaliers* : escalier, en bois, à une volée droite (pente d'échelle de meunier). Perron en pierre (granit), parallèle au mur ouest. Marche aux portes de l'habitation.

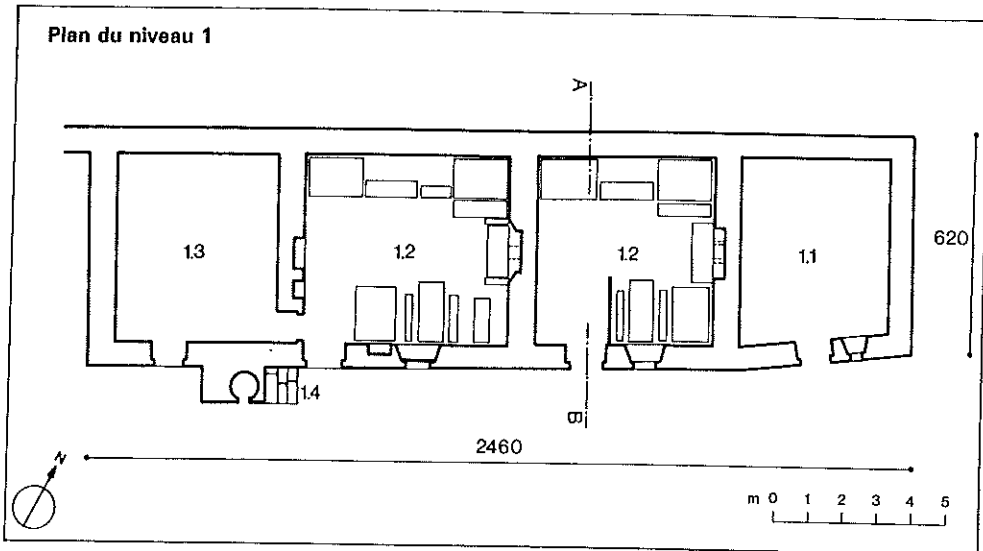
*Surfaces intérieures* : au sol : parquet dans la chambre, ciment dans la salle, terre battue dans l'étable. Cloisons en planches. Murs blanchis à la chaux.

*Éléments de décor* : encadrements et appuis des baies moulurés. Souche de cheminée postiche sur le pignon sud.

*Observations particulières* : néant.

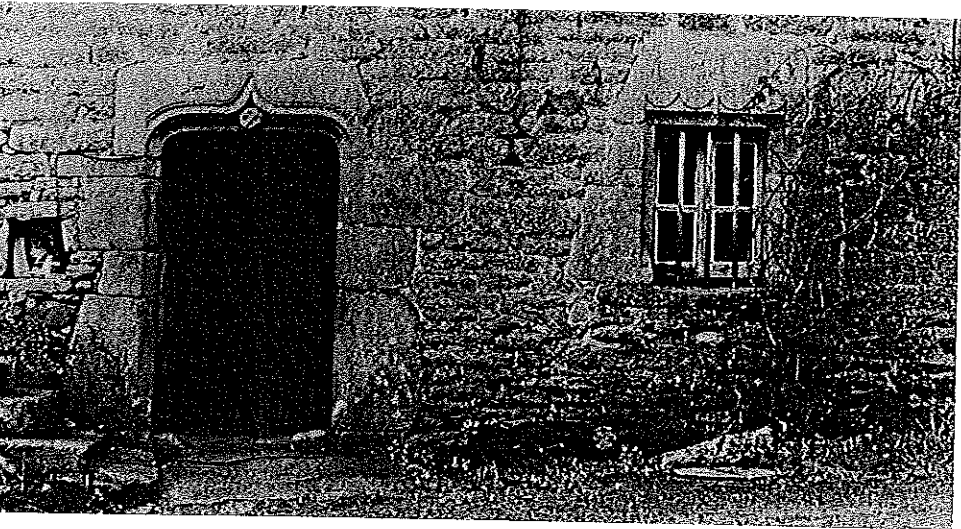
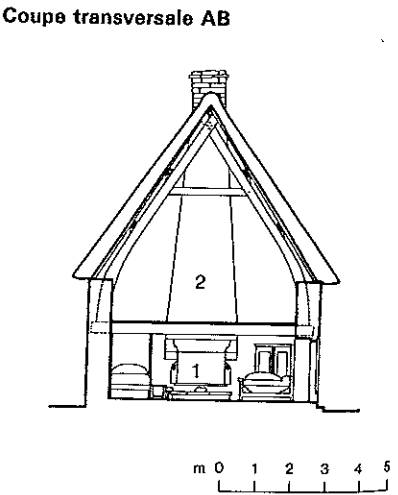
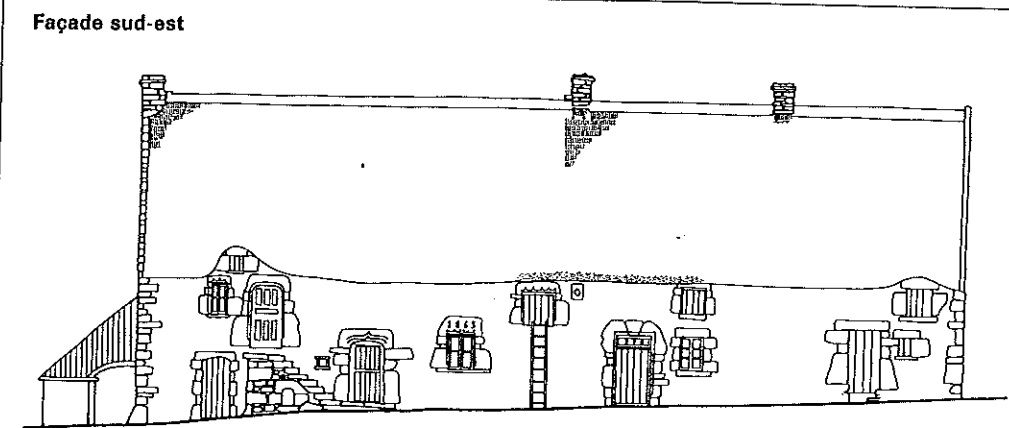
### 4. Historique

L'exploitation figure au cadastre de 1851. Depuis, deux bâtiments ont été détruits et l'ardoise a remplacé le chaume, à la suite d'un incendie vers 1914. La présence de la lucarne daterait de la réfection du toit; il s'agirait d'un réemploi.



- Plan du niveau 1
- 1.1. cellier
  - 1.2. salle commune
  - 1.3. étable
  - 1.4. accès aux fenils

- Coupe transversale AB
- 1. salle commune
  - 2. fenil

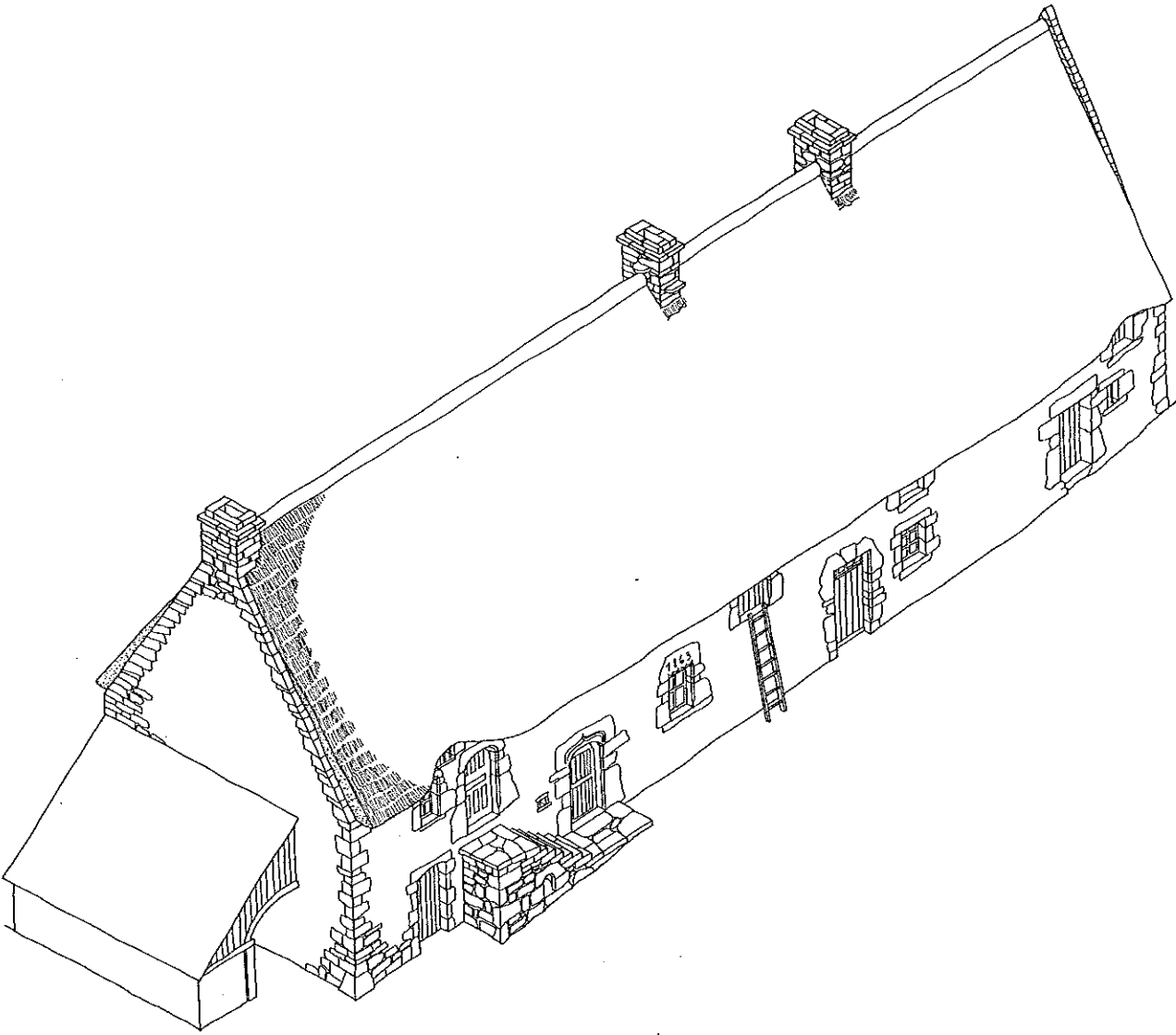


façade sud-est : détail de l'habitation ouest, état  
1982

#### 4. Historique

Les bâtiments organisant la longère appartiennent à des époques de construction différentes; la partie ouest serait la plus ancienne et aurait été remaniée en 1863, date gravée sur le linteau de la fenêtre du premier niveau. Il est difficile de dater l'ensemble par les encadrements des baies, ceux-ci pouvant être des réemplois. Depuis la première enquête, l'affectation des locaux a changé : la longère sert de remise et d'étables, l'édifice étable-cuisine est redevenu, avec le local du pressoir, une habitation. De nouvelles constructions ont été réalisées (habitation, hangars) tandis que la grange, l'écurie et les hangars ont été détruits. Des plaques ondulées d'amiante-ciment remplacent le chaume.

#### Vue axonométrique





# Pays de Saint-Brieuc 22176 Plédran

Lieu-dit : La Ville-Neuve

Nombre de bâtiments : 5

Bâtiments étudiés : 3

Usage d'origine :  
Exploitation de polyculture-  
élevage

Surface totale de l'exploitation :  
2 ha 90 a

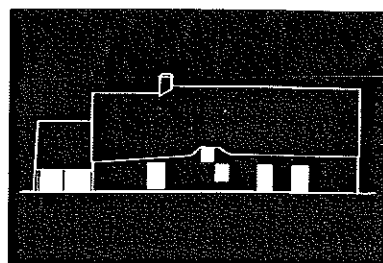
S.A.U. : 2 ha 87 a

Caractères remarquables :  
Maison longue à partition maçon-  
née. Deux étages de comble.  
Plancher à fusées

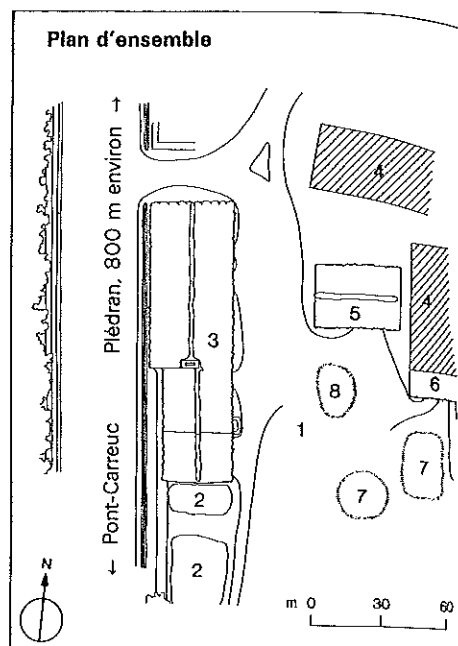
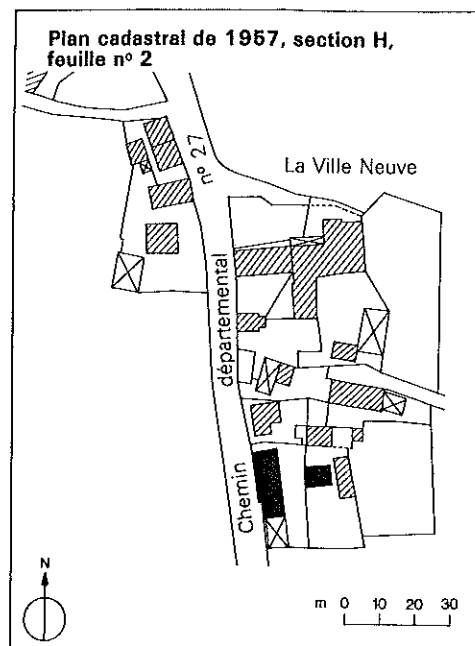
État en 1981 :  
Bon état; nombreuses transforma-  
tions

Fonction en 1981 :  
Résidence principale

Étude initiale : 1945



Habitation-exploitation



## 1. Situation

*Commune* : nombre d'habitants en 1856 : 3 604; 1936 : 2 764; 1975 : 4 522. Elle s'étend, à trois kilomètres au sud de Saint-Brieuc, à une altitude moyenne de 175 mètres. L'habitat y est dispersé.

*Maison* : le hameau de la Ville-Neuve est situé à huit cents mètres au sud du chef-lieu communal et se développe le long de la route Plédran-Saint-Carreuc. L'exploitation considérée se trouve à l'extrémité sud du hameau, sur le côté est de la route.

*Mode de faire-valoir* : faire-valoir direct.

## 2. Distribution-circulation

*Accès et clôtures* : l'exploitation se compose de cinq bâtiments dont trois sont accolés et délimitent à l'ouest une cour par laquelle s'effectue la plupart des circulations. Au nord-ouest de la cour, un passage donne accès à la route. Des talus, plantés d'arbustes, entourent les prés et les parcelles de culture.

*Localisation des activités* : en bordure de la route, s'ouvrant à l'est sur la cour, se dresse, sur trois niveaux, un bâtiment. Au premier niveau, un vestibule central communique, au nord, avec l'étable et distribue, au sud, la salle commune, unique pièce d'habitation. L'édifice voisin, légèrement en retrait sur la façade ouest, prolonge au sud cette dernière; il contient un cellier également utilisé comme fenil et réserve à pommes de terre. Un escalier, placé dans le vestibule, mène au deuxième niveau aménagé en grenier, au-dessus de la salle et de l'étable. Au troisième niveau, desservi par une échelle, se trouve un autre grenier. Ces derniers possèdent leur accès propre : portes hautes sur le mur-pignon nord et sur le mur gouttereau est. Dans le cellier, une trappe donne accès au second niveau occupé par un débarras. Un petit édifice, à usage de remise et de resserre, lui est accolé au sud; il est

largement ouvert à l'est. Perpendiculaire à l'habitation, un bâtiment, orienté au sud sur la cour, abrite les soues à porcs et l'écurie. Au sud-est de ce dernier, une petite construction en appentis sert de poulailler. Le tas de fumier est placé à proximité de l'écurie-porcherie. Les meules de paille s'élèvent au sud du poulailler. Les fagots sont stockés au sud de la remise.

## 3. Construction

*Fondations et murs* : fondations peu profondes; murs épais en moellons de granulites liés à l'argile. Mur pignon sud de la remise formé de poteaux, en bois, fichés en terre et recouverts de branchages et de genêts, mur ouest maçonné.

*Toiture-charpente* : toit à deux versants, de 58° de pente, portés par des fermes de comble à surcroît; entrant retroussé soutenu, en son milieu, par un poteau prenant appui sur la poutre. Pièces de charpente en chêne.

*Couverture* : en chaume accroché à des branchages, eux-mêmes fixés aux chevrons. Aux rives du toit, liens maintenant le chaume. Faîtage recouvert d'argile. Couvrement courbe de la porte est du deuxième niveau.

*Baies* : linteaux en bois. Portes à un vantail en bois plein (chêne); vantail coupé à la porte du vestibule. Petite fenêtre de la salle commune pourvue de volets et prolongée, à sa partie inférieure, par une baie fermée par des volets en bois plein. Sur le mur-pignon nord, deux jours carrés éclairant l'étable. Sur la façade est, au deuxième niveau, porte passante.

*Feu-eau* : cheminée engagée dans le mur sud de la salle commune; hotte soutenue par deux corbeaux en bois. Source à soixante-dix mètres.

*Escaliers* : escalier, en bois, à une volée droite; rampe et main courante en bois. Échelles.

## Plan d'ensemble

1. cour
2. réserve de fagots
3. habitation-exploitation
4. bâtiment voisin
5. porcherie
6. poulailler
7. pailler
8. fumière

## Plan du niveau 1

- 1.1. étable
- 1.2. vestibule
- 1.2.1. vaisselier-égouttoir-garde manger
- 1.2.2. accès du niveau 2
- 1.3. salle commune
- 1.4. cellier
- 1.5. remise ouverte

## Coupe transversale AB

1. salle commune
2. grenier

## Vaisselle-égouttoir-garde-manger situé dans le vestibule, état en 1944

1. bac de lavage sans évacuation des eaux usées
2. égouttoir
3. garde manger

*Surfaces intérieures* : au premier niveau, le sol est en terre battue; des parquets en chêne sont installés sous les lits afin de mieux les protéger contre l'humidité. Le sol est formé d'un parquet, au deuxième niveau et de baguettes entourées d'argile et de foin (*fusées*), au troisième niveau. Au plafond de la salle commune, les poutres sont apparentes; au deuxième et au troisième niveau, la sous-face du plancher et la charpente sont apparentes. Entre le vestibule et la salle, la cloison de séparation est en bois brut; les murs de la salle sont recouverts d'un badigeon.

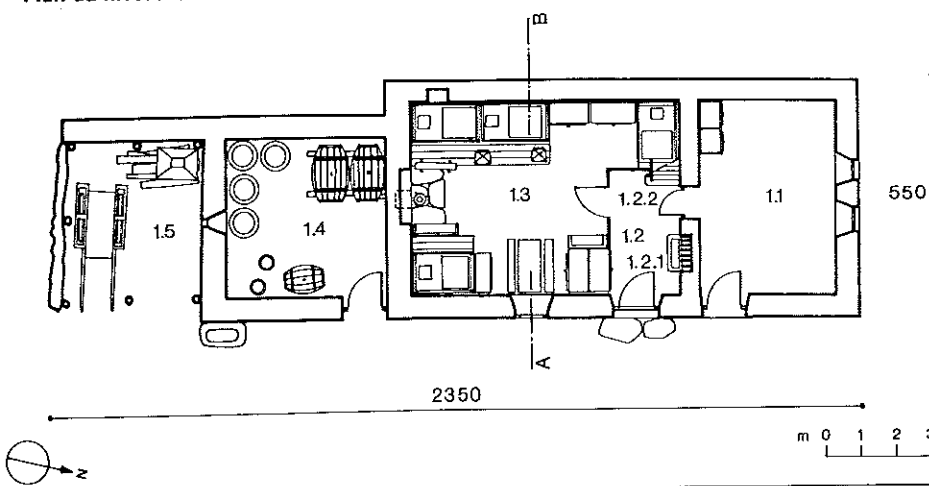
*Éléments de décor* : badigeon blanc sur les encadrements de la fenêtre sud et des portes du vestibule et de l'étable.

*Observations particulières* : la fenêtre de la salle commune est fixe. Dans le mur nord du vestibule, une niche est aménagée en vaisselier égouttoir sans système d'évacuation d'eau.

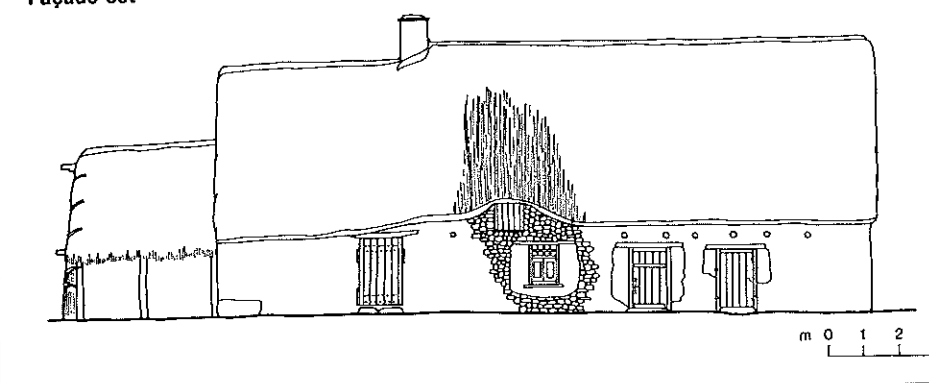
## 4. Historique

Cette exploitation daterait du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle et figure, à peu près sous sa forme actuelle, sur le cadastre dressé en 1848; un petit bâtiment, disparu depuis, s'élevait alors au sud de la remise. À l'origine, le vestibule n'existait pas, il fut aménagé pour mieux protéger du froid la salle commune. Depuis la première enquête, ces bâtiments ont été profondément transformés; toutes activités agricoles ayant été abandonnées, ces édifices servent, aujourd'hui, de résidence principale.

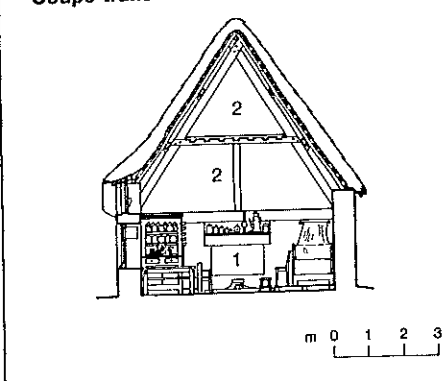
## Plan du niveau 1



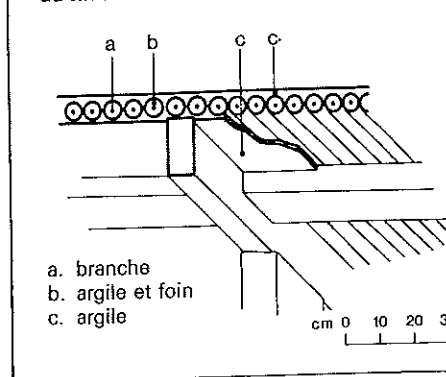
## Façade est



## Coupe transversale AB

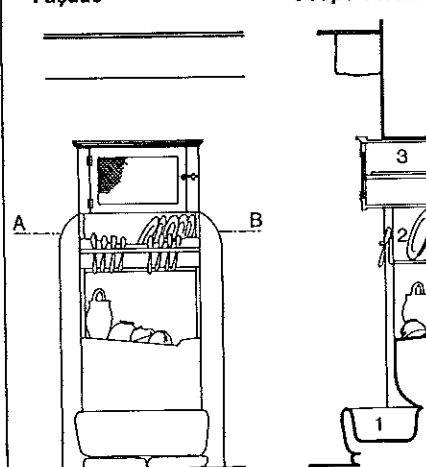


## Coupe transversale sur le plancher du niveau 3



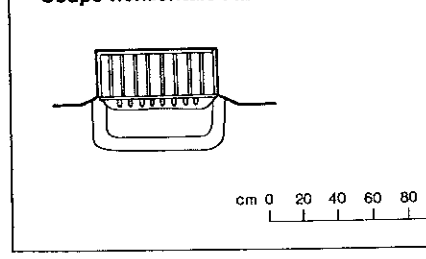
## Vaisselle-égouttoir-garde-manger situé dans le vestibule, état en 1944

### Façade



### Coupe verticale

## Coupe horizontale AB



BR 21

**Pays de  
Saint-Brieuc  
22309  
Saint-Launeuc**

Lieu-dit : Le Foël

Nombre de bâtiments : 7

Bâtiment étudié : 1

**Usage d'origine :**  
Exploitation de polyculture-  
élevage

**Surface totale de l'exploitation :**  
15 ha 13 a

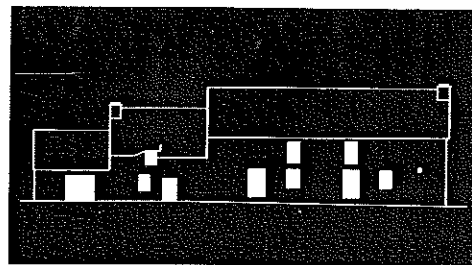
**S.A.U. :** 14 ha 81 a

**Caractères remarquables :**  
Maison longue à partition  
maçonnée

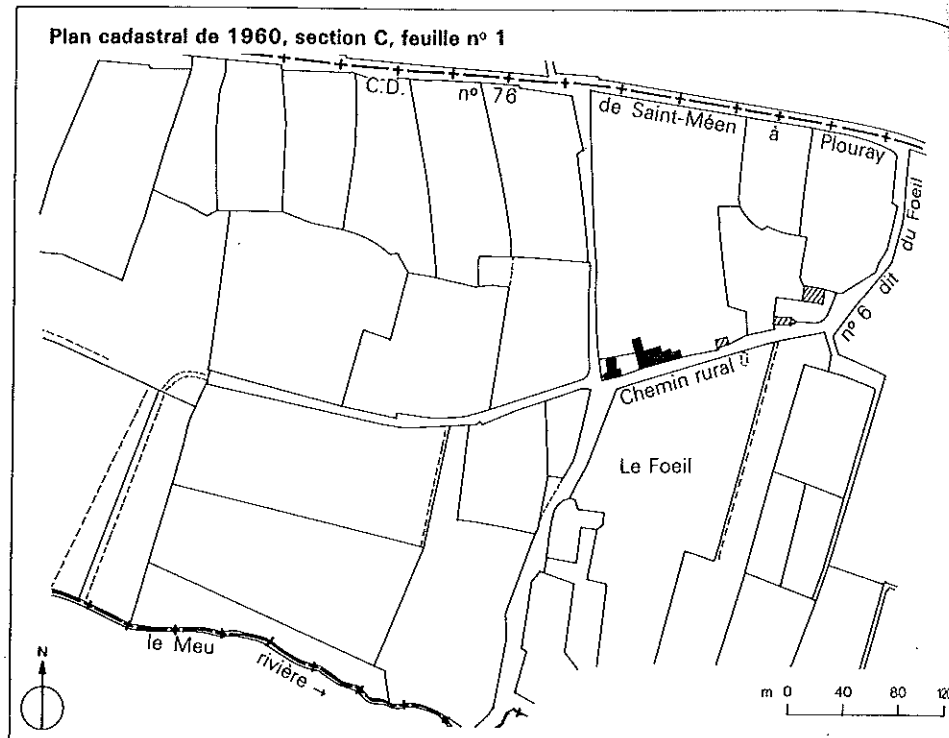
**État en 1974 :**  
Bon état

**Fonction en 1974 :**  
Exploitation en activité

**Étude initiale :** 1944



Habitation-exploitation



**1. Situation**

*Commune :* nombre d'habitants en 1856 : 510; 1936 : 392; 1975 : 239. Elle s'étend à quatre kilomètres au nord-est de Merdrignac, aux confins du bassin de Rennes. La culture des céréales, la production de pommes et l'élevage laitier constituent l'essentiel de ses ressources.

*Maison :* elle est isolée à un kilomètre au sud-ouest du chef-lieu communal, à proximité du Grand Étang de la Hardouinais.

*Mode de faire-valoir :* faire-valoir direct.

**2. Distribution-circulation**

*Accès et clôtures :* l'exploitation se compose de sept bâtiments s'organisant en deux ensembles au nord d'un chemin rejoignant, à l'est, la route de Saint-Launeuc. Des talus plantés d'arbustes entourent les champs.

*Localisation des activités :* trois bâtiments, accolés en ligne le long du chemin, s'ouvrent, au sud, sur ce dernier. À l'ouest, l'habitation contient, au premier niveau, une étable indépendante, à l'est et, à l'ouest, une salle commune distribuant, à l'est, un cellier. Le second niveau, accessible par un escalier placé dans la salle, sert de grenier. Attenant à l'étable, un édifice comporte, au premier niveau, une grange, au second, un fenil. S'appuyant sur le mur-pignon de la grange, se trouve la porcherie. Communiquant avec la salle commune et s'ouvrant au nord, une construction en appentis abrite, à l'est, un cellier et, à l'ouest, le local du moulin. Face au mur-pignon ouest de l'habitation, se dresse, perpendiculaire au chemin, le second ensemble orienté à l'est. Il comprend, au sud, un édifice à usage de remise et de fournil. Un bâtiment, occupé

par l'écurie, lui est jointif et perpendiculaire; ce dernier est prolongé, au nord, par le poulailler. Le puits se trouve devant l'habitation, de l'autre côté du chemin.

**3. Construction**

*Fondations et murs :* fondations peu profondes; murs en pisé sur solin en moellons de granit liés à l'argile; allèges en moellons. Partie en pisé recouverte d'un enduit et renforcée par des madriers en chêne prolongeant les appuis et les linteaux.

*Toiture-charpente :* toit à deux versants, de 43° de pente, portés par des chevrons-formant-fermes.

*Couverture :* ardoises clouées; faîtage recouvert de tuiles.

*Baies :* linteaux formés par les madriers reliant, deux à deux, les ouvertures. À la salle commune, porte à vantail coupé et imposte vitrée; fenêtre ouest pourvue de barreaux. Portes hautes à un vantail en bois plein. Pas de vantail à la porte de l'étable.

*Feu-eau :* dans la salle commune, cheminée engagée dans le mur-pignon ouest avec deux niches pour la conservation des cendres. Puits.

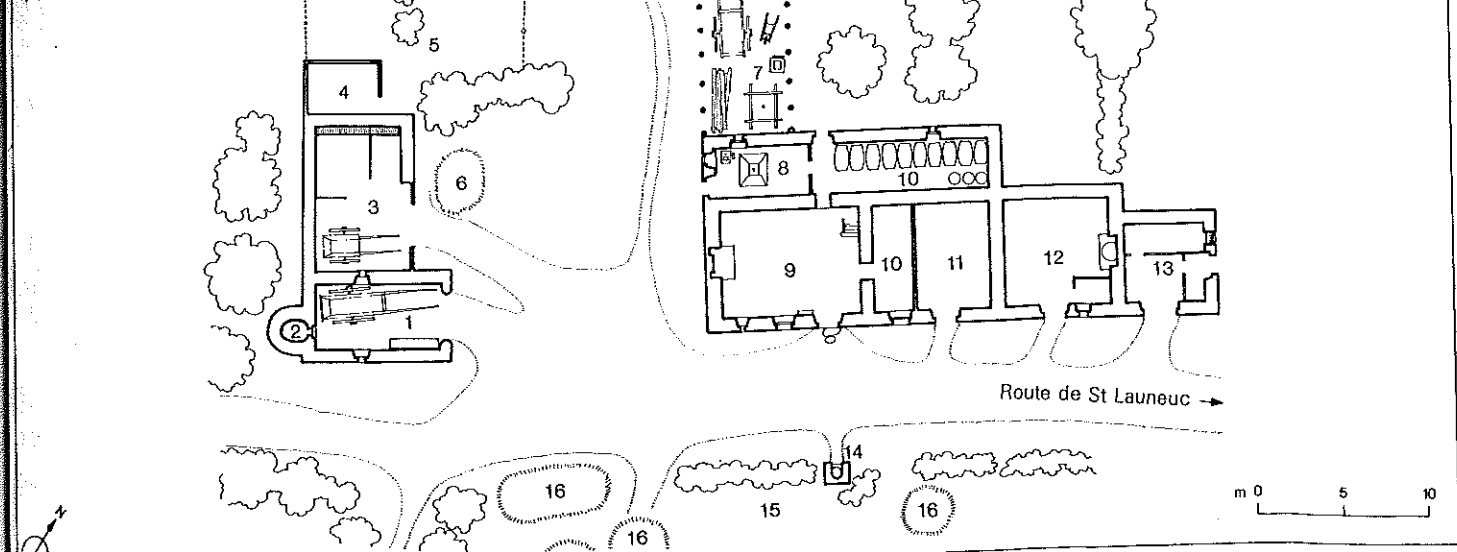
*Escaliers :* escalier, en bois, à une volée droite et marches balancées. Deux marches, en pierre, devant la porte de la salle.

*Surfaces intérieures :* sol en terre battue au premier niveau, parquet au second. Cloison, en bois, entre le cellier et l'étable. Dans la salle, murs blanchis à la chaux.

*Éléments de décor :* néant.

*Observations particulières :* néant.

**Plan d'ensemble et des locaux, état en 1944**



**Plan d'ensemble et des locaux, état en 1944**

1. fournil remise
2. four à pain
3. remise écurie
4. poulailler
5. enclos à volaille
6. fumière
7. hangar à matériel et du pressoir
8. laiterie, moulin à pommes
9. habitation
10. cellier
11. étable
12. grange
13. porcherie
14. puits
15. aire de battage
16. pailler

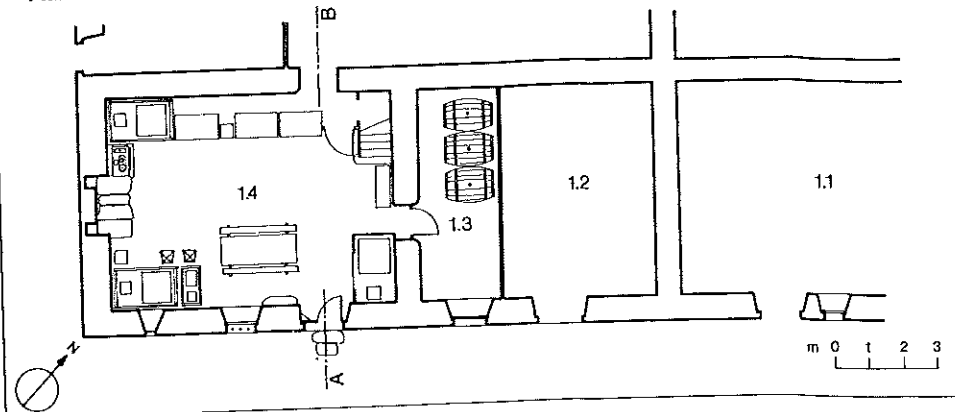
**Plan du niveau 1, état en 1944**

- 1.1. grange
- 1.2. étable
- 1.3. cellier
- 1.4. salle commune

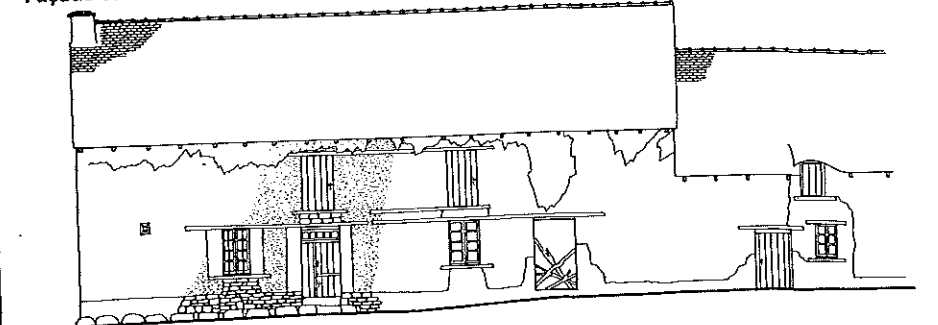
**4. Historique**

Ces bâtiments ne figurent pas sur le cadastre de 1825 et dateraient du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Depuis la première enquête, seule la porcherie a disparu.

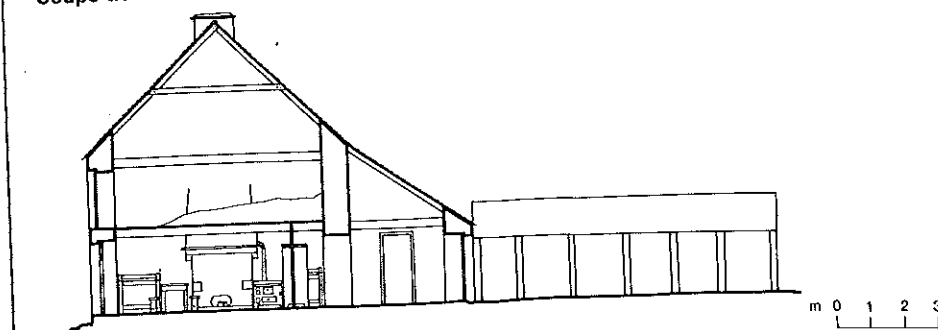
**Plan du niveau 1, état en 1944**



**Façade sud**



**Coupe transversale AB**



Région nord-orientale de la Haute-Bretagne  
35317 Hédé

Lieu-dit : Le Haut-Poncel  
Nombre de bâtiments : 5  
Bâtiment étudié : 1

Usage d'origine :  
Exploitation agricole

Surface totale de l'exploitation :  
8 ha environ

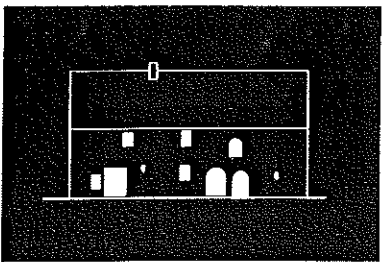
S.A.U. : 8 ha environ

Caractères remarquables :  
Organisation en longère :  
regroupement de la plupart  
des activités dans un même  
bâtiment

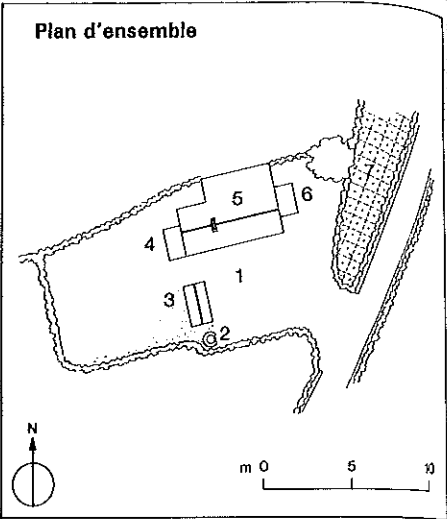
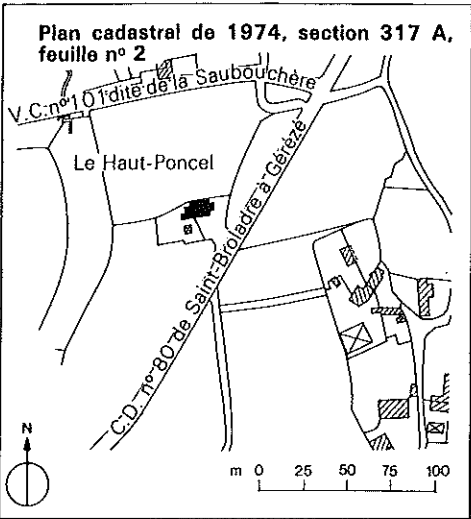
État en 1982 : Bon état

Fonction en 1982 :  
Exploitation en activité

Étude initiale : 1944



Habitat-exploitation

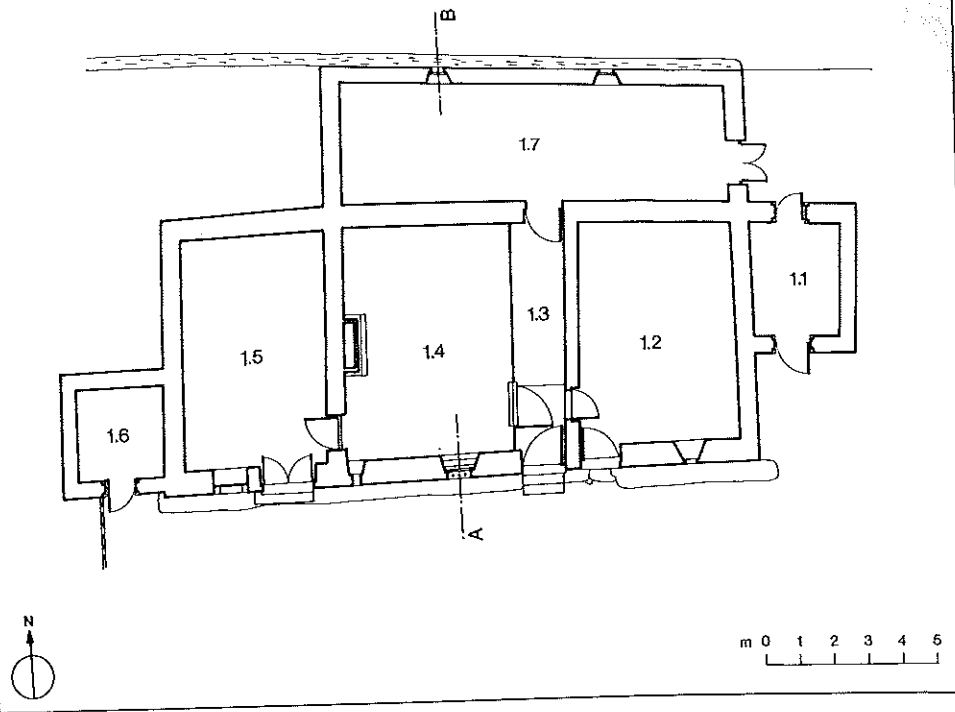


- Plan du niveau 1
- 1.1. poulailler
  - 1.2. étable
  - 1.3. vestibule
  - 1.4. salle commune
  - 1.5. débarras
  - 1.6. porcherie
  - 1.7. pressoir-cellarier

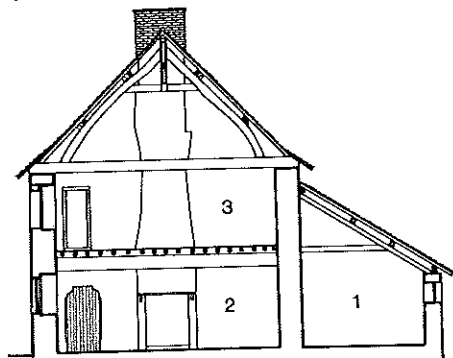
- Plan d'ensemble
- 1. aire de battage
  - 2. puits
  - 3. remise
  - 4. porcherie
  - 5. habitation
  - 6. poulailler
  - 7. potager

- Coupe transversale AB
- 1. pressoir-cellarier
  - 2. salle commune
  - 3. grenier.

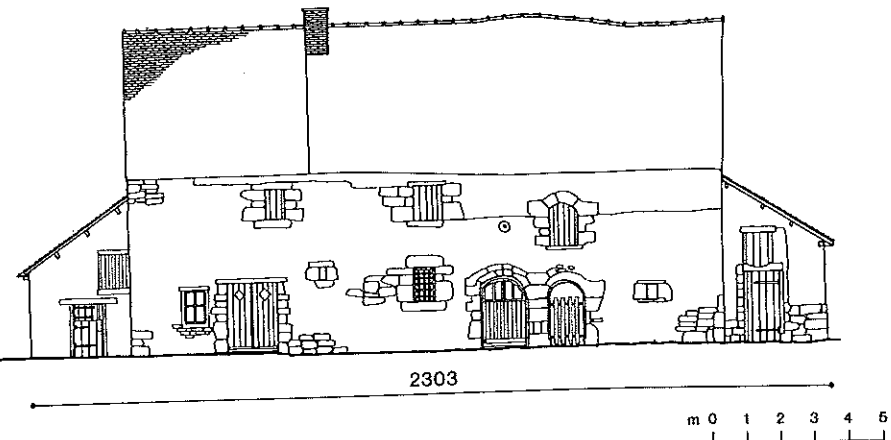
Plan du niveau 1



Coupe transversale AB



Façade sud



1. Situation

*Commune* : nombre d'habitants en 1876 : 588; 1936 : 385; 1975 (après fusion avec Bazouges sous Hédé et Saint-Symphorien) : 7 029. La polyculture et l'élevage constituent l'essentiel des ressources de cette commune située à vingt kilomètres au nord-ouest de Rennes.

*Maison* : isolée à deux kilomètres au sud du chef-lieu communal, l'exploitation est implantée le long de la route Hédé-Saint-Gondran.

*Mode de faire-valoir* : faire-valoir direct.

2. Distribution-circulation

*Accès et clôtures* : l'exploitation se compose de cinq bâtiments délimitant les côtés nord et ouest d'une cour fermée au sud et à l'est par un talus. Cette dernière s'ouvre au sud-est sur la route et communique à l'ouest avec l'aire à battre.

*Localisation des activités* : au nord, se dresse le bâtiment principal ouvert sur la cour. Au premier niveau, un vestibule commande, à l'est, l'étable et, à l'ouest, la salle commune. Cette dernière distribue un débarras. Étable et débarras possèdent leur accès propre. Le second niveau, desservi par une échelle placée dans l'étable, sert de grenier à l'ouest et de fenil à l'est. Adossé sur la façade nord et communiquant avec le vestibule, un édifice en appentis abrite le pressoir et le cellier. Deux petites constructions en appentis cantonnent l'habitation-étable et sont utilisées comme poulailler, à l'est et comme porcherie, à l'ouest. A l'ouest de la cour, perpendiculaire au débarras, un hangar, à usage de remise, sépare la cour de l'aire. Le puits se trouve au sud.

3. Construction

*Fondations et murs* : fondations peu profondes. Murs en moellons de granit et, sur une faible hauteur, en pisé recouvert d'un enduit de chaux grasse.

*Toiture-charpente* : toit à deux versants, de 46° de pente, portés par des fermes; arbalétriers courbes, sous-faîtage et coyaux.

*Couverture* : ardoises d'Angers.

*Baies* : à l'habitation, à l'étable, au grenier et au fenil, encadrements en pierre de taille. Arc en plein cintre aux portes du vestibule, de l'étable et à la porte haute du fenil. Linteaux en bois aux portes de la porcherie, du poulailler et aux ouvertures du débarras. Fenêtre de la salle pourvue d'une grille.

*Feu-eau* : cheminée, à manteau, adossée contre le mur ouest de la salle commune. Puits.

*Escaliers* : échelle. Marches devant la porte du vestibule.

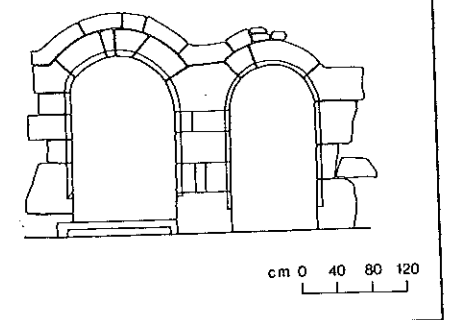
*Surfaces intérieures* : au premier niveau, sol en terre battue; au second, parquet. Cloison, en bois, entre la salle et le vestibule. Linteau sur coussinet aux portes intérieures du cellier et du débarras.

*Éléments de décor* : encadrements des portes du vestibule et de l'étable ornés d'un chanfrein. Motif gravé sur le linteau de la porte haute centrale. Motifs sculptés sur les piédroits de la cheminée.

*Observations particulières* : le comble est à surcroît.

Les traces d'une grille apparaissent sur la porte haute du grenier central qui était peut-être, à l'origine une pièce d'habitation.

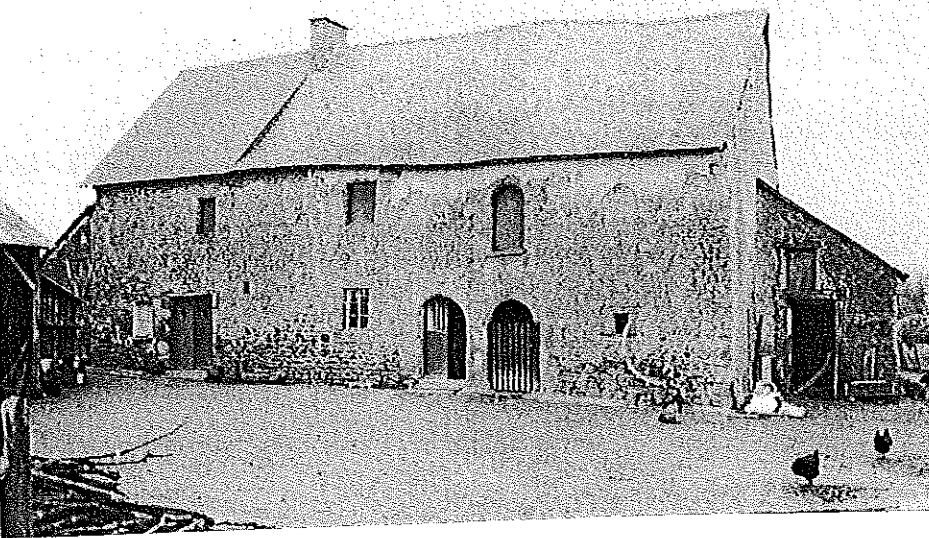
Baies des portes de l'habitation et de l'étable



4. Historique

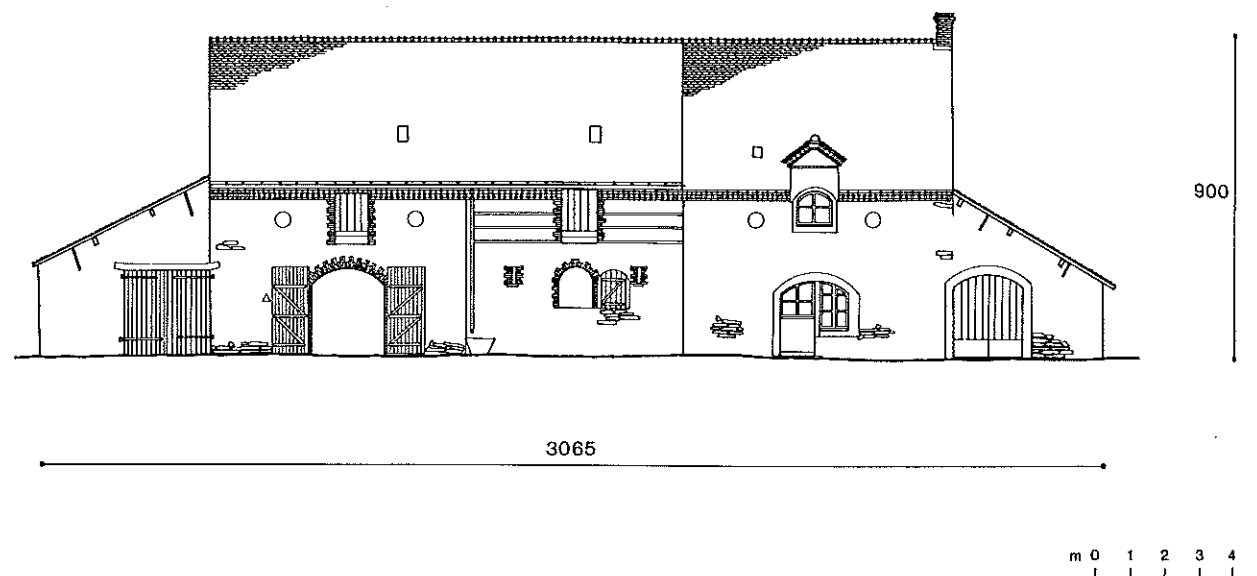
Ce bâtiment pourrait dater du XVIII<sup>e</sup> siècle (linteaux des portes intérieures). Aucune transformation n'a eu lieu depuis la première enquête.

Vue du sud-est, état en 1982

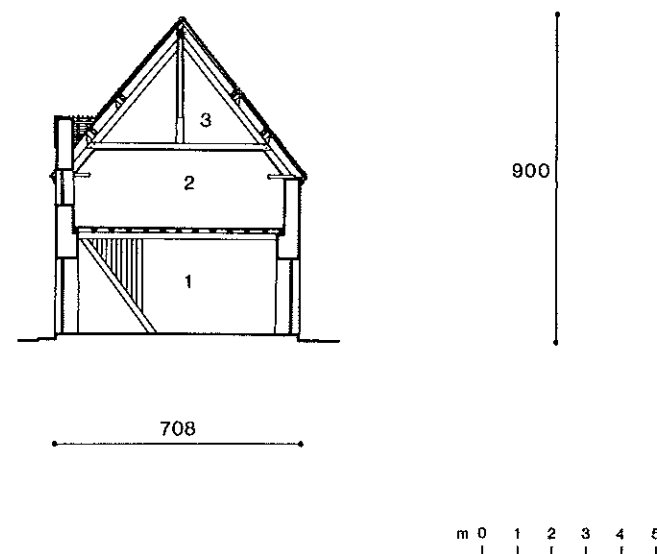




Façade sud-est, état en 1982

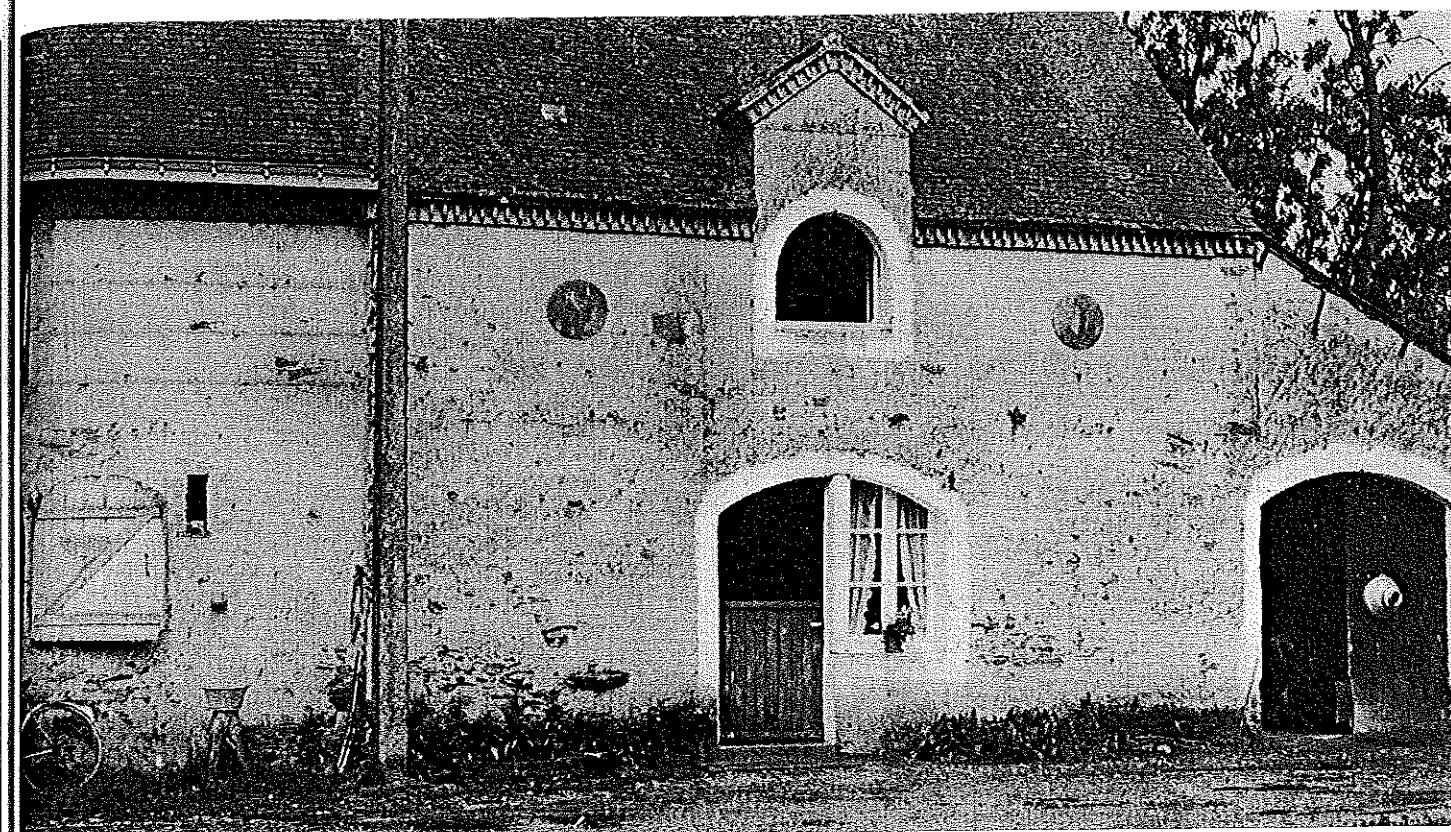


Coupe transversale AB



Coupe transversale AB

1. salle commune
2. chambre
3. comble



Détail de la façade sud-est de l'habitation, état en 1982

de la laiterie et de la lucarne pendante à pignon de la chambre. Porte, à un vantail vitré, et fenêtre de la salle couvertes par le même arc. À l'étable, arc en plein cintre à la baie fermée par un contrevent; baies en archère. Au fenil, portes hautes. Tabatières.

*Feu-eau* : cheminée légèrement engagée dans le mur nord de la salle. Seau recueillant l'eau des gouttières; puits.

*Escaliers* : escalier, en bois, à une volée droite. Perron.

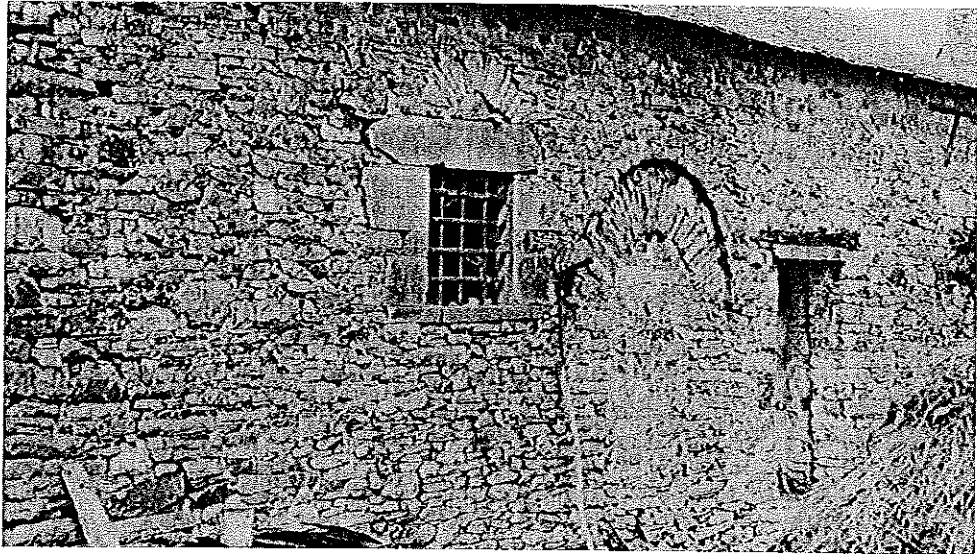
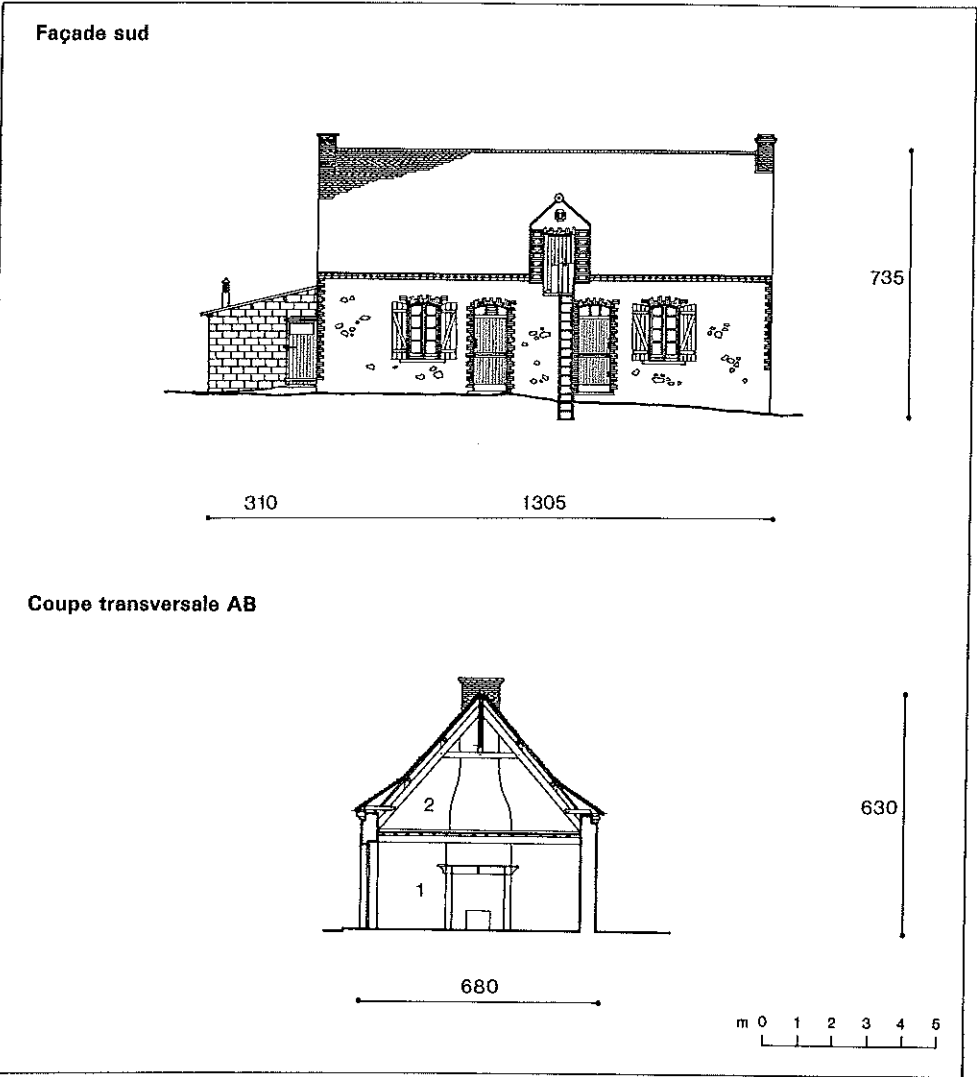
*Surfaces intérieures* : au premier niveau, sol des locaux d'exploitation en terre battue, ciment dans la salle; au second niveau, parquet.

*Éléments de décor* : encadrements des ouvertures de l'habitation et de la laiterie recouverts d'un badigeon. Deux disques métalliques de part et d'autre de la lucarne et de la porte haute sud. Trois bandeaux horizontaux en briques de chaque côté de la porte haute centrale.

*Observations particulières* : jusqu'à une date récente, une croix était peinte à la chaux sur le mur est de l'étable. Le comble est à surcroît.

#### 4. Historique

Ces bâtiments datent de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.



**Coupe transversale AB**  
1. salle commune  
2. grenier

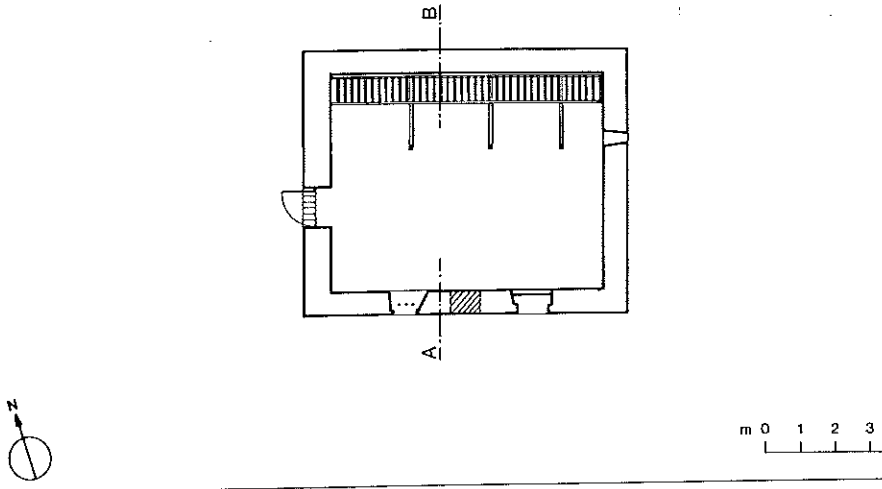
Détail de la façade sud de l'étable, état en 1982

*Couverture* : ardoises d'Angers.  
*Baies* : encadrements en briques. Au premier niveau, arc segmentaire et imposte vitrée aux deux portes. Lucarne pendante à pignon. A l'étable, encadrement en pierre de taille, arc de décharge et grille à la baie sud; en façade sud, deux portes murées (linteau en bois et arc en tas de charge). Encadrements en bois aux ouvertures du mur-pignon ouest.  
*Feu-eau* : cheminée engagée dans la salle, adossée dans la chambre. Puits.  
*Escaliers* : néant.  
*Surfaces intérieures* : dans la salle, sol en terre battue, dans la chambre, carreaux de terre cuite; parquet au second niveau.  
*Éléments de décor* : archivolte saillante de l'arc.  
*Observations particulières* : néant.

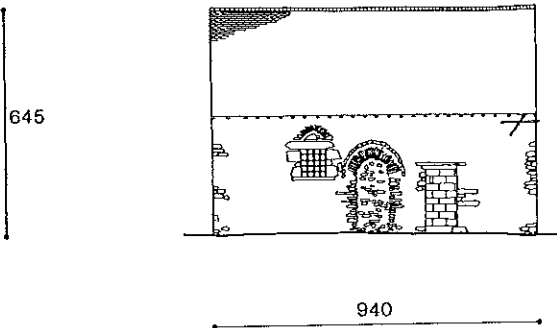
**Coupe transversale AB**  
1. étable  
2. fenil

**4. Historique**  
L'habitation aurait été construite vers 1890. L'étable daterait du début du XVII<sup>e</sup> siècle et, à l'origine, selon les occupants, aurait servi d'habitation.

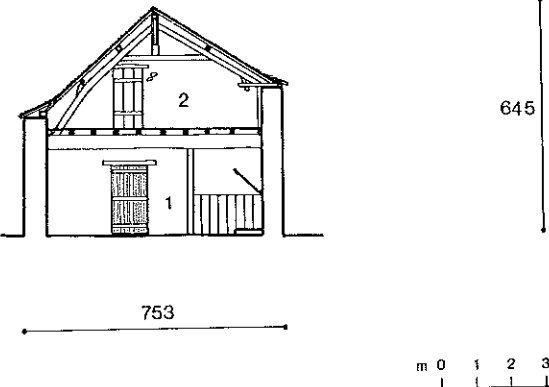
**Plan du niveau 1**

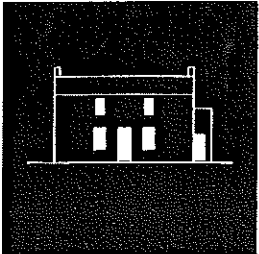


**Façade sud**



**Coupe transversale AB**





Habitation

Pays de Retz  
44187 Saint-Père-en-Retz

Lieu-dit : La Haute Pilorgère

Nombre de bâtiments : 8

Bâtiments étudiés : 8

Usage d'origine :  
Exploitation agro-pastorale

Surface totale de l'exploitation :  
15 ha environ

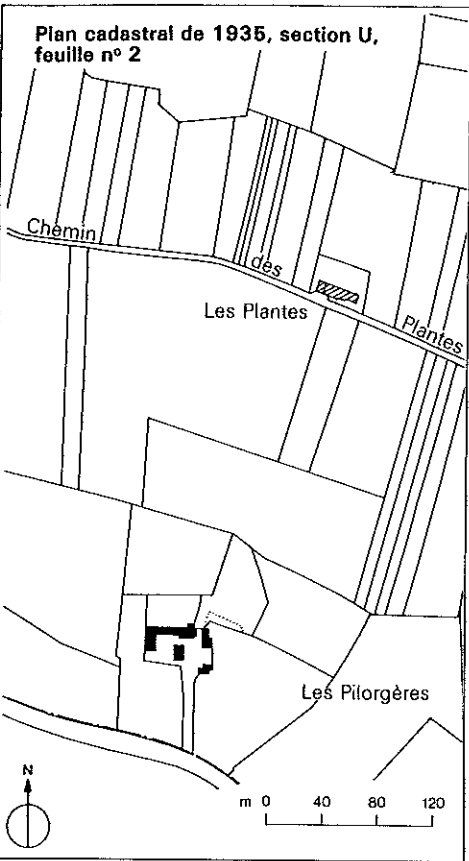
S.A.U. : 14 ha environ

Caractères remarquables :  
Maison à corps de logis  
indépendant et à pièce unique

État en 1981 :  
Bon état (transformations)

Fonction en 1981 :  
Résidence

Étude initiale : 1943



1. Situation

*Commune* : nombre d'habitants en 1856 : 3 068; 1936 : 2 549; 1975 : 2 688. L'élevage et la polyculture constituent l'essentiel des ressources de cette commune, située à treize kilomètres au sud-est de Saint-Nazaire, à proximité de la côte.

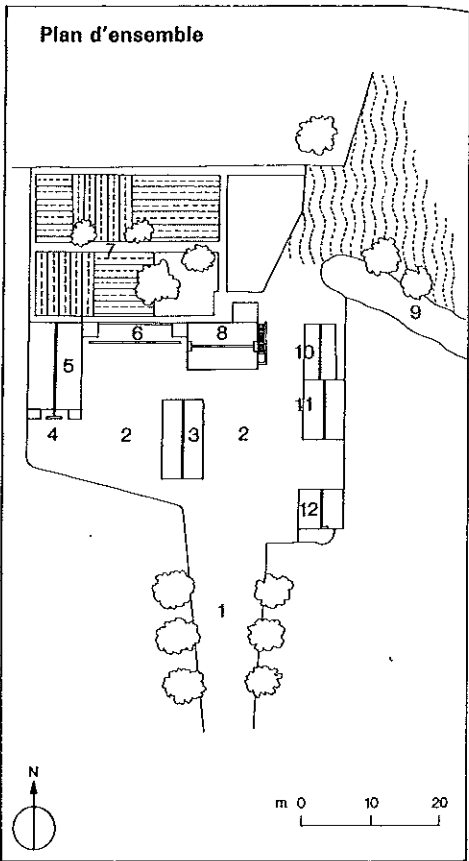
*Maison* : elle est isolée à trois kilomètres au nord-est du chef-lieu communal.

*Mode de faire-valoir* : en fermage.

2. Distribution-circulation

*Accès et clôtures* : une allée bordée d'arbres mène à l'exploitation, implantée à soixante mètres de la route. Pas de clôture.

*Localisation des activités* : huit bâtiments s'organisent autour de deux cours, l'une à l'ouest, l'autre à l'est. Au nord de la première, se dresse l'habitation s'ouvrant au sud et contenant, au premier niveau, une seule pièce; une rangée de meubles sépare la pièce d'habitation du débarras (derrière). Une porte, au nord, donne accès au jardin potager. Le second niveau, desservi par un perron placé sur le mur est, sert de grenier. A l'est de la cour, deux édifices accolés abritent le cellier et le pressoir. Dans leur alignement, se trouve le fournil, isolé au sud. Délimitant les deux cours, s'élève un bâtiment occupé par deux étables. A l'ouest de la seconde cour, se dresse sur deux niveaux la grange-fenil. Deux constructions symétriques, en appentis, à usage de porcherie, la prolongent au sud. Fermant, la cour au nord, un poulailler, terminé par deux appentis, relie la grange à l'habitation. Un poulailler annexe est construit contre la paroi du four. La mare est située au nord-est.



3. Construction

*Fondations et murs* : fondations peu profondes sur le rocher. Murs en moellons de micaschiste et gneiss liés au mortier de chaux et enduits.

*Toiture-charpente* : toit à deux versants, de 20° de pente; charpente en chêne et assemblages chevillés. A l'habitation, deux fermes (entrait, poinçon).

*Couverture* : tuiles canal; tuiles rondes au faîtage. Génoise au mur sud de l'habitation.

*Baies* : linteaux en bois. A l'habitation, imposte vitrée à la porte; fenêtres au grenier; contrevents.

*Feu-eau* : dans l'habitation, cheminée (hotte et souche en briques); four à pain. Puits à 150 mètres, à l'exploitation de La Basse Pilorgère.

*Escaliers* : perron en pierre sur mur d'échiffre.

*Surfaces intérieures* : sol en terre battue.

*Éléments de décor* : souche de cheminée postiche surmontant le pignon est de l'habitation.

*Observations particulières* : néant.

4. Historique

Deux bâtiments figurent au cadastre de 1824, il s'agit de l'habitation et d'un édifice dont seraient peut-être issus le cellier-pressoir et le fournil. L'habitation daterait du XVIII<sup>e</sup> siècle (symétrie des ouvertures). La construction de la grange serait sensiblement contemporaine à celle de l'étable. Depuis la première enquête, seule l'habitation est occupée, ses ouvertures ont été transformées.

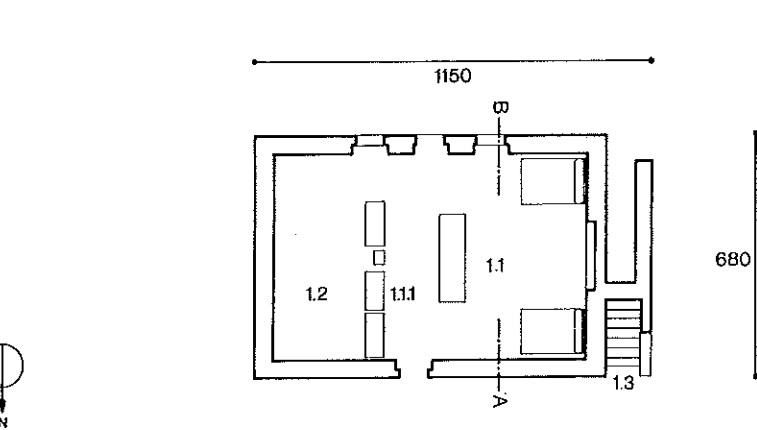
Plan d'ensemble

1. accès
2. cour
3. étable
4. porcherie
5. grange
6. poulailler
7. potager
8. habitation
9. mare
10. cellier
11. pressoir
12. fournil

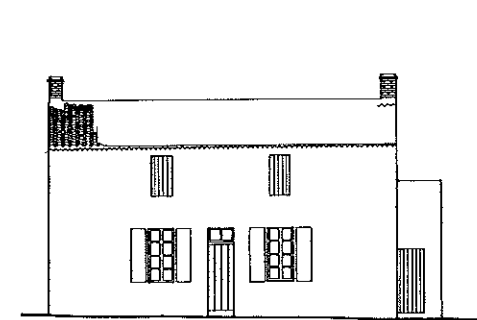
Plan du niveau 1

- 1.1. salle commune
- 1.1.1. mobilier
- 1.2. débarras
- 1.3. accès au grenier

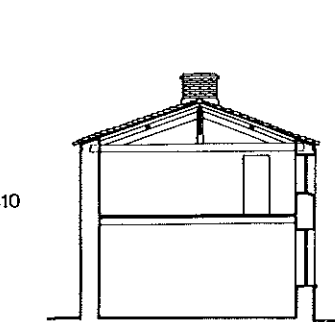
Plan du niveau 1



Façade sud

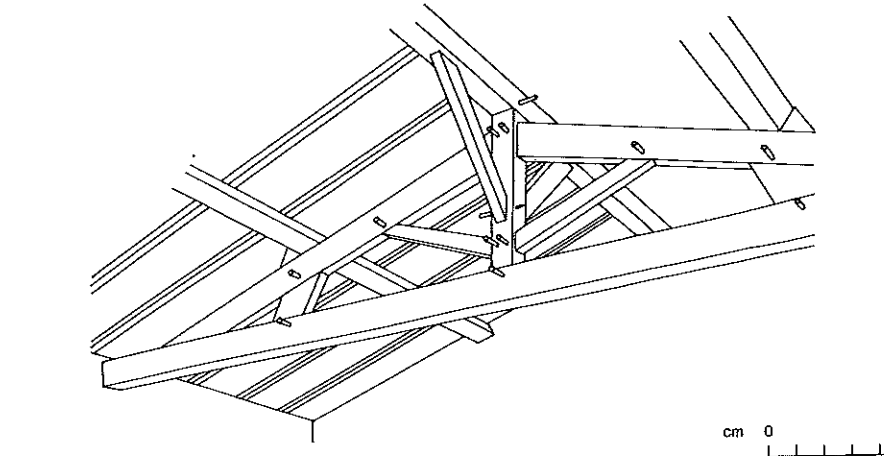


Coupe transversale AB



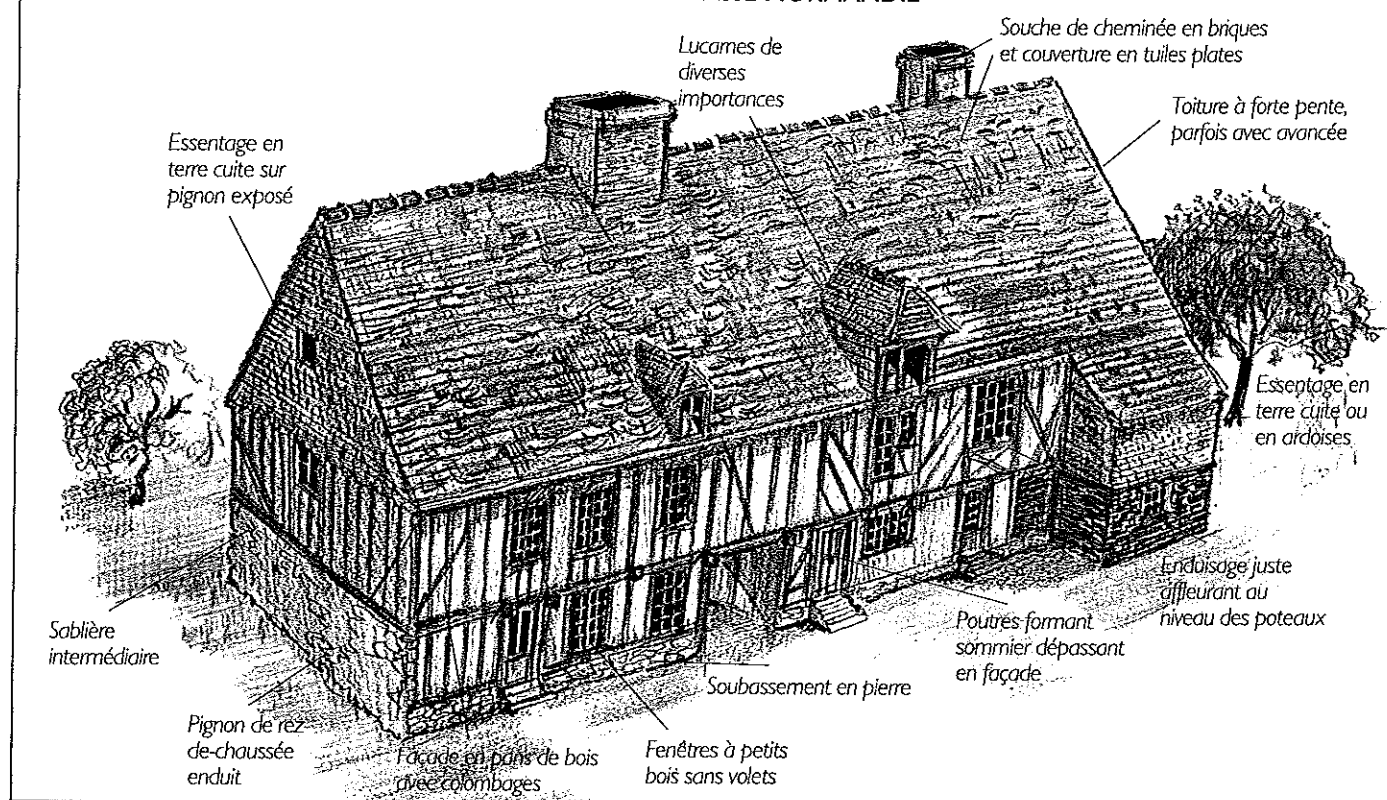
m 0 1 2 3 4

Vue partielle de la charpente de la grange

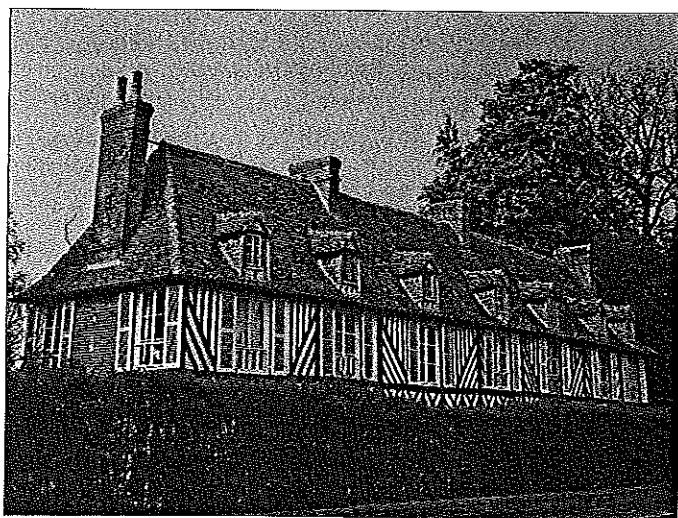




## LA MAISON DE BASSE-NORMANDIE



le pays d'Auge sont des territoires de transition. La Basse-Normandie est constituée par la campagne, de Caen à Falaise, et par le pays d'Argentan. En fait, seule l'humidité du climat et l'importance de l'élevage donnent une unité réelle à l'ensemble de cette région.



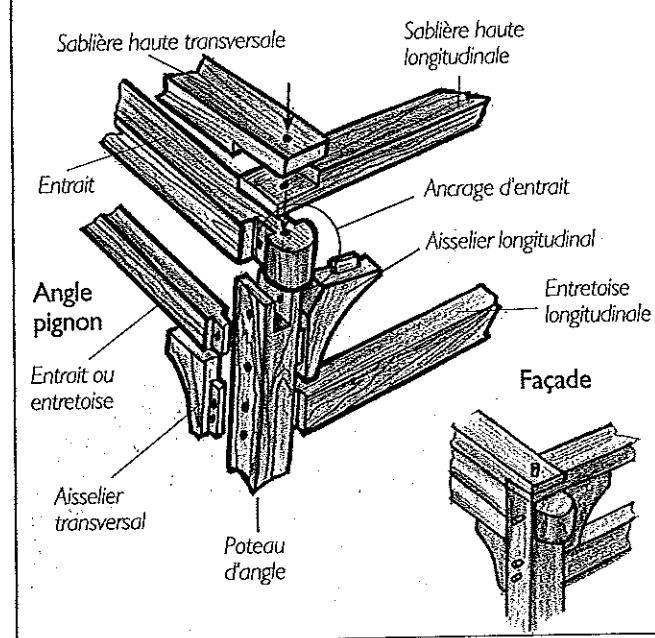
➤ Sous un long toit à quatre pentes, association d'une façade à pans de bois avec pignon en briques prolongeant la longue souche de cheminée (demeure située dans la région de Saint-Julien-de-Faucon).

## La maison

### La maison de Haute-Normandie

C'est une construction longue, avec des toits débordant largement du côté des murs gouttereaux. On se trouve dans le pays des maisons à pans de bois, faits de chêne et de châtaignier avec un hourdis en torchis, recouvert d'un mortier de chaux plus ou moins pur. Quand la construction était neuve, les murs apparaissaient blancs avec le dessin des poutres en brun, puis en vieillissant le bois est devenu gris et les couches de ravalement du mortier de chaux jaunâtres ou rosées. Il arrive que les pans de bois soient eux-mêmes protégés par des bardages d'ardoises, de tuiles, et, surtout en maison rurale, par des longues planches de bois. Pour la restauration des fermes et manoirs datant principalement du XVII<sup>e</sup> siècle, on emploie depuis plus d'un siècle et demi le tuileau comme matériau de hourdage. Au XIX<sup>e</sup> siècle, on ne construisait pratiquement plus à pans de bois. L'industrie de la brique s'étant développée, comme dans tous les pays à sol argileux, les maisons de bourg furent massivement édifiées avec ce matériau, selon un tracé qui ne respectait qu'occasionnellement un plan régional type,

## ASSEMBLAGE DE BASE DU PAN DE BOIS



et suivait davantage des schémas sans caractère local bien défini. Ce phénomène, qui se généralisa avec le développement du chemin de fer, aboutit à l'uniformisation de l'architecture. Les tuiles vernissées sont la seule fantaisie que l'on rencontre ici, comme dans le Val de Loire. Dans le pays de Caux, à Caudebec par exemple, on voit souvent associés briques, moellons et silex en rangs alternés. Autrefois, les maisons normandes étaient couvertes de toits de chaume ou de seigle. Les chaumières restaurées sont aujourd'hui recouvertes de roseau ; celui-ci a remplacé la paille devenue trop courte dans l'agriculture moderne. Ces toits avaient une très forte pente : 100 % et plus. Puis l'ardoise prit le relais quand il fallut trouver des solutions de substitution.

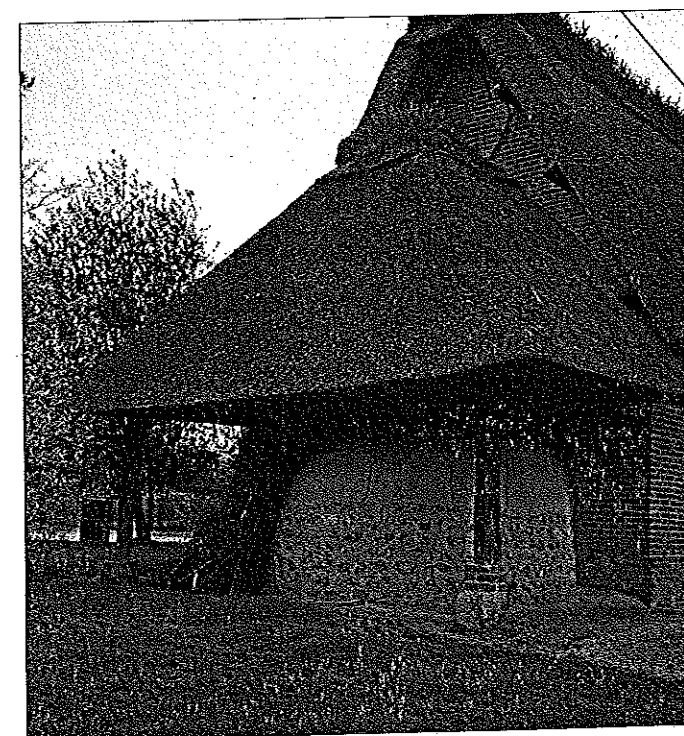
### La ferme cauchoise

C'est une longue maison à pans de bois, dont le modèle nous est donné par la ferme cauchoise. Les pièces sont souvent isolées les unes des autres et bénéficient d'une porte vitrée ou pleine, qui ouvre sur la cour ou le pré. On trouve ainsi en enfilade la salle commune, une ou plusieurs

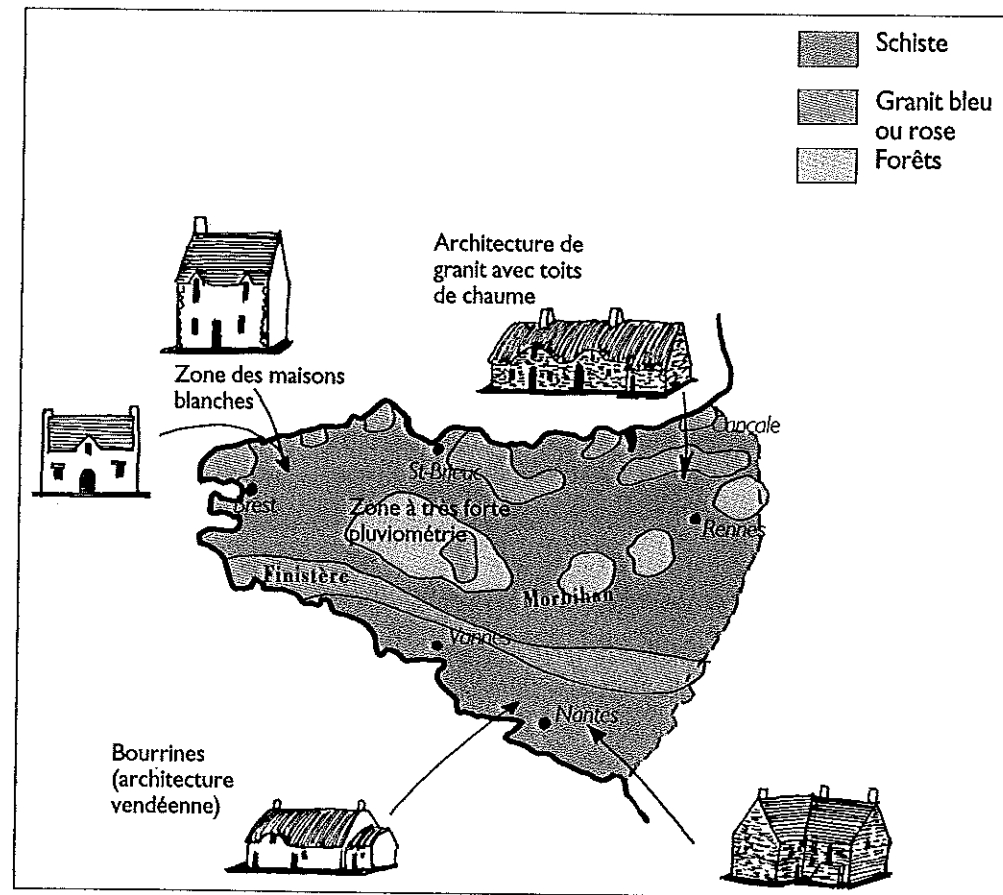
➤ Le four à pain est situé, quand il est encore présent, en pignon. Maison restaurée dans les règles de l'art à la Haye de Routot. Remarquez l'habillage végétal du faîtage de chaume.

## Un profil modifié par la Seconde Guerre mondiale

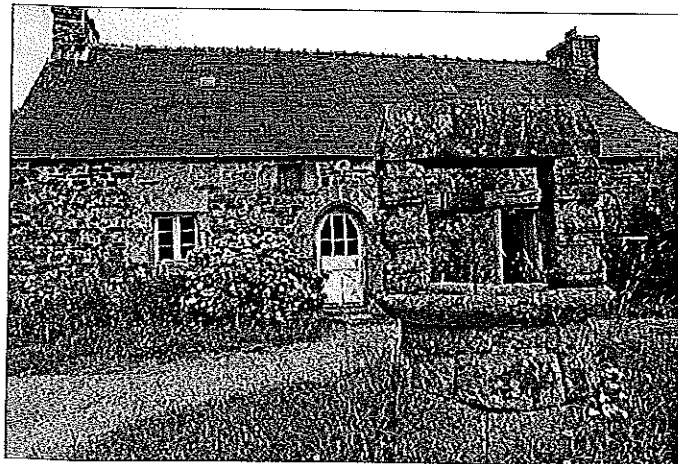
On ne peut parler de villages et de maisons normandes sans aborder les conséquences des dégâts causés par la guerre de 1939-1945. La Normandie n'avait connu aucune dévastation depuis les guerres de Religion ; aussi conservait-elle depuis cette époque un patrimoine de vieilles maisons d'une qualité architecturale exceptionnelle, en ville comme en milieu rural. L'invasion allemande en 1940, puis la campagne de Normandie au cours de l'été 1944, provoquèrent la destruction de 200 000 immeubles dans les villes de Rouen, Caen et Lisieux. Sur les 3 400 communes de cette province, plus de 500, gravement endommagées, furent dotées d'un nouveau plan d'urbanisme. La reconstruction fut ensuite menée de deux façons. Dans les bourgs et les petites communes, on essaya de rebâtir sans trop s'écarter des formes traditionnelles, tandis que dans certaines villes, on choisit de faire du neuf, en se laissant contaminer par la folie du béton. Cinquante ans après, chacun peut juger. La pierre calcaire fut utilisée massivement dans le pays sédimentaire, tandis que la brique, le grès et le granit dominèrent en pays de bocage. Tuiles brunes et ardoises furent choisies majoritairement pour les toitures.



# Bretagne



Authentique péninsule, la Bretagne est notre plus grande province à l'ouest. Prospère sous la paix romaine, l'Armorique se dépeupla jusqu'à devenir désertique à l'époque des grandes invasions. C'est aux V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles que les Celtes, repoussés par les Angles, s'y installèrent.



Évangélisée et colonisée par ce peuple arrivé d'outre-Manche, cette province devint la Bretagne, plus vaste qu'aujourd'hui puisqu'elle incluait les régions de la Loire et de la Vilaine absorbées au IX<sup>e</sup> siècle par les Normands. Ce territoire est rattaché politiquement à la France depuis le XVI<sup>e</sup> siècle.

Le climat breton est qualifié de doux et humide, différent au demeurant de celui de la Normandie intérieure. Cela est dû en partie à la différence fondamentale des sols, qui absorbent l'eau de manière distincte. Mais, contrairement à des idées préconçues, il ne pleut pas plus en Bretagne que dans d'autres régions. Les pluies sont fréquentes mais de courtes durées.

Il reste très peu de maisons régionales bretonnes qui soient

♦ La basse maison bretonne (schistes et ardoises).  
Au premier plan, le puits coiffé, en granit.

MAISON BRETONNE DE LA RÉGION DE LOCRONAN



Comme dans tous les pays où l'on bâtit en pierre lourde et peu malléable, les fenêtres et portes sont de dimensions moyennes ou petites. Régulières et de belles proportions dans les demeures de maître, elles deviennent minuscules dans les petites maisons rurales.

antérieures au XVII<sup>e</sup> siècle, excepté dans des villes et bourgs comme Rennes, Vitry, Concarneau ou Locronan. L'habitat côtier et les maisons portuaires se sont principalement développés à partir de l'époque napoléonienne. Si, à première vue, les habitations bretonnes peuvent paraître très anciennes, cela est dû au fait que les traditions de construction se sont perpétuées de génération en génération. Il y a peu de différence entre une demeure du XV<sup>e</sup> construite à Locronan et une autre bâtie il y a cent ans.

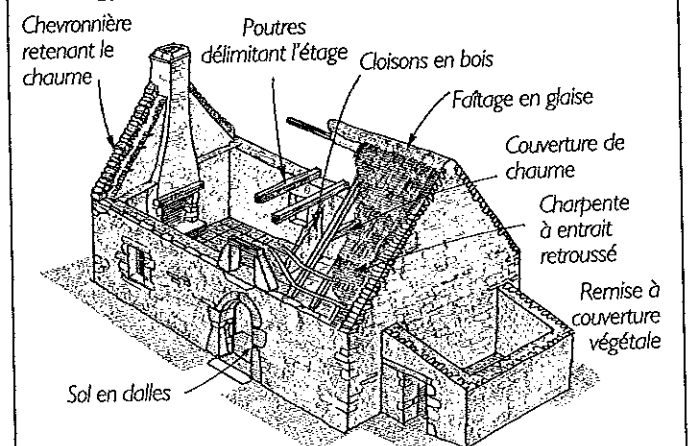
## Les matériaux

### La pierre

La Bretagne est le pays de la pierre. On y trouve en premier lieu le granit. Spécifions à ce sujet que la pierre granit est constituée de granite, lui-même composé de quartz, de feldspath et de mica. Le dosage de ces divers minéraux donne à la pierre une couleur qui varie du gris au rose. L'oxydation plus ou moins intense des particules en est responsable. Il existe des granits à gros grain et d'autres à texture plus fine. On trouve des bancs de granit bleu au nord de la Bretagne, du granit jaune au sud, le granit rose étant caractéristique de la zone nord-ouest.

Le schiste est le second matériau utilisé en Bretagne. Peu adapté à la taille, il est cependant majoritaire dans toute la région à cause de son abondance ; c'est lui qui donne cet aspect noir à certaines maisons de la Bretagne intérieure. La brique n'est généralement pas présente dans la construc-

CHAUMIÈRE BRETONNE TRADITIONNELLE



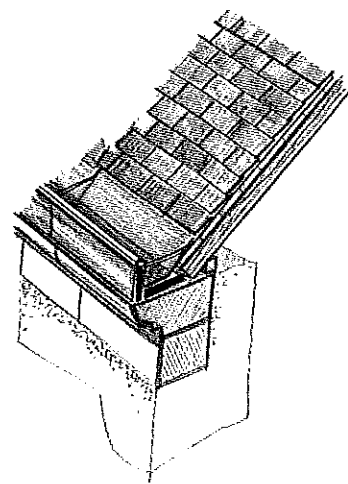
Les rives de toit, dites en chevronnières, sont une des particularités souvent oubliées des chaumières. Il s'agit de rives à deux niveaux qui permettent de retenir les pailles de couverture sur les côtés. La pente du toit est forte. Le granit, de qualité moyenne, est assemblé à joints beurrés, avec du mortier de chaux additionné de sable.

tion bretonne, car ce pays n'a pas les sols argileux qui auraient favorisé, au siècle dernier, le développement de l'industrie de la terre cuite.

Sœur de la pierre schisteuse, l'ardoise est le matériau type de couverture en Bretagne. Il peut s'agir de lauzes schisteuses, comme dans la région de Morlaix, s'oxydant dans des tons de vert-de-gris très originaux ; il peut s'agir d'ardoises grises très fines, dans l'ouest, parfois même franchement noires comme celles du Val de Loire. L'ardoise bretonne est traditionnellement posée avec clous et che-



#### RACCORDEMENT DES COUVERTURES EN ARDOISES



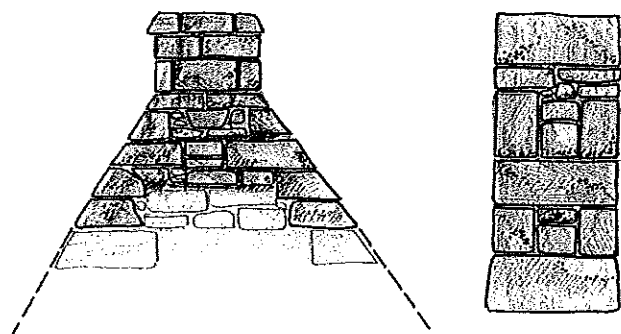
La couverture en ardoises des maisons de bourg se raccorde avec les sommets des murs de façon très particulière : le chéneau prend appui sur une corniche en granit ou en schiste. Il s'incorpore à la construction et repose sur elle, au lieu d'être pendant à l'extérieur, comme dans les montages ruraux ordinaires. Ce système est élégant mais coûteux.

#### LA FERME BRETONNE ANCIENNE



La partie utilisée est tout en rez-de-chaussée. La couverture de chaume recouvre également la lucarne basse. Les bâtiments sont fréquemment à plusieurs corps, s'imbriquant les uns dans les autres.

#### ASPECT CARACTÉRISTIQUE DES CHEMINÉES BRETONNES EN BOUT DE PIGNON



On remarque l'assemblage des éléments de grès, de schiste ou de granit en positionnement alterné. La rive est obtenue par sciage d'un bloc, selon l'angle voulu, à chaque strate de pierres posée.

villes de bois. Sur la côte, exposée aux vents violents, les ardoises étaient autrefois collées à l'aide de couches stratifiées de mortier de chaux.

Les couleurs oxydées du granit, associées aux variétés de gris des ardoises, ont donné à l'habitation bretonne une palette intéressante de coloris, dans les tonalités de bleu, de gris, d'ocre, de rose et de violet, avec des pointes de blanc. Dans les enduits de ravalement, selon une ancienne tradition celtique, on utilisait aussi la polychromie jusqu'au début de ce siècle. Après une période d'uniformisation de la construction, qui dura jusqu'aux années 1950-1960, on revient aujourd'hui à cette recherche de couleurs harmonieuses entre matériaux et enduits. Le ravalement blanc est à réserver aux habitations du golfe du Morbihan et de la pointe du Finistère.

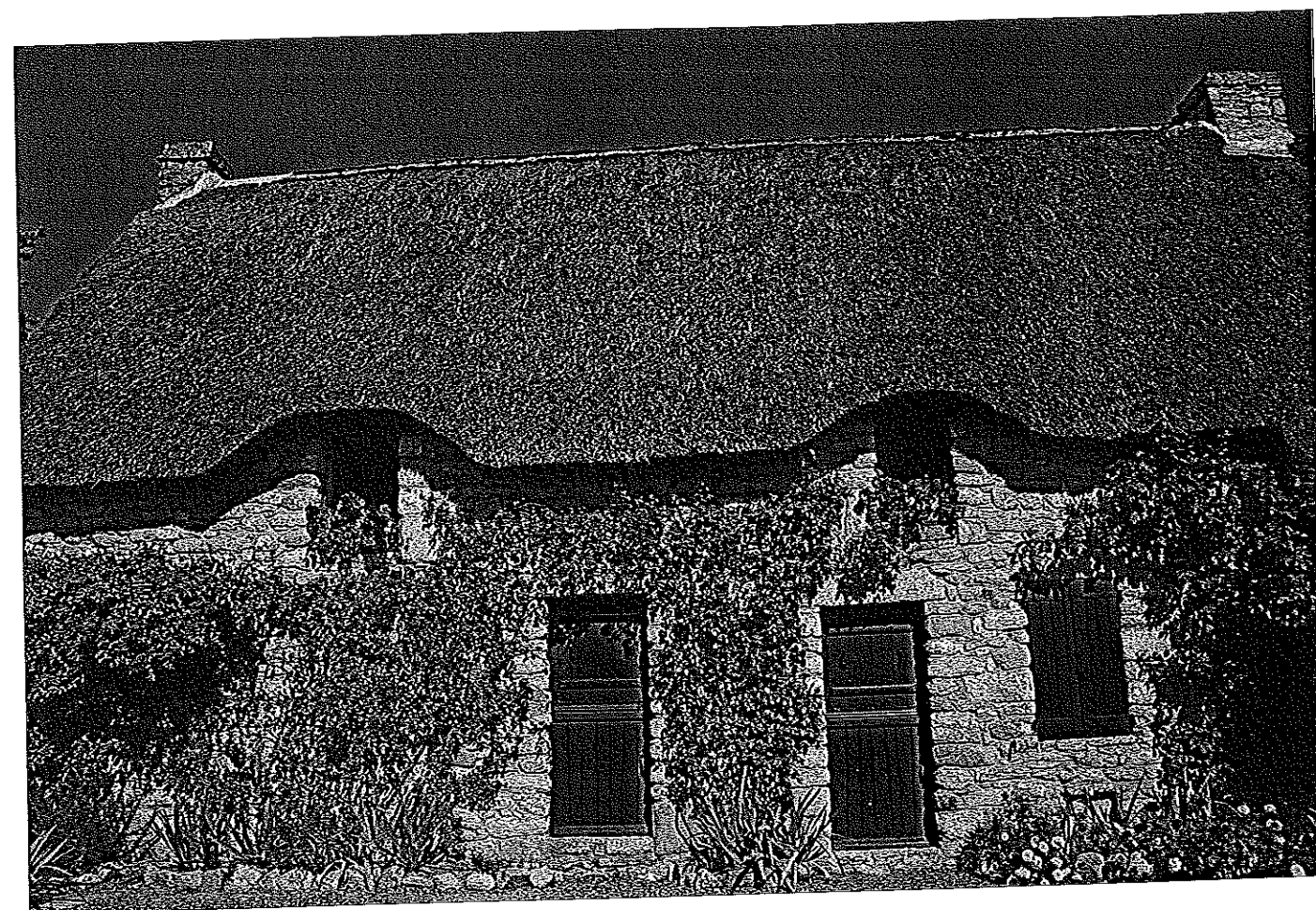
#### Le bois et le chaume

Le bois fut abondant en Bretagne jusqu'au temps des grandes expéditions maritimes (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles). Les besoins de la marine pour la construction des navires de haut bord devinrent alors tels que les forêts furent dévastées. En construction, on a beaucoup utilisé le châtaignier comme bois de charpente. Le chêne, dans le nord du pays, servait également à la construction des linteaux. En ville, au Moyen Âge et jusqu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle, les maisons étaient à pans de bois, comme dans toute la moitié nord de la France. Parfois, dans les petites îles comme Sein, les arbres ne poussant pas, on employait les bois des épaves. L'actuel pays de bocage breton permet de faire largement appel au bois dans la construction, et cela depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

Pour la couverture, le chaume de seigle était la matière régionale par excellence ; il a été remplacé sans regret par l'ardoise. Avoir un toit de chaume en Bretagne dans les années 1940-1950 était en effet considéré comme un signe de retard économique. Les spécialistes locaux n'y voyaient qu'un avantage : une bonne isolation thermique. Hormis cette qualité, le chaume entretient l'humidité, accueille volontiers la vermine et les parasites des greniers, dont il est difficile de se débarrasser. Ce matériau rare est aujourd'hui remplacé par le roseau.

#### Le village breton

Dans la mesure où la Bretagne est une vaste province, on peut s'efforcer de détailler succinctement la typologie des



► Ferme bretonne restaurée. Les couleurs vives des volets et des portes rappellent les nuances des bateaux de pêche.

villages. La construction et l'implantation de la maison dans cette région sont dictées par trois données économiques : la pêche, l'élevage et l'exploitation du bois. Dans un pays où le réseau de communications fut longtemps lâche, l'habitat reste également dispersé. On désigne par habitat diffus celui constitué de maisons isolées sur le bord de la côte et dans l'intérieur. L'habitat semi-dispersé est fait de hameaux et de groupes de quelques maisons ; on entend, enfin, par habitat groupé le village qui peut composer un ensemble autour de l'église ou du port.

#### La maison

Dans l'île de Bréhat ou dans le golfe du Morbihan, on rencontre encore des petites maisons de pêcheur à pièce unique, avec une grande cheminée appuyée sur le pignon ouest. L'entrée se fait par une porte orientée au sud. Le

pignon sert d'appui à un petit appentis abritant les filets de pêche en réparation.

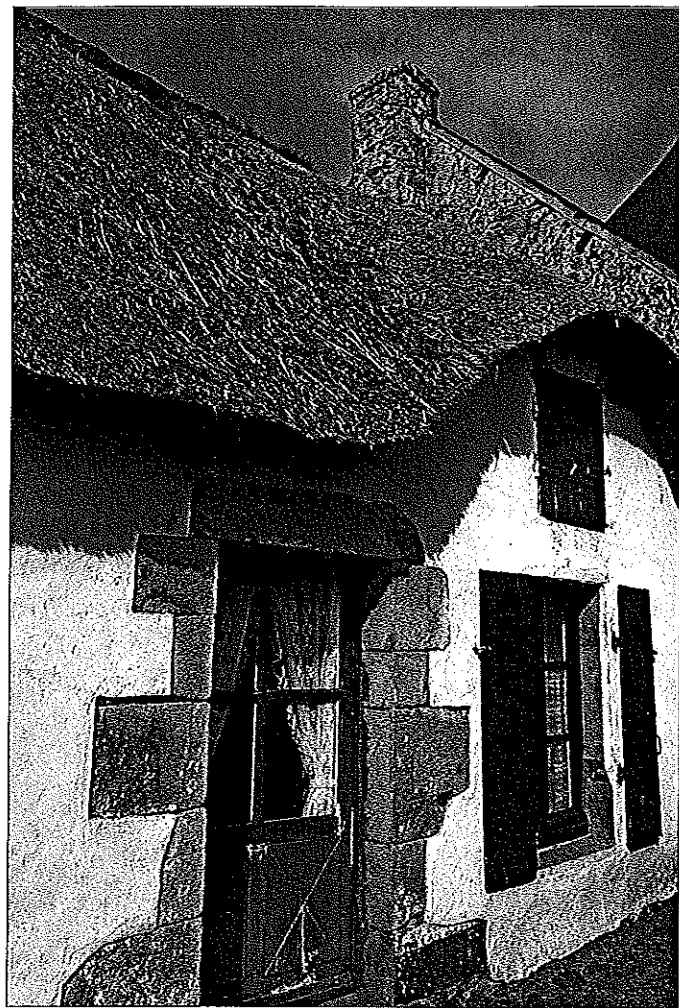
Les villages côtiers se caractérisent par le regroupement des maisons. Dans tous les cas, celles proches de la mer sont bâties autant que possible dans un site abrité des vents. Elles sont toujours de plain-pied, mais peuvent comporter un étage, comme dans la région de Léon. Là et dans le Trégorrois, les bâtiments de travail et l'exploitation agricole sont situés à l'ouest de la maison d'habitation, perpendiculairement à elle, ce qui permet d'avoir une cour à l'abri des vents dominants.

Les murs des maisons bretonnes sont fréquemment en schiste noir, ou en schiste gris dans les régions intérieures.

#### Les termes du terroir

Indépendamment du vocabulaire breton désignant les pays de bois et les pays de mer, les mots concernant le bâtiment sont relativement peu nombreux : signalons simplement les termes *ménaj* pour l'étable, *pazeanou*, qui désigne un escalier extérieur dans le Morbihan, et *ze c'hreu* pour un grenier.





▲ Une des multiples nuances des bleus dans la peinture des volets.  
 ◆ L'enduit blanc des façades vient affleurer les pierres, signe d'un ravalement bien fait.

enduits à la chaux, et le plafond laissait visibles les solives de bois. C'est ce type d'habitation qui a suscité la mode des poutres apparentes à la grande époque des résidences secondaires.

La pièce commune s'orne également d'une grande cheminée massive, avec un abri destiné autrefois à l'aïeul. Dans les vieilles maisons rurales, écurie et étable étaient séparées par une simple cloison de bois. Ces traditions se perpétuèrent jusqu'à la fin des années 1940. Le caractère primitif de l'habitat traditionnel explique pourquoi, dans cette province, on délaissa la maison de pays pour construire du neuf dans les années 60.

Dans le Morbihan, où l'on rencontre encore des toits de chaume, les toitures s'agrémentent de petites lucarnes. Dans la construction de pierre et d'ardoise, elles deviennent imposantes. D'ailleurs, en Bretagne intérieure, les maisons sont plus aérées, avec des fenêtres plus nombreuses. Du nord-est au sud-ouest, on passe progressivement d'un plan normand au plan vendéen.

## Quelques conseils pour la restauration

En règle générale, il faut éviter d'habiller une ancienne maison rénovée avec un toit d'ardoises industrielles parfaitement tendu. Ce type de couverture sera destiné aux maisons neuves. Chaque fois que cela est possible, il

convient d'utiliser des ardoises aux formes anciennes, à l'image de ce que font les Monuments historiques. Ces ardoises sont épaisses, mais on réservera les plus grosses à la base du toit et les exemplaires plus minces au sommet. Leur épaisseur varie de 6 à 9 mm et elles se fixent par crochet. Ces ardoises adoucissent l'aspect trop géométrique que pourrait prendre une telle toiture avec une charpente entièrement refaite.

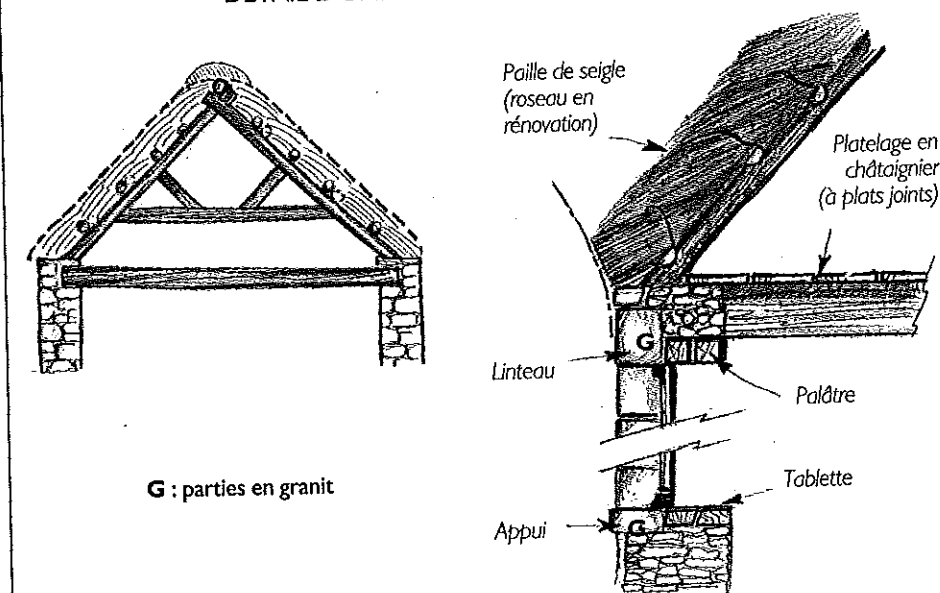
Les toitures primitives en chaume de la région du Morbihan reposaient sur une charpente en forme de A, avec entrail et arbalétrier sommairement équarris. Ce type de charpente est obligatoirement remplacé, en cas de restauration, par des pièces rectilignes. Que l'on opte pour la couverture en roseaux ou pour l'ardoise, il

faudra dans tous les cas chercher à compenser la raideur due aux pièces de bois parfaitement usinées à la machine. En restauration, il faut d'une manière générale être attentif aux anciennes toitures en ardoises. Les chevrons et voiges, peu ventilés, sont souvent sujets à l'échauffement en été, et à la condensation, génératrice de pourrissement, au cours des autres saisons. Il faut donc impérativement repenser la ventilation de la toiture en faisant une révision de celle-ci. Il existe, pour les enduits, des colorants aux teintes rosées, ocrées, bleu-gris, qui permettent de les marier avec la pierre naturelle, ou d'associer pour le moins des tons voisins. Il faut proscrire les mortiers de ciment gris que l'on a tendance à utiliser sous le prétexte qu'ils ne se voient pas.

Il convient aussi d'éviter de remettre systématiquement à nu la pierre quand elle ne l'était pas à l'origine, et surtout ne pas ajouter de blocs de granit, sous prétexte de faire plus naturel, dans des murs qui étaient bâtis avec d'autres matériaux. Les pierres apparentes se nettoient à l'eau, jamais par sablage. On veillera enfin, lors de la réfection des enduits,

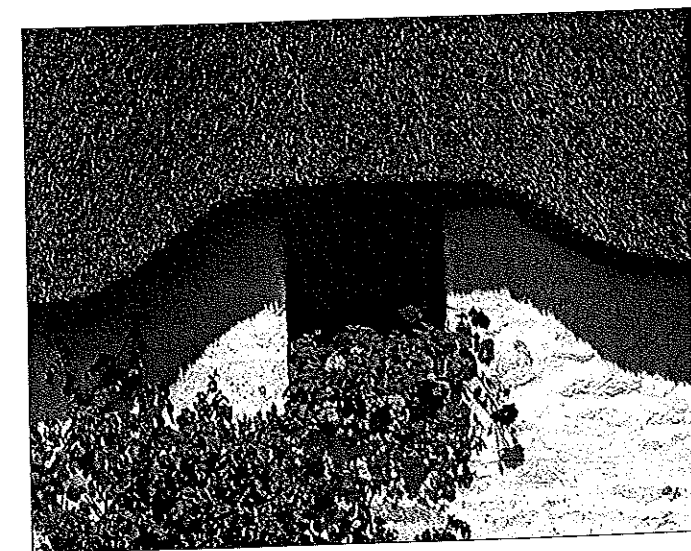
◆ Avancée de toit typique de la chaumière bretonne.

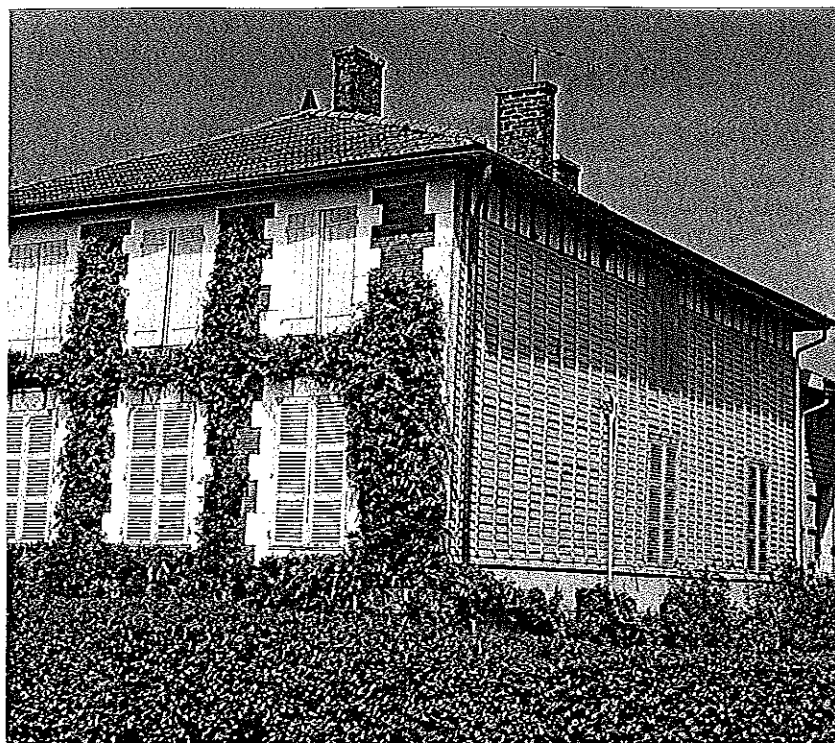
## DÉTAIL D'UNE COUVERTURE EN CHAUME



Les bottes de paille de seigle sont attachées par un long brin de paille sur les liteaux, bottillon par bottillon. Seules des pailles d'antan permettaient un tel travail. Les fermettes qui servaient de structure porteuse au toit avaient une nature très rudimentaire. Les liteaux étaient constitués de simples branchages et non d'éléments bien rectilignes comme aujourd'hui. Le croquis montre la coupe du toit au niveau d'une fenêtre. Le linteau de pierre en avant est prolongé par des poutres de soutien appelées palâtres. L'appui externe de fenêtre est le plus généralement en grès ou en granit, avec en arrière un appui en bois.

à ce que ceux-ci soient toujours affleurants. Dans le cadre de la rénovation intérieure d'une maison de plain-pied, plutôt que de prévoir à grands frais l'aménagement des combles, il est préférable de dégager la toiture intérieurement, de l'isoler, d'y ouvrir au besoin une discrète baie de toit en pente, et d'en faire une mezzanine avec un demi-étage intermédiaire. Cette démarche évite des travaux importants tout en accroissant la surface habitable.





## Les erreurs à ne pas commettre

### Les règles à suivre

- Respecter le matériau de la façade ainsi que l'encadrement des ouvertures.
- Garder les ouvertures avec leurs dimensions d'origine.
- Respecter pour le percement d'éventuelles fenêtres les proportions de celles existantes. De nouvelles lucarnes doivent ressembler à celles déjà présentes. N'adopter en aucun cas le chien-assis.
- Conserver aux cheminées leur simplicité originelle.
- Inclure le garage avec discrétion et harmonie dans le plan d'ensemble.
- Couvrir le toit avec un matériau du même type que celui d'origine.
- Respecter les menuiseries des fenêtres (pas de petits carreaux partout !).
- Éviter le jardin artificiel, même paysager. Utiliser les végétaux du terroir.
- Renoncer aux éclairages et aux ornements extérieurs trop voyants.
- Dissimuler les matériaux synthétiques parfois indispensables.

Il est important avant tout travail de restauration de bien s'informer sur le réapprovisionnement en matériaux traditionnels à remplacer. La question des joints est plus essentielle dans les constructions en moellons que dans celles en pierre de taille (dans ce dernier cas, ils sont moins visibles).

- Éviter les matériaux d'origine lointaine. Autrefois, les pierres devaient, après déchargement, être manipulables par un seul homme. Aussi, en restauration, devrait-on respecter cette vieille règle : pas d'élément de maçonnerie isolé de plus de 40 kg.

► Il existe des techniques locales souvent oubliées. Ici, bardage d'une fausse façade en Champagne.

si de prendre en compte l'effet des travaux envisagés sur la vieille structure, car une mauvaise conception accélérera la dégradation de la charpente et de la couverture par exemple. A cet égard, il faut rappeler encore une fois certains effets pervers provoqués par une isolation thermique mal posée.

### Estimer les problèmes de mise en œuvre des travaux

Les maisons mitoyennes, les difficultés d'accès, la situation au cœur d'un village, la protection des ouvriers et des voisins, rendent nécessaire une réflexion spécifique à la manutention dans l'habitat ancien. Celle-ci doit être menée de front avec les maîtres d'œuvre et les entreprises, de préférence en amont du chantier. Il n'existe pas de difficultés insurmontables, mais il faut bien choisir, bien concevoir et chiffrer l'ensemble au plus juste.

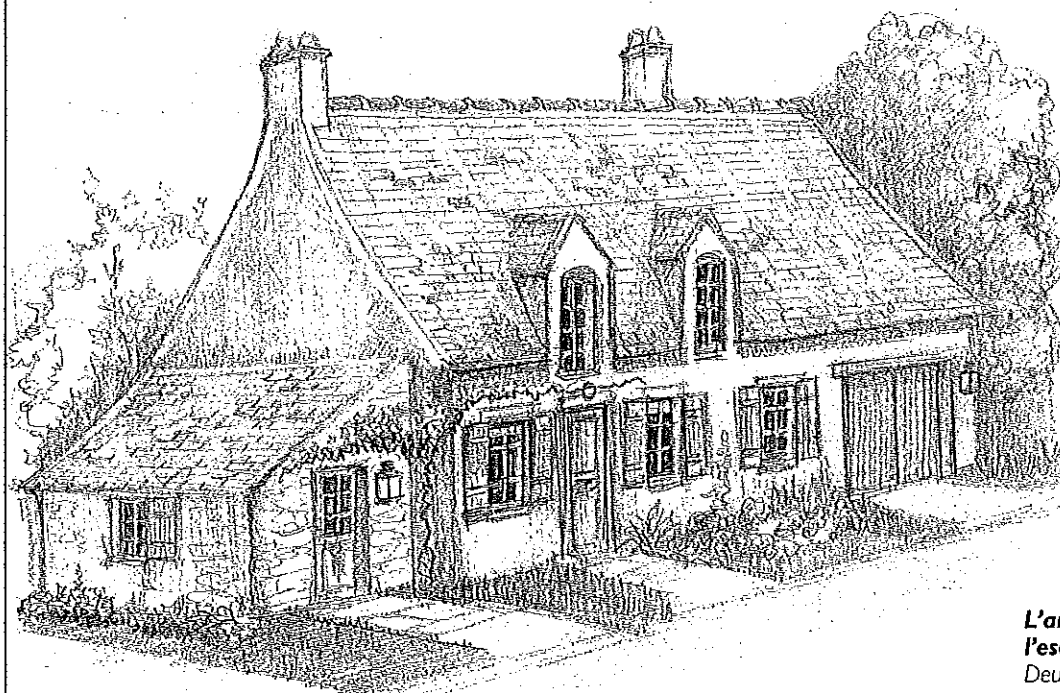
à un spécialiste qui pourra insérer des chiffres. En ce qui concerne les pentes, les planchers ou les murs, mieux vaut parfois démolir plutôt que d'essayer de rebâtir sur des éléments condamnés par le temps.

### Il faut faire

réviser des lieux détaillé et précis. Il faut mesurer les flèches et analyser les abouts de poutres. Vérifier les canalisations : relever leur état et leur cheminement. Contrôler les points sensibles de la construction (gouttières...) : assurer l'étanchéité.

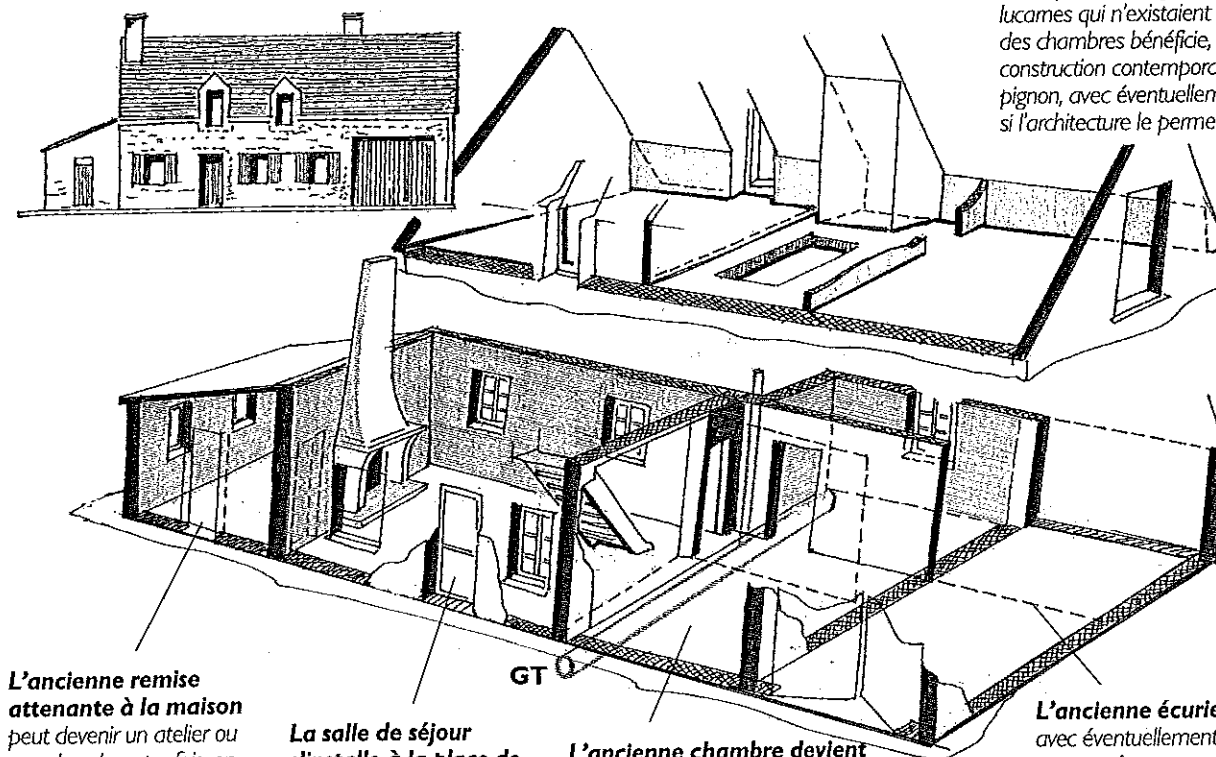
localiser les cloquages et les fissures en les faisant résonner. Un diagnostic précis permet d'établir les choix s'il s'agit d'une réhabilitation partielle ou d'une réhabilitation lourde avec démolition d'ensemble. Les choix techniques, contraintes et les limites sont à définir avant d'aller plus loin. Dans chaque cas, il faut trouver les solutions appropriées. Il convient aus-

### EXEMPLE DE RESTAURATION



Maison rurale longue et basse, que l'on peut retrouver dans l'Ouest, le Val de Loire, l'Île-de-France et le Centre. Sa structure comporte de une à trois pièces classiques au rez-de-chaussée : cuisine, salle commune et une ou deux chambres. On fera varier les formes, matières et couleurs, en fonction des particularismes régionaux, mais le confort de l'aménagement intérieur passera par des principes identiques.

**L'ancien comble est desservi par l'escalier venant du nouveau séjour.** Deux vastes chambres mansardées y sont aménagées avec un cabinet de toilette. Afin de ne pas surcharger les toitures de multiples lucarnes qui n'existaient pas à l'origine, l'une des chambres bénéficie, comme en construction contemporaine, d'une baie en pignon, avec éventuellement un petit balcon si l'architecture le permet.



**L'ancienne remise attenante à la maison** peut devenir un atelier ou une chambre ; parfois, on peut envisager d'y installer la cuisine.

**La salle de séjour s'installe à la place de l'ancienne salle commune.** On y implante l'escalier d'accès à l'étage ; la grande cheminée peut être restaurée.

**L'ancienne chambre devient cuisine.** On s'organise pour faire arriver l'eau et installer les canalisations d'évacuation dans la gaine technique (marquée GT). Celle-ci alimente cuisine, salle de bains du rez-de-chaussée et cabinet de toilette à l'étage.

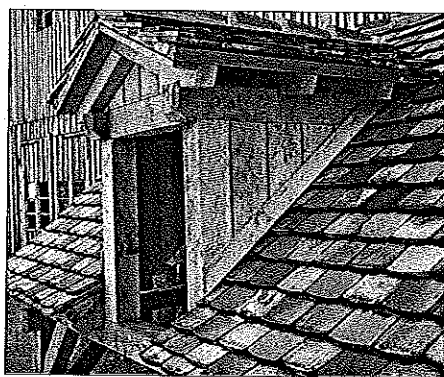
**L'ancienne écurie devient garage,** avec éventuellement une cloison nouvelle pour aménager une pièce supplémentaire au fond : salle de jeux, petit atelier... La petite chambre annexe devient salle de bains. Avec un cloisonnement léger, on peut aussi aménager une buanderie.



Dans les maisons campagnardes, seuls les joints apparents étaient faits de chaux ; le remplissage était en terre sableuse, ce qui contribuait d'ailleurs à l'isothermie. Dans la construction d'autrefois, à l'exception des châteaux, on ne s'attachait pas à la parfaite rectitude des murs, tandis que bandeaux, comiches, bossages, faisaient l'objet d'un soin particulier.

### Attention aux mauvaises habitudes de notre époque

Dans la majorité des cas, l'œil et le savoir-faire remplaçaient le fil à plomb, la règle et le niveau à bulle. Ainsi, sur un terrain en pente, l'appareillage des pierres se situait-il à mi-chemin entre la pente et l'horizontale. La ligne générale n'était pas heurtée par des redans. La taille des parements s'effectuait toujours selon des associations géométriques simples.



## La toiture

La toiture et son environnement représentent 50 % de la structure de la maison ; ils constituent donc une part importante du budget de rénovation. Une longue réflexion est donc souhaitable avant d'entreprendre des travaux qui, une fois engagés, doivent de toute façon être menés à terme.

### Les couvertures en tuiles

Il est rarissime de voir des maisons aux murs rongés dont le toit est resté intact. La toiture subit en effet l'action du vent, de la pluie, de la neige, de l'amplitude thermique. Le vent crée, les jours de tempête, des zones de pression qui fa-

► En haut : toiture en petites tuiles anciennes à qui les éléments nouveaux donnent un aspect chamarré très plaisant. Ci-dessus : modèle de lucarne en bois dans l'Est (Ungersheim). ♦ Ci-contre : une vieille charpente ayant échappé aux agressions des insectes et des maladies.

tiguent la charpente et la font travailler. La pluie, quant à elle, est censée couler sur le toit, mais il y a toujours une proportion d'eau qui pénètre la tuile. Si celle-ci boit trop, elle s'alourdit, fatigue les liteaux qui la supportent, et risque même de les imprégner et de les faire pourrir. S'il gèle, une tuile poreuse finira par éclater. Pour la rénovation de la couverture, il est donc préférable de choisir des tuiles épaisses.

La neige est aussi une ennemie de la toiture. Elle pèse sur elle et s'insinue entre les tuiles quand elle est poudreuse. Enfin, le soleil estival fait chauffer le toit, générant des dilatations et des contraintes. À ces causes d'usure normale s'ajoutent des facteurs accidentels : la tuile qui se détache et laisse passer l'eau, la mousse qui s'incruste et contribue à la pénétration de celle-ci.

### Les qualités techniques des tuiles

Les tuiles en terre cuite actuelles doivent répondre à des normes strictes. Sous

### Un décor oublié : la girouette

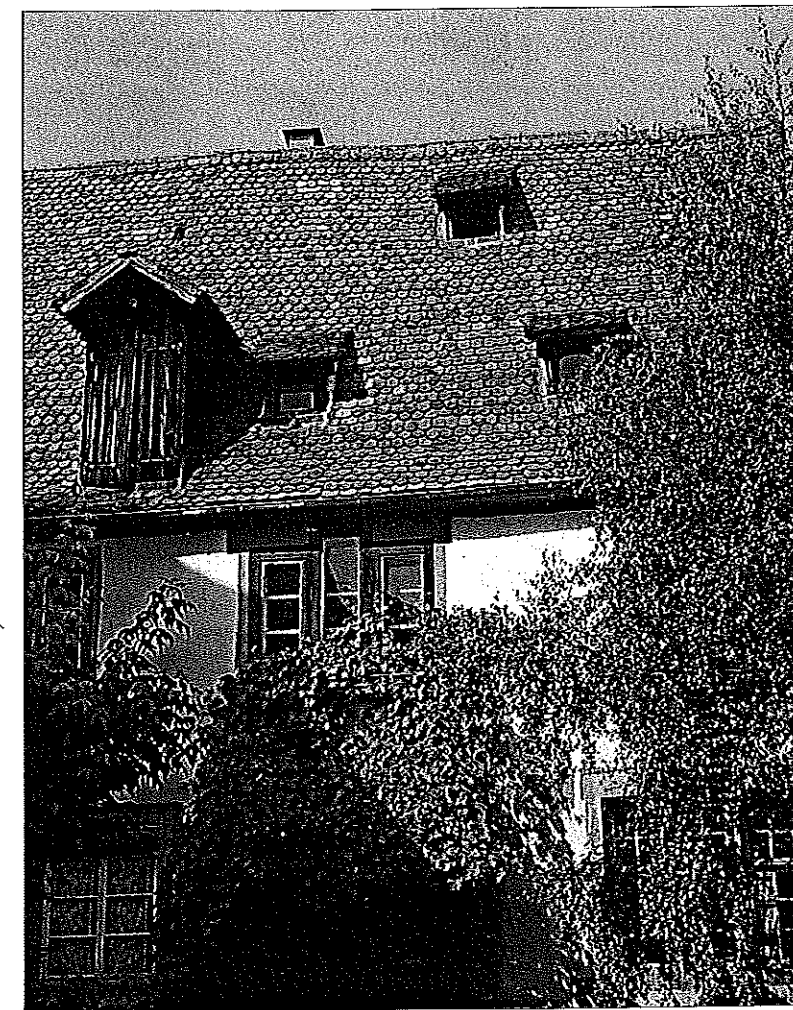
Les girouettes sont apparues sur les toits des châteaux forts au IX<sup>e</sup> siècle. Au Moyen Âge, elles étaient signe de pouvoir et constituaient un attribut noble des demeures. Elles se sont multipliées au XV<sup>e</sup> siècle, mais ce n'est qu'en avril 1791 qu'une loi autorisa leur utilisation par tout le monde.

À partir du début du XIX<sup>e</sup> siècle elles deviennent communes sur le toit des maisons en toute région. Elles ont un caractère corporatiste et rappellent les activités professionnelles du maître des lieux : vigneron, agriculteur, hôtelier. Construites en zinc, en cuivre ou en fer plat, elles ont souvent été négligées dans les travaux d'entretien ou de rénovation. Une girouette se pose généralement sur le faîtage d'un toit, sur un épi.

une forte charge d'eau (10 cm), elles ne doivent pas absorber plus de 0,7 cm<sup>3</sup> de liquide par cm<sup>2</sup> de terre cuite, en 24 heures. Cette caractéristique est indiquée sur les descriptifs des modèles proposés sur le marché. Le maximum d'absorption d'eau autorisé est de 1 cm<sup>3</sup>, toujours en 24 heures.

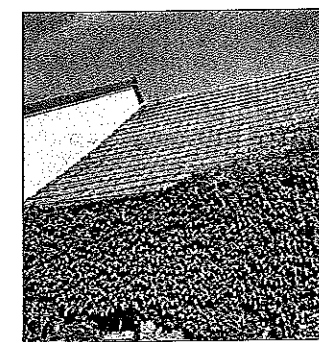
Les normes prévoient cependant quelques altérations de surface possibles. Celles-ci ne doivent pas entraîner une perte de poids de plus de 1 % après 25 cycles de gel et dégel, dans des conditions très sévères. Enfin, la norme codifie également les questions d'aspect et de déformation de la tuile. On admet, en général, un léger gauchissement. En outre, la couverture en place doit résister au passage momentané d'un poseur d'antenne ou d'un couvreur sans que toutes les tuiles se fêlent.

Deux grandes catégories de tuiles sont proposées : celles avec quelques éclats et défauts mineurs sur la surface cuite (A) et celles ayant des défauts en gé-



► Ci-dessus : exemple de couverture en « écailles de poisson ». Remarquez les multiples lucarnes rampantes.

♦ Ci-contre : la couverture en tuiles mécaniques tant décriée fut très utilisée dans le premier quart du siècle. En bas : tuile petit moule contemporaine.

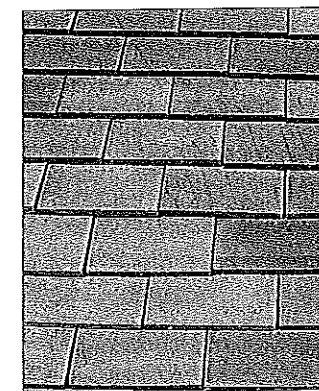


néral plus importants, quelques crevasses et des tenons mal formés (B).

Les tuiles de catégorie A sont moitié moins poreuses que celles de catégorie B. Il est impératif que de bonnes tuiles ne contiennent pas de magnésie ou de grains de chaux susceptibles d'accroître leur perméabilité.

### La remise en état des tuiles

La révision d'une toiture consiste à enlever toutes les tuiles, à contrôler l'état







des liteaux et, éventuellement, celui des chevrons endommagés.

Les tuiles sont déposées et regroupées, ce qui est long et délicat (prévoir 10 % de casse). Elles doivent être lessivées et débarrassées de leur mousse par grattage. La mousse apparaît quand elles sont imprégnées d'eau. La présence de lichens, qu'il faudrait pouvoir gratter, annonce cette apparition. Les mousses sur les toits sont détruites avec du sulfate de fer, lequel, malheureusement, laisse des traces de rouille considérables. L'émoussage d'une toiture ancienne doit être effectué au moins tous les 10 ans car les mousses dégradent les tuiles, freinent l'écoulement normal de l'eau et favorisent les infiltrations qui pourrissent les liteaux.

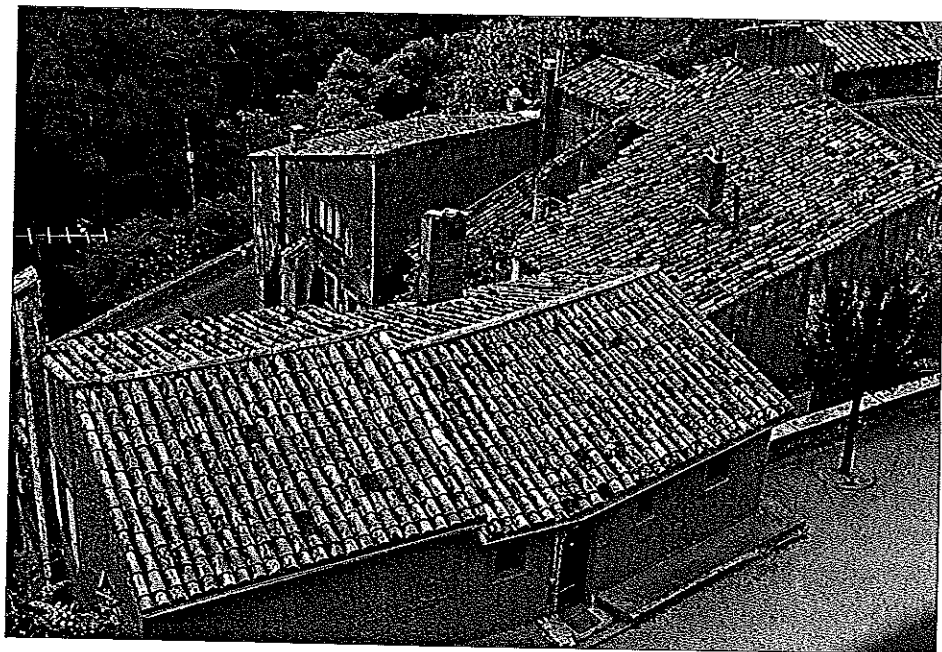
### Le remplacement des liteaux

Les liteaux sont des baguettes de châtaignier ou de chêne de petite section (20 x 25, 24 x 26, 25 x 27), vendues en bottillons de 2 m. Ils sont sciés à la longueur voulue pour être cloués sur les chevrons perpendiculairement à l'axe de ces derniers (vérifiez-le à l'aide d'une équerre). La distance entre deux liteaux

► Ci-dessus : la ferme de Sternberg entièrement restaurée. La croix est dessinée en tuiles vernissées. Les pans de bois sont soulignés d'un listel blanc.

▼ En bas : notez l'accord des teintes entre mur et couverture (ici, tuiles canal, à Roussillon).

est égale à celle de la future zone découverte de la tuile, appelée pureau. Plus les liteaux sont rapprochés, plus la zone découverte est faible. La pose des liteaux



doit commencer par le sommet du toit. L'espacement entre les tuiles diffère selon le type de ces dernières (généralement les fabricants l'indiquent). Repérez les points de fixation des liteaux sur un chevron d'extrémité puis tracez au cordeau sur les autres chevrons, sur toute la longueur de la toiture. Prenez vos mesures en faisant une première pose à blanc de quelques tuiles.

### Les autres modes de couverture

#### Les couvertures d'ardoises

L'ardoise est typique des régions de Loire, Anjou, Ardennes, Bretagne et Cotentin. C'est un matériau noble. Son épaisseur va de quelques millimètres à 1 cm et ses dimensions varient selon les pays. Les ardoises sont plates au niveau de l'égout, du faîtage et des rives. Dans certaines régions, elles sont plus grandes au niveau de l'égout et plus petites au faîtage.

La toiture d'ardoises n'est souvent dégradée qu'à cause de la charpente et du plancher qui la supportent. Elle est posée sur un support de voliges presque jointives, ou sur des liteaux espacés de

### La pose des toits de chaume

Pour confectionner les couvertures en chaume, l'ouvrier couvreur choisissait si possible des pailles lisses exemptes de froulle, c'est-à-dire de barbes latérales. Cette paille, tassée et alignée, était ensuite groupée en bottillons, puis coupée à la lame de faux, mise en tas et javelée à l'aide d'un fauchet, sorte de râteau à quatre dents, appelé aussi battoir. Les javelles étaient alors liées par groupes de deux et empilées, tout en devant rester transportables.

Le premier rang posé par le couvreur, appelé le cossinet, n'était soutenu que par un lien de paille de seigle (gluis). Au deuxième rang venait une javelle qu'on coupait à la longueur souhaitée, puis, au troisième, une couche dite d'aretier. L'ensemble était recouvert de paille coupée et non liée. La fixation se faisait sur un lattis de châtaignier à lattes espacées de 25 cm ; le pureau était égal au 1/5<sup>e</sup> de la longueur des pailles ; dans l'Ouest et le Sud-Ouest, on liait parfois des baguettes de noisetier sur le chaume posé afin de mieux le maintenir en place. Les trois niveaux de paille — cossinet, javelle et aretier — étaient maintenus en place par un piquet fixé dans la maçonnerie.

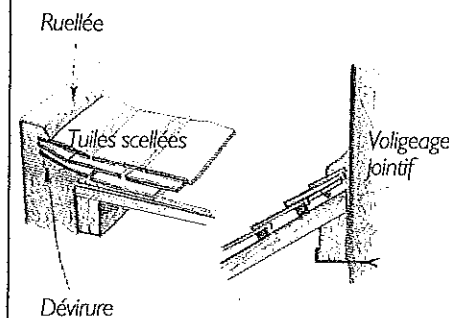
Les faîtages étaient recouverts de terre, avec parfois plantation d'iris, ou de poivre des murailles qui avait la réputation de chasser le diable, donc d'éloigner la foudre. Parfois, deux planchettes constituaient un faîtage rudimentaire. Enfin, il arrivait qu'on soulève un rang de paille proche du faîtage à l'opposé des vents dominants.

La couverture à toit de chaume se rencontre encore en Bretagne, Camargue, Vendée, Auvergne, Dauphiné et Normandie. Elle se trouve sur des toitures ayant un angle minimal de 45°, avec une charpente supportant des charges de 50 kg au m<sup>2</sup> (cela pour tenir compte du fait qu'une toiture de chaume prend du poids avec le temps, à cause de l'humidité, des poussières, de la mousse et du sable dont elle peut se charger). Les javelles avaient 1 à 2 m de long, ce qui est impossible avec les pailles actuelles qui ne dépassent pas 70 cm. C'est la raison pour laquelle les chaumiers font appel au roseau. L'épaisseur totale d'une couverture végétale en roseau ou en chaume est de l'ordre de 30 cm.

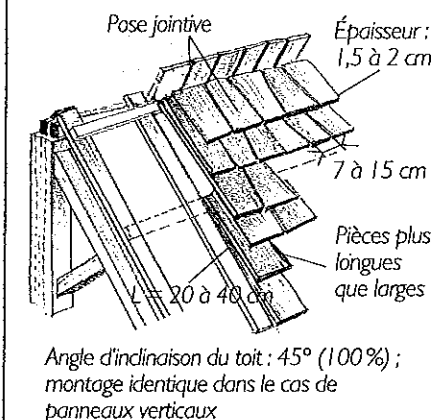
la longueur d'un pureau, comme s'il s'agissait de tuiles plates. La pose des ardoises à crochets se fait sur un lattis de bois. La toiture supporte des inclinaisons extrêmement variables, de 15 à 45°. En ce qui concerne les toitures anciennes, les pentes sont souvent de 30 à 45°. La pose clouée convient aux toitures ayant une moyenne ou faible pente. Une pente forte exigera une pose sur crochets. Le pureau varie de 6 à 13 cm. Les partisans des méthodes anciennes trouvent ce dernier procédé peu élégant car les crochets restent visibles. Autrefois, on utilisait les ardoises clouées à leur sommet. Cette technique est en-

core pratiquée aujourd'hui, bien que les réparations soient alors très délicates. Selon la méthode bretonne, le faîtage des toits est réalisé avec des poteries de terre cuite, jointes au mortier de chaux. En Anjou, on préférera un faîtage en ardoises. Les arêtières et les noues sont également en ardoises, bien que les artisans préfèrent le plus souvent effectuer ce travail avec du zinc. L'ardoise, à la différence de la tuile, est insensible à l'eau, mais elle peut aussi casser et se détacher, et les crochets ou clous qui la retiennent ne sont pas éternels, pas plus que le voligeage qui la supporte.

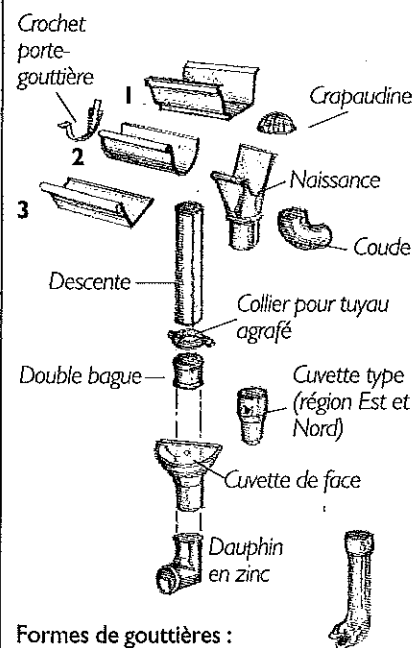
#### RIVES ET SOLINS



#### FAÏTAGES DE TUILES EN BOIS



#### DESCENTE DE GOUTTIÈRE



Formes de gouttières :  
1. moulurées pour toitures sans corniche  
2. ordinaires (demi-rondes)  
3. pour toitures de l'Ouest (Vendée, Bretagne), gouttières dites havraises ou nantaises



### couvertures en lauze

igit d'une pierre parfois encore utilisée dans le Massif central et les Alpes. la trouve, en fonction de sa provenance, sous les noms de toléade, platin ave. Il s'agit de grès ou de schiste. Les es sont fixées sur des voliges de bois aide d'un clou ou d'une cheville. and elles sont grandes et lourdes, elles uilibrent par leur propre masse, à la e des toits.

couvreurs contemporains ont l'habitude de faire un platelage de bois (sore plancher simplifié), qu'ils recourent de feutre bitumé et sur lequel ils ent les lauzes.

### couvertures en tuile ronde

le tuile (dite aussi romaine) s'utilise les toitures à faible pente et devrait être réservée aux régions où il ne t pas beaucoup. Elle est pourtant ente en Lorraine.

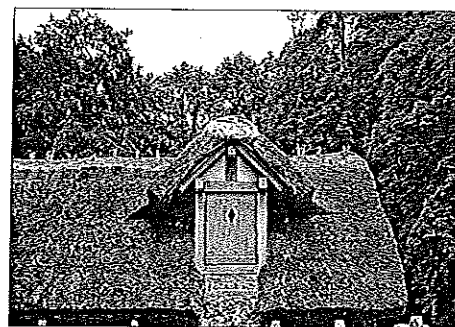
emploie en moyenne 22 à 30 tuiles p, soit 40 à 60 kg de charge, en pose ; sur un plancher de bois (platela- Leur recouvrement est de 15 ou

16 cm, avec un espacement de 5 cm à leur partie la plus large. A l'espace inférieur (égout), les tuiles sont fixées au mortier pour constituer ce qu'on appelle parfois une génoise. Lorsque la tuile canal est maçonnée, l'espacement peut aller jusqu'à 7 ou 8 cm. Les pentes minimales adoptées dans les constructions méridionales sont de 25 à 40 %.

Le support des tuiles varie ; il peut s'agir :  
— de voliges 18-20 mm d'épaisseur ;  
— de plaques de ciment moulé ondulé formant une aire de réception des tuiles canal. C'est un pastiche économique de la toiture romaine de tradition ;  
— d'un chevronnage triangulaire, solution élégante mais sensible au vent, autrefois retenue dans le Midi et les Landes.

### Les couvertures en matériaux végétaux

Jusque dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle, les maisons rurales étaient encore souvent couvertes de paille (chaume), d'où le nom de chaumières. Outre la paille de seigle qui avait la réputation de durer 50 ans, on utilisait le genêt et le roseau.

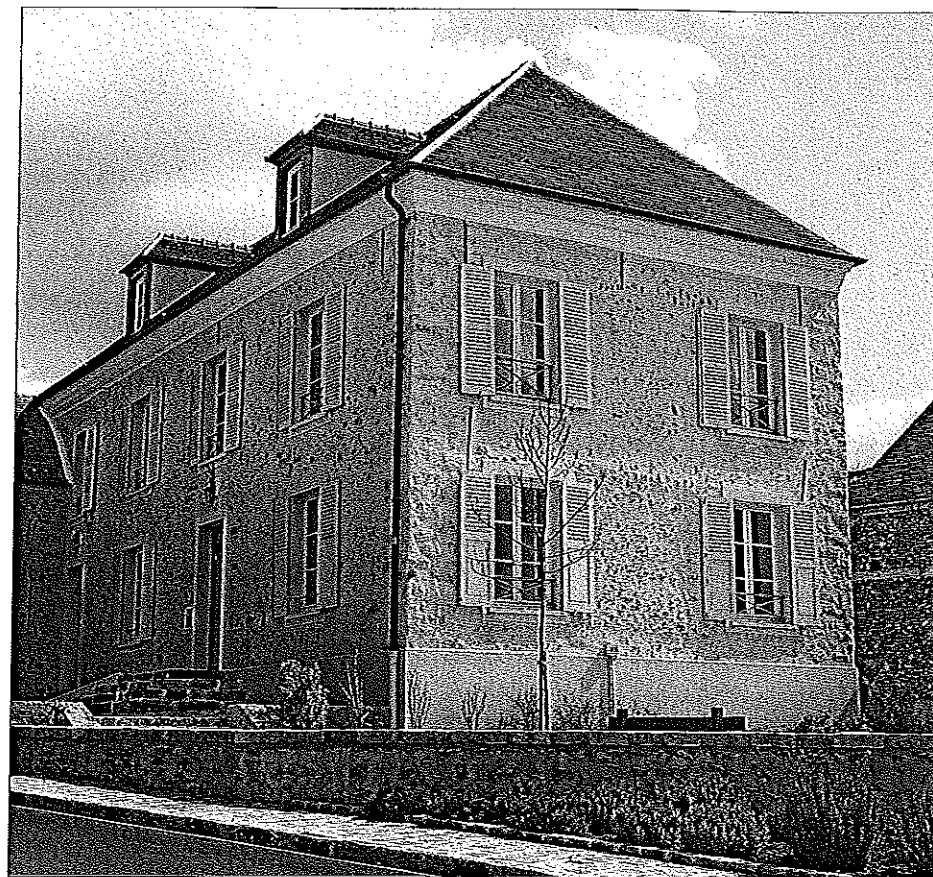


► Couverture en chaume restaurée, avec implantation modèle d'une lucarne (Versailles).

◆ La couverture en lauze de cette maison périgourdine peut se révéler aussi unie que celle en tuiles.

Les couvertures de chaume en Bretagne étaient posées sur des petits chevrons espacés de 10 à 18 cm. En Auvergne, la paille était fixée sur des guides de 60 cm de côté environ, de l'égout jusqu'au faîtage. En Bretagne, les pignons masquaient la rive du toit, tandis qu'en Normandie le chaume débordait. En pays de montagne, on rencontrait des toitures d'ardoises recouvertes de chaume : solution presque idéale. A la base de la toiture, des planches formaient chéneau. En Europe du Nord et en Angleterre, la fixation externe des chaumes se fait aujourd'hui avec des grillages.

La couverture en genêt était utilisée dans les régions pauvres. Cette matière semiligneuse, utilisée pour les balais, donnait des couvertures de teinte gris cendre à brun, beaucoup plus triste d'aspect que les chaumes, dès la pose. Le genêt était employé dans le haut Vivarais et le pays de Gâtines. Le poseur constituait un canevas en entrelaçant des branches de châtaignier fines, lesquelles constituaient le support. Dans les mailles, on piquait des touffes de genêt. Il était (et il est toujours) facile de réparer ce type de couverture par rapiéçage ; c'est la raison pour laquelle de nombreuses dépendances



de fermes, dans les pays de landes, sont encore couvertes de ce matériau.

Le roseau est une plante plus abondante dans nos pays que le genêt, aussi fut-il autrefois très largement utilisé en couverture. Il entre dans la composition des toits des petites bourrines vendéennes. Le roseau s'utilise comme la paille. C'est lui qui est employé dans les chaumières modernes d'inspiration hollandaise ou néo-normande. Les fagots de roseau liés serré reposent sur des liteaux de peuplier. Le faîtage est garni de mottes de terre glaise.

### Les couvertures en bois

Les toits de bardeaux, après avoir laissé la place à la tôle ou à la tuile, reviennent en force depuis une quinzaine d'années dans les travaux de restauration. En altitude moyenne, on utilisait des anelles, sortes de planchettes de résineux (sapin) de 80 cm de long que l'on posait sur un chablis de perches refendues.

► Parfait exemple de façade à joints beurrés avec corniche en plâtre (Ile-de-France).

C'est l'utilisation du bois qui explique la faible pente des toits en Savoie, alors que dans d'autres pays de neige les pentes sont fortes. L'ensemble neige-bois était très stable. En altitude, l'anselle était remplacée par le tavaillon, pièce de bois plus courte (50 cm). Une telle toiture pouvait (et peut toujours) durer 70 ans sur le versant ensoleillé et un siècle en zone ombreuse.

La toiture en bois était couramment utilisée en dehors des régions montagneuses pour la couverture des moulins à toit conique ou pyramidal, des lavoirs, maisons de berger, séchoirs et autres petites bâtisses.

◆ Les murs de pierres sèches sont une des caractéristiques du Midi méditerranéen.

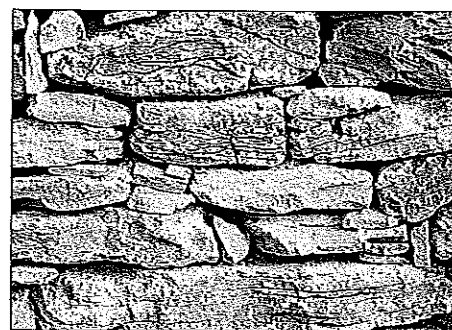
## Les murs et la maçonnerie

Il est important, avant de se lancer dans les travaux, de connaître les techniques de construction et le savoir-faire pour les appliquer. Il faut aussi savoir que la qualité de mise en œuvre est aussi importante que le choix des matériaux.

### La construction est en pierre de pays : quelques principes

On désigne par pierre de pays les matériaux issus de carrières proches du lieu de construction. Dans la construction traditionnelle, on utilise deux types de pierres : les unes s'emploient en long (dans le sens du mur), les autres dans la largeur. Dans les régions où la taille des pierres est difficile, en Bretagne par exemple avec le granit, les pierres traversières occupent toute la largeur du mur.

Les pierres placées dans le sens du mur portent le nom de panneresses ; les pierres perpendiculaires sont dites boutisses. Le montage d'une maçonnerie rurale classique est fait d'assemblages alternés de panneresses et de boutisses entre lesquelles on place des blocs rocheux aisément manipulables par un ouvrier travaillant seul. Une panneresse mesure 80 cm de long, 40 cm de haut et 25 cm d'épaisseur : le bloc pèse de 170 à 200 kg, d'où la nécessité de travailler







### Les couvertures en lauze

Il s'agit d'une pierre parfois encore utilisée dans le Massif central et les Alpes. On la trouve, en fonction de sa provenance, sous les noms de toléade, platin ou lave. Il s'agit de grès ou de schiste. Les lauzes sont fixées sur des voliges de bois à l'aide d'un clou ou d'une cheville. Quand elles sont grandes et lourdes, elles s'équilibrent par leur propre masse, à la base des toits.

Les couvreurs contemporains ont l'habitude de faire un platelage de bois (sorte de plancher simplifié), qu'ils recouvrent de feutre bitumé et sur lequel ils posent les lauzes.

### Les couvertures en tuile ronde

Cette tuile (dite aussi romaine) s'utilise sur des toitures à faible pente et devrait donc être réservée aux régions où il ne pleut pas beaucoup. Elle est pourtant présente en Lorraine.

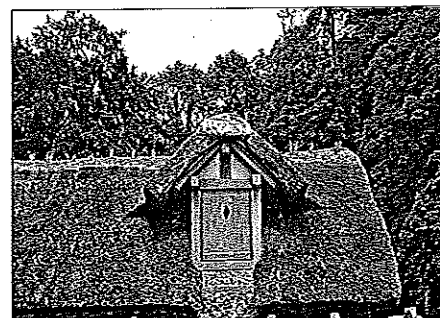
On emploie en moyenne 22 à 30 tuiles au m<sup>2</sup>, soit 40 à 60 kg de charge, en pose à sec, sur un plancher de bois (platelage). Leur recouvrement est de 15 ou

16 cm, avec un espacement de 5 cm à leur partie la plus large. A l'espace inférieur (égout), les tuiles sont fixées au mortier pour constituer ce qu'on appelle parfois une génoise. Lorsque la tuile canal est maçonnée, l'espacement peut aller jusqu'à 7 ou 8 cm. Les pentes minimales adoptées dans les constructions méridionales sont de 25 à 40%.

Le support des tuiles varie ; il peut s'agir :  
– de voliges 18-20 mm d'épaisseur ;  
– de plaques de ciment moulé ondulé formant une aire de réception des tuiles canal. C'est un pastiche économique de la toiture romaine de tradition ;  
– d'un chevronnage triangulaire, solution élégante mais sensible au vent, autrefois retenue dans le Midi et les Landes.

### Les couvertures en matériaux végétaux

Jusque dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle, les maisons rurales étaient encore souvent couvertes de paille (chaume), d'où le nom de chaumières. Outre la paille de seigle qui avait la réputation de durer 50 ans, on utilisait le genêt et le roseau.

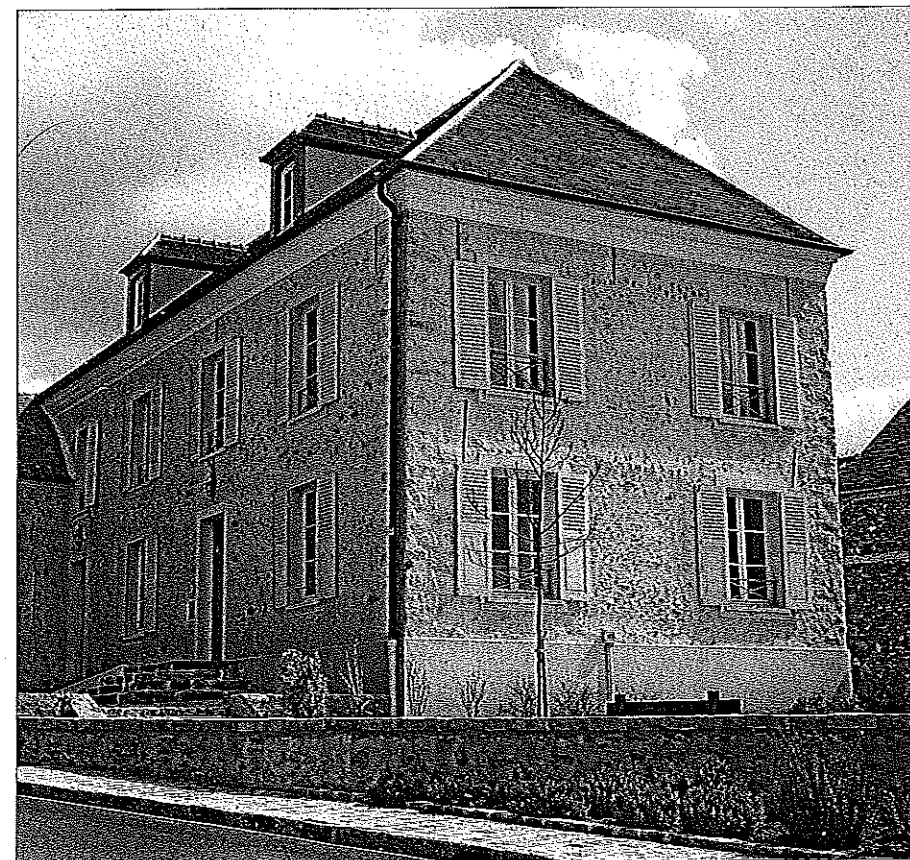


▲ Couverture en chaume restaurée, avec implantation modèle d'une lucarne (Versailles).

◆ La couverture en lauze de cette maison périgourdine peut se révéler aussi unie que celle en tuiles.

Les couvertures de chaume en Bretagne étaient posées sur des petits chevrons espacés de 10 à 18 cm. En Auvergne, la paille était fixée sur des guides de 60 cm de côté environ, de l'égout jusqu'au faîtage. En Bretagne, les pignons masquaient la rive du toit, tandis qu'en Normandie le chaume débordait. En pays de montagne, on rencontrait des toitures d'ardoises recouvertes de chaume : solution presque idéale. A la base de la toiture, des planches formaient chéneau. En Europe du Nord et en Angleterre, la fixation externe des chaumes se fait aujourd'hui avec des grillages.

La couverture en genêt était utilisée dans les régions pauvres. Cette matière semi-ligneuse, utilisée pour les balais, donnait des couvertures de teinte gris cendre à brun, beaucoup plus triste d'aspect que les chaumes ; dès la pose. Le genêt était employé dans le haut Vivarais et le pays de Gâtines. Le poseur constituait un canevass en entrelaçant des branches de châtaignier fines, lesquelles constituaient le support. Dans les mailles, on piquait des touffes de genêt. Il était (et il est toujours) facile de réparer ce type de couverture par rapiéçage ; c'est la raison pour laquelle de nombreuses dépendances



de fermes, dans les pays de landes, sont encore couvertes de ce matériau.

Le roseau est une plante plus abondante dans nos pays que le genêt, aussi fut-il autrefois très largement utilisé en couverture. Il entre dans la composition des toits des petites bourgades vendéennes. Le roseau s'utilise comme la paille. C'est lui qui est employé dans les chaumières modernes d'inspiration hollandaise ou néo-normande. Les fagots de roseau liés serrés reposent sur des liteaux de peuplier. Le faîtage est garni de mottes de terre glaise.

### Les couvertures en bois

Les toits de bardeaux, après avoir laissé la place à la tôle ou à la tuile, reviennent en force depuis une quinzaine d'années dans les travaux de restauration. En altitude moyenne, on utilisait des anelles, sortes de planchettes de résineux (sapin) de 80 cm de long que l'on posait sur un chablis de perches refendues.

▲ Parfait exemple de façade à joints beurrés avec corniche en plâtre (Ile-de-France).

C'est l'utilisation du bois qui explique la faible pente des toits en Savoie, alors que dans d'autres pays de neige les pentes sont fortes. L'ensemble neige-bois était très stable. En altitude, l'anselle était remplacée par le tavaillon, pièce de bois plus courte (50 cm). Une telle toiture pouvait (et peut toujours) durer 70 ans sur le versant ensoleillé et un siècle en zone ombreuse.

La toiture en bois était couramment utilisée en dehors des régions montagneuses pour la couverture des moulins à toit conique ou pyramidal, des lavoirs, maisons de berger, séchoirs et autres petites bâtisses.

◆ Les murs de pierres sèches sont une des caractéristiques du Midi méditerranéen.

## Les murs et la maçonnerie

Il est important, avant de se lancer les travaux, de connaître les techniques de construction et le savoir-faire les appliquer. Il faut aussi savoir que la qualité de mise en œuvre est aussi importante que le choix des matériaux.

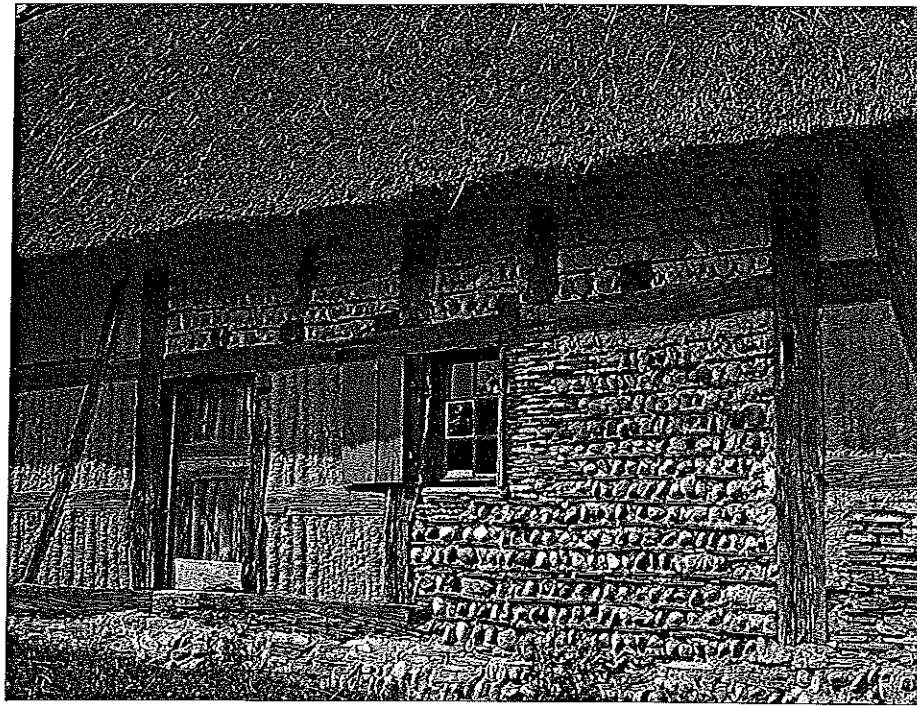
### La construction est en pierre de pays : quelques principes

On désigne par pierre de pays des matériaux issus de carrières proches du lieu de construction. Dans la construction traditionnelle, on utilise deux types de pierres : les unes s'emploient en parement (dans le sens du mur), les autres en œuvre (à l'épaisseur). Dans les régions où la taille des pierres est difficile, en Bretagne par exemple avec le granit, les pierres traversières occupent toute la largeur du mur.

Les pierres placées dans le sens du porteur le nom de panneresses. Les pierres perpendiculaires sont dites tisses. Le montage d'une maçonnerie classique est fait d'assemblage de panneresses et de tisses, entre lesquelles on place des blocs choisis pour leur forme et leur dimension, aisément manipulables par un ouvrier travaillant seul. Une panneresse mesure 80 cm de long, 40 cm de hauteur, 25 cm d'épaisseur : le bloc pèse de 150 à 200 kg, d'où la nécessité de travailler avec précaution.







avec cric, verin ou chèvre. La manipulation étant effectuée par deux ou trois compagnons, on conçoit que ces gros éléments, très lourds, ne soient utilisés qu'en fondation et rez-de-chaussée. En mur d'étage, ils disparaissent au bénéfice de pierres plus manipulables.

Pour la façade, une certaine recherche se manifeste dans le placement des pierres. La face intérieure est laissée irrégulière, avec des creux et des bosses

➤ **Exemple de mur rustique alsacien associant pisé, galets et tuilots dans une structure à pans de bois.**

➤ **Ravalement très réussi... face au château fort de Blandy-les-Tours (Ile-de-France).**

représentant souvent plus de 20 mm d'écart par rapport à leur alignement normal. L'assemblage se fait avec deux types de liants : un mortier de chaux

pour les panneresses et boutisses, et un simple mortier bâtard d'argile pour les pierres de petites dimensions. C'est la raison pour laquelle, lorsque l'on démolit un mur ancien, on découvre une quantité impressionnante de terre sèche. Cette terre argileuse, originaire du terroir, mériterait d'être de nouveau utilisée en restauration de murs très épais car elle contribue à donner à la maçonnerie une couleur locale sans qu'il soit nécessaire d'utiliser de colorant. La terre, de plus, laisse respirer les murs. L'humidité qui peut les imprégner en hiver côté ouest disparaît à la belle saison. De tels murs étaient le plus souvent calfeutrés en façade avec un enduit de chaux grasse ou bien avec du plâtre additionné de chaux (en région parisienne notamment).

### La configuration des murs

Cette conception de murs comportant panneresses, boutisses et remplissage de petits moellons, ne s'applique qu'à des épaisseurs d'au moins 50 cm. Elle oscille entre 70 et 80 cm dans presque toutes les provinces, du moins au rez-de-chaussée. Dans la zone du toit, le mur ne mesure plus parfois que 40 à 50 cm. La pente ainsi créée, des fondations vers le toit, porte le nom de fruit. Les constructeurs du siècle dernier recommandaient un fruit moyen de 3 mm par mètre, mais les bâtisseurs ruraux allaient souvent jusqu'à 10 mm.

La liaison entre l'étage et le rez-de-chaussée est le plus souvent marquée par deux ou trois rangs de pierres plates constituant une assise de chaînage. Sur cette assise, formant une sorte de fondation à l'étage, s'appuie le mur légèrement en retrait. Ainsi, pour un mur de 70 cm au rez-de-chaussée, l'épaisseur à l'étage se réduit à 60 cm.

Dans la maison traditionnelle, toutes les pierres de remplissage en façade sont

gamies d'un enduit, et le chaînage est souvent l'objet d'un garnissage décoratif : une mouluration rapportée en mortier ou en pierre. Les pierres d'angle des murs, les encadrements de fenêtres et portes sont en pierres bien usinées en parement, et méticuleusement cotées, afin que des proportions harmonieuses soient conservées.

De telles maçonneries bénéficient d'une bonne isothermie et il serait dommage, pour d'hypothétiques économies d'énergie, de les barder d'isolant extérieur. Dans les sites exposés, une isolation thermique par l'intérieur sera toujours préférable. Dans les demeures de maître aux murs gamis de lambris, on peut envisager d'inclore un isolant complémentaire.

### Le corsetage des murs en pierre

Quand des murs en pierre donnent des signes d'affaiblissement d'un côté ou de l'autre, on peut les redresser en les solidarissant par des tirants. Ce sont des pièces métalliques qui relient deux murs opposés ou deux faces d'un même mur pour éviter leur écartement par rapport à l'axe central de la construction. Ils jouent le rôle d'un chaînage, c'est-à-dire d'un moyen d'enchaînement des diverses parties de la construction.

Le chaînage est toujours un élément horizontal que l'on place à la hauteur d'un plancher. Au bout du chaînage se situe une ancre, pièce en acier ayant une forme en X ou en S, boulonnée sur le bout de l'axe. Celui-ci retient les pressions externes agissant sur le mur. Le chaînage avec ancre est très fréquent dans les constructions de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. En revanche, il est inconnu ou presque dans la période antérieure, en dehors des constructions de châteaux et demeures de maître. La tension entre les deux ancres est obtenue par un double boulonnage central au travers d'une pièce appelée lanterne. On accroît

la tension entre les deux extrémités en faisant tourner la lanterne, qui relie les deux axes aux ancres. Sur le chantier, on se rend compte que la tension devient satisfaisante lorsque le métal « chante », c'est-à-dire quand on entend dans les axes qui relient les deux ancres un bruit caractéristique. Lorsque ce bruit cesse, la tension est bonne.

Attention aux entrepreneurs trop zélés : il se peut que certains ancrages, vieillies en partie par la rouille, ne remplissent plus tout à fait leur rôle. Certains spécialistes préconisent de les chauffer au chalumeau car, disent-ils, après refroidissement, le métal se rétracte. Cette technique n'est pas infaillible, car on risque de créer des forces de contrainte dans le tirant qui entraînent par la suite des mouvements préjudiciables à la tenue du mur.

### Les constructions en pisé et en torchis

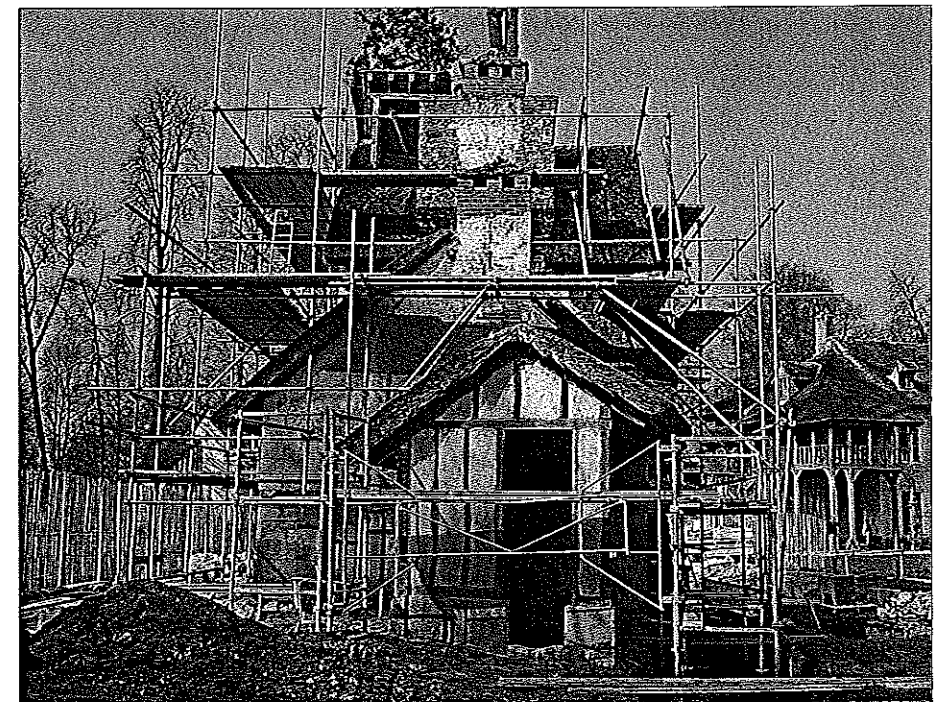
Le pisé et le torchis ont pour base une argile crue portant le nom de bauge. La bauge peut être moulée en briques pour monter des murs de pisé. Quand le pisé est supporté par une trame, il porte le

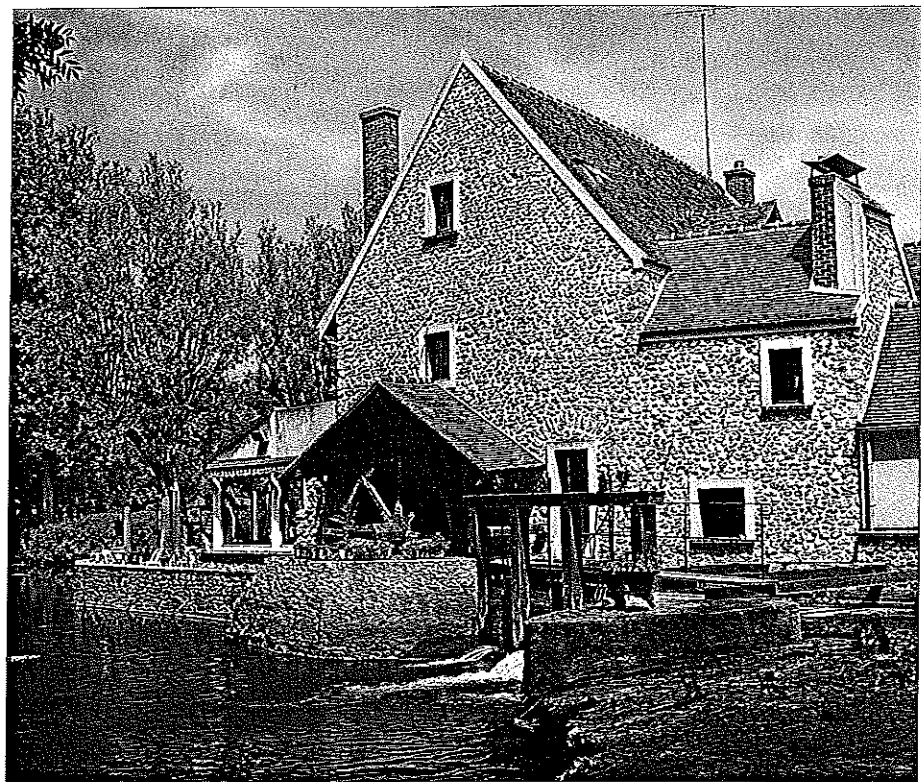
### Un travail délicat : la reprise d'un mur en sous-œuvre

Cette expression utilisée par les professionnels du bâtiment désigne une méthode de travail contemporaine. Elle consiste à reprendre les parties enterrées d'un mur zone après zone pour ne pas affecter la stabilité générale des sous-bassements de la maison.

L'entrepreneur pratique une excavation à intervalles de 1,50 m à 1,80 m (suivant le bâtiment), en laissant une partie de la fondation non traitée, laquelle sert provisoirement de soutien. Lorsque la terre est enlevée, on rebâtit une maçonnerie de fondation avec blocage de pierres très serrées. Le tout est scellé avec un mortier maigre. On attend une à deux semaines le durcissement de la première fondation, avant de passer à la reprise de proche en proche. Il est souhaitable d'armer les parties bétonnées en sous-fondation à l'aide de tirants.

➤ **Le délicieux moulin du hameau de Trianon, ou l'art de restaurer avec des moyens contemporains (1993-1994).**





► Imbrication intime de la tuile, de la brique et de la pierre dans ce moulin restauré de la région parisienne.

◆ Aspect d'un pan de bois « enduit » avant restauration. Remarquez le lattis.

re brune ou noire témoigne en effet de la présence de matière organique, toujours défavorable à la tenue dans le temps. Quand il s'agit d'argile pure proche de la terre à foulon, on ajoute un peu de sable (10 %) pour lui donner de l'accroche, tout en évitant le retrait. On adjoint aussi de la paille quand l'argile est manifestement trop malléable. Après mouillage et malaxage, on ajoute des graviers.

Le tout est versé dans des coffrages de la largeur du mur. Aujourd'hui, grâce aux compresseurs pneumatiques, on peut piler parfaitement le mélange dans le coffrage pour éviter les creux. Autrefois, ce travail était effectué au psoir, sorte de masse portable. Le mélange sèche durant 21 jours selon la tradition rurale ; on

procède ensuite au décoffrage. Pour assurer une bonne cohérence des murs, le pisé était parfois encadré de piédroits en pierre et de harpes, et renforcé par des potelets et poteaux à la manière des maisons à pans de bois.

La première étape de pisage terminée, après trois semaines, on pose les huisseries, puis on procède au garnissage des espaces creux, qui nécessitent encore trois semaines de séchage. Souvent, l'ensemble était recouvert d'un lait de chaux appliqué en trois couches.

Pour le mur en bauge, on emploie une terre plastique mélangée de paille d'orge hachée en brins de 20 cm de long. On procède par stratification de couches de 50 cm de haut chacune. Le séchage entre chaque couche dure de 25 à 30 jours. Après montage complet, le mur est enduit à la truelle avec de la paille à demi pommée et on y incruste un lattis de châtaignier pour le renforcer.

### Les problèmes de ravalement

Le ravalement est l'habillage final des murs. Il inclut le traitement de grandes surfaces, mais également les finitions autour des portes et fenêtres. C'est souvent, à leur sujet, que les entrepreneurs actuels proposent des solutions qui ne sont pas toujours les mieux adaptées à l'esprit de la maison. Toutefois, il faut reconnaître que depuis plusieurs années de gros progrès ont été réalisés dans la qualité et l'aspect des produits de ravalement. Nous vous suggérons néanmoins deux approches radicalement différentes du travail.

#### Une solution traditionnelle : le ravalement à la chaux.

Ravaler une maison rurale ancienne, c'est faire de préférence appel à la chaux grasse qui n'a qu'un lointain rapport avec la

chaux hydraulique. Cette dernière a tous les défauts du ciment : retrait, manque de souplesse, couleur grise, alors que la chaux grasse est d'un blanc crème. Cette dernière était autrefois fabriquée de la manière suivante : la chaux vive obtenue dans des fours était additionnée d'eau pour donner la chaux éteinte, laquelle ne durcissait qu'en présence de l'air. Cette chaux était employée pour la confection de joints et d'enduits. Elle avait la faculté d'être extrêmement élastique. Sa porosité lui vaut aujourd'hui des critiques, mais son remplacement par le ciment provoque très souvent des résultats catastrophiques en restauration.

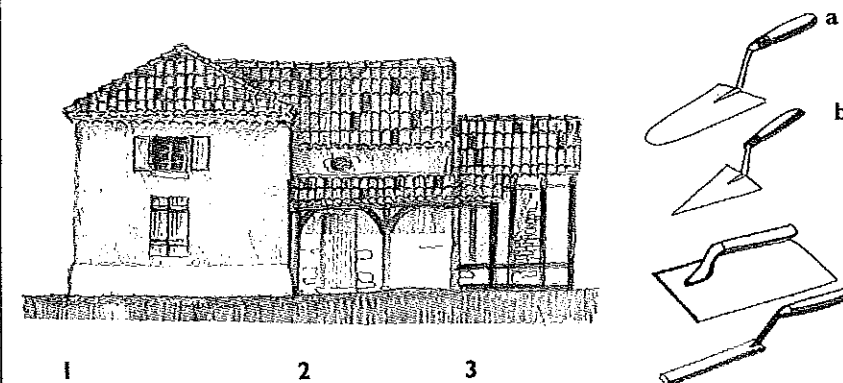
L'enduit à l'ancienne est obtenu par adjonction de sable et d'eau à la chaux. Il s'applique à la truelle. Les inconvénients de cet enduit sont sa prise lente et sa rareté. La chaux éteinte ne se trouve guère, en effet, que chez quelques spécialistes en restauration ou comme sous-produit dans les raffineries sucrières.

La bonne solution actuelle consiste à réaliser la première couche (gobetis) avec un mortier bâtard : 250 à 350 kg de ciment pour 125 à 175 kg de chaux hydraulique. On plaque ensuite une couche de finition de chaux, absolument pure, additionnée de sable. Cette étape est précédée d'une préparation contre l'humidité, particulièrement pour les façades exposées à l'ouest.

Les murs, comme dans tout autre ravalement, doivent être piquetés, c'est-à-dire qu'il faut enlever tout résidu de mortier ancien et raviver les joints jusqu'à la pierre. Il est important de supprimer les vieux clous, piquets de bois, vis rouillées, qui pourraient s'y trouver scellés. Ce travail est long, peu délicat et salissant. Les émissions de poussière sont telles qu'il vaut mieux éviter de l'effectuer par temps chaud et sec.

L'humidification des fonds est indispensable pour que le futur mortier accroche

### LES PRINCIPAUX CAS DE RAVALEMENTS

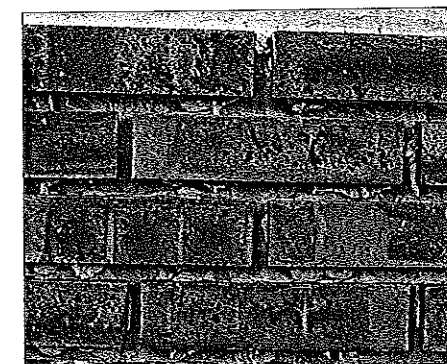


Quelle que soit la région, on est confronté à l'un des cas suivants : 1. façade à réenduire ; 2. façade en pierre dont on ne refait que les joints ; 3. remise en état des espaces entre les pans de bois. Les applications se font avec les truelles (a et b), plâtres traditionnels (c) et fers à joint (d).

bien sur son support. Il est projeté à la truelle. Le dégrossissage est l'étape suivante. Le mortier est à nouveau projeté, puis égalisé à la truelle assez grossièrement. Entre chaque couche, il convient d'observer un temps de séchage de 24 h. Cela correspond à un bon séchage de la couche précédente, sans qu'elle soit totalement durcie, et permet une meilleure accroche. Pour la finition, il est inutile de chercher un enduisage final parfaitement plan. Il peut être exécuté au bouclier ou gratté avec le tranchant de la truelle.

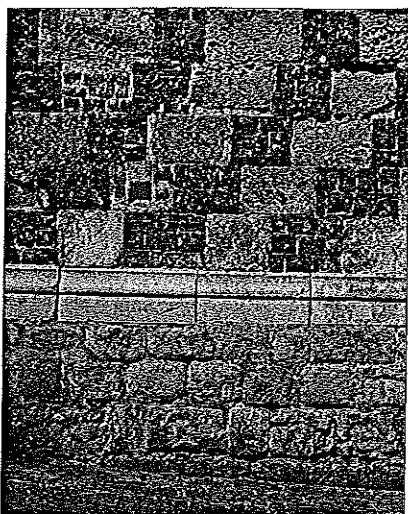
Pour teinter les enduits, on a coutume de remplacer une partie du sable par les poudres tamisées de récupération de l'ancienne construction. C'est une manière économique d'arriver à la même teinte. Si la construction comporte des linteaux, des appuis, des montants en pierre naturelle, on peut être amené à créer un léger dégradé pour parvenir à

◆ De haut en bas : linteau de porte de maison rurale après dégarnissage (bois « momifié ») ; ravalement en briques, avant exécution des joints ; joints terminés, très légèrement en creux.





## L'utilisation des silex



Aujourd'hui très peu utilisé, le silex est partout présent en bâti régional. On le trouve dans le Sud-Ouest aussi bien qu'en Normandie ou en baie de Somme, en Sologne comme dans les Alpes. Les nodules sont en général faciles à extraire parmi des couches de marnes ou dans les lits d'anciennes rivières ou de torrents. Ils se présentent sous la forme de galets plus ou moins réguliers, de couleur grise, noire ou caramel, et de grosseur variable.

Du point de vue physico-chimique, le silex est un agrégat de quartz amorphe, de même composition que la meulière bien que d'origine et d'aspect différents. Il s'agit d'une roche très dure qui se laisse casser mais pas usiner. Les nodules sont utilisés en construction soit cassés avec leur ligne de brisure apparente, soit entiers en garnissage ou en soubassement, comme dans le Sud-Ouest.

Les silex peuvent entrer dans la restauration ou la construction des murs composites associés aux briques et à la pierre de taille. Les plus petits modules de ce matériau étaient utilisés en Ile-de-France pour le garnissage de joints, dans les constructions en pierre meulière au début de ce siècle.

la nuance de la pierre, sans que l'épaisseur supplémentaire de l'enduit apparaisse trop visible.

### Les dosages des mortiers traditionnels

Il faut éviter le mélange chaux grasse et ciment. Ce dernier ferait perdre la belle couleur naturelle que le mortier doit acquérir et le rendrait plus rigide, donc davantage sujet au fendillement. La sous-couche à appliquer est toujours à base de mortier bâtard. Il faut la laisser vieillir trois semaines avant recouvrement, car la chaux est de prise et de durcissement très longs.

La technique actuelle des maçons qui ne savent pas très bien jeter à la truelle les enduits anciens consiste à placer ceux-ci dans une tyrolienne (machine à crépir). Ils les appliquent comme un crépi contemporain, puis les égrèsent, c'est-à-dire qu'ils les écrasent à l'aide d'une truelle avant qu'ils ne sèchent.

### L'emploi de la chaux éteinte dans les enduits contemporains

Les associations de préservation de l'architecture rurale ou traditionnelle préconisent largement l'emploi de la fleur de chaux dans l'enduisage des murs. L'eau doit être ajoutée en quantité suffisante pour obtenir une consistance crémeuse et onctueuse. L'enduit de chaux se conserve longtemps à l'abri de l'air. Selon le type de support et d'enduit dont on a besoin, la préparation n'est pas la même.

● **Sur les murs de pierre tendre, pour le corps d'enduit :** 2 parts de chaux, 1 part de ciment, 5 ou 6 parts de sable fin.

**Finition :** 1 part de chaux, 2 ou 3 parts de sable, lisser à la taloche.

● **Sur les murs de pierre dure, briques, etc., pour le corps d'enduit :** 2 parts de chaux, 1 part de ciment blanc, 4 parts de sable.

**Finition :** 3 parts de chaux, 1 part de ciment blanc, 7 parts de sable.

● **Enduit au plâtre pour la restauration de façades anciennes :** 1 part de chaux, 2 parts de sable, 3 parts de plâtre, en 2 passes de 1 à 1,5 cm.

● **Torchis à l'ancienne :** 1 part de fibre végétale (paille fine), 1 part de chaux, 5 ou 6 parts d'argile, 1 part de sable fin.

● **Matériaux tendres pour les rejointements :** 1 part de chaux, 2 ou 3 parts de sable.

● **Matériaux durs pour les rejointements :** 3 parts de chaux, 1 part de ciment blanc, 7 parts de sable fin.

L'enduisage se fait en trois étapes :

– le gobetis (dégrossissage) assure l'accrochage de l'enduit sur le support ;

– la deuxième couche (corps d'enduit) réalise une surface plane parallèle au mur, masque les défauts, assure l'imperméabilité ;

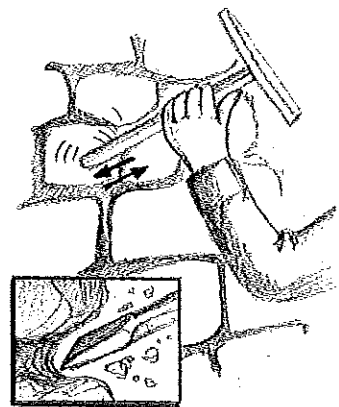
– la couche de finition, mince et serrée, permet d'obtenir une teinte régulière et exempte de fissure ou de faille.

Avec des produits rustiques de tradition, les deux dernières opérations sont parfois effectuées simultanément.

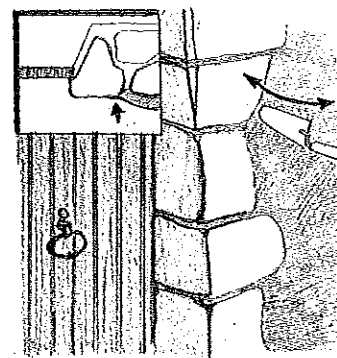
Sur construction ancienne, si l'on remplace un enduit plâtre par un produit contemporain, il est important de veiller à ce qu'il ne reste aucune trace du plâtre. Il ne faut pas hésiter à creuser les joints anciens et à laver ensuite abondamment, si possible au jet d'eau. La couche de dégrossissage est appliquée de haut en bas, au moment où l'eau cesse de ruisseler sur la surface à enduire, ou juste après que la couche d'accrochage a été passée. La couche de dégrossissage est réalisée au mortier normal et ne doit pas être lissée afin de conserver sa rugosité. Elle peut être de 3 mm environ.

La seconde couche est le corps d'enduit. Si la surface à enduire présente de fortes dénivellations, il peut être utile de l'armer d'un grillage galvanisé de poulailler.

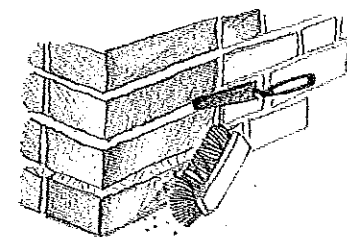
## PIERRES ET BRIQUES : LES JOINTS



Commencez par piquer l'enduit défectueux et vérifiez la bonne tenue des pierres en place. Si la stabilité est insuffisante, dégagez sur 2 ou 3 cm pour remettre un nouveau joint. Dans le cas exclusif de pierres dures comme le granit, faites un nettoyage au jet haute pression.



Dans le cas de grands blocs que l'on souhaite laisser apparents, veillez à ce que l'enduit vienne affleurer la surface de la pierre et non en boudinant. Ce défaut est fréquent quand on surcharge une ancienne façade sans en avoir préalablement dégagé suffisamment les fonds.



Soignez les joints de murs en briques. Ils ne doivent être ni trop tirés au fer à joint, ni creusés, ni en relief sur le nu du mur. L'idéal est un juste affleurement. Après étalement de l'enduit de coloris harmonisé à celui de la brique, les joints sont repassés à la brosse.

Cette couche, une fois terminée, doit être verticale et parfaitement plane. L'épaisseur moyenne d'un corps d'enduit est de 10 à 15 mm. Au-delà de 10 mm, on le réalise en deux couches successives. Après une dizaine d'heures, les guides peuvent être retirés et la cavité est comblée au mortier.

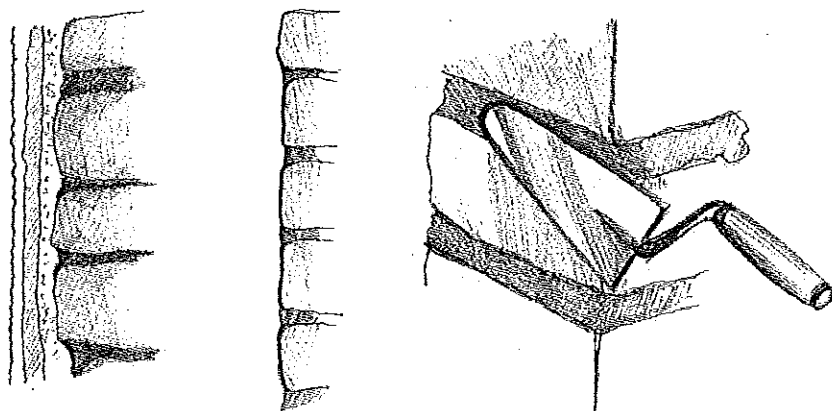
### Adapter les joints aux pierres et aux caractères régionaux

Plus les pierres issues des carrières sont larges et plates, plus leur assemblage est facile. Il ne nécessite donc que peu de mortier pour être bien stable. Ce type d'assemblage se rencontre en Bourgogne, dans le Mâconnais, dans le Poitou et en Provence. Les pierres sont empilées à plat, le plus horizontalement possible, en évitant systématiquement la constitution d'une ligne de pierres ondulante. On établit des strates de bel aspect visuel. Le mortier n'est utilisé que parcimonieusement pour remplir les creux et effectuer les blocages. Dans les régions comme la Savoie, le Dauphiné, où les roches schisteuses pures ont tendance à se déliter, on re-

couvre la façade d'un produit qui reconstitue la rugosité aiguë de la roche. Dans les régions de plaine où l'on construit avec des moellons aux formes compactes, on place d'abord les grosses pièces du côté des deux parements du mur, on les lie avec du mortier maigre, puis l'intérieur est rempli d'éléments rocheux petits ou moyens. Ça et là des pierres plus grosses jouent le rôle de

boutisses. Les espaces encore libres sont garnis de pierrailles et les joints restants remplis de mortier. Ce type de construction est grosse consommatrice de mortier, aussi utilisait-on souvent un mélange de sable à lapin, de chaux et d'argile pour colmater les espaces vides. En Ile-de-France, on a beaucoup utilisé le plâtre de Paris comme élément de liaison. L'usage de ce plâtre donnait aux

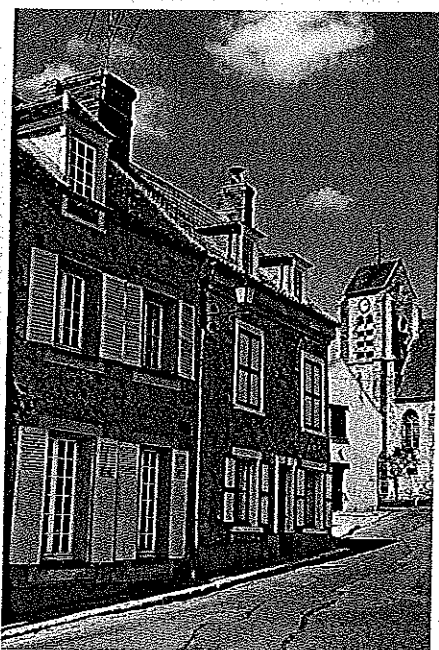
### ENDUIT DES MURS EN PIERRE



La couche de fond garnissante (gobetis) est constituée d'un mortier de chaux aérienne et de ciment, afin de respecter les qualités mécaniques de la construction. Le sous-enduit peut être amélioré avec des additifs régulateurs d'eau. L'enduit de finition peut être coloré en fonction des régions d'utilisation. Cet enduit doit être très riche en chaux aérienne, ce qui favorise la respiration du mur.



# Choisissez vos couleurs



En haut : tonalités particulières des constructions provençales (teintes complémentaires entre murs et toitures).  
Ci-dessus : les tons pierre des pays de plaine se marient le plus souvent avec des menuiseries à dominante blanche.  
Ci-dessus, à droite : la magnifique restauration de la maison Monet à Giverny : teinte rose pastel avec volets verts.



Voici une sélection de coloris régionaux qui concerne à la fois les murs, les portes et les volets, et, à un degré moindre, les gouttières et les ferronneries.

## NORD

■ **COULEURS DOMINANTES** : brun-rouge, brun, ocre (murs, toitures) ; gris, noir, rouge très sombre (soubassements). En opposition aux façades rouges : blanc cassé, gris clair, avec contreponts en ocre et gris. Le bleu franc et le jaune sont rares.

■ **COULEURS D'ACCOMPAGNEMENT** : noir, gris, vert très sombre (soubassements) ; beige,

blanc, gris bleuté, gris clair (encadrements) ; vert délavé, vert soutenu, vert wagon, bleu-gris, beige rosé (fenêtres) ; gris soutenu, rouge brique, brun-vert, vert algue, rose bronzé, terre de Sienne (volets) ; vert gai, gris, vert délavé, bleu-vert (portes).

## NORMANDIE, CÔTE OUEST

■ **COULEURS DOMINANTES** : brun-ocre en pays de campagne, blanc et brun soutenus en pays de bocage. Toit en tuiles, ardoises (bleu-noir) ou chaume (gris).

■ **COULEURS D'ACCOMPAGNEMENT** : gris bleuté, gris clair, brun, café au lait, brun-rouge, gris (soubassements) ; brun-noir, gris fumé, crème (encadrements) ; blanc, gris souris, vert gai, vert jardin, gris bleuté (fenêtres) ; blanc, gris clair, vert jardin (volets) ; blanc, gris soutenu, vert jardin (portes).

## BRETAGNE

■ **COULEURS DOMINANTES** : toits gris bleuté ou gris clair (chaume), blanc, gris granit, noir, gris rosé.

■ **COULEURS D'ACCOMPAGNEMENT** : blanc, gris variés, gris bleuté, rose (soubassements) ; beige, blanc, vert sombre, gris-vert, bleu foncé, bleu nuit, bleu ciel, bleu cobalt (fenêtres) ; bleu électrique, vert d'eau, gris-vert, bleu moyen (volets) ; bleu soutenu, blanc, vert-gris (portes).

■ **EN RÉGION MARITIME** : noter l'usage de couleurs vives pour les menuiseries.

## VALLÉE DE LA LOIRE, BASSIN PARISIEN

■ **COULEURS DOMINANTES** : gris pierre, beige, « sable de Sologne », toits en tuiles brunes ou gris ardoise, murs blanc crémeux.

■ **COULEURS D'ACCOMPAGNEMENT** : gris bleuté, gris clair, beige ou ocre (soubassements) ; gris clair, ton pierre, blanc cassé (encadre-

ments) ; bleu clair, brun, gris clair, gris soutenu, vert clair, vert-brun (fenêtres) ; vert-brun, vert jardin, gris clair, blanc cassé, rose clair et gris soutenu (volets) ; ivoire, gris clair, ton bois, sable, bleu pâle (portes).

## VENDEE, AQUITAINE

■ **COULEURS DOMINANTES** : toits beige rosé, rouges, murs blancs, tons gris cassé, sable, ocre délavé.

■ **COULEURS D'ACCOMPAGNEMENT** : blanc, gris soutenu, noir acier (soubassements) ; blanc, blanc bleuté, gris clair, beige, sable (encadrements) ; vert délavé, jaune verdâtre, rouge brique, bleu clair, blanc, vert (fenêtres) ; vert jardin, vert délavé, gris bois, vert soutenu, bleu-vert, bleu pâle (volets) ; bleu pâle, vert soutenu, brun-ocre, rouge-brun, vert clair (portes).

## BOURGOGNE, CENTRE

■ **COULEURS DOMINANTES** : ocre jaune, gris rosé (murs) ; brun rougeâtre (toitures).

■ **COULEURS D'ACCOMPAGNEMENT** : gris et ocres divers (soubassements) ; ocre clair, gris clair, blanc (encadrements) ; vert foncé, vert moyen, brun-marron, gris soutenu, blanc cassé (fenêtres) ; rouge-brun, brun, ocre foncé, vert, gris (portes). Tonalités des fenêtres ou des portes pour les volets.

## ALSACE

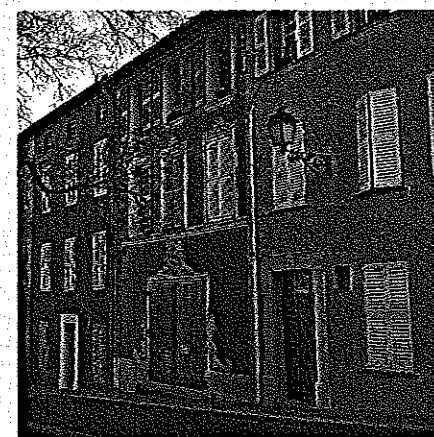
■ **COULEURS DOMINANTES** : ocre verdâtre, gris bleuté, jaune verdâtre, beige, vert sablé, gris clair ; toit brun-noir ou rouge soutenu.

■ **COULEURS D'ACCOMPAGNEMENT** : beige, gris-ocre (soubassements) ; blanc, rouge rosé, beige, jaune grisâtre, gris-bleu, brun (encadrements) ; gris clair, blanc, vert moyen, gris-bleu (fenêtres, volets) ; ocre, gris, gris rosé, vert bleuté, brun-noir, noir, gris-vert (portes) ; brun-noir (colombages).

## PÉRIGORD, CENTRE OUEST

■ **COULEURS DOMINANTES** : toits brun-rouge, tons rosés et ocres.

■ **COULEURS D'ACCOMPAGNEMENT** : gris, brun,



En haut et à droite : dominante rosée dans ces maisons de Ribeauvillé et Rosheim, en Alsace. Les bois brunis font ressortir les couleurs.

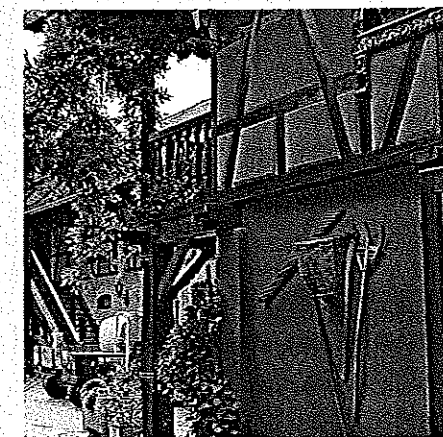
Ci-dessus : variations autour des couleurs en trompe l'œil dans ces maisons provençales (dominante d'ocre et de vert sauge).

sable jaune (soubassements) ; brun, blanc, gris clair, blanc cassé (encadrements) ; gris, gris clair, gris bleuté, blanc (fenêtres) ; brun, gris, blanc (volets, portes).

## LANGUEDOC, PROVENCE, CÔTE D'AZUR, CORSE

■ **COULEURS DOMINANTES** : ocre, sable, rosé, jaunâtre.

■ **COULEURS D'ACCOMPAGNEMENT** : gris crème,



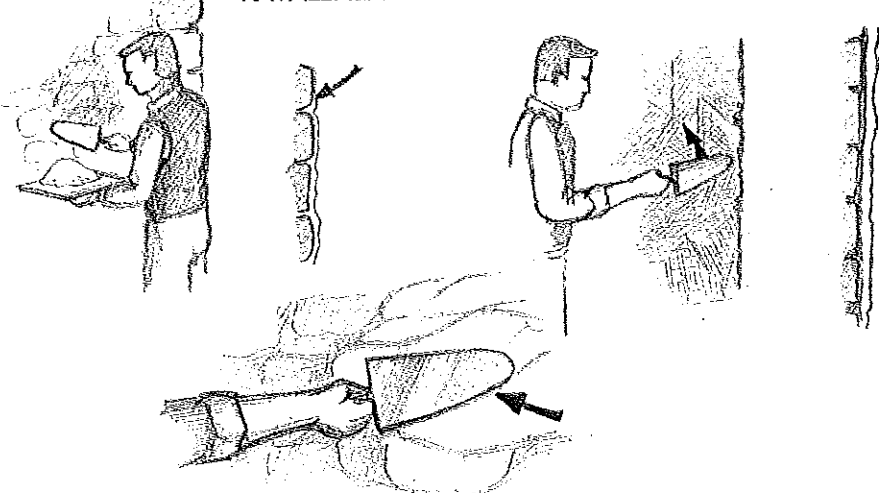
brun lie-de-vin, ocre rouge, crème (soubassements) ; blanc, crème, beige, rosé, jaune (encadrements) ; blanc, gris soutenu, brun, gris clair (fenêtres) ; brun, bleu-gris, gris, roux (volets) ; brun, brun-rouge, gris soutenu (portes).

## SAVOIE, ALPES, DAUPHINÉ

■ **COULEURS DOMINANTES** : brun bois, gris argent, blanc, beige, gris granit, noir de schiste.

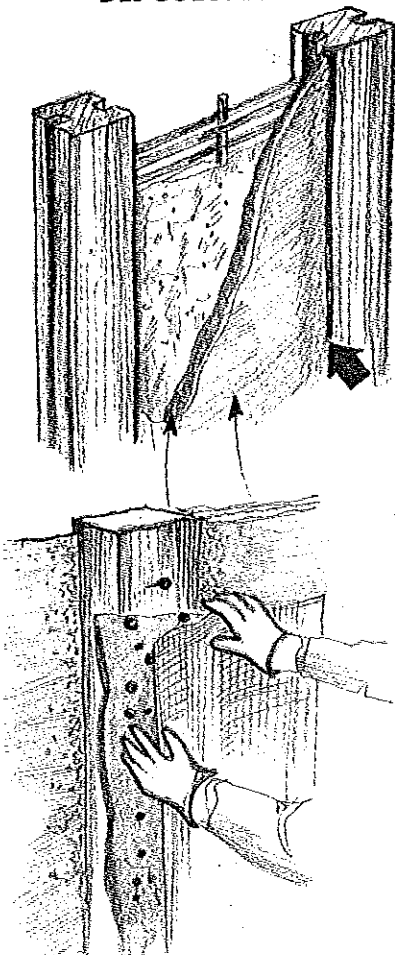
■ **COULEURS D'ACCOMPAGNEMENT** : gris pierre, blanc (soubassements) ; gris clair, ton pierre, blanc, crème (encadrements) ; blanc, vert, brun, rouge (fenêtres) ; vert frais, rouge vif, brun (portes) ; brun, rouge, vert (volets).

## RAVALEMENT DES MURS EN PIERRE



Réalisation des joints recouverts au mortier ou venant juste affleurer (joints beurrés).

## GARNISSAGE ET ENDUISAGE DES COLOMBAGES



Si la structure de bois doit être cachée : pose de clous galvanisés avec papier kraft, puis recouvrement avec grillage galvanisé, fixé par clouage.



► Maison en Ile-de-France en pierre enduite à joints beurrés. L'aspect de cet enduit est important car les ouvertures sont de petites dimensions.

façades des bourgs un aspect assez uniforme faisant oublier que certaines maisons étaient à pans de bois, d'autres en meulière et grès d'Ile-de-France. Le plâtre s'utilisait aussi associé à de la chaux, en joints, pour gamir les murs de pierre naturelle. En restauration de maison de pays, il faut proscrire les joints tirés au fer qui donnent un aspect trop régulier à la façade.

## Le choix des produits contemporains de ravalement

● Enduit à finition granitée : étaler le produit avec une taloche inox souple sur 3 à 4 mm d'épaisseur, puis resserrer le grain en lissant.

● Enduit de finition dite ribbée : étaler le produit sur l'épaisseur minimale qui est celle des plus gros grains, laisser tirer 5 à 10 mm, puis frotter à plat la taloche plastique pour former les ribbes dans le sens désiré.

● Enduit de finition talochée ou talochée fin : étaler l'enduit avec une taloche inox souple à l'épaisseur du grain, puis surfacer immédiatement le produit à la taloche en mouvements circulaires.

## Les reprises au niveau des fondations

L'imperméabilisation est un problème très aigu dans les maisons de campagne construites sur des fondations symboliques. Il faut dégager le plus possible ces fondations. Il s'agit alors de protéger les parties basses des murs avec une émulsion de bitume, appelée noir de fondation, renforcée avec des fibres minérales et du latex. L'émulsion s'applique sur les murs enterrés, sans enduisage préalable. Une première couche est étendue à la taloche crantée, et 24 heures après, une seconde couche est étendue avec le côté lisse de la taloche. Une fois le produit appliqué sur les parties enterrées, on saupoudre celles-ci de sable fin en limite de la partie visible au ras du sol.

Il existe deux produits aux fonctions voisines : le premier, Igol fondations, qui se met en place au rouleau, est destiné aux fondations ayant déjà reçu un enduit de béton ; le second, Sika fondations, qui se prépare comme un mortier et a une couleur gris ciment, s'applique sur tous supports, par exemple la brique. Pour le traitement contre l'humidité des murs, les produits d'application et de manipulation faciles sont à base de silicones et sont posés au rouleau ou au pinceau. Les murs en pierre, brique ou terre cuite, acceptent l'hydrofuge qui a aussi la propriété de laisser respirer les matériaux. Attention, les hydrofuges de sur-



► En dehors des teintes ocrées, le bleu (comme le vert clair) est un coloris qui témoigne souvent, en Alsace, de l'origine des propriétaires.

face interdisent à l'eau de pluie de pénétrer par l'extérieur, mais ils n'ont pas le pouvoir d'interdire la remontée des eaux dans la maçonnerie. En complément des hydrofuges, il existe des traitements élastiques imperméables (type Sikafil) qui jouent à peu près le rôle d'une peau sur les façades faïencées.

## La solution de la finition peinte

Nous considérons le ravalement en peinture comme une finition moderne, bien que le lait de chaux utilisé jadis ait relevé de la même démarche. Les peintures acryliques actuelles n'ont plus l'inconvénient des peintures à l'eau d'autrefois. Elles s'accrochent sur tous les matériaux et le caractère microporeux de certaines d'entre elles permet de laisser respirer le fond (briques, enduits divers). De plus, on peut obtenir du fournisseur de peinture un coloris absolument sur mesure grâce aux machines à teinter. Ainsi, le mariage entre façade, appuis, portes et volets préconisé par les coloristes il y a quinze ou vingt ans, est devenu une réalité. Il convient néanmoins de se renseigner auprès du Conseil en architecture départemental, afin d'être informé au mieux sur les couleurs les plus adéquates. Toute menuiserie bien finie mérite d'être peinte ; en revanche, une menuiserie rus-

## Peinture : l'aide-mémoire technique

Les peintures acryliques avec solvant pétrolier s'emploient sur toute partie maçonnée, avec séchage rapide. Elles sont de bonne tenue sur fonds alcalins et tiennent bien aux intempéries. Tendance au farinage et au jaunissement pour les mates.

Les peintures en dispersions acryliques avec solvant aqueux s'emploient sur les plâtres, le béton et les maçonneries. Elles sont de séchage rapide, avec peu d'odeur, et faciles à appliquer. Elles s'utilisent aussi sur supports humides. Elles jaunissent peu, tiennent bien aux intempéries ; prix intéressant. Il peut y avoir incompatibilité avec d'anciennes peintures.

Les peintures primaires réactives ont un effet anticorrosion pour le bâtiment. Elles sèchent rapidement ; elles sont utilisées pour l'accrochage sur métaux et la protection temporaire. Les épaisseurs très faibles préconisées peuvent constituer une difficulté d'application. Très bonne adhérence. Produit très inflammable. A n'utiliser qu'en cas de besoin absolu.

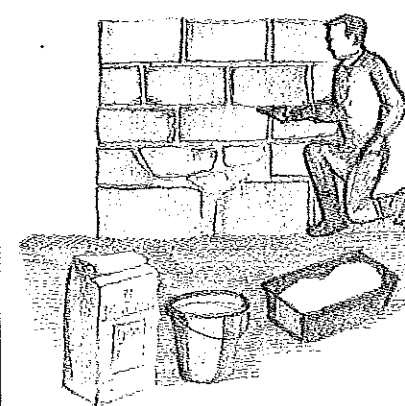
Les peintures à l'huile de lin et vernis gras sont employées pour les menuiseries et pour les couches primaires sur métaux (avec pigments inhibiteurs de corrosion). Elles sont encore utilisées mais sont souvent remplacées par des peintures glycérophthaliques. Travail facile à la brosse, durabilité assez bonne grâce à la conservation de la souplesse du film. Le séchage est très long. Il est impossible de réaliser des teintes claires car ces produits jaunissent au vieillissement. Ils sont très sensibles aux facteurs alcalins et à l'atmosphère maritime.

Les peintures alkydes ou glycérophthaliques s'emploient sur tous matériaux sauf le béton et le plâtre. Elles existent en brillant, satiné et mat, dans des gammes de couleurs harmonisées. Il convient de ne pas chercher un séchage trop rapide, surtout pour la couche primaire, car il faut conserver un minimum de flexibilité dans le temps. Elles peuvent jaunir selon leur formulation. Peintures très courantes.

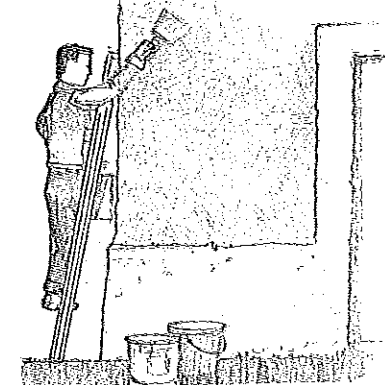
tique gagnera à être simplement teintée et imprégnée avec une lasure de nuance claire, car le bois ainsi traité fonce en vieillissant. En toutes régions, les parties

métalliques (boîtes aux lettres, portails...) seront traitées avec une peinture anti-rouille de coloris plutôt sombre, pour des raisons d'entretien. Attention, les

## FINITION DES FAÇADES



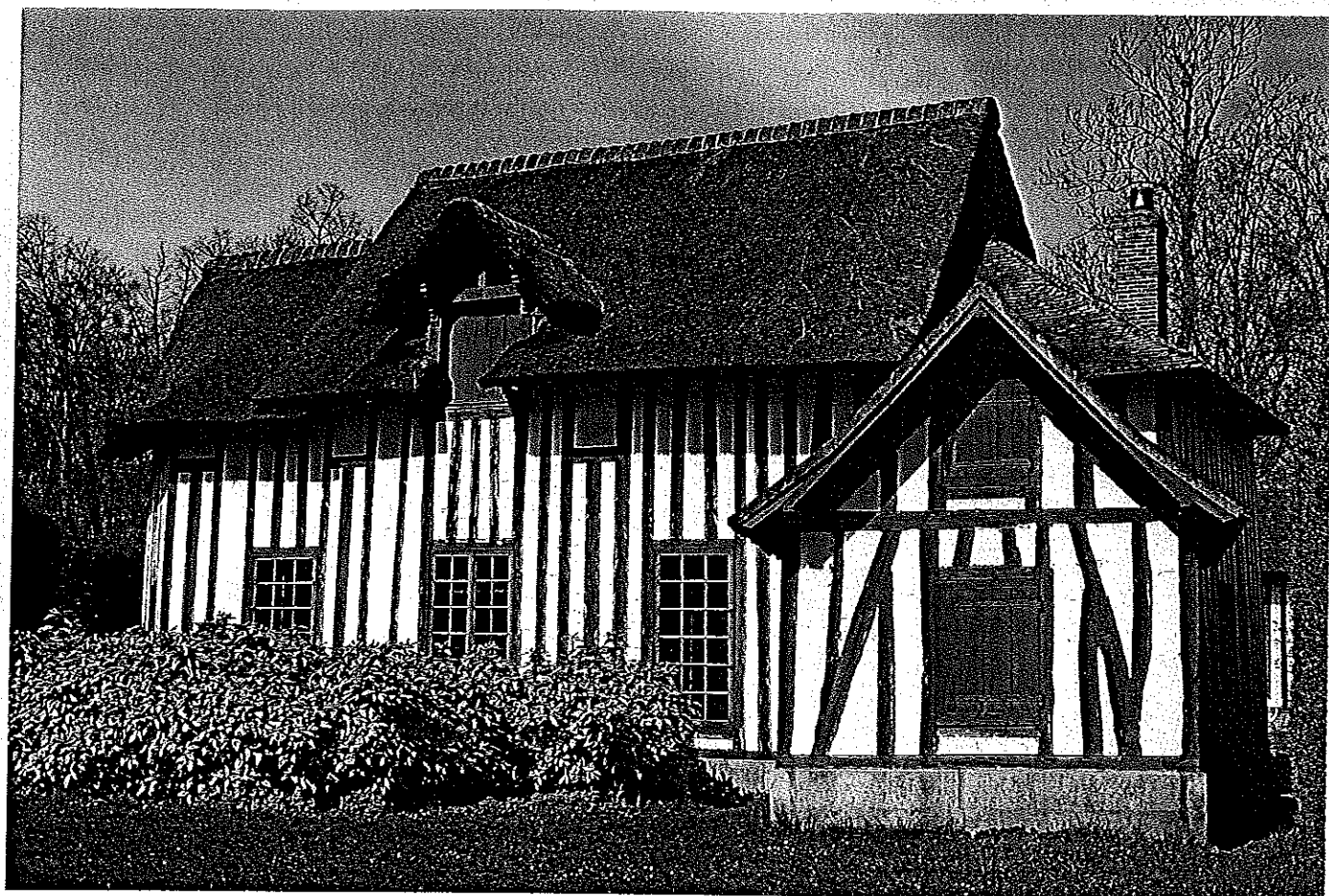
Enduisage-ragréage sur pierre.



Badigeon à l'ancienne.



# La maison à pans de bois



Jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, les pans de bois font largement appel à la croix de Saint-André et aux croisillons. Ils s'appuient sur les fondations d'un rez-de-chaussée maçonné en pierre. Certains ouvrages de bois du XVI<sup>e</sup> siècle relèvent presque de la marquetterie. Dans la charpente dite moderne, c'est-à-dire après 1650, on retrouve la structure des maisons de ville, avec des potelets parallèles et montés à courte distance les uns des autres.

Le pan de bois, appelé aussi colombage, est une architecture porteuse. Les espaces vides sont garnis avec des matériaux qui ne contribuent pas à la tenue de la charge de la maison. Cette architecture est surtout soumise à des efforts de compression,

dus au poids ; les assemblages utilisés sont donc peu sollicités à la traction. Dans les maisons rurales, la technique des longs bois subsista jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle.

## LES MAISONS À PANS DE BOIS CACHÉS

Pour savoir si une maison en pierre, brique et enduit dissimule des pans de bois, il suffit d'observer si elle est un peu gauche dans sa forme. Si c'est le cas, la construction est à ossature de bois. Une construction en pierre et brique ne supporterait pas le gauchissement qu'accepte ce matériau sans qu'apparaissent des lézardes.

Une maison à colombages a une structure déformable. La nature du matériau et l'assemblage souple des pièces permettent aux

Maison à pans de bois du XVII<sup>e</sup> siècle (Chantilly) utilisant la technique des longs bois. Un modèle souvent copié.

murs de prendre de l'inclinaison, du « fruit », et aux escaliers de se tordre sans préjudice réel.

## HABITER UNE MAISON À PANS DE BOIS

Ces vieilles constructions offrirent jadis à leurs occupants un confort thermique et phonique réel, ainsi qu'une luminosité inaccoutumée. Aujourd'hui, celles des villes sont classées à l'inventaire des monuments à préserver et celles des campagnes d'Ile-de-France ont quasiment disparu.

La crainte liée au risque d'incendie n'est pas toujours justifiée. L'emploi du plâtre en habillage, les calfeutrements des planchers en sable et en terre, rendent ces maisons aussi sûres que bien des bâtisses contemporaines. Le plus difficile reste finalement l'adaptation de fenêtres actuelles, qu'il faut presque toujours faire sur mesure.

## LES MATÉRIEAUX ENTRANT DANS LA COMPOSITION DES HOURDIS

■ **MORTIER** : ce terme désigne en général un mélange de sable à lapin (sable siliceux contenant des sels de fer qui donnent un ton roux au mortier), de chaux éteinte et de granulats issus du tamisage de sable de rivière. Granulats et sable donnent cette

teinte changeante d'une région à l'autre, du rosé au jaune roux.

■ **TORCHIS** : c'est un mortier ou un pisé employé comme liant sur un support en lattis et torches de seigle, lesquelles sont des sortes de quenouilles de paille montées en un réseau de chevrons. C'est un des hourdis de base.

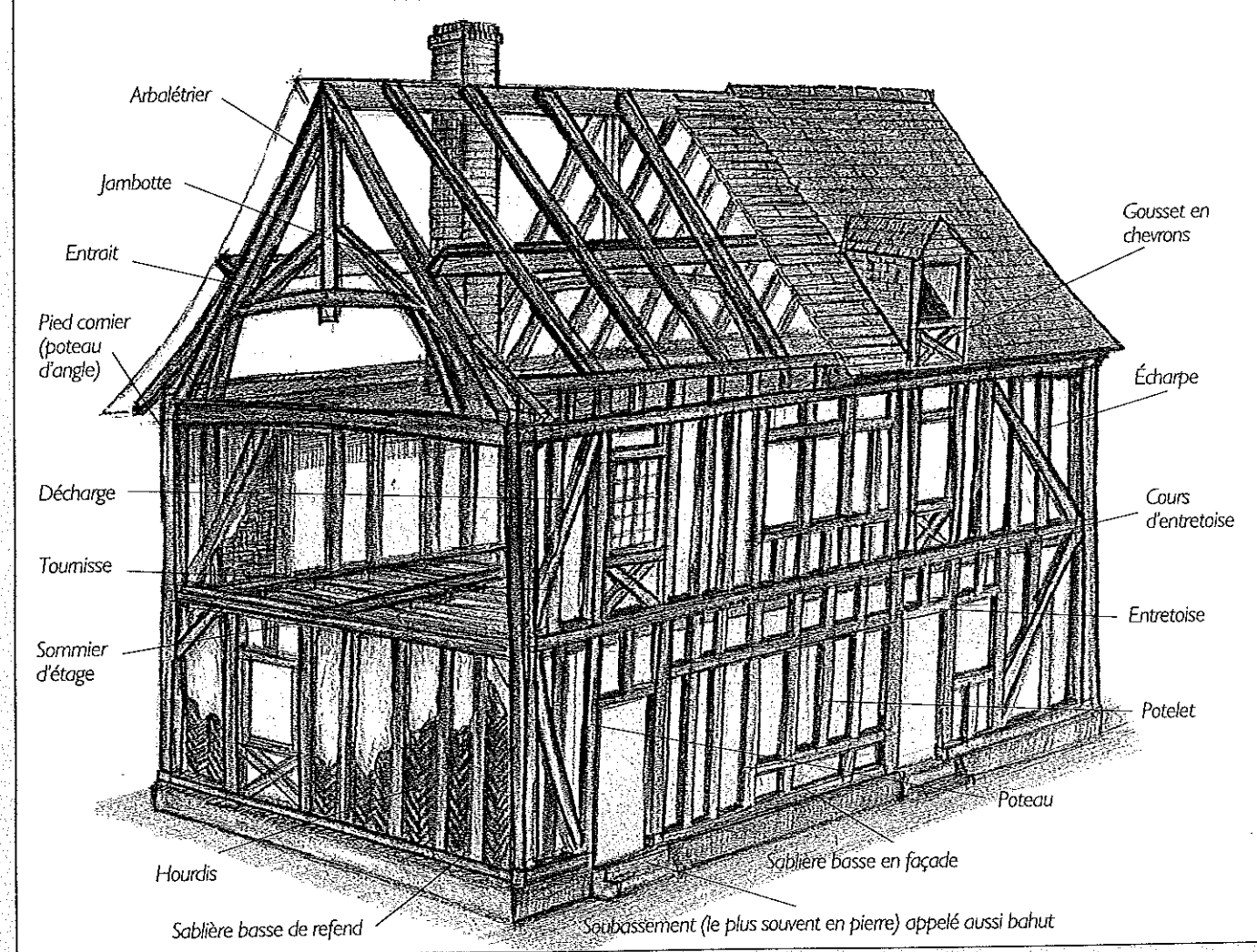
■ **PISÉ** : le terme est d'origine latine (*pisare* signifiait broyer) et désigne une maçonnerie constituée de terre argileuse comprimée à froid. On confectionnait des briques de pisé liées avec de l'argile boueuse et renforcées de strates de galets ou de pierres. Le hourdage des colombages des maisons à pans de bois à structure lâche, comme en Champagne et en baie de Somme, était réalisé en pisé.

■ **BAUGE** : c'est un terme gaulois qui désigne un mélange de paille hachée et de terre, employé comme hourdis ; à ne pas confondre avec le pisé, ce dernier étant plus résistant.

*Remarque* : pisé et bauge n'offraient qu'une tenue incertaine aux pluies battantes ou, dans certaines régions, n'arrivaient pas à sécher.

Dans les constructions soignées, la surface des murs était enduite de lait de chaux concentré, qui donnait une couleur d'un blanc intense aux façades. Ce liquide était également souvent utilisé pour recouvrir le pan de bois. La chaux finissait par imprégner le matériau en profondeur, lui conférant cette nuance blanc-gris durant de longues années.

LA MAISON A PANS DE BOIS : LE VOCABULAIRE





## Joint, surfacages et fissures

Il s'agit de regarnir les fissures mortes quand on a identifié leur origine. Les produits anti-fissures existent en versions spécifiques pour façades, maçonneries intérieures, menuiseries ou huisseries.

■ **Les mastics-colles** : ces produits, à base de polyuréthanes, assurent l'étanchéité et le rebouchage des fissures en façade. Ils sont résistants aux intempéries et peuvent être peints. Ils s'appliquent sur bois, pierre, brique, après brossage. Ils sèchent en 5 jours. Ils sont commercialisés en cartouches.

■ **Les mastics acryliques** : ils sont destinés au rebouchage des fissures de petite largeur, en intérieur comme en extérieur. Ils sont également prévus pour confectionner des joints entre cloisons. Ils sont applicables sur briques, plâtre et bois. La finition, après étalement du cordon, se fait avec une simple spatule.

■ **Les rubans d'étanchéité autocollants** : peu esthétiques, ces produits peuvent être utilisés cachés, car leur efficacité est certaine. Ils ont pour fonction de camoufler les acrotères, les solins et rives de toits ou de cheminées. On peut les employer également en vue de protéger les tuiles faîtières. Ces bandes adhèrent aussi bien sur pierre, brique et terre cuite, que sur zinc ou aluminium. Par temps froid, les bandes doivent être réchauffées avant la mise en place.

■ **Les durcisseurs antipoussière** : ces produits, à base de résines de synthèse, ont pour but d'améliorer la résistance des sols, particulièrement dans les sous-sols et les garages, où le mortier de ciment est retenu comme revêtement économique.

■ **Les colles époxy** : bien qu'il ne s'agisse pas de produits miracles, elles peuvent jouer un

rôle très important en rénovation. En effet, elles permettent le collage de la pierre et donc une remise en état des parties endommagées telles que les nez de marche, les sculptures et moulures, les appuis de fenêtre, les pièces de fontaine en pierre. Ces colles sont invisibles.

■ **Les mousses expansives au polyuréthane** : ces mousses, proposées en bombe, sont propulsées dans la zone à boucher à raison de 50 à 60 % de son volume. En se polymérisant elles occupent ensuite tout l'espace. Elles sont isolantes, insonorisantes et représentent un moyen de calfeutrage d'une grande efficacité. Sèches, elles peuvent être poncées, sciées ou limées et acceptent des enduits et peintures acryliques une fois bien durcies. Elles sont idéales pour les raccords de tuyauteries de gros gabarit, l'isolation des joints de tuiles sous comble, le rebouchage autour de gaines d'aération...

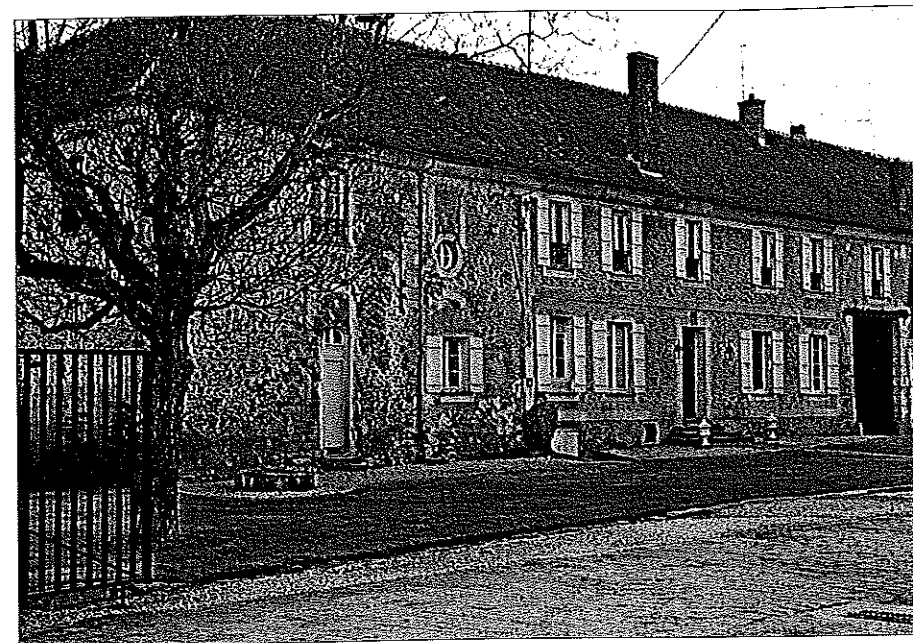
peintures solubles dans les produits pétroliers (alkydes ou glycérophthaliques) ne doivent pas être appliquées sur les maçonneries à nu, car elles se saponifient. Si l'on souhaite une finition brillante (cas rare), la peinture alkyde sera appliquée sur un fond déjà traité avec une peinture acrylique.

### Nature du revêtement en fonction des anciens fonds

● **L'ancienne façade est en briques** : s'il s'agit de briques ayant un caractère régional typé (Toulouse, Nord), il est préférable de laisser celles-ci apparentes, quitte à refaire les joints. Il peut arriver (dans le Nord) que les briques aient été enduites au lait de chaux. On peut continuer cette pratique sans dommage.

● **La façade a été recouverte de ciment lissé** à une époque indéterminée : trop

◆ **L'architecture provençale**, dans laquelle la pierre est apparente et les joints d'une grande discrétion.



de maisons ont subi cet affront au cours des soixante dernières années. Dans la mesure du possible, il faudrait supprimer celui-ci et remettre les joints de pierre à vif. L'intérêt de l'opération n'est pas seulement esthétique, elle contribue à protéger les fonds de maçonnerie contre les remontées d'eau par capillarité. Après piquetage de l'ancien revêtement, on a le choix entre la pierre apparente et le passage d'un gobetis de chaux en surface comme on le faisait autrefois dans les locaux agricoles.

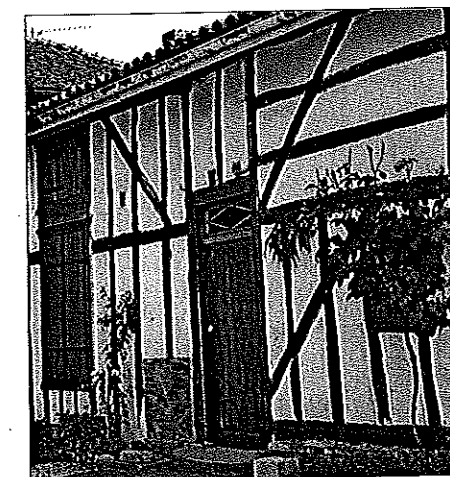
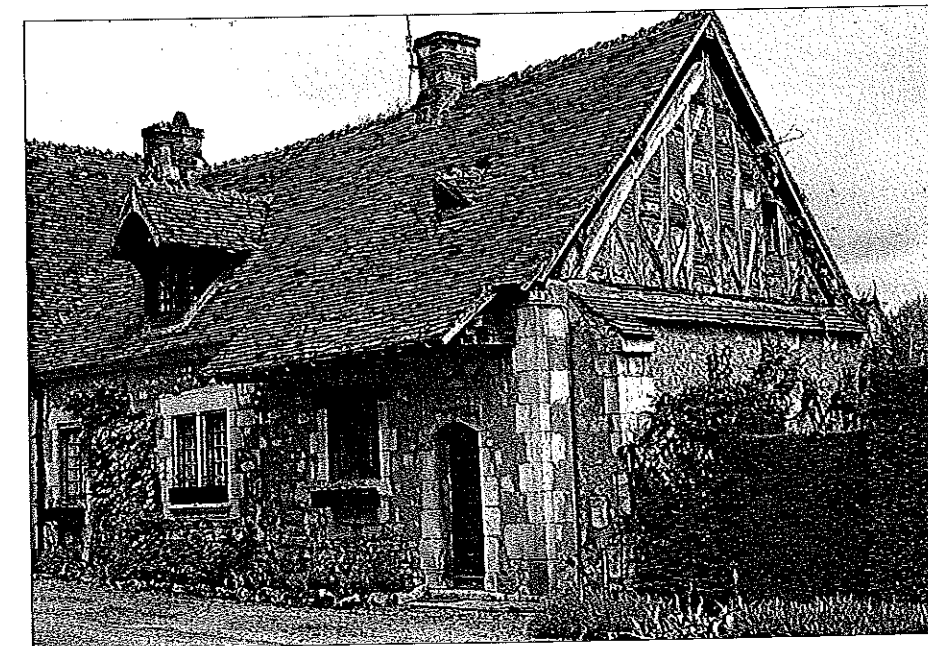
● **La façade est enduite d'un mouchetis qui a vieilli** : c'est le cas qui se présente le plus souvent avec les maisons bâties entre 1900 et 1950. On peut prévoir alors de reprojeter un enduit dit tyrolien ou de passer un enduit de façade

En haut, à gauche : notez la différence entre la partie rénovée (à droite) et l'enduit ancien (à gauche).

En haut, à droite : enduit uniforme d'un pignon aveugle côté rue.

Au milieu : maison à pans de bois avec hourdis blanchi (Champagne).

Ci-contre : les pignons à pans de bois restent fréquents mais ils sont souvent camouflés par un enduit.



## Quelle durée prévoir pour les travaux ?

Il n'est jamais possible de maîtriser complètement la durée d'un chantier, mais voici quelques relevés qui vous permettront d'estimer le temps nécessaire pour la réalisation d'un travail par un professionnel. Il vous suffit de multiplier ces données par les longueurs ou les surfaces intéressées pour déduire la durée moyenne du chantier vous concernant.

A titre indicatif, la démolition d'un mur extérieur en maçonnerie ancienne demande une vingtaine de minutes par m<sup>2</sup> (pour un béton armé très épais, on compte trois à six fois plus de temps). La démolition d'un plancher en poutrelles et hourdis demande pratiquement une heure au m<sup>2</sup>, un carrelage à enlever, trois quarts d'heure au m<sup>2</sup>. Si vous voulez agrandir les bâtiments, le piquetage d'une construction neuve se fait en deux ou trois heures, la coulée d'une semelle de fondation en une journée pour 40 à 50 m<sup>2</sup>. La construction d'un mur en moellons de 0,5 m d'épaisseur nécessite cinq heures et quart de travail par m<sup>2</sup>, alors que le même mur en briques de type G ne demandera qu'une heure trois quarts ; la construction de poteaux isolés est fréquemment à envisager dans un chantier de rénovation. Compter neuf heures de travail par m<sup>3</sup> construit.

Un linteau en chêne au-dessus d'une baie se monte en deux heures. La reconstruction d'un plancher en hourdis demande en moyenne une heure et quart par m<sup>2</sup>.

Une porte ou une paire de volets se mettent en place en trois heures, une porte de garage en neuf heures, un châssis en deux heures ; un sol carrelé à l'ancienne avec carreaux et cabochons, va nécessiter environ deux heures par m<sup>2</sup>.

Au coût des travaux proprement dits, l'entrepreneur ajoute souvent des frais d'accès au chantier et d'échafaudage : la pose d'un échafaudage pour refaire une souche de cheminée demande deux heures de préparation.

Dans le cadre d'un réaménagement, si vous souhaitez poser un escalier entre deux niveaux, prévoyez de deux heures et demie à quatre heures de pose par marche. Les marches balancées peuvent demander jusqu'à quatre heures par unité. De même, on compte trois quarts d'heure par m<sup>2</sup> de parquet posé.

Au niveau de la couverture, la dépose de tuiles et le remaniement de celles-ci se font en trois quarts d'heure par m<sup>2</sup> ; la repose demande une heure par m<sup>2</sup> pour des petites tuiles. Les faîtages, rives et ruellées nécessitent encore plus de temps avec une heure vingt par mètre linéaire. Sachez que cette main-d'œuvre pèse lourdement sur le coût de la restauration.

aux nuances de la région. Les pierres apparentes doivent d'abord être nettoyées au jet d'eau. On prépare ensuite un gobetis d'accrochage avant réfection des joints, lesquels peuvent prendre de multiples formes. Ils peuvent plus ou moins affleurer au niveau des pierres ayant le plus de relief, mais en aucun cas ils ne doivent former des dessins géométriques ou donner l'impression d'un réseau qui se distinguerait de la pierre elle-même.

● S'il s'agit d'un torchis : rien n'adhère

sur ce matériau en dehors du lait de chaux ; celui-ci doit donc impérativement être conservé.

### Les produits de complément à ne pas oublier

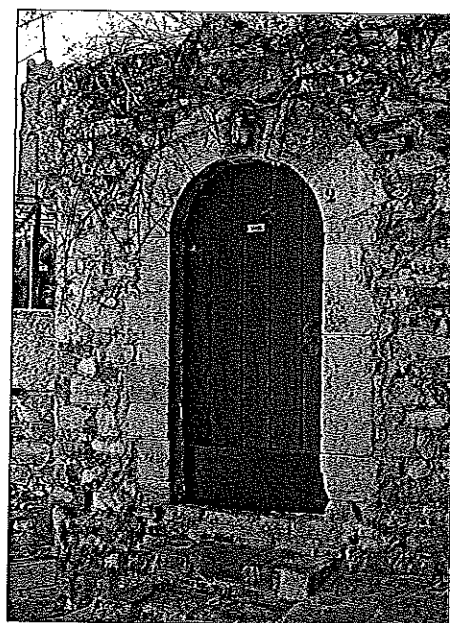
Ces produits, d'application facile, peuvent permettre des petites et moyennes réparations dans le cadre d'une rénovation de maison. Ils ont le gros avantage d'apporter des solutions faciles à mettre en œuvre.

## Les menuiseries

Les anciennes menuiseries extérieures, volets, portails, poutres, balcons, méritent une attention particulière. On s'inquiétera de leur protection insecticide et fongicide.

● Les spécialistes déconseillent parfois le grattage et le lessivage des anciennes menuiseries. Un lessivage trop faible est en effet inefficace, un lessivage trop concentré risque d'endommager le bois et de nuire à la tenue du nouveau revêtement. On peut utiliser en revanche l'ancienne technique de ravivage par brûlage. Les surfaces planes sont ensuite passées à la ponceuse à bande ou à la ponceuse orbitale. Après ponçage, on passe une couche de white spirit.

● La couche d'impression est appliquée aussitôt après, pour éviter que l'humidité extérieure réimprègne le bois mis à vif. Les peintures pigmentées sont une bonne couche d'impression. On retiendra plus particulièrement une peinture



▲ Les portes annexes de jardin gagnent à être peintes sans ornementation superflue.



antirouille, par exemple du minium de plomb, utilisé par les spécialistes et rarement recommandé à l'usage courant. En effet, le plomb du minium, sous l'action des acides de l'huile de lin, constitue un composé dur et étanche. Toutefois, cette technique ne peut être appliquée que si on laisse s'écouler un laps de temps important entre l'impression et la peinture (un mois), ce qui est peu compatible avec les chantiers d'aujourd'hui.

● Comme fond sur du vieux bois, on peut utiliser une peinture à l'huile à laquelle on aura incorporé un tensio-actif. Le produit protège le bois, les clous et les ferrures qui peuvent y être incrustés. En finition, on obtient un aspect satiné, la surface pouvant être recouverte d'une peinture alkyde en habillage final.

● Une lasure est un produit complémentaire au traitement protecteur du

bois (fongicide, insecticide). Cette finition lui conserve sa couleur naturelle tout en le protégeant des intempéries. L'aspect final est satiné. Il arrive que le produit contienne un insecticide et un fongicide afin de renforcer son action protectrice et préventive, mais ces additifs sont rares depuis le début des années 90. On peut conseiller l'emploi des lasures chaque fois que l'aspect final ne doit pas être impérativement brillant, car ces produits se dégradent sans s'écailier, contrairement aux vernis.

**Remarque :** étendu sur des parois verticales, un produit à faible viscosité va avoir tendance à couler et la quantité déposée sera plus faible en haut qu'en bas, d'où le vieillissement prématuré de la

♦ La peinture reste encore la finition la plus recommandée pour les menuiseries extérieures.

◆ Certaines régions privilégient le bois pour les galeries, escaliers et dépendances (Alsace, Béarn, Pays basque, etc.).

partie supérieure. Il convient donc d'appliquer soigneusement trois couches successives et épaisses, avec un temps de séchage assez long.

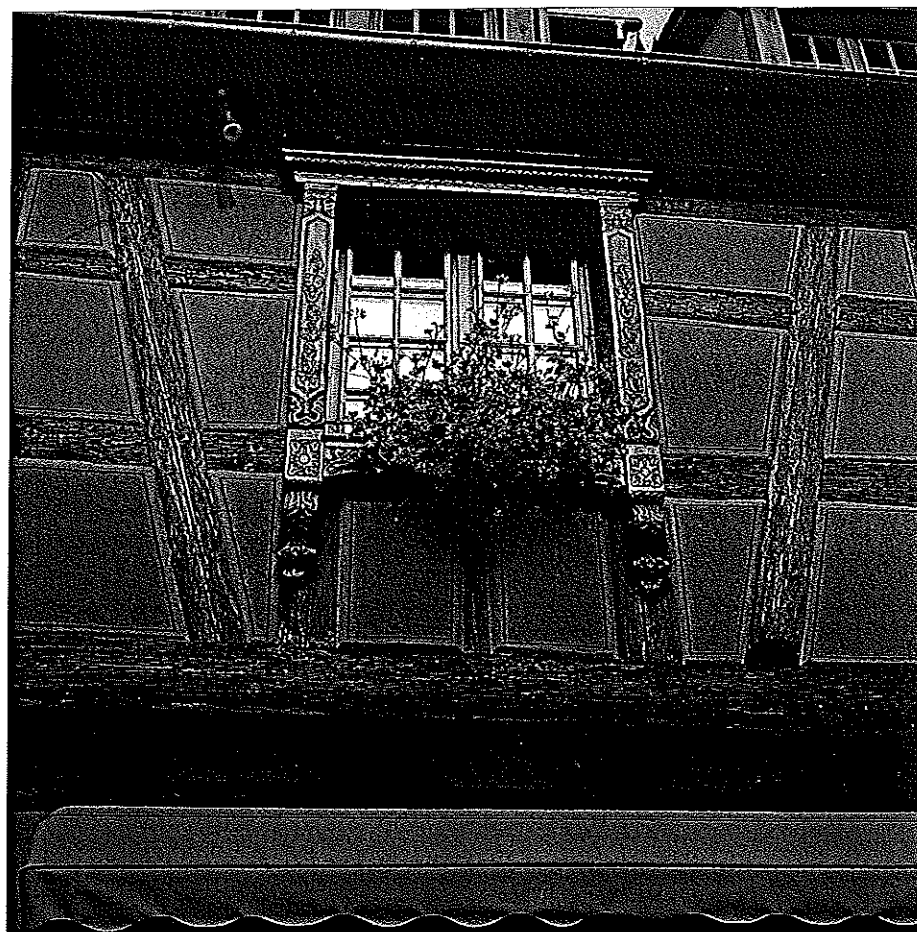
### La réaction des bois aux produits de revêtement

Certaines essences sont durables, c'est-à-dire qu'elles nécessitent peu de protection, ce qui ne veut pas dire que le produit appliqué tiendra plus longtemps. C'est le cas du chêne qui, par ses gros pores représentant autant de passages d'humidité, voit son revêtement de surface se dégrader très rapidement.

Chaque essence possède, par nature, un gonflement et un retrait. La tenue des peintures et lasures est donc liée, pour une part, à cette propriété. La durabilité des matériaux de revêtement est plus grande sur les bois exotiques que sur les résineux. Le pin et le sapin sont meilleurs







que le chêne et que le hêtre. La présence d'aubier nécessite, pour la survie du bois, un traitement de préservation en profondeur. Plus le bois est récalcitrant, plus on s'orientera vers les lasures ; alors qu'un bois qui accepte bien la peinture doit conserver de préférence ce revêtement.

► Dans les maisons à pans de bois, les poutres étaient le plus souvent teintées au brou de noix, ce qui leur conférait une nuance brune contrastant avec le fond de mur.

◀ Bel aspect d'une porte teintée ayant pris sa patine (Provence).

### Quelle finition choisir pour des menuiseries ?

C'est le bois ancien brut de sciage qui est le plus absorbant, mais les très petites fibres arrachées peuvent former autant de mèches favorisant l'entrée de l'humidité. Le bois façonné brut ou poncé est la surface la plus appropriée au traitement par lasure mais, dans ce cas, si certaines fibres sont coupées, beaucoup d'autres sont couchées et tassées. En règle générale, mieux vaut appliquer une lasure sur un bois semi-fini.

On applique les produits en deux temps : une couche de lasure d'imprégnation, qui pénètre plus ou moins bien ; puis une ou deux couches de lasure satinée, qui formeront un film apparent se dégradant de façon uniforme dans le temps. L'aspect du bois ainsi traité est très agréable, mais pour qu'il le reste, un entretien régulier sera nécessaire. Les lasures n'ont pas de tenue plus longue que les vernis, mais leur vieillissement est moins inesthétique et leur mise en œuvre plus facile.

## Planchers et parquets

### L'évaluation de la résistance d'un solivage

Ce calcul s'applique aux maisons anciennes dans lesquelles on souhaite remplacer un plancher vermoulu sans être certain de la résistance du solivage. On commence par mesurer la hauteur et la largeur de chaque solive (h et l), puis leur espacement (e) ainsi que leur portée (p), exprimés en centimètres. On peut calculer la charge admissible par m<sup>2</sup> avec la formule suivante :

$$\text{charge} = \frac{l \times h^2}{e \times p^2} \quad (\text{résultat en kg/m}^2)$$

Il faut savoir qu'un parquet en panneaux de chêne, une fois posé, pèse de 17 à 25 kg au m<sup>2</sup>.

### La vérification de l'état d'un parquet

La majorité des parquets d'autrefois était en chêne, bois dur et résistant. Toutefois en milieu rural et dans certaines régions, les parquets étaient en châtaignier, essence qui donne aux sols un aspect gris

un peu quelconque. On a utilisé aussi au siècle dernier des essences telles que le pichpin et le pin sylvestre. Dans une maison saine, aux étages en particulier, un parquet peut se conserver plusieurs dizaines d'années. Les facteurs de dégradation sont principalement :  
— le solivage qui bouge et fait gauchir les lames ; le parquet devient bruyant et grinçant ;  
— l'humidité pénétrant par le mur ou le solivage et remontant dans le bois ;  
— le mauvais traitement de surface : chaussures humides, liquides, brûlures...  
Le simple remplacement d'une ou deux lames relève du bricolage. En revanche, la reconstitution complète d'un parquet est un vrai travail de restauration. En ce qui concerne les parquets utilisés, on dispose soit de lames et de panneaux de bois massif à pose traditionnelle (en général, il s'agit de chêne ou de châtaignier), soit de parquets à recouvrement, préfinis en usine et qui ne sont valables qu'en pose sur sol ancien.

### La révision d'un ancien plancher

Dans les zones d'appui de maçonnerie, les planchers peuvent se révéler assez vulnérables, à cause de la pénétration d'humidité dans le mur ou des attaques de champignons et d'insectes. Si l'ancien bois reste visible, on retiendra les résines époxy avec incorporation de fibre de verre. Dans les vieilles maisons classiques, on peut aussi sceller dans le mur une semelle d'appui en bois ou, mieux, une pierre taillée qui servira de console (corbeau) sous les extrémités de la poutre endommagée.

Lorsque des poutres dégradées ou douteuses doivent être cachées par un nouveau plafond, on peut doubler les poutres affaiblies par des solives boulonnées ou des profils métalliques.

### Le renforcement d'un plancher de comble

Les planchers en bois d'autrefois étaient le plus souvent constitués d'un solivage grossièrement équarré dont les portées étaient de 3 à 5 mètres. A partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, alors que l'on n'employait pas de profils métalliques, les planchers étaient construits avec du bois de commerce (8 x 23 cm ; 6,5 x 18 cm). On a continué d'utiliser ces profils de bois jusqu'à ces dernières années en maison individuelle.

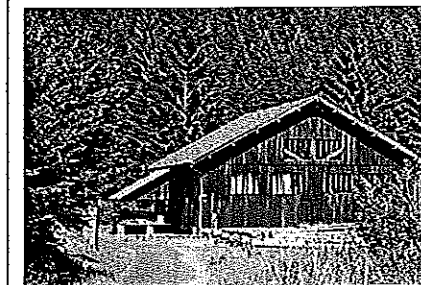
L'assemblage en bout est réalisé au moyen de poutres à repos (avec points d'appui sur le mur), par entaille, ou sur lambourdes avec sabot métallique. Les espaces sont ensuite remplis de sable, d'argile ou de plâtre, lesquels contribuaient autrefois à diminuer les risques d'incendie. C'est cette masse utilisée comme remplissage qui représente le poids le plus important pour la structure porteuse.

Ce plancher, qui sépare la partie habitable de la maison et son grenier, a pu subir diverses dégradations. L'humidité en est la première responsable, car on avait tendance autrefois à plâtrer la partie inférieure et à gâmir l'ossature de terre. Le plancher n'était donc pas ventilé. L'atmosphère confinée et le fait que la partie haute subisse de grandes amplitudes de température (de l'ordre de 50 à 60 °C) ne peuvent que contribuer à la dégradation des bois. Sans parler des attaques d'insectes, fréquentes quand il s'agit de résineux.

Il faut examiner avant les travaux si l'on se trouve en présence d'un plancher de bois ou d'un plancher à poutrelles métalliques. Dans le cas d'un plancher à poutrelles de béton (après 1920), il est peu probable qu'un renforcement soit nécessaire.

### La restauration d'anciennes pièces de bois en chêne

Il convient de porter un masque respiratoire et des gants, et d'aérer le local de travail. Utilisez une solution d'ammoniaque coupée de 5 fois son volume d'eau et passez-la plusieurs fois sur le bois en laissant sécher entre chaque couche. Il faut insister jusqu'à ce que la pièce de menuiserie ait pris une belle patine. Il est nécessaire d'attendre le séchage complet (plusieurs jours) pour porter un jugement sur la teinte obtenue. Si vous recherchez l'aspect grisâtre du vieux chêne, pour une porte ou un élément de charpente par exemple, utilisez du pyrolignite de fer baumé. Une autre méthode consistait à prélever la boue des meules à affûter (boue de grès), à laquelle on ajoutait du vinaigre. Passé sur la boiserie, le produit décaité donnait une teinte verte au bois.



Les traitements utilisés depuis quelques décennies donnent aux vieux bois un aspect brun.

Les menuiseries en sapin du Nord furent, de tout temps, difficiles à peindre, au point que, dans de nombreuses constructions rurales et montagnardes, elles étaient laissées brutes de sciage ou de rabotage. C'est un bois veiné, aux nœuds nombreux, dont les assemblages ont tendance à jouer. Pour le peindre correctement, il faut appliquer une couche d'impression très riche en huile, car le sapin est poreux. Utilisez ensuite une peinture riche en liant.



## La restauration des parquets

Dans tous les cas, l'ancien sol doit être dépoussiéré, sec et plan. L'isolation est en outre souhaitable sur fond maçonné. Cependant, elle entraîne une rehausse du niveau du sol de plusieurs centimètres, d'où des problèmes avec les portes, les seuils de cheminées, etc., il est donc préférable d'interposer une feuille de liège, ou une couche de polystyrène en rouleau, entre le fond de forme du plancher et celui que l'on désire mettre en place.

Il est sage de prévoir un traitement hydrofuge et anticryptogamique (fongicide) du bois. Si l'isolant liège est retenu, il faut le mouiller sur sa face supérieure avant de le fixer avec une colle vinylique.

## La pose d'un parquet

Dans tous les assemblages, les lames, ou travées, doivent toujours être perpendiculaires à la fenêtre ou au pan de mur le mieux éclairé de la pièce. L'axe du parquet doit toujours être dirigé vers la lumière. Les dimensions des lames vont de 25 à 55 cm pour les versions courtes et de 60 cm à 1 m pour les modèles longs. L'épaisseur de 22 mm est standard pour le chêne ; les résineux ont une épaisseur légèrement plus faible : 21 mm. La pose traditionnelle des lames en chêne massif (23 mm d'épaisseur avant ponçage) se fait par clouage dans la languette chaque fois que celle-ci croise une lambourde ou une solive. Les dispositions traditionnelles « anglaise à coupe perdue » et « à coupe de pierre » sont aisées à réaliser soi-même. On peut assembler des lames de largeur différente. Il existe aussi des lames à clouer, en chêne contrecollé sur châtaignier, ainsi que des lames en lamellés allant jusqu'à 3,64 m de long sur 20 cm de large, pon-

cées et vernies en usine, plus économiques et plus rapides à poser. La disposition « à bâtons rompus » est réservée aux plus habiles et le « point de Hongrie » aux professionnels. Les lames livrées à l'état brut sont de nouveau aplanies, puis poncées à la machine (soit lame par lame à la ponçeuse à bande, soit sur place avec une ponçeuse à parquet).

Ensuite vient la finition, cirée ou vernie. Dans une maison ancienne, plutôt que de couler une chape de béton sonore à l'étage, on peut poser un panneau de liège isolant sur lequel sera placé le futur parquet. Ce liège contient évidemment les lambourdes porteuses. Maçonnerie, plâtre, pose des vitres et peintures doivent être préalablement achevés. Laisser le plancher posé en l'état pendant deux mois, si la maison est chauffée.

## La finition du parquet

La finition commence par l'incontournable étape du ponçage ou du rabotage, suivie d'un dépoussiérage. On passe ensuite au chiffon deux couches d'encastrique en pâte. La répartition de la cire est ainsi plus homogène et plus facile. Les résultats pour un parquet (ou

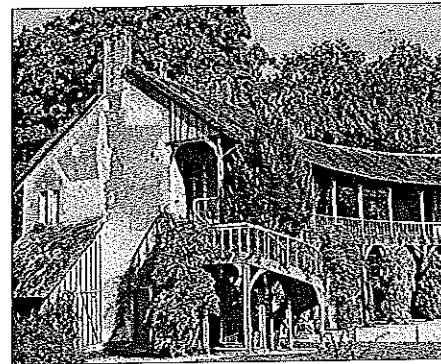
un lambris) ne sont satisfaisants que si on utilise une forte proportion de cire. On évitera la vitrification dans le cas de la restauration d'une demeure ancienne. Elle est même déconseillée pour des parquets desséchés par un chauffage permanent car le produit a pour effet de « souder » les lames entre elles alors que la chaleur provoque des retraits considérables.

## Les escaliers

### La remise en état et le remplacement d'un escalier

L'utilisation de l'échelle de meunier rudimentaire était d'usage dans les fermes et maisons rurales d'autrefois.

Toutes les marches d'un escalier intérieur ont une hauteur identique, alors que la première marche d'un escalier maçonné d'extérieur, dite d'appel, est un peu plus haute que les autres. Les anciens effectuaient de très savants calculs pour faire en sorte que les marches ne soient pas trop difficiles à monter ou à



► L'escalier à vis du hameau de Trianon : une construction de toute beauté qui doit être remise en état plusieurs fois par siècle !

descendre. Tout tient en pratique dans une règle d'équilibre entre leur hauteur et leur profondeur. La hauteur couramment utilisée varie entre 14 cm et 16 cm. A partir de 19 cm, l'escalier est raide (escalier de cave, par exemple).

On distingue deux types d'assemblage de marches d'escalier. Dans l'escalier dit à la française, du côté de l'espace vide, chaque marche s'encastre dans une pièce de bois appelée limon. Dans l'escalier dit à l'anglaise, les marches reposent sur une crémaillère. Pour des raisons d'esthétique, elles débordent de celle-ci. L'escalier à la française est souvent à limon suspendu, laissant un vide sous l'escalier, tandis que l'escalier à l'anglaise voit sa crémaillère confondue avec un panneau, créant un espace de rangement sous l'escalier.

### Établir un nouvel escalier

L'ouverture au sommet de la cage d'escalier (trémie) est un espace souvent considérable, surtout pour un escalier droit. La longueur d'une trémie rejoignant deux étages de 2,5 m à 2,8 m de haut représente entre 4,5 m et 5,5 m. C'est la raison pour laquelle, dans les demeures bourgeoises européennes réa-

lisées en trois ou cinq travées, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, l'escalier est situé dans un hall central, perpendiculairement à la façade. Dans les demeures rurales, à la gauloise, bâties tout en longueur, l'escalier est placé contre un mur de la grande pièce principale. Si la maison n'était pas assez large pour permettre le développement complet de l'escalier, on le faisait démarrer à quart tournant. Cette technique est encore très largement utilisée dans les maisons contemporaines. Dans les demeures bourgeoises ou rurales du XVIII<sup>e</sup> siècle, on rattrapait le manque de hauteur disponible au sommet de l'escalier par la construction d'une lucarne (chien-assis) qui éclairait le palier tout en accordant une hauteur sous tête suffisante. Dans les escaliers en bois des demeures de maître, on concevait les marches de sorte que les trois premières soient un peu plus hautes que les autres pour s'habituer à la montée. Cette habitude a amené les constructeurs d'escaliers du XIX<sup>e</sup> siècle à prévoir aussi une barre ou une colonnette de départ d'escalier avec boule ou ornementation, rééquilibrant ainsi l'esthétique de l'ensemble.

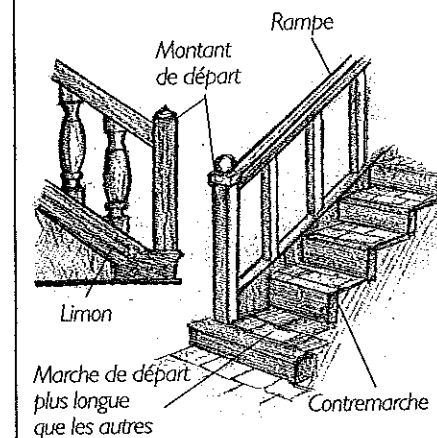
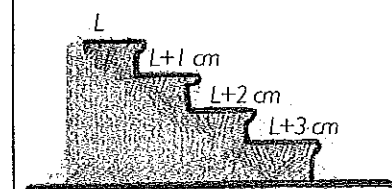
**Remarque :** un nouveau procédé de restauration par injection consiste à recharger les marches de bois usées avec une résine polyester durcissable à froid, mais cette technique ne peut être mise en œuvre que par un professionnel.

### Le remplacement d'un escalier ancien

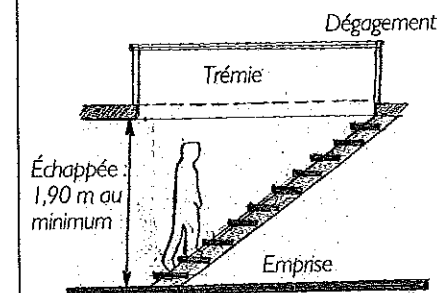
Cette solution est à envisager lorsque la restauration de la maison entraîne des modifications importantes dans la répartition des pièces, ou quand l'ancien escalier est devenu gênant, voire mal adapté. Un escalier ancien ne doit pas être détruit, car il peut être vendu à un dépôt de matériaux du bâtiment, sauf s'il

### PROFIL DE L'ESCALIER

Pour obtenir une montée progressive, les marches de départ sont allongées de 3, 2 et 1 cm. A partir de la 4<sup>e</sup> marche, la profondeur est constante.



### IMPLANter UN ESCALIER



La projection de la profondeur utile de la marche, multipliée par le nombre de marches, donne l'occupation de l'escalier, à laquelle il faut ajouter le dégagement à l'étage. L'ensemble représente l'émprise globale.

est totalement vermoulu. Le nouvel escalier doit être conçu en partant du haut vers le bas.

La hauteur minimale qui doit rester disponible entre l'escalier et le plafond ne doit jamais être inférieure à 1,90 m, sauf dans certains cas (escaliers de descente de cave, par exemple).

# La cheminée, du foyer à la souche

Depuis l'époque médiévale jusqu'à nos jours, les cheminées ont été construites contre les murs, et souvent même en pignon, ce qui permettait de loger le conduit dans le corps même de la maçonnerie. La cheminée située au centre d'une pièce est une invention toute récente.

Monumentales aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, les cheminées se sont amincies par la suite, jusqu'à devenir minuscules en milieu urbain, après la Première Guerre mondiale. Dans les maisons de campagne, les conduits de fumée étaient de grande section pour permettre au ramoneur d'y accéder facilement avec une échelle. La construction était presque toujours en briques réfractaires ou en pierres assemblées à la chaux. Les cheminées de l'époque du baron Haussmann, construites quasiment en série dans les immeubles de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, sont aujourd'hui disponibles dans quelques points de vente spécialisés.

## Pour qu'une cheminée fonctionne parfaitement

Un courant d'air plus froid que celui de la pièce doit pouvoir parvenir au foyer pour que ce dernier fonctionne normalement. Dans ce but, on place une gaine en provenance de l'extérieur et aboutissant dans le foyer. C'est la première amélioration à apporter dans le cas d'une grande cheminée ancienne. En effet, autrefois les fuites d'air sous les portes et fenêtres suffisaient à l'approvisionnement.



► Les cheminées du XVIII<sup>e</sup> siècle, présentes dans les demeures de maître, ont servi de modèles à de nombreuses fabrications des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

Aujourd'hui, avec le calfeutrage et l'étanchéité des ouvertures, une cheminée à grand foyer risquerait de ne pas pouvoir fonctionner à cause d'une aspiration plus difficile.

La surface du rectangle constitué par les deux jambages, le linteau et le sol ne doit pas être supérieure à dix fois la section du conduit. Comme il est difficilement envisageable d'agrandir ce dernier, il faut souvent rétrécir le foyer quand une cheminée ancienne a un mauvais tirage. On peut rehausser le foyer par une tablette maçonnée, la partie inférieure servant de cendrier ou au stockage des bûches. On peut aussi bâtir une planchette transversale en plâtre pour diminuer la hauteur sous le linteau.

L'étranglement au-dessus du contrecœur est indispensable. Il était négligé ou absent dans de nombreuses cheminées rurales d'autrefois. Il joue le rôle de venturi, c'est-à-dire qu'il rétrécit le passage des fumées, ce qui les oblige à accroître leur vitesse ascensionnelle.

Le bandeau de la tablette, souvent constitué par un linteau, est horizontal, ce qui permet aux fumées de refouler en partie dans la pièce. Pour éviter cet inconvénient, un léger biseau peut inciter celles-ci à repartir vers le conduit.

## Rétrécir l'ouverture du foyer devient souvent nécessaire

La première solution, la plus simple, consiste à placer une tapisserie suspendue ou un napperon le long de la tablette. L'autre, plus moderne et plus efficace, consiste à appliquer sous le linteau un bandeau de verre spécial feu qui réduit l'ouverture.

## Des mots pour comprendre les professionnels

- **Avaloir** : élément trapézoïdal, autrefois en briques réfractaires, reliant le foyer au conduit. Aujourd'hui, cet élément est le plus souvent en pouzzolane.
- **Boisseau** : élément de poterie servant à la confection du conduit (en briques, dans les vieilles maisons rurales).

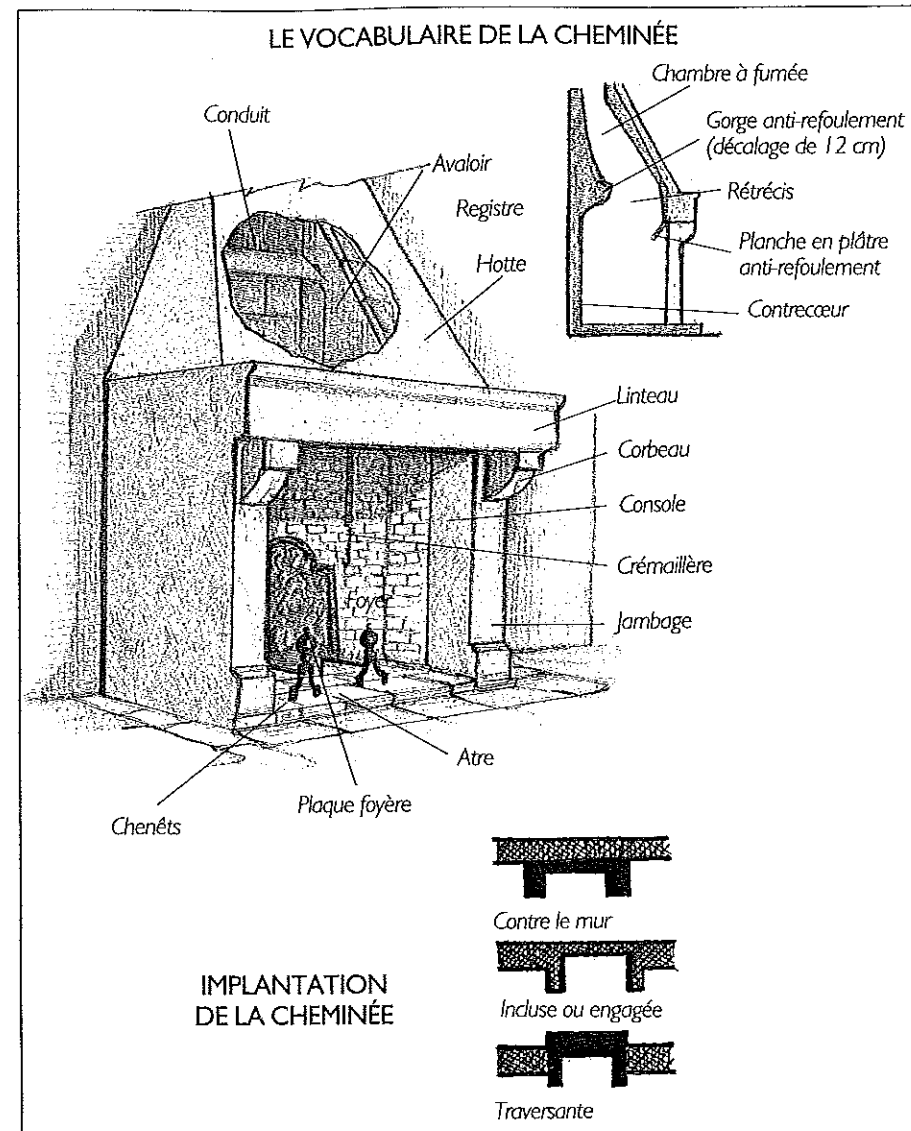
- **Corbeau** : élément de pierre moulurée supportant le linteau.
- **Grille d'air** : arrivée d'air frais au foyer (sur certaines cheminées perfectionnées uniquement).
- **Hotte** : partie maçonnée ou métallique (imitée des forges d'autrefois) cachant l'avaloir, traditionnellement enduite de plâtre.
- **Jambage** : montant en pierre sur lequel repose la hotte.
- **Plaque foyère** : pièce de fonte placée légèrement inclinée au fond du foyer pour faire rayonner la chaleur.
- **Piédroit** : ensemble jambage-corbeau.
- **Volet obturateur** : volet obturant la cheminée pour éviter les déperditions ; n'existe, en général, que sur les cheminées contemporaines.

## Réinstaller une cheminée de brocante

On les trouve dans ce qu'on appelle des brocantes du bâtiment, ou dans des magasins spécialisés. Ce sont le plus souvent des modèles en pierre ou en marbre datant des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, assez chers au demeurant, mais de bel aspect. Il ne faut toutefois pas oublier que ne sont fournis dans ce cas que la tablette et les jambages de la cheminée. Il faut prévoir le foyer, l'avaloir, le cœur et le contrecœur. Une cheminée de récupération n'est en fait qu'une façade derrière laquelle il faut construire une vraie cheminée fonctionnelle, en évitant autant que possible de faire des erreurs dans le choix des matériaux. Si la cheminée doit être utilitaire, on pourra remplacer la plaque de fond par un récupérateur calorifique à circulation d'air.

## Plusieurs cas peuvent se présenter

- Le mur traditionnel sur lequel s'appuie la cheminée est en plâtre, brique ou pier-



re : le montage de la cheminée ne nécessite aucune précaution spéciale.

- La cheminée va s'appuyer sur une cloison de carreaux de plâtre ou de briques plâtrières : la cloison doit être doublée d'une seconde épaisseur de briques plâtrières montées au plâtre pur, sans enduit de liaison avec le mur précédent, pour éviter les effets de mèche thermique.
- La cheminée va s'appuyer sur une cloison de plaques de plâtre mince, doublée d'isolant thermique : le long de la zone de passage de la cheminée, il faut enlever le panneau avec isolant pour le remplacer par des briques plâtrières. On peut aussi interposer un panneau d'amiante

tout au long de la zone chaude (foyer-avaloir). Ce travail nécessitera évidemment une reprise de finition.

- La cheminée va s'appuyer sur un mur dont l'ossature est en bois recouvert de Placoplâtre. Il convient de doubler toute la zone de contact mur-cheminée avec de la laine de roche autoportante de 5-6 cm d'épaisseur, et de placer entre la laine de roche et la cheminée un panneau de Placoplâtre de type anti-feu. Enfin, il faut monter une cloison de briques plâtrières. Le nouveau conduit plus les cloisons représentent alors une surépaisseur (50-60 cm) dont il faudra tenir compte dans l'encombrement de la cheminée à l'intérieur de la pièce.



## Protéger les linteaux en bois de chêne

Il est important d'isoler la partie en bois de celle en brique et en pierre réfractaires par un matelas de laine de roche afin d'éviter tout risque de carbonisation (8 à 10 cm de laine de roche). Le montage intérieur maçonné se fait comme pour une cheminée en pierre ou en marbre. Pour l'entretien, il est préférable de s'abstenir d'imprégner la cheminée de cire ou d'encaustique qui risqueraient de répandre des odeurs dans la pièce lors de la mise en chauffe.

## Refaire un foyer de cheminée

Le choix des matériaux est guidé par les températures que la cheminée aura à supporter. Il est très important de prendre en compte les grandes variations thermiques qui lui sont imposées : température ambiante de 1 200 °C pour le foyer, 1 000 °C pour ses parois, 200 à 500 °C dans l'avaloir. Le foyer doit être

réalisé en brique réfractaire et protégé au fond par une plaque foyère, car la brique résiste aux hautes températures, mais les joints maçonnés peuvent craquer. La plaque foyère n'est pas un élément décoratif mais un accessoire utile, car une fois posée en biais elle ménage une lame d'air qui évite le coup de feu sur le fond. Au-dessus du foyer, l'avaloir est aussi en brique réfractaire, le sommet de la hotte à la jonction du conduit pouvant être en tôle.

## Raccordement de la cheminée au conduit

Si la nouvelle cheminée prend la place d'une ancienne, il n'y a pas de problème, surtout si elle est à foyer plus petit. Si elle doit être raccordée à un conduit nouveau, choisissez des boisseaux en terre à isolation incorporée. Ces modèles assurent une sécurité de fonctionnement parfaite.

### Choix de matériaux :

— briques plâtrières de 5 à 7 cm d'épaisseur pour le coffrage de raccordement

au conduit, si la cheminée est d'implantation nouvelle, ou carreaux de plâtre de même épaisseur.

— mulots réfractaires : ces briquettes minces sont indiquées pour l'exécution de tout l'encadrement du foyer. Dimensions : 6 x 11 x 22 cm ou 6 x 5,5 x 22 cm. Les tuileaux, de même usage, sont plus petits : 1,2-1,5 cm d'épaisseur par 21-22 cm de côté. Les divers boisseaux pour l'exécution du conduit mesurent actuellement 20 x 20 cm, 25 x 25 cm, 30 x 30 cm ou 20 x 40 cm.

Le matériau du foyer reconstruit doit présenter une certaine unité et ne pas choquer par rapport aux pièces de récupération. Il existe plusieurs modes d'agencement des matériaux du foyer, appelés calpinage. Le foyer est la partie qui doit résister aux hautes températures, la cheminée étant la partie visuelle, décorative. Or, peu de matériaux, même la pierre, résistent à de très hautes températures. C'est la raison pour laquelle seuls les jambages, le linteau, la tablette sont en pierre ou en marbre, ainsi que la partie avant du foyer. Le fond de pierre des cheminées rurales anciennes était protégé par une plaque en fonte, seul alliage ferreux qui ne se dilate presque pas aux températures élevées.

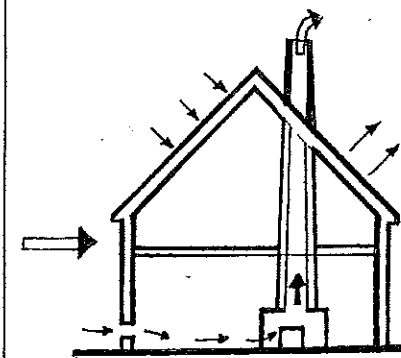
## Révision d'une ancienne cheminée

● **Le conduit :** vérifier toutes les fissures éventuelles, surtout entre le rez-de-chaussée et l'étage. Confier le travail de retouches et de révision à un spécialiste, si nécessaire.

● **Faire un essai :** avant toute chose, il faut réchauffer le conduit pour créer un

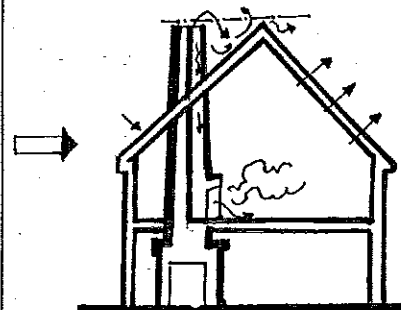
◆ **A l'intérieur de la maison, utilisez avec modération les produits modulaires, qui ne doivent pas trancher avec les matériaux naturels.**

## TIRAGE DES CHEMINÉES



### Les conditions pour un bon tirage :

- la souche placée du côté sous le vent, le tirage est bon car les conditions d'aspiration sont optimales ;
- une petite prise d'air côté face au vent favorise le bon fonctionnement du foyer.



### Les causes d'un mauvais tirage :

- cheminée dont la souche est du côté dans le vent mais ne dépassant pas assez le faîtage du toit (inférieur à 40 cm) : remous, refoulement ;
- cheminée à 2 conduits : refoulement, absence de tirage de la seconde cheminée à l'étage (effet d'aspiration).

mouvement ascensionnel des fumées. Pour cela, brûler des joumaux, du carton imbibé de fuel, au besoin des cagettes. Ce petit feu de réchauffage permettra ensuite d'effectuer le test correct. Quand foyer et conduit sont réchauffés, placer une pile de petit bois d'allumage et de bois vert, lesquels dégageront beaucoup de fumée.

Après allumage, il arrive que l'on constate un refoulement ou de la fumée dans

d'autres pièces. S'il y a un refoulement, celui-ci est dû à un réchauffement insuffisant du foyer et du conduit (phénomène fréquent lorsqu'on allume la cheminée dans la journée et que sa souche est exposée au soleil). Dans le second cas, si la fumée paraît venir d'un mur, il y a une fuite dans le conduit. Si elle vient d'une autre cheminée de la maison, c'est un phénomène de siphonnage. Dans la construction, les deux conduits de fumée ont été placés côte à côte. Quand la fumée venant du premier arrive au sommet, elle est aspirée dans le second. Une des solutions pratiques consiste à faire une flambée momentanée dans la cheminée située à l'étage pour créer le mouvement ascensionnel.

● **Contrôler si le conduit de cheminée correspond aux normes.** La législation actuelle est précise :

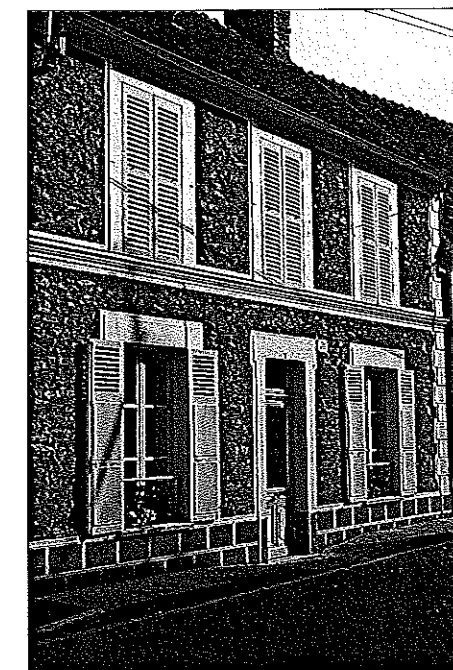
- conduit de fumée : section minimale 400 cm<sup>2</sup>. En général, les anciens conduits étaient largement dimensionnés ;
- le conduit ne doit pas avoir plus de deux déviements dont l'angle par rapport à la verticale excéderait 20° ;
- la souche du conduit doit dépasser le faîtage du toit de 40 cm au moins. Certaines maisons rurales anciennes peuvent ne pas respecter cette règle, il suffit alors d'ajouter un couronnement ;
- si le plancher du local est en bois, il convient d'installer autour de la cheminée une trémie de matériaux incombustibles. Cette opération est évidemment onéreuse (dalle de béton) ;
- le conduit de fumée doit être à 16 cm au moins du bois de charpente. Ce contrôle est particulièrement important dans les maisons anciennes où certains chevêtres de cheminée juste plâtrés passent à proximité d'une poutre.

◆ **Pour les menuiseries, choisissez des couleurs en harmonie avec le fond des murs à coloris soutenus.**

## Fenêtres et volets

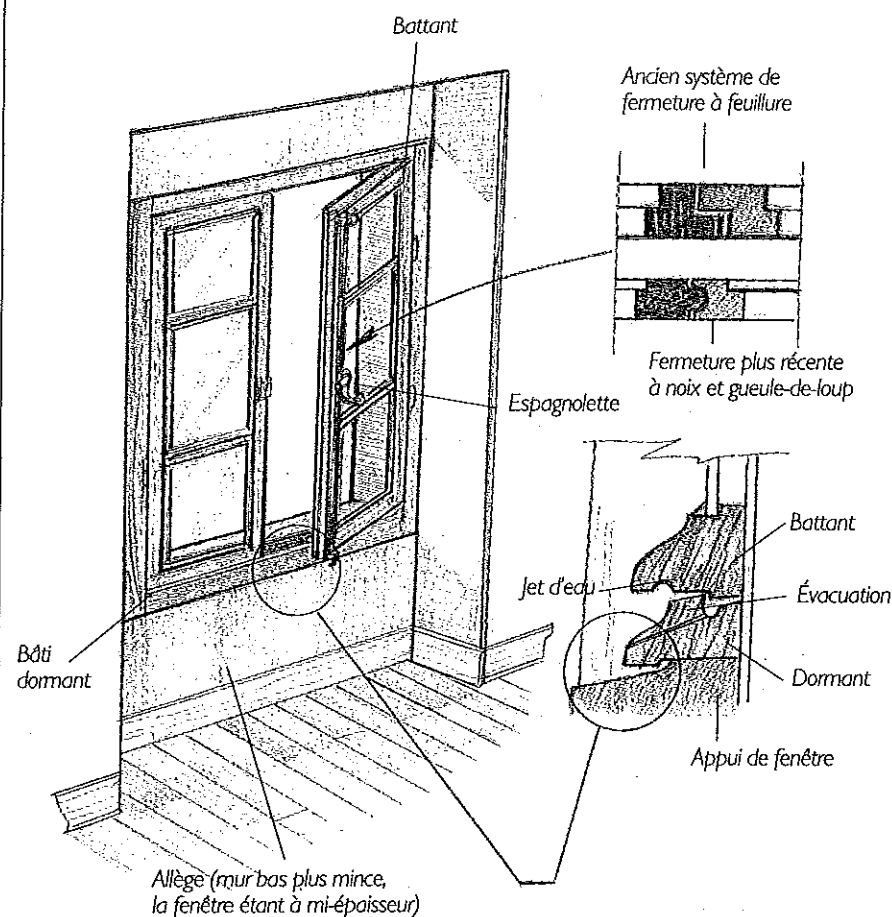
La baie à deux vantaux est généralisée dans la maison rurale française. Montée dans un cadre épais avec de grosses traverses, elle s'affine au cours des deux derniers siècles. L'habitude très française de faire appel au chêne pour ses qualités de durabilité interdit les petits bois à la manière des Anglo-Saxons qui, pour les fenêtres à guillotine, font largement appel à l'érable, bois qui permet d'obtenir des profils plus fins.

La fenêtre traditionnelle comporte de nombreux petits carreaux jusqu'au milieu du siècle passé, car le travail de menuiserie est moins onéreux que les grandes surfaces vitrées. La baie équipée de six vitres apparaît dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et mettra cent ans à se généraliser. A ces époques, seule la glace est plane car elle a subi une finition par polissage. La vitre, au contraire, est souvent bulleuse, parfois légèrement déformante, et comporte des nuances de

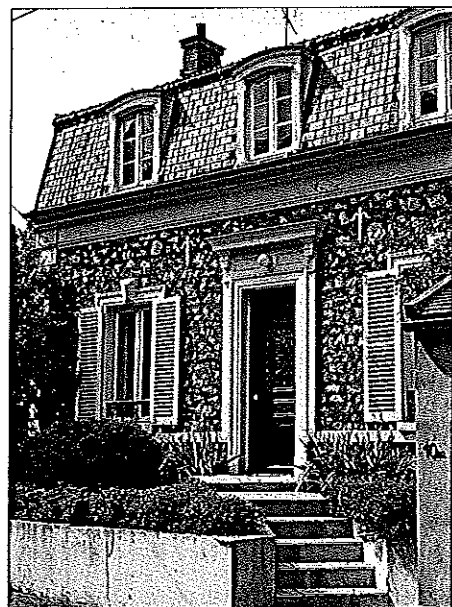




## FENÊTRE A LA FRANÇAISE



Quand le cadre du bâti dormant n'évacue plus les eaux de condensation (canal obturé), il s'imprègne et entraîne pourritures et moisissures dans l'allège. Il faut toujours contrôler simultanément l'état des fenêtres et de leur bâti et celui de l'allège sur laquelle elles reposent.



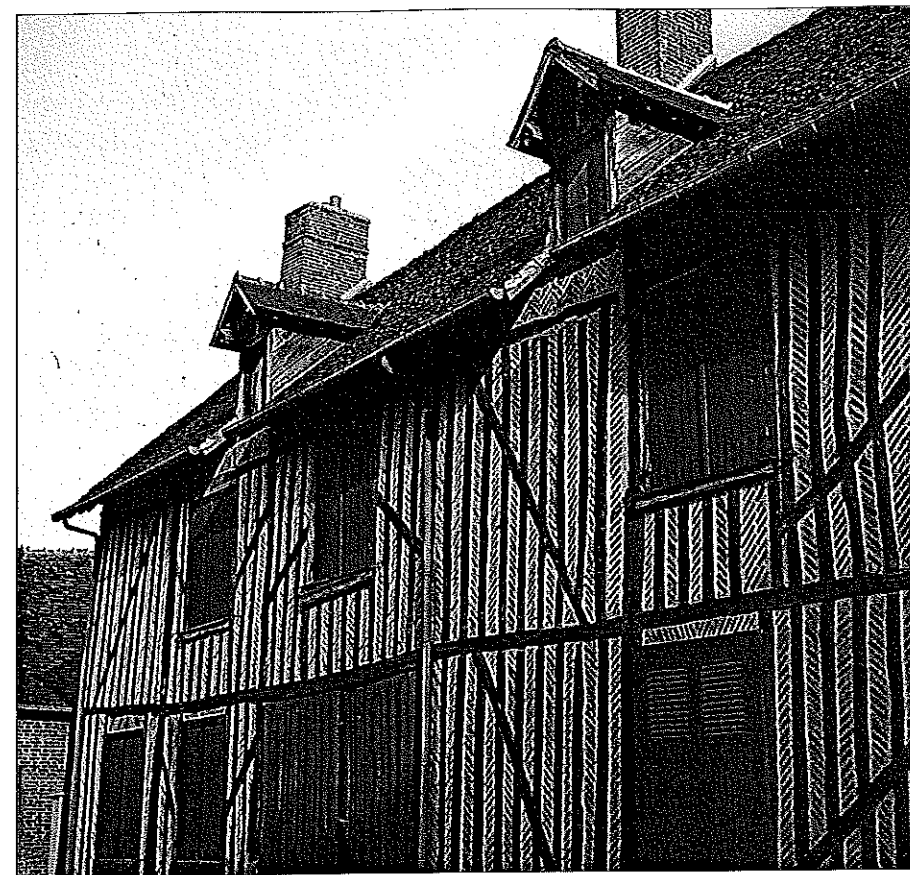
jaune ou de violacé. Le montage avec bain mastic et petit solin est relativement récent, il était autrefois réalisé à partir de parcloses et de moulures. Au début de ce siècle, le caractère fonctionnel des menuiseries approche de la perfection, et l'industrie du verre progresse à grands pas. Les fenêtres à six panneaux vont laisser place à des modèles à quatre éléments : deux petits

◆ Les menuiseries du début du siècle, bien que d'excellente fabrication, sont souvent endommagées à la base par les intempéries, sauf en cas d'entretien impeccable comme ici.

et deux grands. On va même faire des fenêtres à deux panneaux vitrés sans petit bois. Avec la mode anglo-normande des années 1920-1930, les fenêtres des constructions d'époque perdent leur personnalité, et les jolies proportions verticales font place à des ouvertures larges qui reviennent aux six panneaux vitrés. Cette tendance se prolonge durant l'après-guerre, et il faut attendre l'époque contemporaine et la crise pétrolière de 1973-1975 pour que de nouvelles générations de fenêtres apparaissent, apportant un réel surcroît de confort phonique et thermique. Il est important de connaître les grandes lignes de cette évolution quand on souhaite restaurer une maison, si possible à l'identique. L'invention de l'espagnolette a marqué un grand tournant dans la conception des menuiseries il y a quelques siècles. Elle permettait, à la différence de la targe, de faire se recouvrir par un seul mouvement de rotation les deux vantaux d'une fenêtre, en les verrouillant en haut et en bas. Généralisé dans les belles demeures et appartements des villes au XIX<sup>e</sup> siècle, ce système de fermeture ne fut adopté qu'assez tard dans les campagnes où l'on conserva le système à fléau pour des raisons d'économie. La fermeture avec crémone s'est imposée au cours de ce siècle. Ce dispositif de fermeture implique l'articulation de la fenêtre par une noix et une gueule-de-loup, alors que les fenêtres à espagnolette fermaient le plus souvent en tapée, par recouvrement à plat. A la fin du siècle passé, on associa l'espagnolette et la fenêtre à noix et gueule-de-loup.

### Les volets

Le volet plein constitué de planches jointives est, à l'origine, construit comme les portes. Il est antérieur au XVII<sup>e</sup> siècle. Les planches qui ne sont pas rainurées sont



assemblées par des entretoises perpendiculaires et la clouterie de fixation joue un rôle important. Ce volet est commun en ville et dans les campagnes. Il s'articule sur de grosses pentures en acier forgé. Au XVII<sup>e</sup> siècle les maisons bourgeoises et les grandes demeures du sud de l'Ile-de-France habillent leur fenêtres de volets repliables intérieurs, appelés contrevents. L'apparition des volets persiennes, qui permet de jouer de la lumière et favorise l'aération nocturne en été, date de l'époque de Louis XV. C'est au cours du XIX<sup>e</sup> siècle que ce mode d'occultation se généralise.

### Problème et dégradation des fenêtres

Les exigences actuelles en matière d'isolation thermique et phonique font qu'il n'est souvent plus possible de conserver les anciennes ouvertures. Sont-elles ré-

◆ Il est intéressant de prévoir une unité de couleur entre volets et charpente dans le cas de la restauration d'une maison à pans de bois.

parables, quand et comment faut-il procéder à leur remplacement ? On redoute souvent de défigurer une ancienne maison en y incorporant des fenêtres aux normes actuelles. En pratique, on fabrique aujourd'hui des produits parfaitement adaptables aux cotes des ouvertures anciennes. Ces équipements sont essentiels au confort.

La principale cause de dégradation des fenêtres anciennes est l'humidité qui imprègne le bas du bâti dormant : les eaux de condensation ont fini par l'imprégner et le faire pourrir. La seconde cause est la prise de jeu entre les petits bois et les

◆ Partie intérieure d'une charpente attaquée par les termites (non décelables à l'œil nu !).

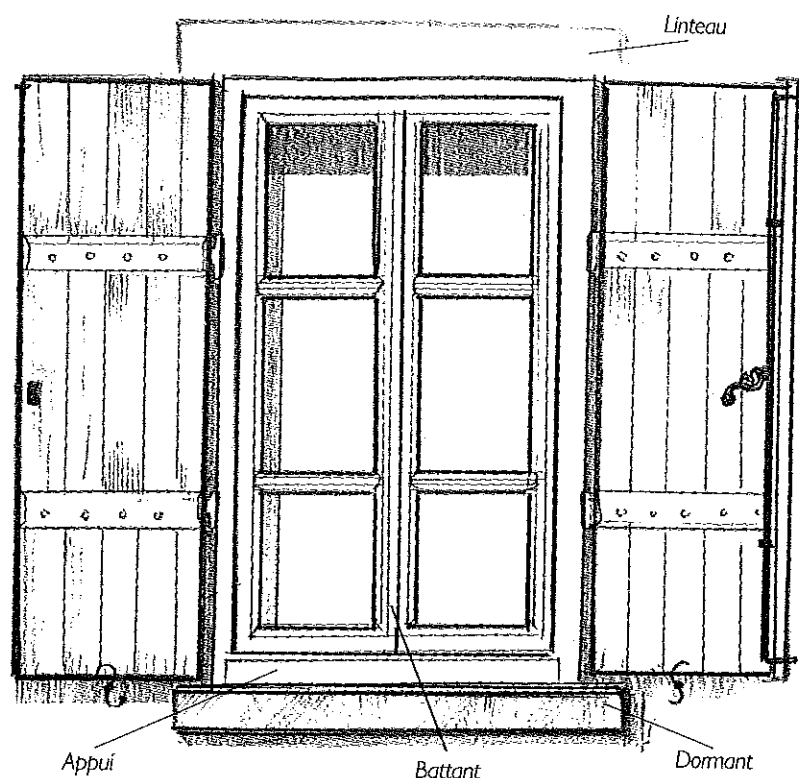
## Quelques mots d'histoire

L'impôt sur les ouvertures, institué sous le Directoire et aboli seulement en 1917, a beaucoup nui à l'aspect et au confort des bâtiments, en favorisant le faible nombre des fenêtres et des portes. Cet impôt fut aggravé par la surtaxe des fenêtres sur voie publique, qui incita à bâtir perpendiculairement à la rue, quelle que soit l'orientation de celle-ci par rapport au soleil. Il faut encore ajouter la difficulté que représentait la réalisation des portes et fenêtres pour les artisans ruraux, pas toujours très qualifiés. Celles-ci, tant du point de vue de la maçonnerie que de la menuiserie, coûtaient beaucoup plus que l'élévation des murs pleins confiés à des maçons de qualification moyenne. En 1871, on trouve surtout des maisons à trois ouvertures ; elles sont pratiquement 1,6 million en France, contre moins de 800 000 disposant de cinq portes ou fenêtres.

Après 1875 la maison paysanne s'améliore, et l'image qu'on peut s'en faire aujourd'hui est celle du début de ce siècle. Elle a acquis les volets, des fenêtres à grands carreaux, et de plus en plus de toits sont dotés de gouttières, grâce au développement de l'industrie du zinc.

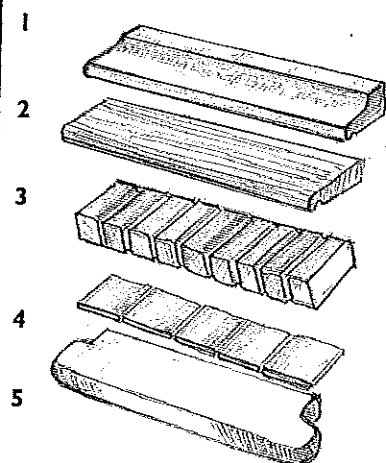
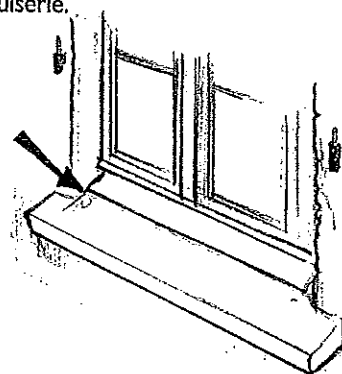


## LA FENÊTRE DANS SON CADRE



Les appuis et scellements des volets sont des points faibles à revoir systématiquement. Pour un bon fonctionnement de l'évacuation des eaux, l'appui doit être en légère pente. Une erreur fréquemment commise il y a quelques décennies consistait à boucher, au plâtre ou au mortier, le bâti dormant de la fenêtre sur l'appui. C'était un bon moyen d'accélérer la dégradation de l'allège et de la menuiserie.

Veiller à ce qu'il existe toujours un retrait aéré entre le dormant et l'appui.



Les divers appuis :

1. en mortier ou en pierre reconstituée : à réserver aux maisons de bourg ;
2. en bois : fragiles mais pouvant être remplacés sans difficulté. Bois traité à cœur indispensable ;
3. en briquettes et tuiles : spécifiques aux régions de briques ou ayant une architecture à murs composites ;
4. en tuiles plates : spécifiques à certains types de constructions maritimes ;
5. en pierre : même matériau que celui des murs ; grès, calcaire ou granit selon les régions. Typiquement rural.

cadres de la fenêtre. Ce jeu provoque la fêlure des vitres, l'éclatement du mastic, puis l'affaissement du cadre.

### Rajeunir la fenêtre

Quand la fenêtre n'est pas trop dégradée, on peut procéder à son rajeunissement. La première étape consiste à gratter l'ancienne peinture ou à la brûler à la lampe à souder. Si le bois est très ancien et fissuré profondément, on peut le regamir au bois synthétique. Attention, ces pâtes étant toujours assez consistantes, il faut les diluer (au solvant pétrolier) légèrement pour qu'elles pénètrent bien chaque fissure. Il est impératif de traiter le bois par injection de solution fongicide-insecticide. Le rebouchage peut être terminé avec un mastic. On obtient un enduit onctueux, dilué à la térébenthine, qui nourrit parfaitement le vieux bois. Laissez-le sécher au moins trois jours et reponcez ensuite toute la fenêtre, avant la mise en peinture habituelle. Pour les ouvertures exposées à l'ouest, utilisez une peinture microporeuse régulatrice d'humidité. Il faut savoir que si l'on désire conserver au bois son aspect naturel, la fenêtre doit être en parfait état, sinon le rebouchage laissera toujours des traces blanchâtres.

### Remplacer les vitres

Dans beaucoup de vieilles maisons rurales, les belles vitres bulleuses, parfois teintées, sont hélas d'une grande minceur. Elles vibrent au moindre passage de véhicule ou lorsque le mastic est dégradé. Quand les petits bois sont assez larges pour les recevoir, il est préférable de les remplacer par des carreaux plus épais et de refaire un masticage complet, après avoir fixé les vitres à l'agrafeuse électrique. La solution des vitres doubles scellées est très onéreuse pour les fenêtres à petits carreaux (8, 10, 12 ou plus). Mieux vaut remplacer les vitres

simples par des panneaux de survitrage. Il faut tenir compte de la surcharge qu'occasionne le poids du verre (18 à 50 kg par fenêtre, suivant les dimensions). Le survitrage ne peut être appliqué qu'à des fenêtres en parfait état.

### Remplacer des fenêtres délabrées

Les constructeurs de menuiseries se sont sérieusement penchés sur les problèmes que posent la restauration et la réhabilitation. On peut aujourd'hui enlever de la fenêtre les parties mobiles les plus endommagées et adapter sur le bâti dormant de nouveaux battants, réalisés sur mesure en usine. En tout état de cause, il est plus économique de commander des bâtis mobiles avec double-vitrage sur mesure que d'essayer d'adapter une fenêtre de production industrielle à une ancienne maçonnerie. Ce que l'on gagne sur le prix du bois se trouve perdu dans les travaux de calfeutrement.

### Existe-t-il une fenêtre idéale en restauration ?

Tout est fonction du style de la maison. Une vieille ferme qui était restée inoccupée et que l'on réhabite peut très bien recevoir des menuiseries en aluminium laqué, en particulier sous les climats venteux et humides. La variété des productions en aluminium teinté est en constante expansion. Les fenêtres en aluminium avec double-vitrage sont discrètes et d'une très grande stabilité dimensionnelle. Pour l'aspect, la couleur blanche reste celle avec laquelle on commet le moins d'erreurs esthétiques. Les teintes mode du type vert pomme, jaune, rouge ou bleu vif doivent être formellement proscrites. Le bois a ses avantages et ses inconvénients. Il faut noter que les bois exotiques sont plus recommandables car plus stables que nos bois indigènes. Enfin, les fenêtres en PVC, dont la production se développe rapi-

dement, sont silencieuses, légères, ne fatiguent pas la maçonnerie, ne demandent aucun entretien, et sont livrées le plus couramment en blanc.

## Les matériaux contemporains en menuiserie de rénovation

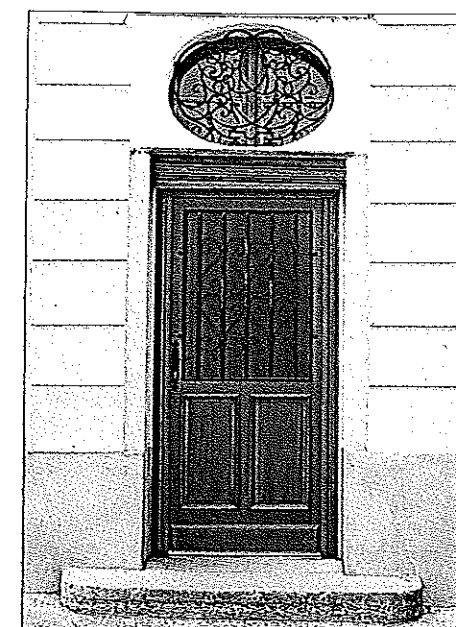
Il n'est pas toujours possible d'utiliser des matériaux exclusivement traditionnels et ce n'est même pas toujours souhaitable. C'est la raison pour laquelle nous n'hésitons pas à mettre en évidence des matériaux modernes pour leurs possibilités et leurs capacités.

### Quels panneaux peut-on utiliser en restauration ?

Les panneaux sont des produits de menuiserie qui peuvent se substituer aux formes commerciales traditionnelles du bois. Ils s'adaptent bien aux problèmes particuliers des usagers. Les dérivés du bois, de fabrication industrielle, ont pour but de procurer les mêmes qualités que ce matériau noble et apprécié, mais dans des dimensions qu'il n'a pas dans la réalité. On réalise aussi des composés plus économiques avec des chutes et des matières de récupération assemblées avec des colles spéciales.

### Le contreplaqué

C'est la forme la plus ancienne des dérivés du bois. Il est fabriqué à partir de plusieurs feuilles de bois minces collées, provenant d'essences diverses. Les cou-



► Les portes de rénovation, reconnaissables à des points de détail, tendent de plus en plus à se rapprocher des modèles de tradition.

ches, appelées plis, sont toujours en nombre impair. Les types de contreplaqués disponibles sont le 3, le 5 et le 9 plis. La nature de la colle détermine s'il peut ou non être employé en extérieur. Dans ce dernier cas, il porte le label CTB. Par rapport au bois d'œuvre traditionnel, le contreplaqué présente plusieurs avantages :

- il existe en grands panneaux permettant de faire des remplissages d'espaces faciles et rapides (panneaux, portes, fonds de niches et d'alcôves) sans qu'il soit nécessaire de rainurer ou de bouveter ;
  - il est d'une stabilité dimensionnelle irréprochable, très facile à scier, et présente une bonne résistance mécanique si l'on tient compte de sa très faible épaisseur ;
  - il peut recevoir des revêtements de finition variés : papier peint, peinture, enduit moucheté...
- Mais le contreplaqué n'est pas un matériau très bon marché. S'il se visse et se colle sans effort, ses chants éclatent lors



# Les bois utilisés en construction traditionnelle

## LES BOIS D'ŒUVRE DE FEUILLUS

■ **L'AULNE** : peu durable, il ne peut être utilisé en extérieur, mais sert pour faire des placages ou des petits objets.

■ **LE BUIS** : le bois de cet arbrisseau est très serré, de nuance jaune, dense et d'une grande durabilité. C'est un des meilleurs bois de tournage, pour fabriquer des pièces de forme sphérique en particulier. Excellent bois de gravure.

■ **LE CHARME** : il s'agit d'un bois indigène, dont la couleur est fade, la texture fine. Bon comme bois de tournage. En usage extérieur, il doit être impérativement traité car peu résistant aux moisissures.

■ **LE CHÂTAIGNIER** : arbre très répandu dans la moitié sud de la France. Pousse sur les anciennes terres volcaniques et acides. Bois sombre offrant une bonne résistance au vieillissement. Utilisé en charpente, pans de bois, construction de planchers, clôtures. Cette espèce est malheureusement actuellement en régression.

■ **LE CHÊNE** : le plus réputé de nos bois pour sa résistance au temps aussi bien qu'aux contraintes. Brun jaunâtre à brun pâle, il présente une forte densité de dessins dans sa structure. Les qualités du chêne sont fonction de sa croissance. Un arbre qui a poussé vite est dense, solide, très difficile à travailler. Quand l'arbre a poussé lentement, il est un peu plus tendre, moins solide mais plus aisé à travailler. C'est un bois facile à se procurer mais il est coûteux.

■ **L'ÉRABLE** : le bois d'érable est pâle, avec des veines droites. Il sèche bien mais lentement. Il est employé en pièces fines de menuiserie outre-Atlantique. Il n'a pas une place considérable en menuiserie dans le bâtiment français.



Les différentes essences de bois trouvent leur emploi partout dans les maisons régionales.

■ **LE FRÊNE** : bois de nuance blanche à rose pâle, aux veines droites, dont les qualités sont variables. Apte à être tourné et raboté dans de bonnes conditions. Le frêne peut entrer dans la construction des portails, clôtures, tonnelles, pergolas, banes et autres équipements de jardin. On peut l'associer alors au châtaignier.

■ **LE HÊTRE** : son bois est blanc à brun, avec des veines droites typiques. Il sèche bien mais il a tendance à gauchir au séchage. Il joue avec les variations d'humidité. Plus le hêtre vient d'une région septentrionale, plus son bois est dur et de qualité. Il résiste bien aux chocs et en particulier aux effets de poinçon.

■ **LE NOYER** : bois grisâtre, de teinte variable.

Il sèche lentement, il est d'une stabilité moyenne. Facile à travailler, il peut prendre un extraordinaire poli. Sa durabilité est fonction du lieu où il est employé : c'est un bois moyennement résistant aux moisissures.

■ **LE NOYER D'AMÉRIQUE OU HICKORY** : c'est un bois rigide et dur, qui résiste bien aux contraintes mécaniques. Il est supérieur au frêne et facile à travailler au ciseau et à la scie. Recommandé pour pièces de force.

■ **L'ORME** : bien que la majorité des ormes de France ait été décimée par la graphiose, il existe maintenant des formes résistantes et on peut espérer un retour partiel de cette espèce. La qualité majeure de ce bois est sa résistance à l'humidité. Il est idéal pour la réalisation de menuiseries extérieures exposées à l'ouest.

■ **LE POMMIER** : bois domestique, c'est une essence qui a tendance à se gercer et qui est lente à sécher. Dur et solide, tenace, ne se fissurant pas. Difficile à travailler, mais prend de belles nuances une fois teinté.

■ **LE POIRIER** : proche du pommier, et aussi peu disponible sur le marché. Il sèche lentement et a tendance à se gauchir. Bois à fibres serrées, donc très dur. Il se travaille commodément et peut acquérir un joli poli. Pourrissant facilement, il ne doit pas être employé en extérieur. Se prête bien au tournage.

■ **LE ROBINIER (faux acacia)** : bois de couleur jaunâtre, le robinier fonce quand il est exposé à l'air. Ses veines sont droites, moyennement denses. De texture grossière, c'est un bois solide après une bonne période de séchage. Apte à fournir des poteaux et des chevrons pour la construction. Son emploi est identique à celui du frêne.

■ **LE SAULE** : allie la légèreté et la dureté souvent considérées comme des qualités contradictoires. Il permet de réaliser des habillages de sols. Tressés, les rameaux jeunes peuvent entrer dans la fabrication de clôtures rustiques.

■ **LE SIPO** : très bon substitut de l'acajou, le sipo est très recherché en menuiserie de luxe, en particulier pour faire des portes et fenêtres de qualité. Sa solidité et sa durabilité en font un des bois les plus demandés en menuiserie moderne.

■ **LE TILLEUL** : ce bois indigène est très pâle, mais fonce quand il est exposé à l'air. Essence peu stable à l'usage, peu solide, mais très facile à travailler.

## BOIS D'ŒUVRE DE RÉSINEUX

■ **LE SAPIN** : son bois est de nuance crème à brun clair. Il ne contient pas de résine intérieure, sèche bien, n'a pas d'odeur. Il est de faible densité. Le sapin est facile à travailler mais ne prend jamais un poli parfait. Il peut être employé pour toutes sortes de menuiseries courantes. Ce bois est peu résistant aux attaques de champignons et il se laisse difficilement imprégner par les produits anticryptogamiques.

■ **L'ÉPICÉA** : cette sorte de faux sapin est très

courante. C'est le bois blanc typique ; il est moins résineux que le pin sylvestre, et facile à travailler. Bien usiné, il peut prendre un bel aspect poli, mais il est sensible aux diverses formes de pourritures. C'est un bois de base pour la charpente et les constructions de structures : chevrons, bastings, solivages.

■ **LE MÉLÈZE** : il sèche bien mais il a alors tendance à gauchir. C'est un des bois les plus durs dans la catégorie des conifères. Facile à travailler, il peut prendre un beau poli. Il peut être utilisé en menuiserie intérieure ou extérieure.

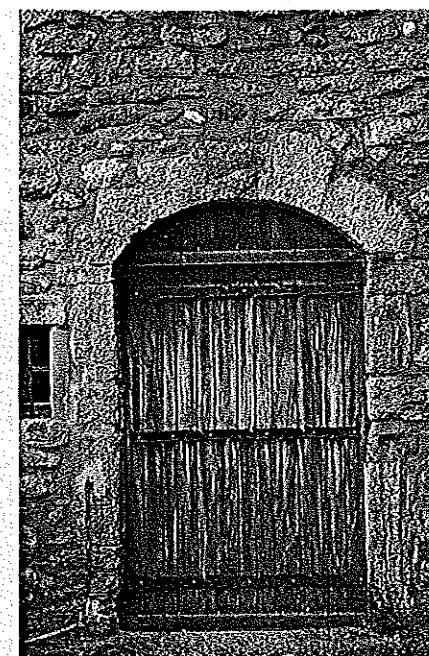
■ **LE PIN SYLVESTRE** : c'est un bois rougeâtre, moyennement résineux, léger si on le compare à des feuillus. Il s'utilise en lambris et est proposé en plusieurs qualités, en fonction de l'importance des nœuds.

■ **LE SAPIN DE DOUGLAS** : ce résineux est le principal bois de construction en Amérique du Nord. Son usage est surtout limité à la charpente, mais il sert aussi de produit de base pour la fabrication des contreplaqués.

■ **LE THUYA GÉANT DU CANADA** : cet arbre rassemble de belles qualités de bois d'œuvre : peu dense, il est quand même stable, facile à travailler ; c'est aussi un bois durable. On peut l'utiliser en construction extérieure, à condition de le trouver en sections suffisantes.

## LES DÉFAUTS DU BOIS EN MENUISERIE

Les bois de charpente ou de menuiserie peuvent présenter des défauts dus à de mauvaises conditions de stockage ou encore aux aléas de la vie de l'arbre : fentes de retrait (provoquées par un séchage externe trop rapide), fissures (dues à des irrégularités de croissance), gauchissement du bois (dans de mauvaises conditions de stockage, les planches prennent des formes difficiles à travailler). Les fentes peuvent être la cause de pénétra-

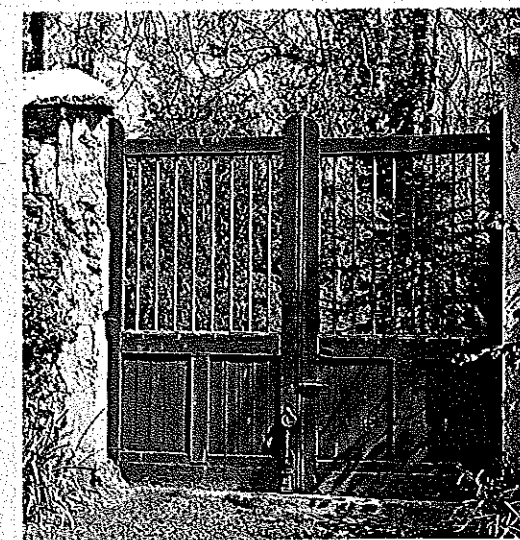


Aspect d'une porte dont le bois n'a jamais été peint. Seuls le chêne et le châtaignier peuvent résister ainsi aux effets du temps.

tion d'humidité : il faut traiter ces parties avec une peinture fongicide. La majorité des défauts du bois sont dus à de mauvaises conditions de séchage, auxquelles il faut ajouter les problèmes de nœuds morts ou incrustés. Les qualités mécaniques ne sont pas en cause, mais l'aspect et le travail du matériau pâtissent de ces différents défauts.

## BIEN COMPRENDRE LE BOIS POUR MIEUX L'UTILISER

Les essences d'arbres ont deux origines : les bois de feuillus et les bois de résineux. Chez les essences résineuses, comme les pins et sapins cultivés en forêt, les qualités de bois varient sensiblement, pour une même espèce, des régions de plaine aux climats les plus froids. C'est la raison pour laquelle on voit parfois spécifié « Sapin du Nord », par exemple, dans certains catalogues de menuiseries. La durabilité est la caractéristique qui fait qu'un bois peut résister aux intempéries. Il ne faut pas confondre cette durabilité avec la résistance aux maladies.



Les portails étaient autrefois recouverts de vert et de brun, teintes très pigmentées qui tenaient bien dans le temps.

des travaux de sciage et des précautions doivent être prises pour qu'ils conservent un aspect propre.

Les contreplaqués utilisés dans les lieux secs répondent à des critères de collage simple (pas de risque d'humidité). Si les lieux sont humides, il faut prévoir du contreplaqué CTB-X ou CTB-H. Les contreplaqués à 9 plis s'usinent exactement comme du bois massif.

### Les lattés

Les lattés sont une forme particulière de gros contreplaqué à âme forte. A dimensions égales, le latté est plus lourd que le contreplaqué. Les panneaux de latté, pas plus que ceux de contreplaqué, ne doivent être stockés contre les murs : les effets de gauchissement seraient alors irréversibles. Qu'il s'agisse de papier, d'enduit ou de peinture, il faut toujours prévoir un revêtement décoratif sur les deux faces du panneau de latté, et non sur une seule, pour éviter des tensions superficielles.

### Les agglomérés

Les agglomérés sont des panneaux de particules de bois assemblées entre elles au moyen d'une résine synthétique. Leur sont ajoutées des fibres de lin qui uniformisent l'aspect du matériau. On utilise ces panneaux pour les tâches les moins nobles : sols, fonds de cloison et de placard, estrade à habiller. Certains panneaux d'agglomérés sont livrés avec rainures, ce qui facilite l'assemblage sur de grandes surfaces. Les chevilles, clous et vis doivent toujours traverser le panneau d'aggloméré de part en part. Les clous torsadés donnent des résultats très supérieurs à ceux des clous droits. Si on veut monter des paumelles dans des panneaux en aggloméré, il est nécessaire de fixer au préalable des bandes de chant en bois massif. C'est une des raisons pour lesquelles on utilise souvent

des chamières à piano, plus faciles à poser sur ces chants.

### Les bois moyenne densité

Il s'agit d'un matériau apparu il y a moins de dix ans et déjà connu sous l'appellation d'Isorel medium ou de MDF (*Medium density fibers*). Ce sont en fait des panneaux de fibres extrêmement fines. Ils ont l'avantage de pouvoir être travaillés exactement comme des planches. Ils constituent de plus une base parfaite pour poser des panneaux de placage. Les dimensions des panneaux moyenne densité vont de 6 à 32 mm d'épaisseur.

## Les sols

Ces conseils sur les sols peuvent être complétés par les développements spécifiques donnés dans le chapitre traitant des maisons de l'Ouest.

### Comment récupérer d'anciens carrelages en terre cuite rouges ?

Cette mode, qui remonte au début du siècle, consistait à utiliser un siccatif mélangé à un pigment, ce qui équivalait à une peinture. Pour retrouver l'aspect naturel de la vraie terre cuite, utilisez un mélange de 1/4 d'essence de térébenthine et de 3/4 d'alcool à brûler. Procéder en milieu aéré, surtout sans fumer ! Quatre ou cinq passages sont nécessaires.

◆ **Les pavages (en haut) sont plus spécialement réservés aux cours et passages, du fait de leur grande résistance.**

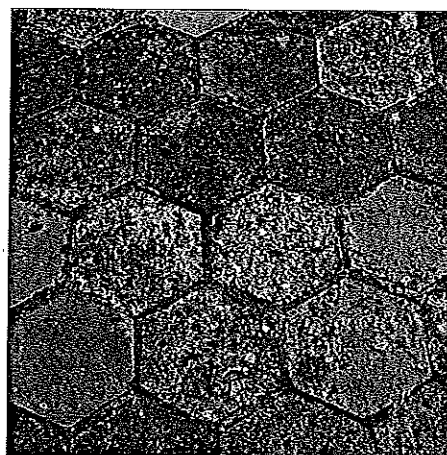
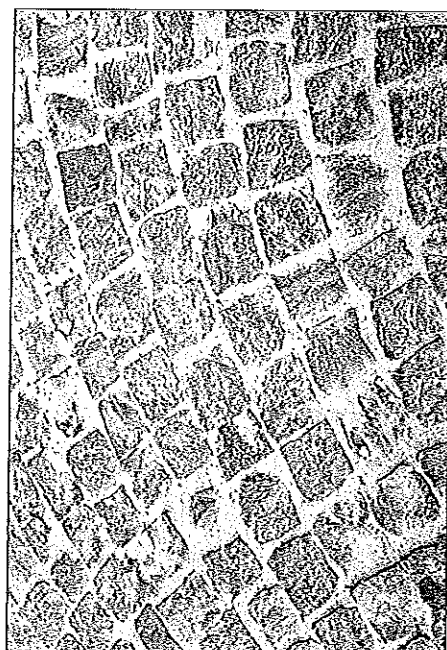
**Les tommettes en terre cuite (ci-contre) restent les revêtements de sol les plus communs en toute région.**

### Comment recoller des dalles ébréchées ?

Carrelages et dallages anciens sont parfois cassés au niveau des seuils d'escalier ou des nez de marche. Il est toujours nécessaire de raviver la coupure avant d'utiliser une colle spéciale pour pierre.

### Autres petites interventions

Quand un carrelage a été préalablement traité avec un produit spécial comme l'Oxane, et que de l'eau a été renversée dessus, il est normal qu'apparaisse un voile blanchâtre en surface. Il suffit d'épon-



ger. Au bout de deux ou trois jours, les auréoles disparaissent.

Si un carrelage en terre cuite naturelle est ébréché ou comporte un trou dans une zone visible, on peut aisément le colmater avec un carreau de même matière que l'on réduit en poudre et qu'on amalgame avec une colle transparente pour minéraux. Le gamissage doit être un peu en relief, car il y a toujours un léger retrait au séchage.

Il est possible de régénérer de très anciens carrelages usés, devenus très poreux : il faut mélanger 2/3 d'huile de lin et 1/3 d'essence de térébenthine, chauffer l'ensemble au bain-marie et l'appliquer avec un rouleau à peinture.

Le détachage d'anciens carreaux s'effectue avec une solution d'acide chlorhydrique dilué (10%). Les carrelages de grès ou de terre cuite ne doivent jamais être poncés sous prétexte de les raviver. Le décapage des terres cuites s'effectue de préférence avec un mélange de sciure fraîche de sapin mêlée d'alcool à brûler.

### La pose de nouveaux carrelages

Les produits à utiliser de préférence sont des terres cuites ou des grès.

● Les terres cuites ordinaires, rustiques, ont un aspect coloré et chamarré, mais doivent subir un traitement de surface pour ne pas rester poreuses. Si l'on souhaite rénover à l'identique, il faut choisir des carrelages épais (2 cm).

● Les grès cérame sont très résistants mais d'une esthétique sans grande recherche. Entre les deux, il existe une gamme de produits qui varient en couleur et en résistance.

Dans tous les cas, la manière d'appliquer le mortier ou le ciment-colle, et la qualité de celui-ci, sont des facteurs majeurs d'échec ou de réussite. La qualité des



◆ **Le choix d'un dallage doit tenir compte du matériau utilisé pour la construction et des couleurs de ce dernier.**

joints en particulier détermine la bonne tenue des carrelages. Il faut tenir compte de la pose horizontale qui doit subir le piétinement et l'abrasion, et de la pose verticale qui ne subit d'autre agression que celle de l'eau. On peut donc poser sur les murs des matériaux plus délicats que sur le sol.

Le choix dans ce domaine est vaste :

● les faïences murales sont blanches, unies, colorées ou encore stylisées. En Provence, de tout temps, on a fait appel à un choix extraordinaire de terres cuites, on peut donc utiliser celles du pays sans appréhension ;

● les grès pressés émaillés, disponibles dans des formes multiples, reproduisent des effets structurés ou unis ; on les emploie en toute région pour les surfaces de servitudes — entrées, halls —, pièces généralement passagères ;

● le grès cérame est la présentation la plus économique et la plus ancienne ; il peut se poser sur les sols et les murs ; il est robuste, mais d'une esthétique peu recherchée. Il existe en huit coloris ;

● la terre cuite est réservée aux amateurs de matériaux nobles. Naturelle certes, elle a tous les inconvénients des matières poreuses (un traitement de surface peut néanmoins y remédier en partie) ;

● le grès étiré est naturel et rustique ; il peut s'employer dans les mêmes conditions que les terres cuites.



# Ferronneries et serrures

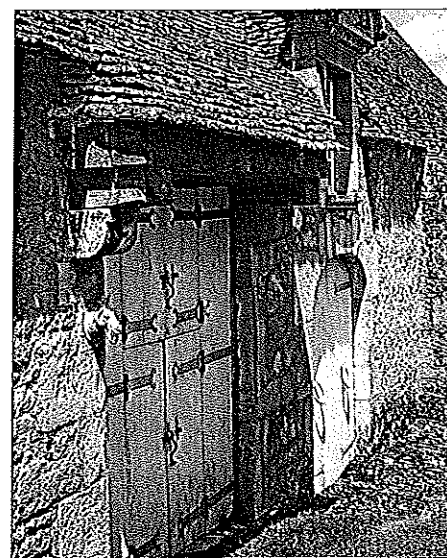
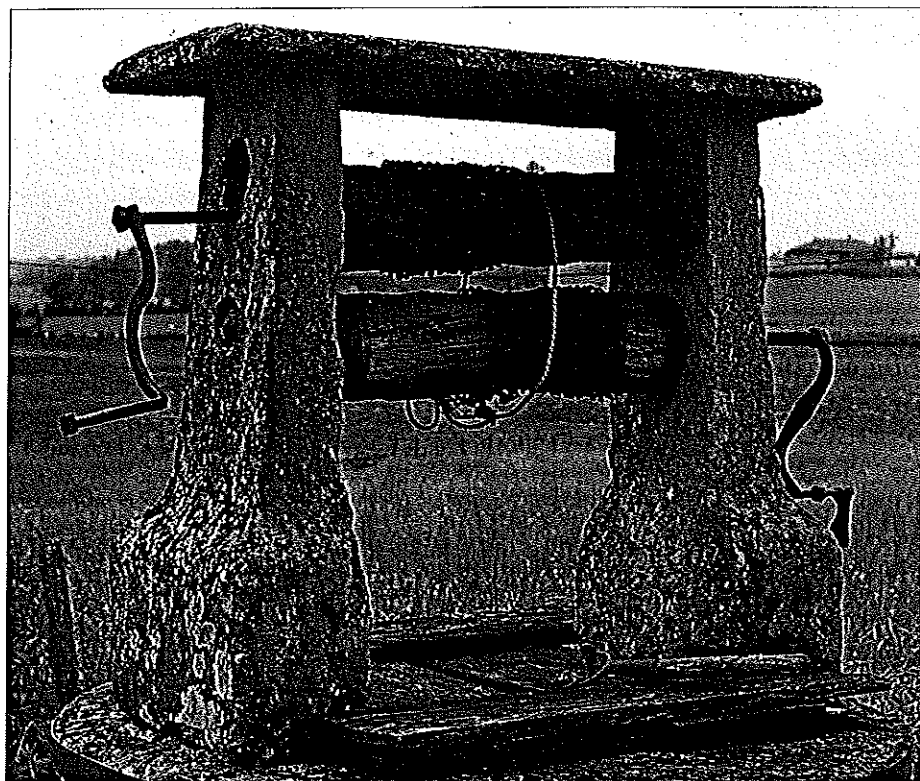
Certains accessoires apparurent dès le Moyen Âge, tels que boutons de tirage, loqueteaux et fiches. L'espagnolette ne fut généralisée que plus tard, car elle exigeait des ouvriers habiles. Puis vinrent les serrures dont les boîtiers restaient en bois. La grande évolution en la matière fut le remplacement des clous forgés par des vis métalliques.

Le véritable acier tel que nous le connaissons aujourd'hui ne fut vraiment utilisé qu'à la fin du règne de Louis XIV, époque à laquelle il portait encore le nom de fer. L'adjonction de carbone n'était pas considérée alors comme une modification profonde de la matière. C'est pourtant d'elle que dépend toute l'évolution de la qualité des aciers. La serrurerie semi-industrielle date de l'époque de Louis XV mais, jusqu'au milieu du siècle

dernier, on a fabriqué beaucoup de produits artisanaux. En restauration, les serrures doivent subir le même traitement protecteur que toutes les pièces en acier.

## Petits travaux de conservation

Ces travaux à caractère presque subsidiaire ne sont à entreprendre que si la serrurerie en vaut vraiment la peine. On remplace le ressort d'une serrure lorsqu'il n'imprime plus au pêne une détente suffisante, cas très fréquent dans les pièces anciennes. Le manque de tension du ressort provient le plus souvent de la crasse ou de la rouille. Nettoyage au pétrole, traitement contre la rouille sont à pratiquer en priorité. On peut trouver chez les fournisseurs des ressorts de 5 à 14 mm de large. Quand les dents du pêne sont raccourcies par l'usure, la clé ne peut plus conduire celui-ci assez loin : la serrure ne ferme plus totalement. Pour recouvrer un bon fonctionnement, on doit allonger les dents du mécanisme. Si



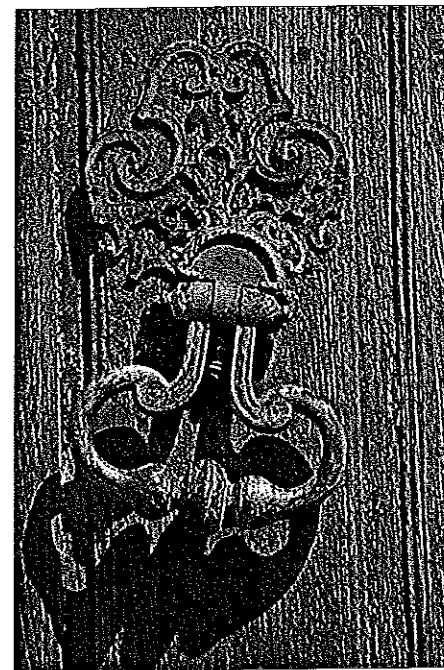
► La restauration d'une maison passe par la remise en état des ferronneries des portes et des menuiseries.

l'incident se produit sur une serrure à double tour, il faut remplacer la dent ou le pêne au complet.

## L'entretien des serrures

Les serrures anciennes et endommagées seront démontées et baignées dans du pétrole pendant vingt-quatre heures, les pièces en acier étant séparées des pièces en laiton. Les restes de graisse peuvent être dissous au trichloréthylène. Avec une brosse à dents, enlevez tout ce qui subsiste de crasse et de rouille. Laissez sécher. Essuyez les traces de pétrole, puis badigeonnez toutes les pièces en acier rouillées avec un antirouille stabilisant acide (acide tannique). La rouille passivée prend alors un aspect noirâtre. Il est facile de passer par-dessus un voile supplémentaire de peinture passivante. On peut enlever les traces de rouille et de peinture sur la gâche, la cloison et le foncet, avec une lime douce que l'on uti-

◆ La ferronnerie fait partie des éléments extérieurs, comme sur ce puits bressan, qui signalent une restauration réussie.



► La rouille attaque les fers plats plus que les aciers forgés, riches en carbone.

lise en long et non à traits croisés. Il est préférable de laisser quelques traces de piqûres de rouille plutôt que d'essayer de rajeunir totalement le métal. Après mise à blanc de l'acier, appliquez une couche de vernis incolore avant remontage.

Les serrures, contrairement à une idée reçue, ne doivent pas être huilées ou graissées, à l'exception des pènes. À l'intérieur, il convient de n'utiliser que du graphite très pur.

## Conservation des poignées et heurtoirs

La poignée de tirage située à hauteur de main était, jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, en fer forgé. C'est le siècle suivant qui vit l'usage du laiton et de l'acier fondus. Le marteau heurtoir, lui, resta en acier. Il fit l'objet de

► Les pièces de fonte, comme cette fontaine, ne sont que superficiellement rouillées ; elles sont faciles à décaper et à peindre.

beaucoup de recherche et de fantaisie de la part des façonniers. Souvent, les rôles de heurtoir et de poignée de tirage étaient dévolus à une même pièce. Ces accessoires méritent toute l'attention de l'amateur restaurateur.

Une targette est une petite fermeture sur platine qui ne peut être utilisée que pour le verrouillage d'un côté. Il subsiste peu de pièces anciennes intéressantes. Toutefois, on peut se procurer des modèles de qualité en laiton de l'époque 1900-1940.

Les judas sont de petites boîtes en fer fondu, en fonte, en laiton (depuis le siècle dernier), placées à hauteur d'œil pour voir le visiteur. Ces pièces n'ont pas fait l'objet d'une grande recherche en habitat traditionnel.

Les boutons en faïence blanche sont à usage interne. Il est fréquent qu'ils cassent si on les utilise à l'extérieur.

## Accessoires de portes et de portails

Il s'agit généralement d'accessoires en acier ou en bronze. Leur restauration

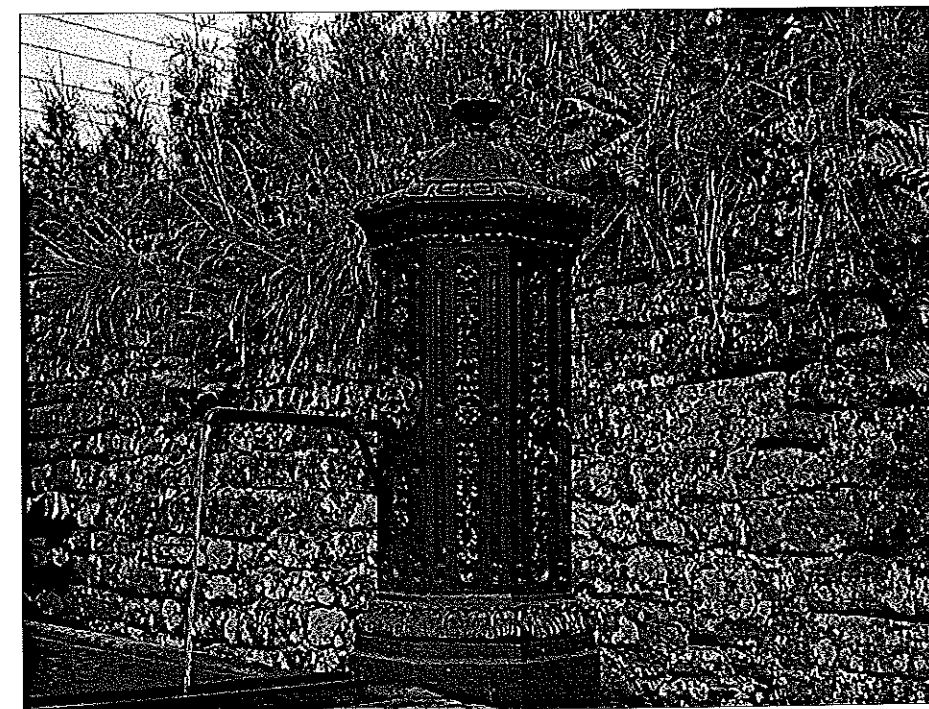
passe par le dérouillage-nettoyage, puis par le ravivage du métal. Dans le cas des loqueteaux, il peut être nécessaire de réalésier les pièces. Après traitement anti-rouille, on peut noircir les pièces, si elles sont peu manipulées, les peindre, ou mieux les vernir après polissage.

# Les installations d'eau

Cet ouvrage de restauration générale ne traite pas le domaine de la plomberie en détail, mais il n'est pas inutile de rappeler quelques points importants pour éviter de grosses erreurs.

## Quelques conseils

Il faut prévoir, chaque fois que cela est possible, d'effectuer les raccordements de robinetterie à l'aide de canalisations souples. Celles-ci permettent de monter sans souder une nouvelle robinet-



## Raccordement d'un évier ou d'un lavabo

Les tuyauteries fournies avec les robinets sont en 8/10. On intercale entre celles-ci et les alimentations des raccords à jonctions inégales.

L'alimentation en eau chaude se fait au diamètre 10/12 ; son raccord avec le robinet se fait donc avec un intermédiaire 8/10-10/12.

L'alimentation en eau froide se fait en tube 12/14, le raccord de jonction est alors un 8/10-12/14.

terie avec des entraxes différents de la précédente ; les raccords sur tuyauterie sont effectués avec des joints américains. Le système le plus classique d'évacuation est réalisé avec un équipement en PVC (diamètre 40), vissé et collé. Les diverses évacuations sont indépendantes. Le raccordement à la descente générale se fait par une goulotte spéciale à trois entrées assurant le parfait raccord des canalisations.

Il existe des robinets destinés au branchement direct sur une tuyauterie existante. Les dispositifs avec dérivation donnent le moyen de conserver le robinet existant en usage tout en permettant, grâce au système en amont, d'alimenter par exemple une machine à laver.

Les systèmes de raccordement orientables sont destinés au montage de nouveaux robinets dont les entraxes des trous sont différents de ceux d'origine. Le cas se présente fréquemment dans les maisons rurales ayant reçu l'eau courante entre 1940 et 1960 ! Le système est applicable en robinetterie murale comme en robinetterie en applique.

Pour une installation silencieuse, il faut prévoir une pente douce et régulière de la descente après le siphon vers la colonne. De cette façon, les bruits d'évacuation seront plus discrets, tandis que

le manchonnage insonorisant des tubes d'arrivée supprimera les vibrations et bruits lors de l'ouverture et fermeture des robinets. La dénivellation du tube d'évacuation doit être inférieure à la garde d'eau du siphon ; celle-ci étant en général de 50 mm, on doit prévoir une déclivité de 40 mm.

## Gouttières et chéneaux

Les gouttières et chéneaux sont de préférence en zinc et montés de sorte qu'ils restent les plus discrets possible.

### Calculer la longueur des chéneaux

La longueur des chéneaux en zinc, cuivre, titane, ne doit pas dépasser 12 m par tronçon. Cela évite que les contraintes de dilatation et de retrait ne détériorent le métal. Pour les grandes longueurs, on prévoit des ressauts de 50 mm de hauteur, ainsi que des besaces de dilatation. Il faut veiller en restauration à ce que l'entreprise qui a les travaux en charge respecte ces données.

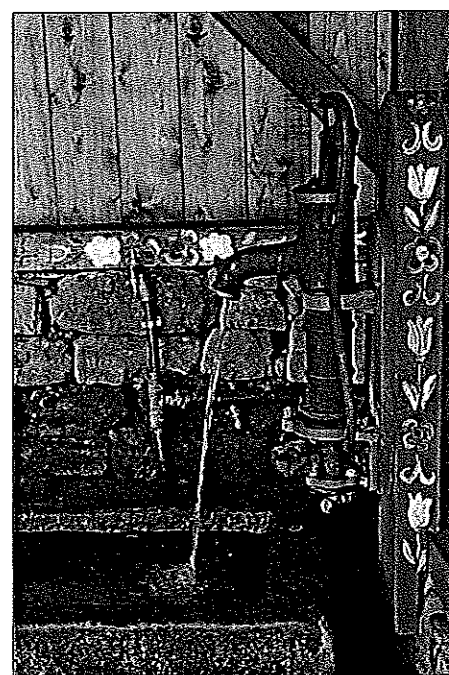
Comme les gouttières en zinc, les installations en PVC doivent être montées avec les mêmes prévisions de dilatation, car ce matériau s'allonge sensiblement avec l'élévation de la température. Toutefois, son élasticité et sa souplesse permettent la confection par extrudage de formes plus complexes qu'avec le métal. Le montage est réalisé à partir de

♦ La récupération d'anciens accessoires n'exclut pas une certaine fantaisie... Attention tout de même aux fautes de goût.

pattes fixées sur les chevrons et venant pincer le chéneau sur ses bords. Les fixations de descente sont identiques à celles des gouttières en zinc. Les gouttières en plastique ne doivent pas être montées ou manipulées par grand froid car elles sont alors plus cassantes.

### Les gouttières hors d'usage

Avec le temps, les vieilles gouttières de zinc se déforment. On peut les remplacer par de nouvelles gouttières dans le même matériau ou par des modèles en matière synthétique, disponibles dans les tons gris, blanc, beige, brun et vert. Des précautions doivent être prises lors de la pose des gouttières en PVC, à cause de la forte dilatation de ce matériau. Si la maison présente une façade de 12 m au maximum et un toit à deux pentes avec évacuation indépendante de chaque côté, il convient de mettre en place une gouttière droite sans retour d'angle. On pose la gouttière fermée à un bout et l'on colle une naissance à l'autre extrémité. La dilatation linéaire se fait dans un seul sens. S'il s'agit d'une fa-



➤ Installation d'une descente d'eau discrète dans une maison de l'Albigeois. Celle-ci peut être peinte dans la même nuance que la façade.

çade de plus de 12 m de long, on pose la gouttière à une ou deux descentes d'eau avec, au centre, une besace de dilatation. Dans le cas d'un toit à quatre pentes, avec gouttières ceinturant toute la maison, on place deux naissances et deux besaces de dilatation. En règle générale, les demeures de caractère doivent être restaurées avec des gouttières et des descentes en zinc, voire en cuivre. Le plastique (PVC) peut éventuellement avoir sa place dans la restauration de demeures rurales.

## Les problèmes d'assainissement

Avant toute chose, renseignez-vous auprès de la mairie de votre commune quant aux dispositions locales en matière d'évacuation des eaux usées et des eaux de pluie. La Direction départementale de l'équipement vous fournira les informations nécessaires pour que votre installation soit acceptée si elle ne peut être reliée au tout-à-l'égout, lequel n'existe pas partout en milieu rural.

### L'évacuation des eaux

Les conduites collectent les eaux usées (eaux-vannes, eaux ménagères) provenant des différents équipements sanitaires de l'habitation et les conduisent dans une fosse septique toutes eaux. Attention ! Les eaux de pluie (gouttières, cours, jardins) ne doivent jamais être dirigées vers ce dispositif d'assainissement individuel.

### Le fonctionnement de l'installation

Les eaux usées sont chargées en graisse et en matières en suspension. Il faut absolument éviter l'obstruction des canalisations et le colmatage du système d'épandage. Il faut savoir qu'une fosse septique n'épure pas. Elle prépare le traitement de toutes les eaux usées. Dans la fosse, les graisses et les particules légères s'accumulent en surface alors que les matières les plus lourdes se déposent au fond. Sous l'action des bactéries, les

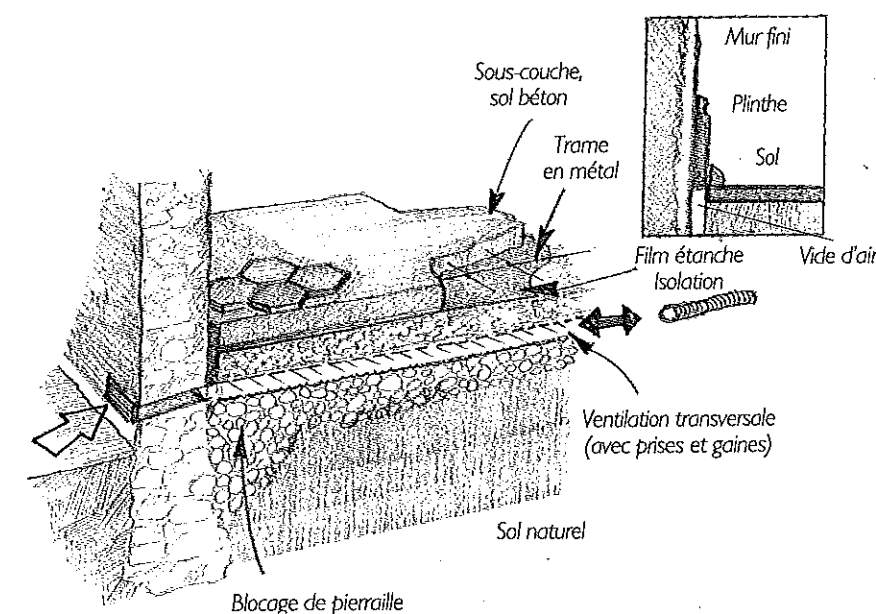
### Caractéristiques des évacuations

L'installation doit répondre à des caractéristiques minimales précises concernant le diamètre des conduites (100 mm au moins) et la pente (supérieure ou égale à 2 cm par mètre).

Le niveau de sortie détermine le niveau de l'épandage souterrain qui devra être aussi peu profond que possible. Sa situation doit donc en tenir compte. La décompression de la fosse doit être assurée par l'évacuation des gaz résultant des fermentations et cette ventilation doit s'effectuer sans nuisances. La canalisation d'évacuation de ces gaz permet également de maintenir l'eau dans les siphons. N'utilisez pas les gouttières pour la décompression de la fosse. Il est important que l'évacuation des gaz se fasse au-dessus de la toiture.

matières sont liquéfiées, d'où la diminution progressive des dépôts. Ensuite, le liquide (et lui seul) est évacué de la fosse. Les matières non biodégradées

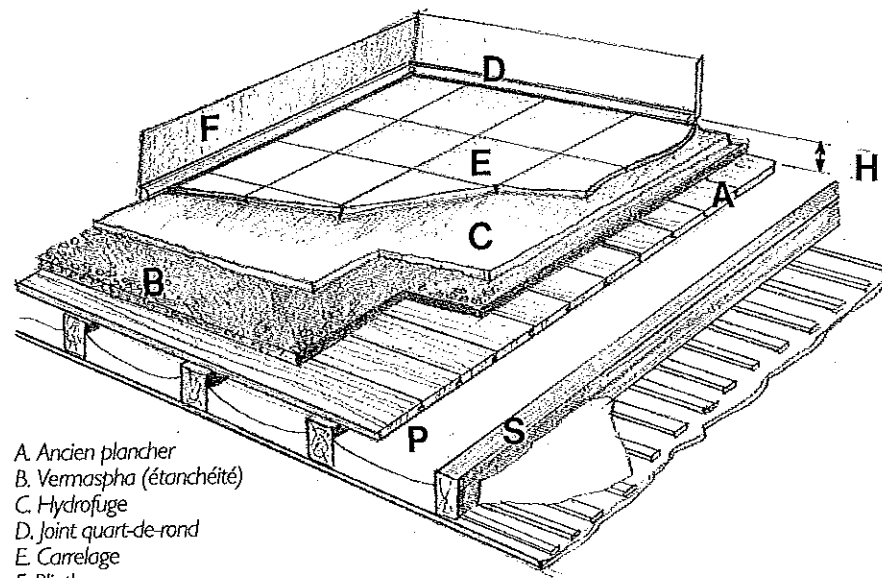
### ASSAINISSEMENT D'UN REZ-DE-CHAUSSÉE EN SOUS-COUCHE



Cette technique s'applique à la majorité des maisons rurales sans vide sanitaire ; elle suppose une réfection interne complète des sols, qu'il vaut mieux envisager en même temps que la restauration externe des bâtiments.



## PRÉPARATION DES SOLS DANS UN LOCAL RURAL DESTINÉ À DEVENIR UNE SALLE DE BAINS



A. Ancien plancher  
B. Vermaspha (étanchéité)  
C. Hydrofuge  
D. Joint quart-de-rond  
E. Carrelage  
F. Plinthe  
H. Surélévation  
S. Solive  
P. Auget en plâtre

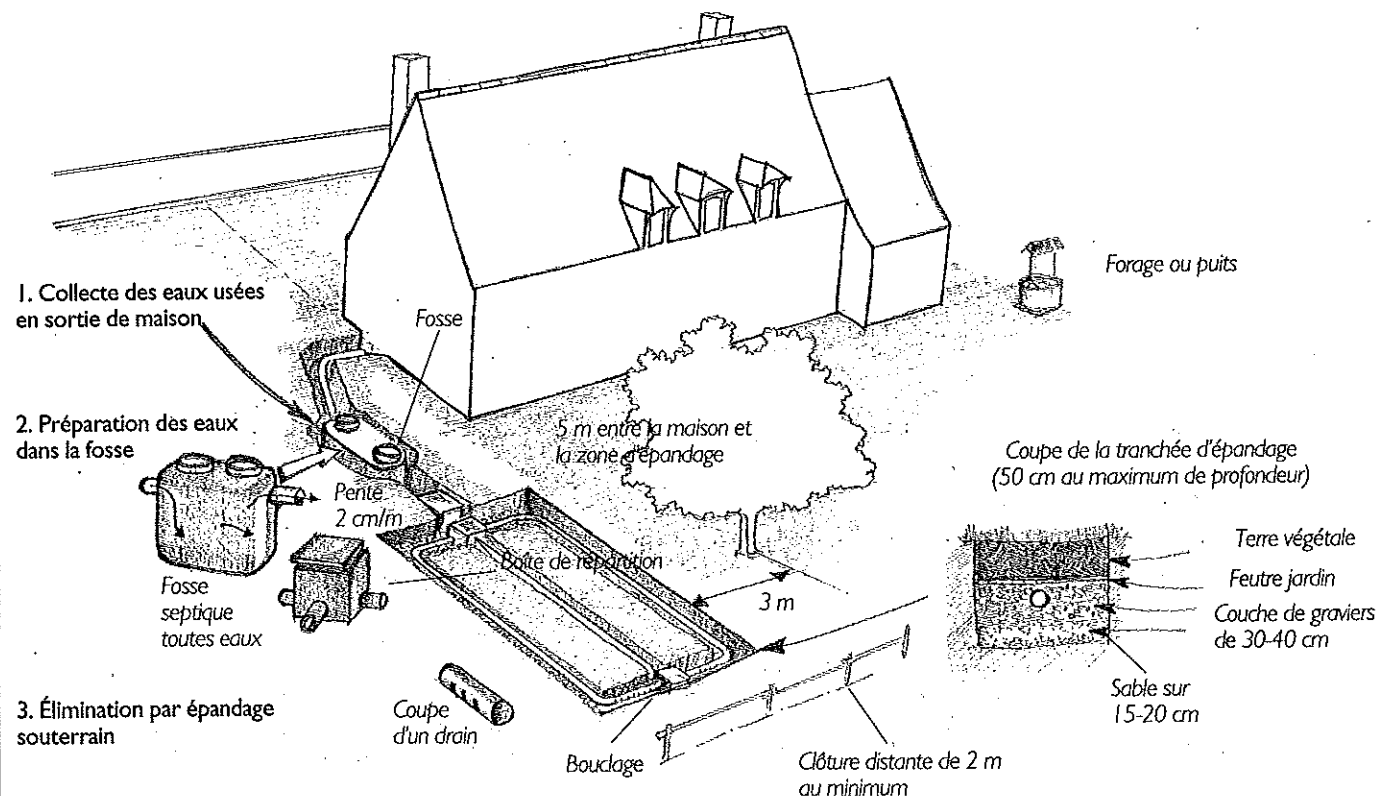
qui encombrant la fosse devront être vidangées tous les deux ans environ.

Il est préférable de placer la fosse le plus près possible de l'habitation afin de limiter les risques de colmatage de la conduite d'amenée. Elle doit être posée sur un lit de sable d'une dizaine de centimètres d'épaisseur. Attention au positionnement de la fosse : l'entrée des eaux usées se fait dans le grand compartiment ; l'orifice d'entrée est placé plus haut que l'orifice de sortie.

Si vous utilisez une fosse en matière plastique, remblayez avec des matériaux meubles (bonne terre sans cailloux pointus) ou du sable, et remplissez la fosse d'eau au fur et à mesure pour équilibrer les pressions.

Si le terrain est gorgé d'eau, il peut être nécessaire de lester la fosse pour éviter qu'elle ne remonte à l'occasion d'une opération de vidange.

## SCHÉMA GÉNÉRAL D'UN PLAN D'ÉPANDAGE



## L'épandage

A la sortie de la fosse, les eaux usées sont clarifiées mais elles sont encore chargées de virus, de bactéries, de parasites. Le traitement les éliminera ou les réduira. Chaque fois que la nature du terrain le permet, c'est donc l'épandage en sol naturel qui sera choisi. Celui-ci se fera le plus superficiellement possible, là où le sol est en général le plus perméable et où l'air circule le plus facilement. La longueur totale des tranchées est déterminée par la capacité d'absorption du sol et la taille de l'habitation.

Quelques essais et observations techniques du sol sont nécessaires : perméabilité, traces d'hydromorphie, structure. Ils permettront d'apprécier les possibilités d'épandage. Pour une maison rénovée de 5 pièces principales, sur un terrain de perméabilité moyenne, il faut prévoir une longueur d'épandage de l'ordre de 45 m linéaires répartis en deux ou trois branches. (Pour obtenir des informations complémentaires, consultez le Comité français d'éducation pour la santé.)

## Installer une véranda

La structure d'une véranda constitue sa charpente : elle peut être en aluminium anodisé ou traité en peinture acrylique, en acier à l'ancienne, ou en PVC renforcé de profils métalliques. Pour satisfaire le goût des Français et des Belges pour les poutres en bois, quelques fabricants se sont lancés dans la constitution de vérandas à structure composite, où le bois intervient à la fois dans le montage porteur et dans le décor. A chaque

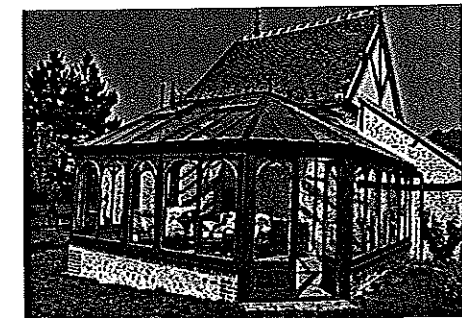
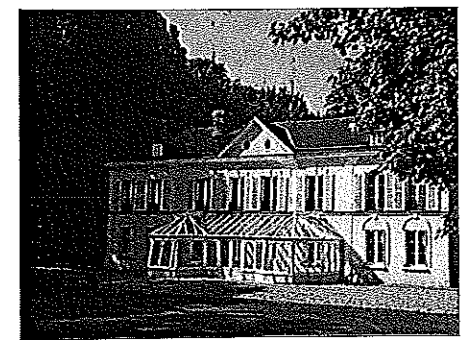
maison peut correspondre un type de véranda. Par exemple les structures blanches vont bien avec la brique rose tandis que celles en aluminium brun se fondent sans problème dans une architecture de pierres anciennes. Pour le revêtement transparent, des règles strictes de sécurité ont été édictées (vous ne pouvez pas couvrir votre toit de véranda avec du verre ordinaire). Les doubles-vitrages sont très utilisés depuis quelques années, en revanche les triples-vitrages sont trop chers pour le supplément de confort qu'ils apportent. En habillage de véranda, il n'y a pas de matériau à repousser, tous ont des qualités ; leur coût déterminera le choix.

Dans le Midi et le Sud-Ouest, il faut proscrire la véranda plein sud et choisir une exposition nord-est. Dans les régions venteuses, la véranda peut être exposée au sud-ouest, car elle chauffe sous l'effet du soleil et coupe les vents. Il n'y a pas à proprement parler de région où elle ne se justifie pas comme heureux complément de la maison.

Le toit de la véranda est de moins en moins souvent recouvert de verre martelé, sauf dans le cas des modèles en acier à l'ancienne. On préfère les matériaux synthétiques, plus légers et meilleurs isolants quand le soleil est absent, bien qu'ils chauffent moins vite et soient un peu moins transparents. Les deux matériaux de base sont le métacrylate et le polycarbonate. Pour les verres latéraux (baie, portes), l'usage du double-vitrage est tout à fait recommandé, ne serait-ce que pour des économies de chauffage.

## Les fuites et la condensation

Si les vérandas ne posent presque jamais de problèmes de structure, elles présentent souvent des fuites et une condensation trop importante. Les fuites



► Différentes manières d'augmenter l'espace habitable : véranda s'accordant avec l'architecture de la maison, réhabilitation d'une ancienne boutique ou encore véranda additionnelle conçue comme une aile supplémentaire.

sont dues à une mauvaise pose des joints. Il se peut aussi que le modèle soit inadapté et révèle sa faiblesse au bout d'une ou deux saisons. En effet, les cycles dilatation-rétraction mettent les joints à rude épreuve. La condensation est due à des ponts thermiques qui se forment entre la structure en métal et l'habillage en matière synthétique qui, lui, ne provoque pas de contact froid. Avec les vérandas à profils en PVC et couverture en matière synthétique, la condensation est très réduite.

# GLOSSAIRE

## A

**Accolade** : motif ayant cette forme en position horizontale, taillé dans le linteau d'une baie à la fin du Moyen Âge et à l'époque de la Renaissance.

**Acrotère** : en architecture antique et classique, partie haute de la corniche d'un fronton supportant un motif décoratif (amphore, statue). En architecture traditionnelle, petit muret qui fait office de garde-fou dans une construction en terrasse. Dans un muret à balustrade, petit muret placé de proche en proche entre deux lignes de balustres.

**Agrafe** : pièce de pierre ou de métal non oxydable (alliage cuivré) destinée à lier entre eux deux blocs de pierre de taille.

**Aileron** : forme de console renversée en pierre, bois ou métal (zinc), destinée à habiller la base des montants d'une lucarne mansardée.

**Aisselier** : pièce de charpente, qui, logée dans la partie en comble, s'appuie entre le mur et l'entrait. Cette pièce de lien transmet la charge que lui répercute une jambette verticale.

**Alette** : sorte de petit pan de mur qui diminue les dimensions réelles d'une baie. Les alettes dans les boutiques et échoppes ayant une baie en plein cintre servaient à la peinture des documents publicitaires.

**Allège** : partie maçonnée située sous une fenêtre. Dans la construction traditionnelle en Ile-de-France, l'allège est moins épaisse que le mur. Son ébrasement est le même que celui de la baie. Soumise aux dégâts de l'humidité, de la condensation et de la pluie, c'est une partie fragile de la construction, tant en étage qu'en rez-de-chaussée. En rez-de-chaussée, il arrive souvent que l'allège soit en même temps le soubassement de la construction.

**Ancrage** : dispositif très fréquent dans les maisons construites au siècle dernier, tant en milieu rural qu'en milieu urbain. L'ancrage se fait à l'aide d'une pièce en fer forgé qui em-

pêche les éléments de maçonnerie de se désolidariser. On l'utilisait aussi bien en façade qu'en mur de refend. Les hautes souches de cheminée des maisons bourgeoises sont également tenues par des ancrs liés à la charpente.

**Appareillage** : terme de maçonnerie désignant la manière dont les pierres ou les briques sont assemblées. Quand les blocs sont à joints continus, on dit qu'il s'agit d'appareillage à assises réglées. Dans ce type d'appareillage, on distingue les modules longs, en façade, appelés panneresses, les modules transversaux ou boutisses, et les pierres intermédiaires appelées carreaux. Quand les pierres sont assemblées en tout venant, l'assemblage est dit en *opus incertum*. Le cas le plus fréquent en Ile-de-France est la mosaïque brouillée associant l'*opus incertum* et des harpes rectilignes.

**Appentis** : petite construction à un pan de couverture incliné à tout vent et reposant d'une part sur des poteaux, d'autre part sur un mur pignon. Très fréquent en construction rurale.

**Appui** : terme désignant la tablette de la partie basse d'une fenêtre. Construit en maçonnerie depuis la fin du siècle dernier, il était autrefois en bois.

**Arbalétrier** : en charpente, pièce rampante entrant dans la composition d'une ferme et s'appuyant sur un entrait.

**Arc** : élément architectural commun dans la construction des baies et voûtes. L'arc peut être à rouleau, à voussoir, en talus.

**Arc de décharge** : élément de maçonnerie (parfois non-apparent) qui se rencontre dans les maisons rurales. L'arc de décharge est situé au-dessus d'un linteau de baie. Son rôle est de répartir les charges latéralement de part et d'autre de la baie afin d'éviter le fluage du linteau.

**Arcature** : petite arcade en applique sur un mur de façade, typique de l'architecture médiévale.

**Architrave** : en architecture classique, linteau massif supporté par des colonnes. Dans l'habitat des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, corniche décorée au-dessus d'une lignée de baies.

**Arêtier** : ligne d'intersection de deux pans de toiture en saillie. Désigne aussi une pièce de charpente formant l'arête.

**Astragale** : moulure de forme torique autour d'une colonne, ou encore en forme de nez de marche (escalier en pierre ou en bois).

**Atlante** : dans l'habitat urbain du XIX<sup>e</sup> siècle au début du XX<sup>e</sup> siècle, statue de pierre utilisée comme console de balcon ou, plus souvent, de porte cochère.

**Auvent** : petit toit placé au-dessus d'une porte ou d'une fenêtre. Très fréquent dans l'architecture des maisons individuelles de 1900 à 1940, il est considéré après la guerre comme un élément superflu. Entre 1910 et 1930, on réalise de nombreux auvents de portail, à deux ou quatre pentes.

## B

**Balancement** : terme désignant l'harmonie de répartition des marches dans un escalier dont une partie est toumante. Quand un balancement est bien conçu, son axe central — ou ligne de foulée — a un giron constant.

**Balèvre** : pierre en relief par rapport au niveau d'une façade.

**Balustrade** : garde-corps en pierre ou en bois dont les entretoises sont confectionnées avec des balustres.

**Bandeau** : bande horizontale en saillie sur une façade, montée soit avec des briques soit en pierre rabotée. Outre leur fonction esthétique, les bandeaux ont pour rôle de cacher des lignes de chaînage d'une part, de repousser les eaux nuisantes en façade d'autre part. En Ile-de-France, les bandeaux sont très souvent en plâtre et chaux, tirés au calibre.

**Barbacane** : ouverture dans un mur de soutien, ou dans l'acrotère d'une terrasse pour l'évacuation des eaux pluviales.

**Bardage** : terme ancien qui n'a pas en Ile-de-France la même signification que dans les pays de montagne. Le *barda* signifie le transport des pierres de taille vers un chantier. Aujourd'hui le bardage désigne l'utilisation de matériaux de couverture (essentes, ardoises) le long d'un mur pour le protéger de la pluie. Le bardage est essentiellement utilisé en restauration et en construction contemporaine.

**Bardeau de remplissage** : ensemble de petites pièces de bois dans un plancher haut destinées à recevoir un auget de plâtre.

**Bâtière** : forme de toit très fréquente dans les maisons rurales dotées de grange. Il s'agit de deux toits à forte pente montés perpendiculairement, dont l'un recouvre l'entrée de la grange.

**Bauge** : mortier constitué de terre argileuse et de paille hachée.

**Besace** : terme de maçonnerie désignant des chaînes de pierres angulaires formant l'angle d'une façade. Le terme désigne également les pièces de zinc placées autour d'une souche de cheminée pour en assurer l'étanchéité.

**Blochot** : en charpente, pièces de bois horizontales dans les fermes à faux entrait. Le blochet est souvent moisé.

**Bossage** : bloc de pierre de parement ayant une face à relief décoratif. L'usage de pierre bossagée était très courant entre 1870 et 1900, puis de nouveau dans les pavillons de l'après-guerre de 1950 à 1970.

**Boursault** : pièce de bois horizontale et saillante dans les toitures mansardées. Elle sert de liaison entre la partie en zinc et celle en ardoise (ligne de bris) ; elle est protégée d'un couvre-joint en zinc.

**Boutisse** : pierre ou brique dont la plus petite face est située en parement, donc se plaçant vers l'intérieur du mur.

## C

**Cabochon** : en revêtement de sol, petit carreau de terre cuite ou de marbre noir servant de liaison entre quatre autres carreaux de couleur plus claire (fréquent dans les cuisines et boutiques du début du siècle).

**Calcin** : couche externe d'une pierre durcie en surface sous l'action de l'air et des intempéries. Le calcin se forme par carbonatation. Il protège la roche interne mais est détruit lors des ravalements trop puissants.

**Capote** : en couverture, petite plaque de tôle d'acier ou de zinc empêchant les eaux d'infiltration de pénétrer dans une tabatière. Ce terme est aussi employé pour désigner un couvercle de mitron ou de souche de cheminée en tôle.

**Capucine** : lucarne très répandue en Ile-de-France, avec trois pans de toit, ou rampants, dont l'un avance nettement au-delà de l'ouverture pour recevoir un palan (appareil permettant la montée des charges au grenier).

**Chablis** : désigne des tiges de bois coupées en forêt avant maturité, et plus généralement des pièces de bois de dimensions moyennes et à peine équarries.

**Chaîne, chaînage** : ces termes de maçonnerie désignent toute méthode de lien entre les parties constitutives d'une construction. Le chaînage peut être horizontal ou vertical, fait de pierres, ou d'éléments métalliques. Dans le chaînage horizontal, les pierres sont solidarisées par des agrafes, tandis que le chaînage vertical est constitué de harpes de pierre ou de pilastres.

**Chantepleur** : sorte d'ouverture identique à une barbacane, tracée à la base d'un mur.

**Chantignole (ou échantignole)** : en charpente, bloc de bois taillé en forme de trapèze et retenant une panne.

**Chaux grasse** : appelée aussi chaux éteinte ou chaux aérienne. Les meilleures chaux grasses sont obtenues à partir de calcaires très purs, alors que les chaux dites maigres contiennent des impuretés.

**Chéneau** : souvent confondu avec la gouttière, ce petit canal ménagé à la base d'une ligne d'égout d'un toit est destiné à recueillir les eaux et à les évacuer vers une gouttière ou descente des eaux.

**Chevêtre** : ouverture ménagée dans un plancher afin de donner accès au niveau supérieur. Désigne également les pièces qui servent à faire cette ouverture.

**Chevron** : pièce de bois de 6 x 8 cm de section ; utilisée en charpente, elle prend appui sur les pannes sablières, intermédiaire et faîtière, et reçoit les liteaux sur lesquels sont posées les tuiles. Le demi-chevron est une pièce de 4 x 6 cm de section.

**Chien-assis** : lucarne de toiture très particulière n'ayant rien à voir avec la dénomi-

nation habituellement donnée à cette construction. Le vrai chien-assis est une lucarne à contre-pente faisant plonger la lumière à l'intérieur des combles. On appelle aujourd'hui à tort chien-assis de simples lucarnes rampantes.

**Cimaise** : profil de bois mouluré (ou de pierre en façade) courant tout le long d'un mur.

**Clayon** : petite claie faite de brindilles et de pailles.

**Clé** : mode d'assemblage de charpenterie. Les clés sont des sortes de clavettes bloquant des pièces de bois. Ce terme désigne également une pièce de pierre, au milieu d'un linteau, qui sert de verrou à l'assemblage d'autres éléments de forme trapézoïdale.

**Clin** : planchette employée pour confectionner des bardages (voir ce mot).

**Colombage** : ensemble des murs à pans de bois ; une colombe désigne au départ un poteau vertical.

**Comble** : terme désignant l'espace disponible sous les toits. Les toits à la Mansart, à quatre pans, sont ceux qui offrent le plus de volume ; ils ont donné leur nom aux pièces qui les occupent (chambres mansardées).

**Console** : pièce de pierre ou de bois destinée à recevoir une avancée ou un balcon en position d'appui.

**Contrefort** : élément de maçonnerie très courant en Ile-de-France, dans les fermes fortifiées et dans les églises rurales. Il s'agit d'un gros pilier destiné à faire opposition aux poussées.

**Convexion** : phénomènes de mouvements thermiques ascensionnels, appelés courants de convection.

**Corbeau** : élément de maçonnerie dépassant d'un mur et destiné à supporter une poutre, elle-même support de plusieurs poutres ou solives. Le corbeau reste très utilisé en architecture rurale.

**Corniche** : grosse moulure en plâtre, en pierre ou en briques, venant en saillie au sommet d'un mur. Souvent, dans la construction classique, la corniche épouse ou masque la forme des chéneaux et des gouttières.

**Coron** : ensemble de maisons ouvrières, dans le Nord minier.

**Coyau** : pièce de bois inclinée qui vient en appui sur la partie basse d'un chevron afin de compenser la pente d'une toiture pour



donner à l'eau de pluie un effet de tremplin, l'écartant ainsi du mur.

**Crossette** : nom donné aux pierres qui constituent la forme supérieure d'une baie courbe.

**Croupe** : dans une toiture à quatre pentes, partie triangulaire qui recouvre en principe le mur pignon (il fait l'objet d'une charpente particulière).

D

**Dauphin** : partie basse d'une descente de gouttière avec une partie recourbée (souvent en fonte).

**Décharge** : éléments verticaux ou inclinés entre deux poutres filantes, dans les constructions à pans de bois.

**Demi-lune** : renforcement d'une porte cochère ou d'un accès pour faciliter la manœuvre des véhicules.

**Dévirure** : pente latérale donnée aux tuiles d'un solin pour éloigner les eaux vers la partie de la couverture où elles s'écouleront le mieux.

**Doucine** : forme courbe destinée à une comiche.

E

**Eaux-vannes** : parties liquides contenues dans les fosses d'aisances.

**Ébrasement** : terme de construction et de décoration désignant les deux pans de murs intérieurs qui encadrent une baie et servent de liaison entre le mur intérieur et la fenêtre.

**Écharpe** : en menuiserie, pièce de bois diagonale qui relie deux éléments horizontaux. On retrouve l'écharpe sur les volets pleins (par opposition aux volets persiennes).

**Échiffre** : on dit mur d'échiffre pour désigner un pan de construction aveugle et plein qui sert de point d'appui à un escalier. Au sommet se trouve le palier.

**Embrasure** : vide destiné à élargir la vue vers l'extérieur, à partir d'une fenêtre ou d'une fente étroites.

**Engravure** : encastrement d'une bavette d'étanchéité à l'intérieur d'un mur.

**Entrait** : pièce de charpente horizontale constituant l'élément de base d'une ferme. Les faux entrails, ou entrails retroussés, sont placés plus haut que les vrais, afin de déga-

ger un plus grand espace sous la toiture.

**Entrevous** : voir hourdis.

**Épi** : élément de faîtage en terre cuite vernissée ou non, en zinc ou encore en fer forgé, servant de point haut à la jonction du faîtage et des rives de toit.

**Espagnolette** : système de fermeture des croisées généralisé aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Constitué d'un axe pivotant en acier et d'une poignée basculante, il est remplacé, depuis la fin du siècle dernier, en ville surtout, par des systèmes à crémone.

**Essente** : petite plaquette de bois mince utilisée à la manière d'une tuile ou d'une ardoise pour recouvrir un mur. Les essentes constituent un bardage.

**Extrudage** : procédé de fabrication qui consiste à injecter un matériau chauffé et malléable afin d'obtenir, après refroidissement, des formes profilées.

F

**Fabrique** : terme désignant, au XVIII<sup>e</sup> siècle, un bâtiment construit dans un parc à vocation décorative ou de plaisir.

**Faîtage** : ligne de pièces, en terre cuite ou métal, terminant le sommet d'une toiture. Sous le faîtage de couverture se trouve la panne faîtière.

**Foulon (terre à)** : sorte d'argile ayant la propriété d'absorber huiles et graisses.

**Fronton** : partie maçonnée, le plus souvent triangulaire (tympan), bordée d'une comiche coiffant tout ou partie d'une façade. Le fronton est très présent dans l'architecture classique des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

**Fruit** : pente de quelques degrés donnée à un mur vers l'intérieur de la construction, afin de lui donner une structure en tronc de pyramide imperceptible.

G

**Gable** : fronton en pointe, d'époque gothique, surplombant une fenêtre ou une rosace. Au siècle dernier, le travail de Viollet-le-Duc et l'engouement pour le Moyen Âge amenèrent beaucoup d'architectes à utiliser le gable comme élément de finition des maisons. Dans les pavillons du début du siècle, le gable est toujours très présent.

**Génoise** : frise sous une toiture constituée de plusieurs rangs de tuiles rondes noyées

dans la maçonnerie. Surtout utilisée dans le midi méditerranéen.

**Giron** : en construction d'escalier, il s'agit de la profondeur de la marche, de son nez jusqu'à la contremarche. En couverture, on parle de tuiles gironnées quand il s'agit de pièces découpées en trapèze et destinées à gamir un toit dont la section est tronconique.

**Gobetis** : couche d'enduit mince appliquée en premier sur un mur que l'on va ravalier.

**Gouttereau** : mur qui supporte chéneaux et gouttières.

**Gouttière** : élément métallique ou en matière synthétique destiné à recueillir les eaux de pluie. La gouttière, contrairement au chéneau, est un élément ajouté à une toiture et le plus souvent suspendu à celle-ci.

**Graphiose** : maladie endémique en France et ayant décimé la majorité des ormes.

**Guitare de lucarne** : élément de bois courbe soigneusement ouvragé, servant de liaison entre les montants de la lucarne et le toit.

H

**Harpage** : disposition des pierres d'angle d'un mur en alternance.

**Herberge** : partie d'un toit venant en appui sur le pignon d'une maison. Peut désigner aussi la partie mitoyenne d'un toit.

**Hérisson** : partie supérieure d'un mur séparatif, réalisée avec des briques jointives.

**Hourdis** : matériaux divers destinés au remplissage des espaces vides d'une structure : planchers, murs. Le hourdis peut être constitué de pièces préfabriquées en terre cuite ou en béton, ou réalisé en place, avec du plâtre ou du mortier. Dans certains types de fabrications (planchers de cave), il porte aussi le nom d'entrevous.

**Houteau (s'écrit aussi outeau)** : sorte de grande chatière ou de petite lucarne incorporée à un toit.

I/J

**Impériale** : forme de comble dont les pans sont inclinés en courbe, prenant la forme d'une doucine inversée.

**Imposte** : désigne une petite fenêtre fixe ou mobile située au-dessus d'une porte, ou bien une baie cintrée (courante dans l'architecture du siècle dernier).

**Intrados** : espace intérieur d'une voûte.

**Jambage** : éléments de maçonnerie, de pierre ou de briques, encadrant une baie, une cheminée ou une porte cochère.

**Jambette** : petite pièce verticale de charpenterie soulageant la partie basse d'un arbalétrier.

**Jouée (ou joue)** : partie latérale d'une lucarne, en bois, métal ou maçonnerie.

L

**Lambourde** : en menuiserie, pièces de plancher, de support de parquet ou traverses reposant sur des corbeaux.

**Lambris** : en architecture et décor citadin, les lambris varient selon les époques. Ils constituent principalement l'ensemble des décors en bois qui habillent des murs maçonnés : coffrages, panneaux, cimaises, plinthes et tableaux. Les lambris contemporains sont constitués de lames de bois ou de matériaux synthétiques montés sur les murs, à la manière de parquets.

**Lancis (ou lancet)** : pierre longue et plate entrant dans le montage des angles de murs et des encadrements de baies.

**Lanterne** : petit élément moulé en terre cuite destiné à venir couvrir un conduit de fumée (très courant dans les constructions des années 1900-1920).

**Lanterneau** : petit ouvrage de toiture permettant l'éclairage par le toit, peu courant dans les maisons mais très usité dans les annexes utilitaires jusqu'au début du siècle.

**Larme (ou denticule)** : petit motif ornemental accompagnant une comiche. Larmier : ouvrage en métal (zinc) destiné à évacuer les eaux de pluie dans un pan de mur de façade.

**Lauze** : roche schisteuse qui donne, une fois délitée, des éléments de couverture.

**Libage** : bloc de pierre juste équarré du gabarit d'un moellon entrant dans la construction des fondations d'un mur.

**Limon** : panneau de bois ou de pierre cachant les parties latérales des marches d'un escalier. Dans le limon à la française, les marches sont encastrees ; dans le limon à crémaillère, les marches sont rapportées sur celui-ci.

**Linçoir** : pièce de charpente entrant dans la constitution d'un plancher, portée par deux solives et fixée contre un mur.

**Linteau** : pièce de maçonnerie ou de bois venant coiffer le haut d'une baie, le plus sou-

vent rectiligne, mais parfois en courbe, jouant alors le rôle d'un arc de décharge. En construction traditionnelle, les linteaux de bois ne sont pas laissés apparents, mais sont recouverts d'un enduit à la chaux. C'est donc une erreur de restauration de vouloir les découvrir ou les teinter.

**Listel** : en maçonnerie décorative, petite moulure horizontale qui accompagne une forme souvent plus importante.

**Liteau** : tasseau de section carrée destiné à recevoir les tuiles. Les liteaux sont cloués sur les chevrons.

**Longrine** : désigne les pièces de construction tout en longueur, dont la fonction est de répartir des charges latéralement. Désigne aujourd'hui de longs profilés en béton employés comme entretoises dans des fondations.

**Lucarne** : fenêtre ouverte dans un toit, dotée elle-même d'un toit individuel. Les modèles courants en Ile-de-France sont la lucarne meunière, dont l'ouverture empiète sur la façade, la lucarne rampante, la jacobine et la capucine. La lucarne rentrante avec jouées intérieures est surtout montée en ville, dans les hautes toitures en zinc.

M

**Malon** : désignation d'une petite brique creuse et plate dans le Midi, utilisée en plâtrage de couverture.

**Manteau** : partie externe et décorative d'une cheminée.

**Membron** : pièce de bois recouverte de métal, à la limite d'un terrasson et d'un brisis, dans un toit mansardé.

**Meneau** : élément de maçonnerie cruciforme divisant une baie en quatre parties symétriques. (Typique de l'architecture Renaissance).

**Mitre, mitron** : termes de couverture. Fréquents dans les habillages des souches de cheminée en plâtre, les mitrons sont en terre cuite et de forme presque cylindrique ; ils viennent recouvrir la mitre, elle-même en terre cuite ou en plâtre.

**Moellon** : bloc de pierre calcaire, portable par un seul homme, comportant une face taillée propre, appelée parement. Les autres faces ont un aspect moins fini.

**Moise** : en charpente, deux pièces parallèles destinées à encadrer une troisième pièce pour en renforcer la résistance.

N

**Navette** : pièce de forme hexagonale allongée entrant dans la composition des carrelages composites.

**Nez** : désigne à la fois les ergots d'attache d'une tuile, le bord d'une marche et le trou évent d'une descente de gouttière.

**Noquet** : pièce de jonction de deux pans de couverture (lucarnes, passages de cheminée, angles de toit).

**Noulet** : ouvrage de charpente faisant la liaison entre deux combles dans une maison en L ou en T.

**Noyau** : partie axiale d'un escalier en colimaçon.

O

**Œil-de-bœuf** : fenêtre ovale, montée en façade ou en toiture mansardée (ardoises, zinc), typique de l'architecture bourgeoise du siècle dernier.

**Oriel** : petite avancée constituée de baies ou de verrières, dépassant d'une façade. Surtout employé en ville, il n'est pas caractéristique des maisons individuelles.

**Outeau** : petite ouverture dans un toit destinée à l'aération. Ce n'est pas un simple élément juxtaposé, il fait partie de la charpente.

P

**Palançon** : pièce de bois employée pour l'armature des torchis.

**Panne** : longue pièce de charpente reposant sur les arbalétriers. Il en existe trois types : celle du sommet du toit, appelée faîtière, celle en position moyenne, dite intermédiaire, et celle de base, appelée sablière.

**Panneresse** : nom donné à une brique ou à une pierre placée en long dans le plan d'un mur, en exposant son parement de dimension intermédiaire.

**Passiver** : processus chimique qui consiste à neutraliser la corrosion sur l'acier. Le produit passivant est souvent du phosphate, d'où le terme de phosphatation.

**Pente des toitures** : les pentes des toits sont désignées soit en pourcentage de pente, soit en degrés d'angle. Une pente de 30 %, par exemple, signifie que pour 1 m de longueur de sous-toit à plat, la différence de hauteur est de 30 cm. Une pente à 45° re-

présente la diagonale d'un carré. Cela signifie que quand le toit progresse de 1 m à plat, il grimpe de 1 m en hauteur. C'est l'équivalent d'une pente à 100 %.

**Piedroit (ou pied-droit) :** partie verticale d'un mur portant une voûte, ou encore avancée en forme de pilastre dépassant d'un mur de façade.

**Pignon :** mur extérieur d'une maison sur lequel reposent les pannes du toit.

**Pilastre :** faux poteau en avant-corps d'un mur.

**Pisé :** éléments de maçonnerie en terre grasse argileuse, additionnée parfois de cailloux ou de galets.

**Plancher :** le plancher n'est pas un parquet, mais l'ensemble des pièces de bois et de maçonnerie qui constituent la paroi horizontale entre l'étage et le rez-de-chaussée. Il est fait de poutres, de supports de lambourdes transversales et d'un lattes, à la partie inférieure. Le parquet est l'élément qui vient en habillage.

**Plate-bande :** ouvrage droit, recouvrant une baie ; le linteau, invisible, est placé derrière. La plate-bande est constituée de claveaux en pierres appareillées.

**Platelage :** ensemble de planches de solives ou autres pièces de bois assemblées de façon jointive.

**Pont thermique :** rupture dans l'isolation thermique par laquelle le froid pénètre dans la maison et la chaleur en sort.

**Porche :** construction couverte mais sans remplissage, couvrant l'entrée d'un bâtiment. C'était, à l'origine, le toit recouvrant l'entrée des clochers de village.

**Portail :** c'est d'abord l'entrée d'une église ; le terme désigna ensuite les portes de grandes dimensions destinées au passage des charrettes et voitures.

**Pouzolane :** roche siliceuse d'origine volcanique, abondante en Auvergne. Entre dans la constitution de bétons légers.

**Pureau :** partie d'un matériau de couverture (tuile ou ardoise) qui reste visible quand toutes les pièces sont en place.

## Q/R

**Queue-de-vache :** partie des chevrons d'une toiture en saillie au-dessus d'un mur de façade.

**Radier :** plate-forme sur laquelle on bâtit un mur. Autrefois, le radier était en concassé ; il n'était pas prévu de semelle de béton filante. Les fondations étaient perméables et laissaient remonter l'humidité. Dans les constructions plus urbaines, le radier est en pierre ou en briques.

**Redent :** partie d'un ouvrage de construction faisant un angle saillant.

**Refend :** mur porteur recoupant la surface de base d'un bâtiment délimitée par les murs externes.

**Rejingot :** élément arrière d'un appui de fenêtre, situé sous le dormant de la partie en menuiserie.

**Ressaut :** redan ou partie en saillie sur une surface.

**Retombée :** espace existant entre le plafond et la partie haute d'une baie. Désigne également la partie verticale d'une poutre qui fait saillie sous un plancher.

**Retroussis :** partie inférieure d'un pan de toit (se rencontre souvent dans les constructions de banlieue transformées en commerce ou buvette).

**Ribbage :** c'est l'action de faire un travail de ribbes, c'est-à-dire de petites stries à la surface d'un enduit pour obtenir une finition ribbée.

**Rinceau :** ornement peint reproduisant en bandeau des rameaux feuillus, typique des décors du Moyen Âge et repris au <sup>xx</sup>e siècle, suite à l'engouement pour cette époque.

**Ruellée :** solin de plâtre qui termine la rive d'un toit.

## S

**Sablère :** longue pièce de bois porteuse située à la base d'une construction.

**Solin :** chanfrein ou plus généralement ouvrage de mortier ou plâtre faisant la jonction entre une couverture en tuiles et un mur. On appelle aussi solin une simple bande d'étanchéité.

**Sommier :** pierre d'assise d'une construction en voûte. Désigne aussi la pièce placée au sommet d'un mur ou d'un jambage. Sur une charpente, pièce de bois d'appui longue et horizontale.

**Soubassement :** partie inférieure d'un mur qui peut marquer éventuellement la ligne de séparation entre le rez-de-chaussée et le

sous-sol. En revanche, il est toujours un peu en avancée par rapport au niveau vertical du mur de façade ou du mur pignon.

**Souche :** partie hors du toit d'un conduit de fumée.

**Stylobate :** plinthe en bois de plus de 20 cm de haut.

## T

**Tabatière :** chassis de toiture vitré et mobile servant d'éclairage.

**Tavallon ou tavaillon :** terme désignant une pièce de bois utilisée en couverture ou en bardage.

**Torchis :** mortier à base de terre argileuse, à laquelle on ajoute de la paille, qui n'est pas hachée, mais structurée en trame support : la torche.

**Tuffeau :** roche calcaire, très utilisée en Touraine comme pierre de construction.

**Tuile :** pièce de terre cuite ; on distingue les tuiles plates, celles à emboîtement et celles à glissement. Les tuiles plates sont les plus courantes dans le Bassin parisien ; légèrement ondulées en position concave ou convexe, elles sont dites coffines ou gambardières. Légèrement courbées vers l'avant, elles sont appelées pendantes.

**Tympan :** surface maçonnée triangulaire, recouvrant une entrée ou une partie de façade (architecture classique).

## V

**Véranda :** construction vitrée venant en appendice d'un bâtiment. Elle connut deux périodes fastes : le début et la fin de ce siècle.

**Volet :** élément de fermeture des fenêtres. Traditionnellement, ceux d'Ile-de-France sont, depuis le <sup>xix</sup>e siècle, des volets à persiennes en bois (ajourées). De 1920 à 1950, on peut noter l'utilisation des volets métalliques ; depuis une quinzaine d'années, la tendance est aux volets pleins, plus tristes mais plus économiques. Les persiennes actuelles sont souvent appelées volets américains à cause de leurs lames très fines.

**Voliges :** planches minces de sapin destinées à confectionner des platelages (voir ce mot) à bois jointifs. Elles ont 12 à 28 mm d'épaisseur.

**Voutain :** portion d'une voûte, le plus souvent garnie de briques, entre deux poutrelles.

# INDEX

## A

Abat-vent .....	54
Abri de berger .....	161
Acacia .....	24
Acheter une maison régionale .....	9, 10
Agen .....	174
Aggloméré .....	236
Aileron .....	10
Ain .....	131, 132
Airial .....	174
Aisselier .....	63
Albigeois .....	123
Alcôve .....	78
Alençon .....	98
Allège .....	11, 230
Alpes du Sud .....	143, 147
Alsace .....	15, 57, 58
Aménagement des combles .....	25
Ammerschwahr .....	58
Ancelle .....	143
Angers .....	191
Angoumois .....	193
Anjou .....	179, 190
Annexes aménageables .....	16
Appareillage .....	31
Appentis .....	11
Appui de fenêtre .....	230, 232
Aprémont .....	109
Apt .....	149
Aquitaine .....	163, 164
Arbalétrier .....	23, 25, 184, 217
Arc de décharge .....	52
Arc-rouleau .....	10
Arcade .....	175
Architecture balnéaire .....	184
Ardennes .....	29, 31
Ardoise .....	20, 34, 48, 53, 197
Ardoisières d'Angers .....	112
Arêtier .....	143
Argentan .....	94
Argenton-sur-Creuse .....	116
Argonne .....	45
Ariège .....	164

Artois .....	29, 30
Assainissement .....	14, 241
Assainissement	
des fondations .....	14
Assemblage de briques .....	31
Atre .....	58, 227
Aube .....	83
Aubigny-sur-Néré .....	87
Aude .....	164
Auge .....	93, 96
Aulne .....	234
Authion .....	190
Auvent .....	37, 60
Auvergne .....	119, 121
Auxerrois .....	110
Avaloir .....	226
Avesnois .....	30, 31
Aveyron .....	120, 129
Avignon .....	149

## B

Badigeon .....	215
Badonviller .....	46
Bagnères-de-Bigorre .....	165
Bahut .....	217
Baie .....	198
Baie de Somme .....	37
Baise .....	163
Balagne .....	159
Banche .....	134
Bandeau .....	10, 52, 193
Bar-sur-Aube .....	86
Bardage .....	49, 50, 56, 83, 101, 198
Bardeau .....	143, 144, 145
Barrois .....	54, 83, 84
Basse-goutte .....	86
Basse-Navarre .....	168, 169
Basse-Normandie .....	94, 98
Bassin parisien .....	69
Battant .....	230
Bauge .....	89, 208
Béarn .....	163, 168, 177
Beauce .....	69, 82, 87, 90
Beauchastel .....	
Beaufortin .....	
Beaugency .....	
Bellifontain .....	
Berry .....	109,
Bessin .....	
Beuvron .....	
Bigorre .....	
Blandy-les-Tours .....	
Blochot .....	
Blois .....	
Blotzheim .....	
Bocage .....	
Bois .....	24, 83, 104,
Bois d'œuvre .....	
Bois de construction .....	
Bois-Hébert .....	
Boischaut .....	
Boisseau .....	
Bolet .....	
Bouches-du-Rhône .....	
Boulonnais .....	
Bourg (maison de) .....	
Bourg-en-Bresse .....	
Bourgneuf .....	
Bourgogne .....	109,
Bourne .....	
Bouquine .....	102, 179, 181,
Boursault .....	
Bousillage .....	
Boutisse .....	
Brenne .....	
Bresse .....	
Bretagne .....	14,
Breteil .....	
Brie .....	
Brière .....	
Brignoles .....	
Brique .....	31, 33, 37, 40,
Brisis .....	
Brive-la-Gaillarde .....	
Bué .....	
Bugey .....	
Buis .....	